

PORTRAITS
D'HISTOIRE MORALE ET POLITIQUE
DU TEMPS

PAR

CH. DE MAZADE

VICTOR JACQUEMONT — M. GUIZOT

M. DE MONTALEMBERT — LE PÈRE LACORDAIRE

LE PÈRE GRATRY — M. MICHELET

MADAME DE GASPARIN — MADAME SWETCHINE

M. TAINÉ — ALFRED TONNELLÉ



PARIS

L. LELONG ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1875

Tous droits réservés

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE



DC255

M3

1875

c.1

006391



1080019979

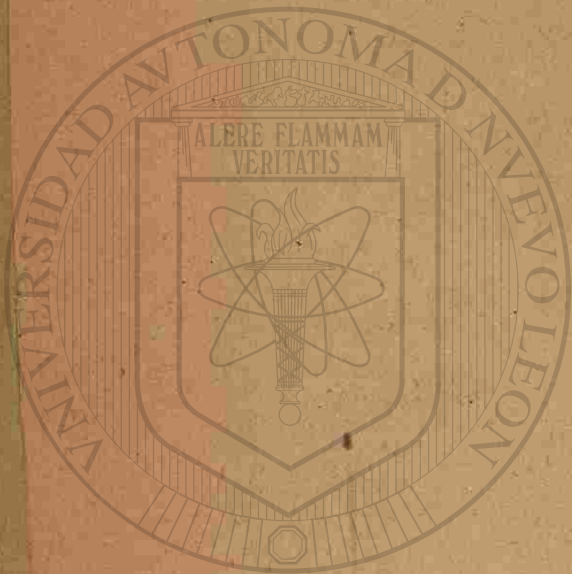


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PORTRAITS

D'HISTOIRE MORALE ET POLITIQUE

DU TEMPS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1875.



EX LIBRIS
HEMETHERII VALVERDE TELLEZ
Episcopi Leonensis

PORTRAITS D'HISTOIRE MORALE ET POLITIQUE DU TEMPS

PAR

CH. DE MAZADE

VICTOR JACQUEMONT — M. GUIZOT
M. DE MONTALEMBERT — LE PÈRE LACORDAIRE
LE PÈRE GRATRY — M. MICHELET
MADAME DE GASPARIN — MADAME SWETCHINE
M. TAINÉ — ALFRED TONNELLÉ



Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria



UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
Biblioteca Valverde y Tellez

PARIS

E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1875

Tous droits réservés

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C^{ie}, RUE GARANCIÈRE, 8.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
Biblioteca Valverde y Tellez
43357

B11396
2
DC 255
M3

1875



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

AVANT-PROPOS

A mesure que le siècle décline, ceux qui l'ont représenté dans sa jeunesse, dans son essor d'intelligence et dans son éclat, s'en vont l'un après l'autre. La scène où ont passé des générations plus heureuses se dépeuple et se renouvelle. Les courants d'idées changent, l'esprit a ses métamorphoses comme tout le reste. Ces études que je réunis aujourd'hui, après les avoir écrites par intervalles selon les circonstances, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sont des pages dérobées à ce mouvement qui nous entraîne tous. Encadrées, pour ainsi dire, entre une évocation de la jeunesse d'autrefois et le portrait d'un jeune inconnu d'hier, elles font revivre quelques-uns des épisodes, des caractères et des physionomies du siècle. Ce sont comme des fragments de l'histoire morale d'un temps qui a

006391

tout connu, les espérances et les déceptions, qui, après avoir épuisé les aventures de la pensée aussi bien que les aventures de l'action, laisse la France accablée d'épreuves devant une fortune à refaire.

Autrefois, au lendemain de la chute du premier empire, les généreuses ardeurs de l'intelligence ralliée adoucissaient l'amertume des défaites récentes. A peine échappée aux conflits de la force et aux invasions, la France, par un privilège de sa féconde nature, retrouvait en elle-même une sève nouvelle. C'était le commencement d'une période de libérale activité, où toutes les facultés de l'esprit se déployaient à la fois, où les lettres servaient à réparer les désastres des armes. On aurait dit qu'une mystérieuse source de vie se rouvrait au sein de ce pays fatigué de combats, et que la pensée, contenue sous l'empire, avait hâte de s'épanouir sous toutes les formes de l'histoire et de la philosophie, de la poésie et de l'art. C'est maintenant aux lettres de reprendre ce rôle de réparatrices morales, de consolatrices d'une nation plus que jamais éprouvée, d'auxiliaires de la grande convalescence; mais la première condition, c'est que les lettres se guérissent elles-mêmes, qu'elles retrouvent dans un recueillement salutaire, dans le sentiment des mal-

heurs communs, le secret d'une fécondité nouvelle et d'une action bienfaisante.

Le mal n'est point dans l'absence des talents aujourd'hui, et ce n'est pas le moment de s'abandonner à un pessimisme aussi déplacé que stérile. Des talents il y en a beaucoup, de toutes sortes; il y en a surtout en France autant que dans les autres pays. Le mal est dans une certaine incohérence universelle, dans une vie morale et littéraire où les esprits flottent à la merci de tous les entraînements et de tous les hasards, où le sentiment des choses supérieures et idéales est diminué. C'est un mal qui ne date pas d'aujourd'hui, qui a été aggravé par les révolutions, par les dominations corruptrices, et, si j'osais me citer, je reprendrais ce que j'écrivais il y a déjà plus de vingt ans, en signalant l'altération des mœurs littéraires sous la dangereuse influence d'une fausse notion de démocratie.

« Ce sont, disais-je, les vices de la démocratie transportés dans les lettres et se résumant dans ces symptômes trop évidents et trop palpables : abolition de la forte et sincère originalité au sein d'une vaste effervescence des imaginations, prédominance des suggestions violentes ou vulgaires sur les inspirations du goût, des ardeurs irréflechies du succès

sur la délicatesse morale, irruption bruyante de la médiocrité dans le domaine intellectuel comme dans un pays livré à la conquête, transformation de l'art en métier, immense et confus travail de nivellement!... La démocratie a cru n'atteindre que les supériorités aristocratiques, les immunités sociales; elle a atteint plus que cela: elle a atteint dans leur source la supériorité morale, la supériorité intellectuelle; elle a détruit l'aristocratie de l'esprit... Tandis que les qualités les plus heureuses et les plus profondes de l'art se dissipent ou s'égarent, ne sentez-vous pas comme une sorte d'impuissance ou du moins une incroyable difficulté de rajeunissement? Et de là naît cet inquiétant et douloureux problème: à mesure que la lumière intellectuelle semble se répandre, est-elle condamnée à perdre de son intensité? Il y a aujourd'hui plus d'hommes qui pensent peut-être ou qui ont toutes les apparences de la pensée: — l'intelligence a-t-elle la même force, la même vigueur, le même élan? Le nombre de ceux qui participent à une certaine culture de l'esprit augmente sans doute: — le goût général conserve-t-il sa vivacité féconde, l'inspiration littéraire s'accroît-elle en proportion? »

Et j'ajoutais encore: « Quand enfin on aura

songé à pourvoir à tous les besoins, à réparer tous les désastres, il faudra bien aussi ne point oublier cet autre vaincu resté sur le champ de bataille de nos passions, — l'art littéraire. Pensez-vous que ce ne fut rien aujourd'hui pour réveiller le sentiment de la vie, qu'une belle œuvre, un beau poème, un beau travail d'imagination ou de science apparaissant dans son éclat imprévu? Cette vie des lettres, comment renaitra-t-elle? Sera-ce par des moyens matériels en quelque sorte, tels que les encouragements clandestins ou publics dont les gouvernements disposent?... C'est une des merveilleuses fortunes de l'art de ne point être soumis dans ses prospérités et dans ses revers à l'action des stimulants secondaires. La source de sa vie est ailleurs. C'est dans cette région invisible où fermentent et se transforment les passions, les tendances, les opinions d'une époque, qu'est le secret de la décadence ou du rajeunissement des littératures. C'est dans ce drame de la vie morale d'un peuple que se cache pour les lettres le germe de la corruption ou le principe d'une fécondité nouvelle. Toute force, toute croyance, toute illusion même que vous rendez à la société, n'est-elle pas un élément vierge pour l'art, pour la littérature?... C'est à tout ce qu'il y a de jeune en

France à songer que tout ce qui se tente, se prépare ou s'accomplit politiquement, moralement et littérairement, c'est son avenir ¹ !... »

Ces paroles qui datent d'un autre temps, où la France n'avait à compter qu'avec elle-même, avec ses passions, avec les révolutions morales et politiques dont elle se faisait presque un jeu, ces paroles n'étaient peut-être pas dénuées de justesse ; elles restent bien plus vraies encore lorsque la vie nationale a été si profondément et si fatalement atteinte dans son intégrité. Ce n'est plus en effet comme autrefois. Les catastrophes sont venues mettre le signet douloureux à notre histoire, clore une longue période de succès bruyants ou faciles, et rouvrir l'ère des laborieux efforts.

Tout est changé, gravement changé, et ce serait une singulière illusion de croire qu'il n'y a plus qu'à secouer la poussière des ruines, à renouer les traditions des temps qu'on croyait heureux, où l'on se croyait tout permis. Il peut y avoir des abus, des fantaisies, des sophismes, des excès qui essayent de fleurir encore comme si rien ne s'était passé : ils ne sont plus de saison, ils ne répondent plus même à

¹ LA DÉMOCRATIE EN LITTÉRATURE. — *Revue des Deux Mondes.*

un certain instinct public, désormais fatigué de mécomptes et affamé de réparations. Le rôle des lettres aujourd'hui est de réchauffer et de guider cet instinct, de s'inspirer de cette situation nouvelle où les restitutions de la vérité et du goût aident à l'œuvre commune, où il n'y a plus pour tous enfin qu'une pensée, une inspiration, une passion : la France, — la France à relever par toutes les supériorités de l'esprit comme par toutes les prévoyances de la politique !

Mai 1875.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE

PORTRAITS

D'HISTOIRE MORALE ET POLITIQUE

I

LA JEUNESSE DE LA RESTAURATION

VICTOR JACQUEMONT

I

Il y a des générations heureuses, il y a des générations qui n'ont pas de bonheur. Celles qui n'ont pas de bonheur, ce sont ces générations venues aux heures mauvaises, serrées, étouffées, pour ainsi dire, entre deux crises, quand tout paraît s'alanguir ou se troubler, quand les événements semblent faits pour décourager les convictions et les espérances, en dérochant tout à coup un but longtemps poursuivi, en bouleversant subitement la direction des choses. Pour celles-là, il n'y a guère de souffle favorable. On dirait que l'air et l'espace leur manquent. Elles sont réduites à cette suprême infortune de se

perdre dans le torrent des frivolités vulgaires et des ardeurs subalternes, ou de lutter sans cesse avec un obscur héroïsme contre un courant qui les emporte. Filles d'un temps de déception et de confusion, elles portent la marque de l'heure où elles sont arrivées à la vie publique; elles sont sceptiques ou chimériques, peut-être l'un et l'autre à la fois, et si elles ne font pas tout ce qu'on leur demande, c'est qu'aussi rien ne les soutient, rien ne les rallie dans l'action. Elles ressemblent à une armée bariolée et confuse, marchant à l'aventure, sans lien et sans drapeau. Telles qu'elles apparaissent, elles sont assurément plus malheureuses que coupables, puisqu'après tout, cette situation déprimée et troublée, dont elles sont les premières victimes, elles ne l'ont pas créée. Et cependant, elles sont comme si elles étaient coupables, et les seules coupables, puisque c'est sur leurs têtes que se résout l'orage. Ce sont des générations sacrifiées qui ne sont pas plus pauvres de caractère et d'intelligence que d'autres, qui, elles aussi, auraient pu avoir leur rôle et leur éclat, mais à qui l'air vivifiant et salubre de la liberté a manqué. Supposez, si vous voulez, purement imaginaire ce portrait des générations qui n'ont pas de bonheur.

Une génération heureuse, c'est celle qui se levait vers 1815, au lendemain des excès de la force, dans cette trêve laissée au monde après vingt-cinq ans de batailles. Génération heureuse, dis-je, plus heureuse que celle de 1789, qui n'apparaissait que pour sombrer aussitôt dans des catastrophes inouïes; plus

heureuse aussi que celle de l'Empire, que cette génération soldatesque qui grandit par les armes, allant à la gloire et à la mort, silencieuse, obéissante au mot d'ordre d'un maître. Pour la génération poussée sur la scène vers 1815, une carrière nouvelle s'ouvrait. Je ne dis pas qu'elle ne ressentit l'amertume cuisante de la défaite sous laquelle pliait la fortune guerrière de la France, et que ce désastre militaire n'ait laissé des traces profondes.

Au premier instant du moins, l'Empire, en s'évanouissant tout à coup, semblait délier les langues et laisser reparaitre une France nouvelle presque inattendue, intelligente, animée à toutes les luttes de l'esprit et de la science, disposée à chercher dans la liberté la généreuse et féconde compensation de la gloire meurtrière des armes. Pour cette génération donc, tout semblait propice, tout, jusqu'à cette fatalité intime, mystérieuse, qui rendait impossible, après Napoléon, un despotisme continu, — et, en effet, s'il fallait caractériser d'un mot cette période de quinze ans de la Restauration, on pourrait dire qu'il y eut assez de velléités de réaction pour enflammer les esprits, pour les discipliner au feu du combat, sans qu'il y eût dans le gouvernement assez de puissance pour enchaîner un mouvement né de la force des choses. Il y avait tout juste ce qu'il fallait pour donner à chaque progrès la saveur d'une victoire sur une résistance décousue et sans avenir. De là, cette marche en avant, cet entrain universel d'une génération brillante, originale, pleine de jeunesse et d'essor, prenant possession de la vie comme de

son bien. Elle avait tout pour elle, la faveur des circonstances et le ressort intérieur, la vivacité de l'enthousiasme, la sincérité des émotions généreuses, la confiance en elle-même et ce désir ardent de tout renouveler qui la poussait à la fois dans tous les domaines, dans l'histoire et dans la philosophie, dans l'art et dans la science, comme dans la politique. Elle avait ce que rien ne remplace, l'unité du but dans la variété des efforts et des talents. C'est ce qui faisait sa force. Je ne sais s'il y eut jamais une génération entrant dans la vie d'un air plus conquérant, sachant mieux arriver au succès.

Elle n'a pas tout conquis, cela est bien clair, ou elle n'a pas su garder ses conquêtes, ou elle n'a pas eu cet autre grand art de se préparer des successeurs pour défendre son œuvre. Ce fut, dans tous les cas, à son avènement, la génération la plus brillante, la plus favorisée depuis la Révolution française, la plus féconde aussi par tout ce qu'elle a produit et par ce qu'elle a laissé entrevoir. D'autres sont venus depuis; il est resté malgré tout une sorte de reflet particulier et attachant sur les hommes de cette période, même sur ceux qui n'ont pas eu le temps de remplir jusqu'au bout leur destinée, et dont le nom retentit quelquefois sans qu'on sache bien au juste ce qu'ils ont fait, ce qu'ils représentent, comme il arrive de Victor Jacquemont, une des figures de ce monde d'autrefois. Qu'a fait réellement Victor Jacquemont? Peu de chose: il a passé sans laisser des traces bien distinctes; il a commencé une carrière de savant interrompue par la mort; il

a écrit au courant de la plume des lettres qu'on a recueillies, qu'on achève de recueillir aujourd'hui, et dont les dernières, sans être dénuées d'intérêt, n'égale pas peut-être celles qui ont été publiées il y a quelques années. — C'est tout; mais dans cette vie si brusquement brisée, dans ces lettres écrites pour ses amis, pour ses parents, apparaissent justement cette verve, cet esprit, cette curiosité inassouvie, cette ardeur intrépide d'un homme qui est, sans le vouloir et sans y songer, un des types les plus curieux et les moins connus de cette jeunesse d'avant 1830.

II

Victor Jacquemont ne croyait nullement être un écrivain, et M. Mérimée, qui a tracé son portrait avec une fidélité affectueuse, ajoute même qu'il ne s'était jamais occupé sérieusement de littérature, qu'il avait lu beaucoup, mais sans songer à se donner une forme littéraire, et surtout sans avoir l'idée de livrer ses impressions et ses pensées au public.

Chose étrange, c'est cependant comme écrivain qu'il survit, et sur ces pages intimes, courantes, faciles, datées de Delhi ou de Lahore, de Cachemire ou des hauteurs glacées de l'Himalaya, sur ces pages s'étend, pour en doubler l'intérêt, l'ombre d'une mort prématurée. S'il n'eût pas songé à écrire à ses amis, il ne serait rien de plus qu'un voyageur obscur et oublié, victime inconnue d'un dévouement scientifique. Ses lettres font de lui un de ces jeunes morts qui ne s'en vont pas tout entiers, qui

méritent d'éveiller autour d'une attachante mémoire toutes ces questions nées d'une curiosité sympathique : qu'auraient-ils fait, s'ils n'eussent été arrêtés dans leur épanouissement, s'ils avaient vécu assez pour tenir tout ce qu'ils promettaient ? Quelle eût été leur place définitive parmi les hommes de leur âge et de leur pays ?

Certes, à ne prendre que les événements extérieurs, rien n'est plus simple que l'existence de Victor Jacquemont. Il était né avec son siècle, en 1801 ; il a vécu de la vie de son siècle, tant qu'il a été de ce monde, et il est allé mourir sur une plage de l'Inde, ayant à peine dépassé trente ans. Fils d'un père qui avait été directeur de l'instruction publique, un des membres du tribunal éliminés par Napoléon, et qui passait son temps à édifier des systèmes philosophiques sans trouver beaucoup d'écho parmi ses contemporains, Victor Jacquemont avait reçu une sévère et forte éducation. Après ses études littéraires, il s'était livré aux sciences avec Thénard, et il ne fut distrait des travaux de laboratoire que par un accident qui, en mettant sa vie en danger, le rejeta vers l'étude plus libre de la botanique, de l'histoire naturelle. Il entra, du reste, dans le monde par la meilleure porte, admis familièrement chez La Fayette, chez M. de Tracy, lié de bonne heure avec Mérimée, Stendhal, Jules Cloquet et bien d'autres hommes de son âge, ou même plus âgés que lui, dont il partageait les idées et les plaisirs. Que se passa-t-il à un certain moment de cette jeunesse à la fois studieuse et orageuse, vers 1826 ? Ses amis

remarquèrent d'abord son humeur sombre, puis le virent disparaître et apprirent tout à coup qu'il venait de s'embarquer au Havre. Il était parti pour les États-Unis, pour Saint-Domingue, qu'il visita successivement en volontaire naturaliste, et où il se trouvait encore lorsque se nouait déjà la grande affaire de sa vie, son voyage dans l'Inde.

C'est du Muséum, où il comptait des amis, qu'il recevait cette mission. Il revint en France, organisa son voyage à Paris et à Londres, et il s'embarqua pour ne plus revenir. En apparence, c'est donc la simple existence d'un jeune savant envoyé à la découverte des combinaisons géologiques et des plantes de l'Inde, avec un modique traitement alloué par le Muséum ; en réalité, ce qu'un voyage de ce genre mettait surtout en lumière, c'était un homme épris de science, sans doute, mais en même temps d'une trempe supérieure, d'une humeur virile et enjouée, d'une vive et ferme sagacité, d'une industrie merveilleuse pour faire face à tout, avec des ressources ridiculement insuffisantes, sans s'abaisser jamais. Là est le charme de ces lettres où ce qui est le plus intéressant c'est l'homme même se révélant dans son caractère, dans sa nature morale, dans son originalité indépendante et libre.

III

C'est par cette nature morale que Victor Jacquemont est de son temps et de sa génération. Il en a tous les instincts, les idées, les préoccupations, les

impulsions. Quand je dis qu'il se méprend sur lui-même en se croyant si peu un écrivain et si exclusivement un savant, je ne prétends pas qu'il se trompe doublement, et que, rentré en France, il n'eût réussi à tracer une description de l'Inde qui eût pu l'élever au rang des naturalistes supérieurs.

Jacquemont fait son métier d'explorateur vigoureusement, consciencieusement, sans craindre les fatigues, sans reculer devant le danger, en livrant noblement sa vie; mais ce qu'il est le moins assurément, c'est un savant confiné dans son domaine, un homme de spécialité, se désintéressant de tout ce qui n'est pas l'objet direct de ses études, oubliant tout, la vie, le monde, pour l'analyse d'une superposition de terrains ou d'une plante. Il y a des hommes, et non-seulement des savants, des écrivains, même des artistes, qui sont la proie de leur vocation; il en est qui la portent avec aisance, sans se laisser absorber. Victor Jacquemont, et c'est la marque de sa supériorité, était de ceux qui échappent, par le ressort de leur nature flexible, à la tyrannie de la spécialité. Lui, il ne se désintéresse de rien, il a le goût de tout, de la société comme de l'étude, de la science, de la politique surtout, de la géologie, de l'art, de la musique; il cultive madame Pasta aussi bien que Cuvier, et on pourrait, ce me semble, donner pour épigraphe à son voyage dans l'Inde ce qu'il écrivait un jour à madame Victor de Tracy, au sortir d'une représentation de *Tancrède* : « L'homme courageux qui, dans un généreux enthousiasme, promet le sacrifice de sa vie,

éprouve sans doute alors une jouissance de cœur bien profonde. Qui n'a pas connu cette jouissance, en se sentant plein de mépris pour le danger et animé d'une noble confiance à la veille d'une entreprise aventureuse? Eh bien, c'est là ce que je sens en entendant le — *Si, morte affrontero*, — dans *Tancrède*. » Une mélodie de Rossini servant de prélude à une expédition de naturaliste dans les solitudes sauvages de l'Himalaya, ce n'est pas très-ordinaire.

D'ailleurs, cette vocation scientifique à laquelle obéissait Victor Jacquemont, d'où lui venait-elle, ou du moins dans quelles circonstances se révélait-elle pour décider de sa vie? Je ne veux pas en diminuer la gravité : elle était réelle chez lui, et surtout une fois acceptée, elle devenait très-sérieuse; mais enfin cette humeur sombre que remarquaient ses amis à un certain moment, ce départ soudain pour les États-Unis, qui le jetait dans la carrière des explorations scientifiques, tout cela tenait à une mystérieuse et profonde blessure du cœur, à une de ces passions romanesques qui sont le privilège des âmes délicates faites pour sentir plus vivement et pour souffrir plus que les autres. Il partait pour chercher l'oubli, la guérison dans l'absence et le travail.

Il n'avait eu pour confidents que son père et son frère aîné, Porphyre Jacquemont, qui était un autre père pour lui, et c'est avec eux seuls qu'il laisse échapper durant son voyage quelques éclairs de cette flamme invisible pour tous. « J'aurais voulu t'écrire du Havre avant de partir, dit-il à son frère; je voulais aussi écrire à notre père, et puis je n'y ai

pas eu le cœur. Là, j'étais encore trop près de vous; mais en Amérique, je vous écrirai, car, tu le vois bien, ici encore, que te dis-je? Voici quatre grandes pages déjà, et de quoi t'ai-je parlé? De choses sans doute bien indifférentes dans notre position; mais, pour l'exprimer tout ce dont mon cœur est plein, il me faudrait de la solitude, du silence autour de moi, du recueillement. Porphyre, ce que je ne te dis pas, mon ami, je ne le sens que plus fort..... Voici un mois aujourd'hui que je suis parti, et à peine me semble-t-il qu'il y ait huit jours que je t'ai quitté, mon ami. Pourtant le temps s'est écoulé tristement; mais les jours se succédaient avec uniformité, rien pour moi n'emplissait le temps, rien n'en marquait la durée. Il ne me reste de tout ce mois que le souvenir confus de pensées tristes et indécises, des sentiments vagues et irrésolus qui m'ont agité. Il me tarde à présent d'arriver. »

Victor Jacquemont ne sacrifiait pas du tout à la mode de la mélancolie et de l'amour désespéré; par inclination et par système, il était, je crois bien, le moins mélancolique des hommes. Pour qu'il parlât ainsi, il fallait qu'il eût l'âme profondément ébranlée dans cette première heure, et ce n'est que quelques mois plus tard, après avoir savouré l'oubli dans un monde si différent de celui de la France, qu'il pouvait écrire, avec une tranquillité mal reconquise : « Adieu, mon ami, adieu, mon cher frère; ma pensée ne doit plus être pour vous un sujet de tourment. Je suis mieux, presque bien; j'espère en l'avenir..... » Je ne sais si je me

trompe, mais quand la vocation de voyageur scientifique serait venue un peu, même tout à fait de là pour Victor Jacquemont; quand elle serait née du trouble d'un jeune cœur déchiré, elle n'aurait pas une origine moins noble et moins sérieuse, elle proviendrait d'une source tout humaine, qui lui donnerait une sorte de poésie émouvante, allant se confondre avec cette autre poésie d'une carrière prématurément brisée.

Ce qu'il y a de plus grave dans ces crises invisibles et inavouées, c'est qu'elles laissent des traces profondes, qui vivent encore même quand la cause première a disparu. Elles disposent l'âme et l'esprit d'une certaine façon; et qui sait si cette déception qu'avait eue Victor Jacquemont n'était pas pour quelque chose dans cette humeur taciturne, dans ces affectations de dédain ou ce penchant au paradoxe qu'on voyait en lui quelquefois? C'était peut-être au souvenir de ce qu'il avait éprouvé qu'il manifestait ces répugnances dont parle M. Mérimée pour la littérature trop intime de ceux qui mettent en roman leurs aventures d'amour, qu'il se cuirassait de cette apparence d'insensibilité qu'on lui reprochait quelquefois, qui le faisait accuser d'indifférence et d'égoïsme. Sous cette fatuité d'homme fort se cachait peut-être encore la faiblesse secrète. ®

Au fond, c'était une nature simple, droite, virile, facilement séduisante, affectueuse aussi dans l'intimité, et ce qu'on ne voyait pas chez le causeur préoccupé de ceux qui l'écoutaient, on le voit

mieux dans ses lettres, parce que là Jacquemont ne se contraind plus et se livre sans effort à l'inspiration du moment, parce qu'il écrit pour son père, pour son frère, pour des amis, devant lesquels il ne songe point à se cacher; et c'est lui-même qui donne la plus juste idée de cette ingénieuse et substantielle correspondance, quand il dit: « J'écris beaucoup, sur tous les tons, sans effort, selon la disposition de mon esprit, l'état de mon estomac et la qualité de ma plume. Personne n'est tout sublime, tout digne, tout gai et riant. Après une description géologique vient une page confidentielle, que nul autre que moi ne doit relire; je craindrais de mentir si j'écrivais autrement.... »

IV

On ne peut pas dire précisément que Victor Jacquemont ait une philosophie et une politique. Sa politique et sa philosophie sont des instincts bien plus que des raisonnements réfléchis et coordonnés. Il y a eu évidemment, à cette époque de la Restauration, même dans cette portion de la société française plus particulièrement envahie par l'esprit de la révolution et du libéralisme, il y a eu, dis-je, deux courants très-différents: l'un tout spiritualiste, l'autre qui n'était en définitive que la tradition survivante du sensualisme, du scepticisme, en un mot, des idées du dix-huitième siècle. Jacquemont est tranchement et même quelquefois assez crûment

de cette dernière école, avec son ami Stendhal, et aussi, je crois bien, avec son père.

Chose étrange! cet homme qui commence par les orages d'une passion romanesque, ouvre son esprit à tout ce qui semble la négation de ces choses idéales, immortelles du cœur. En sa qualité de naturaliste, de demi-médecin, de savant accoutumé à l'analyse, il est volontiers sceptique, incrédule, il frise un peu le matérialisme; il a du goût pour une science toute positive et utilitaire. Au fond, il ne faut pas s'y fier. Avec ces natures sincères et vives, on risque de se tromper en les prenant au mot. Jacquemont est un de ces hommes qui passent leur vie à démentir, par une réelle élévation morale, ce qu'il y a d'étroit dans leurs systèmes, qui valent mieux que leur philosophie, ou qui se font une philosophie à leur usage, plus large, plus humaine que celle qu'ils reçoivent toute faite. Sceptique, il l'était à coup sûr; mais en même temps il croyait à l'amitié, au dévouement, à tout ce qui ennoblit la race humaine.

Il se faisait une haute et sévère idée du devoir, il ne voyait pas dans la vie un jeu futile, il pensait que tout homme était tenu de se rendre utile à ses semblables; il se créait à lui-même une sorte de stoïcisme sans morgue, par lequel il se plaçait au-dessus des contrariétés vulgaires, et c'est l'homme qui, justement avec cette idée qu'il se faisait du devoir, allait vivre des mois entiers au milieu des déserts de l'Inde, seul, campé sous sa petite tente de voyage, gaiement d'ailleurs et sans se croire un héros. C'est l'homme qui, séparé du monde, de son camp de

mieux dans ses lettres, parce que là Jacquemont ne se contraind plus et se livre sans effort à l'inspiration du moment, parce qu'il écrit pour son père, pour son frère, pour des amis, devant lesquels il ne songe point à se cacher; et c'est lui-même qui donne la plus juste idée de cette ingénieuse et substantielle correspondance, quand il dit: « J'écris beaucoup, sur tous les tons, sans effort, selon la disposition de mon esprit, l'état de mon estomac et la qualité de ma plume. Personne n'est tout sublime, tout digne, tout gai et riant. Après une description géologique vient une page confidentielle, que nul autre que moi ne doit relire; je craindrais de mentir si j'écrivais autrement.... »

IV

On ne peut pas dire précisément que Victor Jacquemont ait une philosophie et une politique. Sa politique et sa philosophie sont des instincts bien plus que des raisonnements réfléchis et coordonnés. Il y a eu évidemment, à cette époque de la Restauration, même dans cette portion de la société française plus particulièrement envahie par l'esprit de la révolution et du libéralisme, il y a eu, dis-je, deux courants très-différents: l'un tout spiritualiste, l'autre qui n'était en définitive que la tradition survivante du sensualisme, du scepticisme, en un mot, des idées du dix-huitième siècle. Jacquemont est tranchement et même quelquefois assez crûment

de cette dernière école, avec son ami Stendhal, et aussi, je crois bien, avec son père.

Chose étrange! cet homme qui commence par les orages d'une passion romanesque, ouvre son esprit à tout ce qui semble la négation de ces choses idéales, immortelles du cœur. En sa qualité de naturaliste, de demi-médecin, de savant accoutumé à l'analyse, il est volontiers sceptique, incrédule, il frise un peu le matérialisme; il a du goût pour une science toute positive et utilitaire. Au fond, il ne faut pas s'y fier. Avec ces natures sincères et vives, on risque de se tromper en les prenant au mot. Jacquemont est un de ces hommes qui passent leur vie à démentir, par une réelle élévation morale, ce qu'il y a d'étroit dans leurs systèmes, qui valent mieux que leur philosophie, ou qui se font une philosophie à leur usage, plus large, plus humaine que celle qu'ils reçoivent toute faite. Sceptique, il l'était à coup sûr; mais en même temps il croyait à l'amitié, au dévouement, à tout ce qui ennoblit la race humaine.

Il se faisait une haute et sévère idée du devoir, il ne voyait pas dans la vie un jeu futile, il pensait que tout homme était tenu de se rendre utile à ses semblables; il se créait à lui-même une sorte de stoïcisme sans morgue, par lequel il se plaçait au-dessus des contrariétés vulgaires, et c'est l'homme qui, justement avec cette idée qu'il se faisait du devoir, allait vivre des mois entiers au milieu des déserts de l'Inde, seul, campé sous sa petite tente de voyage, gaiement d'ailleurs et sans se croire un héros. C'est l'homme qui, séparé du monde, de son camp de

Hinguelisje, à 340 milles de Calcutta, écrivait : « Ma solitude est loin de me peser; je suis très-assuré de passer sans tristesse mes six mois de retraite aux montagnes, sans voir un seul Européen. Des pensées pleines de douceur, de tendresse, emplissent tous les instants de ma vie que l'étude n'occupe pas. Je ne sens plus les choses du passé, je me les rappelle seulement, et juge ainsi ce qui fut jadis en moi comme ce qui est en dehors. . . . Quoi qu'il puisse m'arriver de contraire, vous me saurez pourvu d'une arme de résistance qui est en moi dans un principe bizarre de satisfaction intérieure, dans une simplicité de goûts qui n'est pas de mon temps ni de mon éducation, dans une sorte d'orgueil sauvage qui me consolera aux mauvais jours, s'il en vient. Il y a mille degrés de malheurs au-dessus de la possibilité desquels je me suis désormais placé. . . . » Ce n'était pas évidemment dans un sentiment vulgaire que Jacquemont puisait cette vigueur d'âme qui le soutenait au milieu des épreuves d'une campagne où il pouvait à chaque instant rencontrer une mort obscure et sans gloire.

Et quand il parle de servir l'humanité, quand il prononce ce mot de philosophie utilitaire, il faut s'entendre encore; il ne faut pas laisser à cette expression un sens étroit et bas. Il y a des utilitaires pour qui toute la science consiste à bien nourrir, à bien vêtir les hommes, à leur procurer le plus de satisfactions matérielles possible, sans s'occuper de tout ce qui peut relever leur esprit et leur âme, sans songer que cette humanité ondoyante et diverse

a une nature morale à côté d'une nature physique. Victor Jacquemont ne l'entend pas ainsi; il se fait une autre idée des instincts et des besoins multiples de la race humaine; il élargit le cadre de l'utilité, pour ainsi dire, et y fait entrer toutes sortes de choses dans lesquelles se résume, en définitive, la civilisation tout entière, — l'art, la science, l'instruction, le perfectionnement moral et intellectuel, les plaisirs les plus exquis et les plus nobles de l'esprit.

Je ne sais ce qu'avait pu lui écrire un étranger, dont il s'était fait l'ami, un colonel espagnol réfugié dans l'Inde à la suite des révolutions de son pays et réduit à faire le commerce de l'indigo pour refaire sa fortune, ou, plus simplement, pour vivre. Ce n'était pas un homme vulgaire; Jacquemont s'entretenait avec lui de tout, de commerce, de philosophie ou de politique, et il lui répondait un jour, du fond de l'île de Salsette : « Walter-Scott était mourant aux premiers jours de juillet; Cuvier était mort. Voilà les hommes utiles! J'y ajouterai Canova et Rossini. Que de millions d'hommes doivent à Scott un grand nombre d'heures d'un plaisir économique et innocent? L'art de Canova parlait à un plus petit nombre; mais que de plaisirs et de plaisirs nobles ses ouvrages ne donneront-ils pas toujours à tous ceux qui pourront les voir! Que serait la géologie si Cuvier n'avait pas existé pour créer l'anatomie comparée? Quelle masse énorme de sensations agréables a versée Rossini dans les sociétés humaines! Il est, ne vous en déplaise, mon cher Hezeta, beaucoup

plus utile que vous, oui, utile. Ce que vous faites, mille autres le pourraient faire, et si vous ne le faisiez, ils le feraient. Quel substitut aurons-nous pour Cuvier et Scott ? Les hommes qui sont causes pour d'autres de sensations agréables sans l'être pour personne de sensations pénibles, voilà les hommes utiles par excellence. Ce n'est pas la doctrine des *utilitarians* anglais. Il n'y a d'utile pour eux que ce qui sert à la satisfaction des besoins physiques. L'homme qui engraisse les bœufs, celui qui fait le dîner, le manufacturier qui fabrique de bons chapeaux, de bons habits, de bonnes chaises percées, ce sont là les hommes utiles. Scott, Cuvier, Rossini ne sont que des superfluités agréables, et c'est profaner le nom d'utile que de le leur donner. Le père de sir Robert Peel a filé plus de coton et fabriqué plus de pièces de calicot dans sa vie que qui que ce soit : *ergo*, c'était l'homme le plus utile ; mais s'il n'avait pas existé, son voisin, M. Thomson ou M. Smith, en aurait filé autant pour satisfaire aux demandes du marché, tandis que, en supposant que Scott et Cuvier n'eussent pas existé, il ne s'ensuit pas que *Waverley* eût été écrit par quelque autre, ni qu'un autre eût inventé l'anatomie comparée. . . . »

Convenez du moins qu'il y a de la ressource avec cet utilitaire, ce positif se moquant des *utilitarians*, faisant de ces *superfluités agréables* qui s'appellent l'art, la science, le nécessaire de la vie, se souvenant dans l'île de Salsette que Canova et Rossini existent, et les comptant comme les premiers serviteurs, comme les serviteurs utiles, bienfaisants

de l'humanité. L'esprit, le goût de Jacquemont échappaient ainsi à la tyrannie des philosophies subalternes, des systèmes faits pour rabaisser la race humaine en l'asservissant aux besoins faméliques du corps, et par là, il revenait à ce spiritualisme qu'il raillait quelquefois comme ayant la prétention de remplacer les idées de l'autre siècle.

V

Ce que je disais de la philosophie au temps de la Restauration, je pourrais le dire de la politique. Là aussi, il y eut au sein du libéralisme deux courants qui, au premier moment, se confondaient, et qui n'étaient pas moins distincts. Dans le camp de l'opposition des quinze ans il y avait deux genres de libéralisme : l'un s'abritant en quelque sorte sous la gloire de l'Empire, évoquant sans cesse les souvenirs de cette époque d'écrasante et pompeuse grandeur, s'armant du sentiment national offensé en 1815, aussi bien que de tous les sentiments d'égalité mis en défiance par des velléités de réaction plus bruyantes que réellement dangereuses ; l'autre remontant plus haut, se rattachant de préférence aux traditions du premier essor révolutionnaire, caressant plus ou moins une idée de république et, sans enthousiasme pour l'Empire, qu'il ne comptait pas précisément comme un allié nécessaire dans une campagne poursuivie au nom de la liberté.

Jacquemont, jeune encore, était de ce dernier groupe, par ses idées aussi bien que par ses rela-

tions avec La Fayette. Il n'était pas plus insensible qu'un autre aux désastres nationaux de 1815, mais il résistait absolument à la fascination de la gloire militaire. La gloire, à ses yeux, ne se sépare pas de la moralité des actions qui la donnent, et dès que cette moralité manque, dès que tout se réduit à une question de courage matériel, de périls à braver, il n'y a plus, selon lui, une grande différence entre les victorieux ravageurs de peuples et les malfaiteurs en guerre avec les gendarmes. Il trouve « fort vulgaire la gloire telle que le vulgaire la comprend, la gloire brillante, éclatante, sans que ce soit nécessairement par la moralité ou même par l'esprit. » C'était un jeune philosophe très-libre, quelquefois très-irrévérencieux pour les grandeurs de ce monde.

Le fait est que, soit par tradition de famille, soit sous l'influence d'un sentiment exalté de la moralité en politique, Victor Jacquemont apparaît, dans cette époque de la Restauration, comme un des jeunes libéraux, peu nombreux, qui refusaient de subir la dictature des souvenirs napoléoniens. La légende de Sainte-Hélène ne l'éblouissait pas, et il prenait pour l'expression de sa propre pensée ces mots de l'Américain Channing, au sujet de l'Empereur : « Il avait agi toute sa vie en dehors de toute loi, il s'était mis lui-même au-dessus des lois, aucune d'elles n'avait à le protéger. » Victor Jacquemont traitait Napoléon fort durement, en homme qui avait vu de ses yeux d'enfant s'abattre sur son foyer cette domination impériale qu'on colorait de libéralisme. « Je hausse les épaules, écrit-il un jour, quand on veut

s'apitoyer sur le sort de Bonaparte à Sainte-Hélène. Il avait huit domestiques, quatre courtisans, douze mille guinées par an, dix chevaux dans son écurie, etc., etc. ! Quand j'avais huit ans — il y en a vingt de cela — des gens de la police, munis d'un ordre de Fouché, vinrent un dimanche envahir notre maison. Ils enlevèrent les livres, fouillèrent partout pour trouver des traces de conspiration, puis emmenèrent mon père. Pendant onze mois, il resta renfermé dans une chambre étroite et obscure que je me rappellerai toute ma vie, y étant allé pendant les onze mois deux fois par semaine, c'est-à-dire autant que cela était permis. C'est là que j'appris à lire et à écrire..... Au bout de onze mois, mon père sortit enfin, mais pour subir un exil qui dura autant que l'empire. Il est vrai qu'il n'avait pas eu, comme son persécuteur, la gloire de désoler le monde. Ce n'était qu'un obscur patriote, qu'un penseur innocent. Son crime secret était d'avoir gardé les opinions et les amitiés qui l'avaient fait exclure du tribunat avec Benjamin Constant, Say, Daunou, Laromiguière, Andrieux, etc., car il est sans doute inutile de vous dire que ces arrestations, ces emprisonnements, ces exils et quelquefois ces meurtres n'étaient ordonnés que par la police. Mon père n'a jamais vu la figure d'un juge d'instruction ni d'un procureur impérial. Cependant, les lois sur la liberté individuelle étaient alors les mêmes qu'aujourd'hui. Le code édictait contre les auteurs de détentions arbitraires les mêmes peines qu'aujourd'hui. »

Cette haine du despotisme impérial est une partie de la politique de Jacquemont. Pour le reste, il ne dépasse pas évidemment dans ses idées, dans ses vœux le programme de la société née de la Révolution et attachée à tout ce qui vient de 1789. C'est un type réussi de libéralisme bourgeois formé dans la familiarité de M. de La Fayette, n'ayant aucun goût pour le bonapartisme, en ayant peu pour les doctrines, très-froid pour la légitimité ou même pour la quasi-légitimité, et sans reculer devant la République, en la considérant au contraire comme la forme à peu près inévitable de l'avenir, il se montre peu impatient. Il ne veut pas qu'on la traite de *chimère*, mais il écrit : « Je suis de ceux qui ne veulent pas de la République jusqu'à ce que tout le monde sache lire en France et soit un peu décrassé, besogne d'un demi-siècle au moins. »

Voilà ce que pensait un jeune libéral de 1829, un des représentants de cette génération, qui a eu le mérite d'avoir du feu, de la passion, la foi en elle-même, et le bonheur plus grand encore de voir clair devant elle, de ne pas connaître la défaite sans combat, de ne pas se débattre indéfiniment dans l'obscurité des situations sans issue.

VI

Victor Jacquemont avait à peine vingt-huit ans quand il partit pour l'Inde, ignoré du monde, mais singulièrement apprécié, suivi avec une affectueuse confiance par tous ceux qui le connaissaient, simple

explorateur naturaliste en apparence, mais lié par ses idées, par ses instincts, comme par son âge, à la fortune de la cause libérale française et de la génération à laquelle il appartenait, allant conquérir une renommée qui n'était pas au-dessus de ses facultés et portant partout avec lui le feu d'une nature brillante, d'un esprit plein de ressources. Il avait bien besoin d'avoir ces ressources dans l'esprit, puisqu'il ne les avait guère d'une autre façon.

Il partait, ai-je dit, avec une mission du Jardin du Roi, beaucoup de lettres de recommandation et un modeste traitement de six mille francs, qui n'égalait pas celui du plus humble officier de la compagnie anglaise des Indes. Tout autre eût échoué ou se serait inévitablement découragé au milieu des difficultés d'une entreprise ainsi engagée. Jacquemont réussit du premier coup par son esprit hardi et simple, par sa franchise indépendante et habile, portant sa pauvreté avec une bonne humeur fière au milieu des opulences asiatiques, sceptique et incrédule au milieu d'une société à l'extérieur rigide, aux mœurs empesées, gai au milieu de gens ennuyés, — et la première conquête qu'il fit avant tant d'autres fut celle du gouverneur des Indes lui-même, lord William Bentinck, et de lady Bentinck. Il était à peine arrivé qu'il devenait leur hôte à Calcutta et à leur campagne aux bords du Gange. « C'est un vieux militaire, écrivait-il de lord William, diplomate aussi pendant longtemps, qui a gardé une sainte horreur de la guerre et un mépris vraiment bourgeois pour les finesses obligées de la politique.

Il ne ressemble pas mal à un quaker de Philadelphie, beaucoup plus assurément qu'au fils d'un duc anglais, grand mogol temporairement. Il y a dans ce caractère une bonté vraie, une droiture, une simplicité qui m'ont séduit. » Jacquemont avait un procédé bien simple, qui n'est pourtant pas à l'usage de tout le monde, pour gagner et pour garder les bonnes grâces de lord et lady Bentink : il écoutait le vieux soldat diplomate avec le respect qui lui était dû, en l'intéressant à son tour par sa conversation; avec lady William, il causait librement, ingénieusement, en homme de bonne compagnie placé auprès d'une femme d'esprit, qui connaissait la France, Paris, et trouvait du plaisir à en parler.

« Pendant huit jours, dit Jacquemont, elle n'eut d'autre compagnon de promenade que moi. Je passai plusieurs longues journées en tête à tête, causant du bon Dieu, elle pour et moi contre, de Mozart, de Rossini, de peinture, de madame de Staël, de bonheur, de malheur, à ce sujet d'amour, de toutes choses enfin qui requièrent, sinon de l'intimité, du moins bien de la confiance et de l'estime réciproques, surtout de la part d'une femme anglaise, religieuse et sévère, avec un homme jeune, garçon et Français. Nous ne parlâmes jamais de choses insignifiantes.... » C'est sous la protection de cette bienveillance si rapidement conquise et conservée jusqu'au bout que, pendant trois ans, Victor Jacquemont battait toutes les routes de l'Inde, poussant jusqu'à la Tartarie chinoise, jusque chez les tributaires ou les alliés de la puissance anglaise, laissant des amis

un peu partout, passant des mois sans voir un visage européen, herborisant en chemin ou lisant sur son maigre bidet persan, et le soir, sous sa tente, écrivant sur toutes les variétés de papiers indiens ces lettres charmantes où il revit dans la vérité expressive de sa physionomie, au milieu des portraits et des scènes de mœurs dont il parsème ses pages.

Les portraits sont fins et piquants; les scènes pittoresques sont vivement enlevées; le voyageur donne à tout l'originalité de son esprit et de son humeur, et il y met tant d'aisance qu'en vérité on finit presque par oublier avec lui que ce n'est pas tout à fait une partie de plaisir. Ce ne sont pas les épisodes qui manquent dans cette odyssée aussi merveilleuse que dangereuse à travers des contrées où la puissance anglaise a fait bien des progrès depuis quarante ans, où bien des souverainetés locales ont disparu, et si je voulais montrer Victor Jacquemont dans la vérité de ses aventures et de ses impressions, je n'aurais qu'à choisir. Un des plus curieux de ces épisodes, assurément, est son voyage à Lahore et à Cachemire, l'histoire de ses relations avec ce potentat asiatique, cet aventurier couronné qui s'appelait Rundjet-Sing. Arrivé à la frontière de l'Inde anglaise, Jacquemont avait bonne envie d'aller plus loin, de visiter le Pundjâb, qu'il avait devant lui et dont Rundjet-Sing s'était fait roi, de pousser jusqu'aux mystérieuses régions de Cachemire; mais il avait à surmonter tout à la fois les répugnances des autorités anglaises, qui n'aimaient guère ces sortes de voyages faits par des étrangers, et

les répugnances de Rundjet-Sing lui-même, prince fort peu au courant des missions scientifiques, fort disposé à se défier de tout ce qui venait de chez ses terribles voisins, les Anglais. Ce n'est pas sans diplomatie qu'il y réussit. Il fut aidé surtout par le général Allard, cet officier français qui était passé dans l'Inde après l'Empire, qui s'était mis au service du roi de Lahore et lui avait fait une armée à l'euro-péenne. Les premiers soupçons dissipés, Rundjet-Sing fut enchanté; il reçut Jacquemont comme un prince, sans trop savoir ce qu'il était, croyant voir en lui un homme doué de la science universelle.

C'était, à vrai dire, dans le monde indien de ce temps-là, un personnage singulier que ce roi, cynique tout naturellement, fort dépravé, complètement ignorant, curieux, spirituel, coquin sans pudeur au demeurant. « J'ai passé plusieurs fois, dit Jacquemont, une couple d'heures à causer avec Rundjet *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Il est à peu près le premier Indien curieux que j'aie vu; il paye de curiosité pour l'apathie de toute sa nation. Il m'a fait cent mille questions sur l'Inde, les Anglais, l'Europe, Bonaparte, ce monde-ci en général et l'autre, l'enfer et le paradis, l'âme, Dieu, le diable, et mille autres choses encore..... Ce roi asiatique modèle n'est pas un petit saint, il s'en faut. Il n'a ni foi ni loi lorsque son intérêt ne lui commande pas d'être fidèle et juste; mais il n'est pas cruel. A de très-grands criminels, il fait couper le nez et les oreilles, mais jamais ne prend la vie. Il a pour les chevaux une passion qui va jusqu'à la folie. Il

a fait les guerres les plus meurtrières et les plus dispendieuses pour saisir, dans un État voisin, un cheval qu'on refusait de lui donner ou de lui vendre. Il est d'une bravoure extrême, qualité assez rare parmi les princes d'Orient, et quoiqu'il ait toujours réussi dans ses entreprises militaires, c'est par des traités et des négociations perfides que de simple gentilhomme de campagne il est devenu le roi absolu de tout le Pundjâb, Cachemire, etc. »

Les relations de ce « successeur de Porus » et du voyageur sont du meilleur comique. Rundjet dit à Jacquemont qu'il est le « Platon du siècle; » Jacquemont lui répond sans sourciller qu'il est le « Bonaparte de l'Orient, » moyennant quoi ils sont les meilleurs amis du monde. Le fait est que Rundjet-Sing comble Jacquemont de présents, qu'il pourvoit à toutes ses dépenses, qu'il lui envoie chaque jour des raisins de Kaboul, des grenades délicieuses et des sacs de roupies; qu'il le laisse aller passer quelques mois à Cachemire, où il le loge dans un joli pavillon au milieu d'un jardin, et, pour dernier trait de sa munificence, il lui offre, quoi donc? c'est Jacquemont qui le dit: « Savez-vous ce que j'ai refusé hier? D'être vice-roi de Cachemire. Rundjet-Sing me l'offrit et me pressa beaucoup d'accepter. Cela rapportait au seigneur pundjabi qui y était dernièrement cinq cents roupies par jour de traitement et environ quatorze laks des susdites roupies par an de profits, comme on dit de ce côté du Sudledje. J'ai pouffé de rire, au mépris de l'étiquette, dont un *aflatoum* (Platon) n'est guère esclave, et j'ai dit au

roi que c'était besogne fort au-dessous de moi, les *aflatoums* ne s'entendant qu'aux choses du ciel et de l'esprit. Rundjet me fit presque des excuses pour l'inconvenance de sa proposition. » Et voilà comment ce petit envoyé du Jardin-du-Roi, devenu l'hôte de lord Bentinck et de Rundjet-Sing, pouvait attendre patiemment les subsides qu'on ne lui prodiguait pas de Paris.

Ici, c'est la vie indienne du voyageur, je veux dire que tout est asiatique dans cet épisode où il se joue. Voici où la France ressaisit Jacquemont : c'est en plein empire indien qu'il reçoit la nouvelle de la révolution de 1830 ! Il y a dans la vie des voyageurs d'étranges combinaisons. Au moment où cette révolution s'accomplissait à Paris, Jacquemont était quelque part du côté de l'Himalaya, non sans souci de la situation de la France, mais ne songeant guère que tout était décidé à l'heure où il en était encore à herboriser tranquillement. Il y avait près de six mois que la révolution était faite lorsque la nouvelle allait éclater à Delhi, où se trouvait Jacquemont.

Est-ce une illusion qu'il se faisait ? est-ce la vérité vraie qu'il voyait ? Ce qui est certain, c'est que dans l'enthousiasme du premier moment, Jacquemont se hâte d'écrire : « Amis, inconnus, tous venaient à moi et me félicitaient d'être Français. Mon hôte, — un colonel de cavalerie qui seul de son régiment échappa à Waterloo, non sans une balle au travers du corps, — pleurait de joie en m'embrassant. L'enthousiasme avait mis en déroute l'étiquette rigide des mœurs anglaises. Je pourrais jeter au feu mes

passes-ports, mes lettres d'introduction, changer de nom, ne conserver que ma nationalité française et me mettre en route pour le cap Comorin : il n'y a pas un Européen dans l'Inde qui ne me reçût à bras ouverts. »

VII

Puissance singulière de ce mot écrit sur un journal à l'extrémité du monde : une révolution en France ! Voilà la fibre libérale qui s'émeut sous la gravité anglaise elle-même, et cette révolution va être célébrée comme un événement domestique, comme une date heureuse pour la liberté universelle, dans une ville indienne, à Delhi, en présence d'une ombre d'empereur à barbe blanche, d'un fantôme de grand mogol laissé debout par la puissance anglaise, et qui ne sait pas même s'il y a un roi de France, ni s'il y a une France. Victor Jacquemont était le héros de ces fêtes de Delhi, où on portait des toasts : *France and England for the world* ! Il était tout entier d'âme et d'esprit avec cette révolution par laquelle sa génération semblait revêtir la robe virile et consacrer son avènement définitif.

Tout d'abord cependant, sa joie ne fut pas sans mélange ; il éprouvait un sentiment bizarre, quelque chose comme un refoulement d'héroïsme bourgeois non satisfait. « Les ordonnances du 25 juillet, écrivait-il, attaquaient les droits de toute la nation ; mais leur attaque était plus directe contre les classes plus riches et plus instruites qui avaient le privilège exclusif du droit électoral, et que les habitudes de

roi que c'était besogne fort au-dessous de moi, les *aflatoums* ne s'entendant qu'aux choses du ciel et de l'esprit. Rundjet me fit presque des excuses pour l'inconvenance de sa proposition. » Et voilà comment ce petit envoyé du Jardin-du-Roi, devenu l'hôte de lord Bentinck et de Rundjet-Sing, pouvait attendre patiemment les subsides qu'on ne lui prodiguait pas de Paris.

Ici, c'est la vie indienne du voyageur, je veux dire que tout est asiatique dans cet épisode où il se joue. Voici où la France ressaisit Jacquemont : c'est en plein empire indien qu'il reçoit la nouvelle de la révolution de 1830 ! Il y a dans la vie des voyageurs d'étranges combinaisons. Au moment où cette révolution s'accomplissait à Paris, Jacquemont était quelque part du côté de l'Himalaya, non sans souci de la situation de la France, mais ne songeant guère que tout était décidé à l'heure où il en était encore à herboriser tranquillement. Il y avait près de six mois que la révolution était faite lorsque la nouvelle allait éclater à Delhi, où se trouvait Jacquemont.

Est-ce une illusion qu'il se faisait ? est-ce la vérité vraie qu'il voyait ? Ce qui est certain, c'est que dans l'enthousiasme du premier moment, Jacquemont se hâte d'écrire : « Amis, inconnus, tous venaient à moi et me félicitaient d'être Français. Mon hôte, — un colonel de cavalerie qui seul de son régiment échappa à Waterloo, non sans une balle au travers du corps, — pleurait de joie en m'embrassant. L'enthousiasme avait mis en déroute l'étiquette rigide des mœurs anglaises. Je pourrais jeter au feu mes

passes-ports, mes lettres d'introduction, changer de nom, ne conserver que ma nationalité française et me mettre en route pour le cap Comorin : il n'y a pas un Européen dans l'Inde qui ne me reçût à bras ouverts. »

VII

Puissance singulière de ce mot écrit sur un journal à l'extrémité du monde : une révolution en France ! Voilà la fibre libérale qui s'émeut sous la gravité anglaise elle-même, et cette révolution va être célébrée comme un événement domestique, comme une date heureuse pour la liberté universelle, dans une ville indienne, à Delhi, en présence d'une ombre d'empereur à barbe blanche, d'un fantôme de grand mogol laissé debout par la puissance anglaise, et qui ne sait pas même s'il y a un roi de France, ni s'il y a une France. Victor Jacquemont était le héros de ces fêtes de Delhi, où on portait des toasts : *France and England for the world* ! Il était tout entier d'âme et d'esprit avec cette révolution par laquelle sa génération semblait revêtir la robe virile et consacrer son avènement définitif.

Tout d'abord cependant, sa joie ne fut pas sans mélange ; il éprouvait un sentiment bizarre, quelque chose comme un refoulement d'héroïsme bourgeois non satisfait. « Les ordonnances du 25 juillet, écrivait-il, attaquaient les droits de toute la nation ; mais leur attaque était plus directe contre les classes plus riches et plus instruites qui avaient le privilège exclusif du droit électoral, et que les habitudes de

l'aisance et de l'éducation faisaient jouir plus particulièrement des bienfaits de la liberté de la presse. C'était donc aux classes les plus riches et les plus éclairées à marcher les premières au combat ; il me semble que, dans les trois journées, elles se sont tenues derrière le peuple. C'est le peuple qui a fait la révolution, le peuple plutôt que nous. Cependant, c'était à nous à la faire plutôt qu'au peuple ; c'était à nous plutôt qu'au peuple que la guerre était déclarée. »

Visiblement, Jacquemont attendait beaucoup de cette victoire populaire qui émancipait la France. Bientôt, à mesure que la suite des choses se déroulait, et que de loin il voyait la révolution se régler, se discipliner, il n'était plus aussi satisfait intérieurement et il en venait à craindre pour l'idéal qu'il s'était créé. « Je rêvais, après cette grande victoire, disait-il, une ère nouvelle de probité politique, un ordre nouveau de relations entre les peuples, une éloquence nouvelle pour la tribune et pour la presse.... Je faisais une utopie.... » A la place de tout cela il voyait des choses qui l'inquiétaient, des luttes intimes et stériles, des disputes mesquines, des efforts pour diminuer la portée du victorieux mouvement des trois jours, des émeutes dans la rue.

Au fond, il était très combattu, plein de perplexités, car il avait autant de bon sens que de hardiesse d'esprit et d'énergie de cœur. Chaque courrier d'Europe le mettait dans un *état nerveux*. Tantôt il regrettait pour la France le rôle d'initiation libérale qu'on lui faisait perdre et se laissait pousser vers la possibilité

d'une *République prématurée* par dégoût de ce qu'il appelait le *mezzo termine* ; tantôt la raison l'emportait, et il sentait que ses amis du mouvement allaient trop loin, qu'ils créaient sans profit des difficultés à un gouvernement qui, même quand il le voudrait, ne pouvait devenir despotique. Quelquefois, quand il contemplait de loin cette agitation de Paris, il se demandait ce qu'il y pourrait faire.

« Les nouvelles sont fort tristes, écrivait-il, elles sont même décourageantes. Il y a une anarchie complète d'opinions ; il y a haine, envie du pouvoir qui existe, et aussitôt qu'il fait place à un autre, le nouveau est odieux à son tour. Je doute de la stabilité des choses ; la plupart de mes amis sont du parti des enragés. Ils regrettent sans cesse que je ne sois pas là ; je ne sais ce qu'ils voudraient faire de moi, s'ils pouvaient faire quelque chose, mais le pouvoir n'est pas à eux ; sans doute ils l'espèrent prochainement, mais je doute qu'ils le saisissent. Si je les y trouve à mon retour, peut-être leur demanderai-je de m'envoyer à Washington, s'il y a moyen de placer ailleurs notre ministre en Amérique. J'aimerais à rester quatre ou cinq ans aux États-Unis pour parfaitement connaître le mécanisme de cette société singulière et de ses mœurs nationales, et en faire un tableau fidèle pour les gouvernements et les gouvernés de l'Europe. Cet ouvrage serait très-utile. »

Chose curieuse, il y a eu vers le même temps ou à peu d'intervalle, deux esprits bien différents, inconnus l'un à l'autre et attirés par les mêmes sujets d'étude. Lorsque Jacquemont parlait ainsi, Tocque-

ville méditait déjà son œuvre sur l'Amérique, et un peu plus tard il songeait aussi à un travail sur l'Inde; il avait rassemblé des matériaux, il a laissé des ébauches. Je ne compare pas les deux esprits. L'un a promis tout au plus ce que l'autre a tenu au moins pour l'Amérique. Jacquemont en est resté au rêve qu'il caressait dans sa vie indienne.

Les lettres de Jacquemont sont l'histoire fidèle de ces préoccupations, de ces perplexités, de ces impressions qui faisaient de lui un acteur lointain du drame d'une révolution; mieux encore, elles sont l'histoire fidèle de l'homme, de ce naturaliste singulier qui se demandait comment, vivant d'herbes et de pierres, il se trouvait si fort engagé dans la politique. Après cela, ne croyez pas qu'il vive seulement d'herbes et de pierres, ni même de politique.

C'est le propre de sa nature d'être d'une élasticité merveilleuse, de se plier à tout, de tout sentir, de tout comprendre et de tout dire. Un jour il écrit une lettre d'une mâle vigueur ou bien il trace une scène du plus savoureux comique; un autre jour, il se laisse aller à quelque caprice de cœur ou d'imagination, et s'il n'est Yorik, s'il a bien soin de se défendre de toute ressemblance avec ce héros sentimental, il a des histoires à la Yorik. Je n'en voudrais d'autre preuve que cette lettre charmante écrite de Calcutta, et où il explique ce qu'il appelle sa théorie du galop à cheval.

« Par un brouillard pareil à celui d'hier matin, mais d'où ne devait pas sortir un soleil aussi chaud, car c'était en France, au mois de novembre, je me souviens d'avoir galopé, comme les fashionables de Calcutta, avec un vif sentiment de bonheur. D'abord, il faisait froid, et par la rapidité du mouvement je repoussais cet ennemi, le froid; puis j'étais seul dans des lieux solitaires sauvages. Il y avait encore quelques fleurs tardives dans les prairies, mais pâles et sans parfum. Les feuilles jaunes des peupliers couvraient déjà la terre, et les bois offraient les riches teintes de l'automne. Je cherchais à résoudre le problème suivant : Madame *** m'aime-t-elle ou ne m'aime-t-elle pas ?

« Quand je penchais pour l'affirmation, je laissais mon cheval aller au pas, je ne m'occupais plus de lui; quand, au contraire, la négative l'emportait, pour fuir une idée si horrible, je galopais dans les sentiers étroits et pleins de boue. Tant galopai-je ainsi, qu'à la fin je me perdis au milieu des bois et des bruyères. J'entendis alors le bruit de deux chevaux qui s'approchaient au galop, et dans le sentier que j'avais perdu je vis passer comme deux ombres, une grande figure blanche de femme, suivie d'un valet paysan avec son large chapeau : c'était madame ***. Elle montait un poney, moi j'étais sur un noble cheval qui avait laissé son maître à Waterloo. Je fus bientôt près d'elle. Alors je me demandai pourquoi je l'abordais, et je regrettai amèrement ma démarche. Il était trop tard, cependant, pour reculer.

» Je parlai, surpris de la trouver seule par un jour si froid, allant si vite, elle qui aimait à aller doucement. Elle me dit qu'elle avait comme moi perdu son chemin dans le brouillard; mais je vis qu'elle avait pleuré. Je descendis de cheval pour sangler le sien, car sa selle n'était pas solidement assujettie; elle me tendit la main pour me remercier. Je remontai, et nous revînmes ensemble aussi lentement que possible. Quand nous rentrâmes au château, nous trouvâmes le feu presque éteint au salon. Il y faisait un froid de loup, et nous avions grand besoin tous les deux de nous réchauffer. Dans ma chambre, il fumait; je restai avec elle dans la sienne tout le jour, jusqu'au dîner.

» Nous nous sommes promenés depuis bien des fois ensemble, mais depuis ce jour-là, nous n'avons jamais galopé. Voilà, mon ami, la théorie du galop. »

Et voilà, dirai-je à mon tour, comme un naturaliste sait s'amuser aux histoires de sentiment, quand il a la fibre humaine et l'imagination vive sous son extérieur de savant et de sceptique.

IX

Quand il était parti pour l'Inde, et même après trois ans d'excursions, Jacquemont croyait bien revenir en France, où tout le rappelait. Il se fiait à sa bonne constitution, à sa sobriété, et un peu aussi à ce bonheur qui l'avait constamment suivi depuis son débarquement : il se trompait. Au moment où

il voyait déjà l'heure de regagner la France, il était arrêté subitement à Tanna. Il s'était trop exposé à des soleils torrides. En allant chercher des superpositions de terrains, comme il le disait, il avait puisé la fièvre dans les marais pestilentiels de l'île de Salsette, et, qui pis est, à cette vie de fatigue que sa jeunesse trouvait légère, il avait contracté une maladie au foie. Il put à peine se faire transporter à Bombay, et il ne se fit pas longtemps illusion. Même en ce moment, du reste, surtout en ce moment, il était entouré des soins les plus dévoués, les plus affectueux; car si Jacquemont était apprécié de ses compatriotes de Paris qui le connaissaient depuis longtemps, il s'était fait aimer aussi de tous les Anglais de l'Inde avec lesquels il s'était trouvé en relation. Il était connu de tous. La protection de lord Bentinck avait commencé sa bonne renommée dans l'Inde, il l'avait achevée lui-même par la droiture de son caractère, par la séduction de son esprit.

Jacquemont connaissait son mal, il en sondait la gravité, il le suivait avec une sagacité inexorable, préparé à tout, opposant à la mort un stoïcisme tranquille, mêlé parfois d'un viril attendrissement au souvenir de ceux qu'il aimait. Il avait à peine quelques heures à vivre lorsqu'il écrivait de Bombay à son frère : « Il y a trente-deux jours que je suis arrivé ici fort souffrant, et trente et un que je suis au lit; j'ai pris dans les forêts empestées de l'île de Salsette, exposé à l'ardeur du soleil dans la saison la plus malsaine, le germe de cette maladie, dont au reste j'avais reçu des atteintes sur lesquelles

je m'étais fait illusion..... Ma fin, si c'est elle qui approche, est douce et tranquille. Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée et je ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. Console-toi, console notre père, consolez-vous mutuellement, mes amis. Adieu! Oh, que vous êtes aimés de votre pauvre Victor! Adieu pour la dernière fois! »

Ces morts prématurées ont toujours une gravité triste; elles ne sont point cependant sans de secrètes et amères compensations. Elles épargnent du moins à ceux qu'elles poussent à l'improviste dans l'inconnu la cruelle épreuve des espérances brisées, des plus nobles rêves déçus. Elles laissent sur ces existences enlevées dans leur fleur le charme suprême et émouvant des belles choses inachevées.

Vivant, que serait devenu Victor Jacquemont? Il eût certainement, dans tous les cas, joué un rôle, et il aurait eu la destinée de tout le monde. Il aurait vu passer encore les révolutions et les gouvernements, et il serait arrivé au bout de sa carrière avec ce sentiment un peu amer que rien n'est jamais définitif, qu'il faut sans cesse recommencer. Dans son petit tombeau de l'Inde, où il a été scellé à trente et un ans, il reste avec cette fleur de jeunesse qui poétise sa mémoire, avec ce reflet de courage, de bonne humeur et d'esprit, qui fait de lui un des représentants d'une génération éprouvée par les déceptions, après avoir été formée aux grandes espérances.

II

LES ÉPREUVES

DU RÉGIME CONSTITUTIONNEL

M. GUIZOT

I

La révolution française, dès son apparition, a jeté sur la scène une classe d'hommes à la physionomie originale et forte qui a laissé son empreinte dans tout ce qu'elle a fait, dans ses œuvres comme dans les assemblées qu'elle a remplies de ses pensées et de ses passions. Ces hommes que la révolution n'avait pas créés, mais qui par elle seule ont grandi et sont devenus ce qu'ils ont été, ces hommes, dis-je, ceux qui ont survécu, n'ont cessé depuis d'être reconnaissables à travers la mobilité des choses. C'est même leur caractère d'avoir si peu changé quand tout changeait autour d'eux. Ils sont restés jusqu'au bout ce qu'ils étaient, des hommes nourris de toutes les grandes idées humaines et philosophiques de leur siècle, audacieux d'esprit et d'instinct même lorsqu'ils étaient d'une âme modérée, confiants dans leur œuvre parce qu'ils la croyaient juste autant que nécessaire, marqués en

je m'étais fait illusion..... Ma fin, si c'est elle qui approche, est douce et tranquille. Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée et je ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. Console-toi, console notre père, consolez-vous mutuellement, mes amis. Adieu! Oh, que vous êtes aimés de votre pauvre Victor! Adieu pour la dernière fois! »

Ces morts prématurées ont toujours une gravité triste; elles ne sont point cependant sans de secrètes et amères compensations. Elles épargnent du moins à ceux qu'elles poussent à l'improviste dans l'inconnu la cruelle épreuve des espérances brisées, des plus nobles rêves déçus. Elles laissent sur ces existences enlevées dans leur fleur le charme suprême et émouvant des belles choses inachevées.

Vivant, que serait devenu Victor Jacquemont? Il eût certainement, dans tous les cas, joué un rôle, et il aurait eu la destinée de tout le monde. Il aurait vu passer encore les révolutions et les gouvernements, et il serait arrivé au bout de sa carrière avec ce sentiment un peu amer que rien n'est jamais définitif, qu'il faut sans cesse recommencer. Dans son petit tombeau de l'Inde, où il a été scellé à trente et un ans, il reste avec cette fleur de jeunesse qui poétise sa mémoire, avec ce reflet de courage, de bonne humeur et d'esprit, qui fait de lui un des représentants d'une génération éprouvée par les déceptions, après avoir été formée aux grandes espérances.

II

LES ÉPREUVES

DU RÉGIME CONSTITUTIONNEL

M. GUIZOT

I

La révolution française, dès son apparition, a jeté sur la scène une classe d'hommes à la physionomie originale et forte qui a laissé son empreinte dans tout ce qu'elle a fait, dans ses œuvres comme dans les assemblées qu'elle a remplies de ses pensées et de ses passions. Ces hommes que la révolution n'avait pas créés, mais qui par elle seule ont grandi et sont devenus ce qu'ils ont été, ces hommes, dis-je, ceux qui ont survécu, n'ont cessé depuis d'être reconnaissables à travers la mobilité des choses. C'est même leur caractère d'avoir si peu changé quand tout changeait autour d'eux. Ils sont restés jusqu'au bout ce qu'ils étaient, des hommes nourris de toutes les grandes idées humaines et philosophiques de leur siècle, audacieux d'esprit et d'instinct même lorsqu'ils étaient d'une âme modérée, confiants dans leur œuvre parce qu'ils la croyaient juste autant que nécessaire, marqués en

tout, dans le geste, dans l'attitude, dans la manière d'être et de penser, du sceau indélébile d'une époque exceptionnelle. Ils n'ont pas été toujours, sans doute, à l'abri des défaillances, ils ont senti le poids des événements dans un temps où les événements se précipitaient; ils n'ont pas moins gardé dans les situations diverses qu'ils ont eues à traverser, cette sève intérieure, cette force de vie qu'ils tenaient de l'un des plus prodigieux mouvements qui aient soulevé l'espèce humaine, et en mourant, la plupart à un âge avancé, après trois ou quatre révolutions, ils portaient encore sur leur visage un reflet de leur jeunesse; ils ressemblaient moins à des vieillards ordinaires qu'à des témoins d'un âge héroïque survivant au milieu de nos luttes amoindries : ils avaient vu 1789 !

Un jour, sous le règne de Louis-Philippe, au commencement d'une séance de la Chambre des pairs, il se trouva seulement six membres présents, dont l'un était M. de Talleyrand. Ils avaient tous été de l'Assemblée constituante, et ils avaient tous plus de quatre-vingts ans. Ces six vieillards ne purent s'empêcher de se regarder avec cette satisfaction d'hommes qui ont fait une longue route et qui arrivent encore des premiers. Ce n'étaient pas les plus purs demeurants de 1789; mais la rencontre de ces six vieillards résumait toute une histoire, et leur empressement témoignait de cette sève d'activité qu'ils gardaient jusque dans leur déclin.

Plus d'une fois, et notamment dans un morceau qui a pour titre *Trois générations*, M. Guizot a tracé

le portrait de cette race d'hommes, et il l'a fait d'une plume affectueuse et libre, en fils respectueux et indépendant. C'est qu'en réalité il est lui-même de cette race, il en a la hauteur morale, la gravité, la fermeté active, le sens libéral, avec toutes ces nuances que l'influence des choses fait pénétrer dans le caractère et dans les idées, avec ce surcroît de confiance dans les allures que donne l'espoir ou la prétention de faire ce qu'ont tenté les ancêtres et de le faire mieux. Comme ses devanciers, auxquels il se rattache par une si évidente filiation, il a porté avec sérénité sa ferme vieillesse, et comme eux au besoin il a été des premiers à l'ouvrage.

Lui aussi, il a gardé jusqu'au bout la sève de l'esprit, et s'il a cessé d'être l'acteur passionné, retentissant d'autrefois sur la scène publique, s'il a mis presque son ambition à rester en dehors des mêlées de la politique, il a pris une part active encore aux luttes de son temps par ses travaux, par ses récits, par ses méditations sur les problèmes religieux, par tous ces souvenirs d'une vie agitée qu'il s'est complu à évoquer en face de spectacles si différents¹. Homme de sérieuse et forte trempe, demeuré comme une des plus hautes expressions de la période parlementaire, qui a aimé la lutte avec l'ardeur d'une nature à la fois sévère et passionnée, qui a connu toutes les fortunes de ce régime auquel il a attaché son nom, et que je voudrais traiter comme un personnage de l'histoire, dont je voudrais fixer

¹ Voir les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*.

le caractère, le rôle et les idées comme s'il n'était plus là. C'est le moyen d'être juste sans cesser d'être libre¹.

II

L'esprit de parti a autant d'iniquités que de faveurs pour les hommes que leurs talents ou les circonstances appellent à figurer sur la scène du monde. M. Guizot a connu les séductions puissantes de la popularité, et il a vu aussi monter jusqu'à lui l'impopularité, les hostilités implacables. Plus d'une fois notamment on a voulu lui faire injure en mettant en contradiction les différentes périodes de sa vie publique, ses actes, ses pensées, ses intentions, ses allures, ce qu'il a dit et ce qu'il a fait dans l'opposition et dans le gouvernement.

C'est au contraire de tous les contemporains, celui qui a le moins changé, celui qui est resté le plus invariablement lui-même sous la mobilité des apparences et dans la diversité des situations, à travers tant d'événements prodigieux, imprévus, qui ont fait successivement du fils obscur d'un bourgeois protestant de Nîmes le secrétaire général du ministère de l'intérieur de la Restauration en 1814, le professeur populaire de la Sorbonne et un des chefs de l'opinion libérale en 1828, le ministre de la monarchie de juillet à sa première et à sa dernière heure,

¹ M. Guizot n'est plus là aujourd'hui. Il est mort plein de jours et, ce me semble, tel que le retrace le portrait tracé peu d'années avant sa mort. Il a travaillé jusqu'à la dernière heure à son *Histoire de France*.

dans les jours de lutte et dans la catastrophe. Ce qu'il est resté jusque dans cette verte vieillesse où il a dominé par la sérénité de l'esprit les lassitudes de l'âge, il l'a été à tous les moments dans sa virilité active, et il l'était déjà dans sa jeunesse, dans cette grave jeunesse formée au sein des splendeurs étouffantes de l'Empire; je veux dire que dès son entrée sur la scène on voit déjà se dessiner les linéaments de ce caractère que les événements n'ont fait que confirmer et développer, comme les années ne font qu'accuser les traits du visage humain.

Dans cette longue carrière empreinte d'une singulière unité morale, quoique très-diverse, M. Guizot est peut-être un de ceux qui représentent le plus essentiellement l'homme moderne dans son ascension et dans sa dignité. D'autres, même aujourd'hui encore, sont aidés par la naissance, par la fortune, par tous ces moyens de parvenir à la faveur desquels on se trouve du premier coup porté à mi-chemin; M. Guizot, et c'est surtout son originalité, c'est en cela justement qu'il représente l'homme moderne, M. Guizot ne s'est élevé que par le travail de l'esprit, par l'autorité du talent, par la puissance d'une raison supérieure appliquée à la politique, par l'impulsion d'une intelligence trempée et fortifiée dans l'étude, nullement dépourvue de savoir-faire, mais en même temps accompagnée de ce sentiment de fierté légitime qui lui a fait dire aux premières pages de ses *Mémoires*: « Je suis de ceux que l'élan de 1789 a élevés, et qui ne consentiront pas à descendre.... » M. Guizot a de bonne heure visé haut

dans ses ambitions pour lui-même et pour sa classe, de bonne heure il a senti en vrai fils de 1789, en fils émancipé appartenant à une génération nouvelle, disposé à s'établir en régulateur et en modérateur dans les irrévocables conquêtes de la Révolution française, et ici tout a son importance dans les origines de cet éminent esprit.

Quand M. Guizot arriva pour la première fois à Paris, en étudiant obscur, vers 1807, il avait à peine vingt ans; il est né le 4 octobre 1787. Il avait vu son père, homme de loi estimé à Nîmes, périr de la main du bourreau pour n'avoir pas voulu suivre la Révolution jusque dans ses excès, et il venait de Genève, où sa mère s'était réfugiée après la Terreur, où il avait passé lui-même une enfance sérieuse, tout occupée de fortes études. Il arrivait jeune et inconnu, non plus dans ce Paris remué et grondant de la Révolution, tel que Benjamin Constant l'avait vu douze ans auparavant, à son entrée, au lendemain des jours de prairial, mais dans un Paris pacifié et soumis. L'Empire était alors dans sa toute-puissance. Que restait-il de cette révolution dont 1789 avait été la merveilleuse aurore, et qui avait déjà parcouru tant de phases diverses? Tout et rien: à côté d'institutions civiles fortement organisées, une absence complète de vie publique, la fatigue ou le dégoût des agitations, l'ordre pour satisfaire les âmes affamées de repos, la gloire pour rehausser la servitude, enfin l'égalité sous un maître. L'Empire n'était point une société, c'était une vaste hiérarchie de fonctionnaires et de soldats surmontée d'un

homme pensant, agissant et parlant seul pour le pays, réduit à obéir et à se taire. Il n'y avait plus aucune place pour la politique dans cette puissante machine fonctionnant en silence sous des dehors éclatants. Les libertés de l'esprit n'avaient d'autres refuges que quelques-uns de ces salons décrits par M. Guizot, les réunions de la *Décade philosophique*, les salons de madame de Rumford, de madame d'Houdetot ou de madame de Tessé, de M. Suard ou de l'abbé Morellet: asiles épars et discrets où se retrouvait quelque chose des goûts, des idées, des mœurs du dix-huitième siècle, où passaient tour à tour des survivants de l'Assemblée constituante, des écrivains, des philosophes, et où, à défaut d'une opposition directe qui n'eût point été permise, régnait une certaine indépendance de pensée et de conversation.

C'est par cette porte des salons de madame de Rumford et de M. Suard que M. Guizot entra dans le monde. Il y trouvait des relations utiles autant que flatteuses, une sympathie attentive pour sa jeunesse et pour son talent, des encouragements à se produire; il y portait de son côté une instruction sérieuse, « le goût des lettres, des plaisirs nobles et de la bonne compagnie, » selon son expression, des idées qui se ressentaient de sa forte éducation protestante et qui étonnaient quelquefois, mais qui intéressaient comme une nouveauté. Dans ces camps de demi-opposition mondaine où l'esprit était en honneur et où l'on parlait librement de tout excepté de politique, M. Guizot était la jeunesse et l'avenir, non pas la jeunesse turbulente et frivole, mais la

jeunesse grave, méditative et studieuse. Il apparaît assez comme le frère aîné d'une génération qui naissait à peine, qui grandissait obscurément sans se douter qu'elle serait appelée un jour à renouer les traditions libérales de la Révolution sur les ruines de ce glorieux despotisme dont personne alors n'eût osé prévoir la fin.

C'est là en effet le caractère de M. Guizot dès ses premiers pas. Ce monde ou ces mondes de l'Empire qui se déployaient autour de lui, il les traverse sans se confondre avec eux. Entre ces sociétés intelligentes qui l'accueillaient, qui lui ouvraient la carrière, et la société officielle où ses protecteurs voulaient un moment le faire entrer comme auditeur au conseil d'État, il a son originalité, et cette originalité n'est pas précisément dans les quelques écrits par lesquels il commençait à appeler sur lui l'attention, les *Annales d'éducation*, les notes sur l'*Histoire de la décadence de l'empire romain*, de Gibbon, les articles mis au *Publiciste* de M. Suard ou le compte rendu d'une exposition de peinture; l'originalité de M. Guizot est dans son être moral, dans cette indépendance d'un esprit qui se cherche, qui reste lui-même au milieu de toutes les influences qui l'environnent et le pressent. Remarquez bien les traits originaux, distinctifs, de cette nature formée en quelque sorte au confluent d'une société expirante et d'une société nouvelle.

Par ses relations premières, M. Guizot était d'un monde tout plein de l'esprit et des idées du dix-huitième siècle : il n'avait, lui, ni ces idées, ni ce

culte du dernier siècle; il avait puisé dans sa sévère éducation genevoise des traditions chrétiennes, des croyances précises et une précoce austérité de pensée qui l'éloignaient des doctrines philosophiques du temps. Son intelligence, formée dans une tout autre atmosphère, se nourrissait de littérature et de philosophie allemandes, de Kant, de Herder, de Schiller, bien plus que de Condillac, de l'*Encyclopédie* ou de Voltaire. M. Guizot a toujours eu pour le dix-huitième siècle des mouvements d'équité superbe, d'impartiales condescendances; il ne l'a jamais goûté sérieusement, de même qu'il n'en a jamais senti les vives et subtiles nuances. C'était un jeune Français revenant de Genève, au tour d'esprit calviniste et germanisant, qui effectivement devait faire sourire les habitués des salons de madame d'Houdetot et de M. Suard.

Par sa naissance, par toutes ses fibres bourgeoises et protestantes, M. Guizot appartenait nécessairement à la Révolution française; il vivait avec ceux qui en avaient partagé les espérances; mais déjà il commençait à distinguer, à choisir dans ce grand héritage mêlé de chimères, de théories décevantes et d'excès. C'était un fils de la Révolution qui n'avait rien de révolutionnaire, qui, par un instinct naissant de philosophe conservateur ou d'historien, se sentait choqué de ce qu'il y avait eu d'exclusif, de désordonné dans cette violente crise de la société française, dans cette rupture radicale avec le passé, et même en subissant l'attrait de ce « pur et patriotique parti » de 89 dont il parle, de

ces constituants qu'il rencontrait quelquefois dans les salons, il les jugeait peut-être avec une sympathie mêlée de sévérité puritaine pour leurs illusions et leur insuffisance.

Moralement, M. Guizot se séparait encore plus de l'Empire et de ce monde impérial qui se déployait avec ses splendeurs brutales. Il n'avait nullement à s'en plaindre, il est vrai : il lui devait d'être avant vingt-cinq ans et après quelques minces essais littéraires professeur d'histoire moderne à la Sorbonne; il n'avait trouvé que bonne grâce auprès du grand-maître de l'Université, M. de Fontanes, « ce courtisan raffiné d'un glorieux despote, qui se tenait pour satisfait quand il avait prêté à l'adulation un noble langage, » et qui ne laissait pas d'aimer, d'honorer l'indépendance quand il la rencontrait chez les autres, même chez les jeunes gens; mais enfin, en acceptant ces faveurs, M. Guizot n'avait pas la fascination de l'Empire, et il le prouvait dès le premier jour en se défendant de parler de l'empereur dans son discours d'ouverture à la Sorbonne.

Étranger à la Révolution par son âge, il était encore plus étranger à l'Empire par ses idées. L'instinct du lettré et du libéral protestait secrètement en lui contre un régime qui montrait « trop d'arrogance dans la force, trop de dédain du droit, » trop de mépris pour la dignité humaine, pour l'indépendance de l'esprit, et qui avait la puérilité de guerroyer contre madame de Staël au moment même où il dominait le monde.

III

C'était en réalité un jeune homme intelligent et actif, cherchant sa voie avec indépendance, considéré pour son esprit, mêlé aux sociétés du temps, et de préférence à celles de l'opposition, assez habile en définitive pour devenir en peu d'années, de simple précepteur dans une famille suisse, professeur à la Sorbonne, et mettant de la gravité en tout, même dans ce qui a été, je pense, l'unique roman de sa vie, dans cette mystérieuse et délicate collaboration au *Publiciste* qui amenait son mariage avec une personne d'une distinction rare, mais plus âgée que lui, mademoiselle Pauline de Meulan.

Si dans ce monde de l'Empire il y a un groupe auquel M. Guizot se rattache plus intimement, c'est ce groupe qui se réunissait autour de M. Royer-Collard, alors professeur de philosophie et doyen de la faculté des lettres. Dans les salons de madame de Rumford et de M. Suard, M. Guizot n'était après tout qu'un hôte de passage accueilli avec intérêt, un jeune inconnu qui promettait et dont on se plaisait à encourager les premiers pas en lui trouvant des idées un peu étranges, un ton un peu dogmatique, en répétant quelquefois un mot de M. de Fontanes : « Ces protestants, on ne les fait jamais céder. »

La société de M. Royer-Collard et de ses amis lui offrait plus que le charme de relations libérales et bienveillantes; c'était pour lui une sorte de patrie

ces constituants qu'il rencontrait quelquefois dans les salons, il les jugeait peut-être avec une sympathie mêlée de sévérité puritaine pour leurs illusions et leur insuffisance.

Moralement, M. Guizot se séparait encore plus de l'Empire et de ce monde impérial qui se déployait avec ses splendeurs brutales. Il n'avait nullement à s'en plaindre, il est vrai : il lui devait d'être avant vingt-cinq ans et après quelques minces essais littéraires professeur d'histoire moderne à la Sorbonne; il n'avait trouvé que bonne grâce auprès du grand-maître de l'Université, M. de Fontanes, « ce courtisan raffiné d'un glorieux despote, qui se tenait pour satisfait quand il avait prêté à l'adulation un noble langage, » et qui ne laissait pas d'aimer, d'honorer l'indépendance quand il la rencontrait chez les autres, même chez les jeunes gens; mais enfin, en acceptant ces faveurs, M. Guizot n'avait pas la fascination de l'Empire, et il le prouvait dès le premier jour en se défendant de parler de l'empereur dans son discours d'ouverture à la Sorbonne.

Étranger à la Révolution par son âge, il était encore plus étranger à l'Empire par ses idées. L'instinct du lettré et du libéral protestait secrètement en lui contre un régime qui montrait « trop d'arrogance dans la force, trop de dédain du droit, » trop de mépris pour la dignité humaine, pour l'indépendance de l'esprit, et qui avait la puérilité de guerroyer contre madame de Staël au moment même où il dominait le monde.

III

C'était en réalité un jeune homme intelligent et actif, cherchant sa voie avec indépendance, considéré pour son esprit, mêlé aux sociétés du temps, et de préférence à celles de l'opposition, assez habile en définitive pour devenir en peu d'années, de simple précepteur dans une famille suisse, professeur à la Sorbonne, et mettant de la gravité en tout, même dans ce qui a été, je pense, l'unique roman de sa vie, dans cette mystérieuse et délicate collaboration au *Publiciste* qui amenait son mariage avec une personne d'une distinction rare, mais plus âgée que lui, mademoiselle Pauline de Meulan.

Si dans ce monde de l'Empire il y a un groupe auquel M. Guizot se rattache plus intimement, c'est ce groupe qui se réunissait autour de M. Royer-Collard, alors professeur de philosophie et doyen de la faculté des lettres. Dans les salons de madame de Rumford et de M. Suard, M. Guizot n'était après tout qu'un hôte de passage accueilli avec intérêt, un jeune inconnu qui promettait et dont on se plaisait à encourager les premiers pas en lui trouvant des idées un peu étranges, un ton un peu dogmatique, en répétant quelquefois un mot de M. de Fontanes : « Ces protestants, on ne les fait jamais céder. »

La société de M. Royer-Collard et de ses amis lui offrait plus que le charme de relations libérales et bienveillantes; c'était pour lui une sorte de patrie

morale; il y trouvait des opinions, des goûts, des traditions, une gravité de mœurs, des vues sur le passé et sur l'avenir, des habitudes de spéculation philosophique qui répondaient à ses plus intimes pensées. M. Guizot, un des derniers venus dans ce groupe indépendant, était appelé, sans le savoir encore, à renouveler l'enseignement de l'histoire comme M. Royer-Collard renouvelait déjà l'enseignement de la philosophie, et c'était là, entre ces deux hommes rapprochés par la main de M. de Fontanes, le commencement d'une liaison qui n'a pas toujours résisté depuis aux épreuves de la politique, mais qui se fondait alors, malgré une grande différence d'âge, sur l'attrait mutuel de deux fortes intelligences, sur de singulières similitudes morales, sur des antipathies et des sympathies communes.

M. Guizot a raison de dire, dans ses *Mémoires*, que cette opposition de gens d'esprit ou de penseurs solitaires, au sein de laquelle s'est formée sa jeunesse, n'offrait aucun danger immédiat et prochain pour le régime impérial, que c'était une opposition toute de pensée et de conversation, sans dessein précis d'hostilité comme sans illusion, et que Napoléon ne faisait que céder à un puéril ombrage d'omnipotence quand il réprimait comme une conspiration cette tranquille résistance de l'esprit.

Certainement ce n'était ni un mot courant dans les salons, ni une phrase, si éloquente qu'elle fût, glissée par Chateaubriand dans un article du *Mercur de France*, ni le livre de madame de Staël sur l'*Allemagne*, ni une leçon de philosophie de

M. Royer-Collard, ce n'était rien de tout cela qui menaçait l'Empire dans son existence. Les destinées de l'Empire, c'était l'empereur seul qui les jouait chaque jour sur tous ses champs de bataille, c'était la toute-puissance des armes qui pouvait seule prolonger ou abrégier la durée d'un régime fondé sur la guerre et sur la conquête. L'esprit n'y pouvait rien, M. Guizot a raison, et il n'a pas moins raison d'ajouter que cette opposition de l'esprit, impuissante et inoffensive pour le moment, sans portée politique, était cependant pour l'Empire le vrai et sérieux péril de l'avenir. Ceux qui se fient uniquement à la force ne savent pas ce que peut, à la longue, un petit nombre d'hommes persistant à rester debout, et réservant les droits de la dignité humaine, de l'indépendance morale. Les dissidents des salons, des lettres ou des écoles, sous l'Empire, représentaient simplement cette résistance passive au sein d'une société entraînée et dominée par le génie de la guerre, et entre ces nuances multiples d'opposition, celle de M. Royer-Collard et de ses amis, quoique la moins visible et la moins bruyante, était peut-être la plus dangereuse, justement parce qu'elle procédait d'une haute inspiration morale.

Par son enseignement philosophique, M. Royer-Collard était l'adversaire du sensualisme du dix-huitième siècle et le promoteur passionné des fortes doctrines du spiritualisme. Par ses instincts comme par ses traditions en politique, c'était un royaliste, non pas un royaliste de l'ancien régime, mais un royaliste constitutionnel, prenant à la Révolution ce

qu'elle avait eu de légitime, n'entrevoiant de restauration possible que par la ratification des libérales conquêtes de 1789. Faire rentrer l'âme dans l'homme par la philosophie spiritualiste et le droit dans le gouvernement par la conciliation de tous les intérêts légitimes, c'était, selon le mot de M. Guizot, la grande pensée que M. Royer-Collard nourrissait dans sa modeste vie, et c'était aussi à ses yeux la seule issue pour échapper à de perpétuelles alternatives d'anarchie et de despotisme. Ceux qui vivaient dans sa familiarité, sans avoir la hauteur de son intelligence, pensaient comme lui.

Ce n'étaient point assurément des hommes dangereux ; ils ne conspiraient pas, ils ne pouvaient rien, ils ne faisaient rien, ils n'auraient pas hâté d'une heure la chute de l'Empire ; seulement ils restaient froids et incrédules devant ce déploiement gigantesque de la force, ils ne pouvaient pas croire à la durée indéfinie d'un régime qui faisait si peu de cas de la dignité humaine dans son administration intérieure, et qui tenait si peu de compte des grandes nécessités nationales dans les combinaisons de sa politique. Ils assistaient immobiles et silencieux au spectacle du météore glorieux et sanglant voyageant partout en Europe avant d'aller s'éteindre dans les glaces vengeresses de la Russie, et quand ils se réunissaient quelquefois, c'était pour s'entretenir « à voix basse » des événements du jour, pour calculer ensemble ce qui restait de chances à cette fortune grandiose qui s'épuisait par ses excès.

C'étaient d'obscurs insoumis de la pensée et de la

conscience qui avaient sur le génie lui-même l'avantage de le juger. Napoléon ne s'y méprenait pas : il se trompait sur les moyens de traiter avec cette puissance modeste et indépendante de l'esprit qu'il trouvait devant lui et qu'il croyait soumettre en l'intimidant, il ne se trompait pas sur la nature des choses. Parfois, dans ses moments lucides, il voyait sans ombrage l'enseignement de M. Royer-Collard, il n'était pas insensible à l'éclat qui pouvait rejaillir sur son règne de la renaissance du spiritualisme philosophique, de même qu'il avait aimé à parer son avènement de l'éclat d'une restauration religieuse ; dans les moments où l'instinct du despote se réveillait en lui, il sentait que refaire les âmes par un enseignement viril, c'était les élever, les affranchir et les préparer à la revendication de la liberté politique. En outre, Napoléon n'ignorait nullement les opinions royalistes de M. Royer-Collard, ses anciennes relations avec les princes de la maison de Bourbon, et plus il avançait dans son orageuse carrière, plus il devinait, avec la sagacité du génie, que ces Bourbons oubliés en apparence, étaient les seuls héritiers possibles de son pouvoir, s'il succombait. Aussi M. Royer-Collard et ses amis lui étaient-ils profondément suspects, bien qu'il sût parfaitement qu'il n'avait rien à craindre de leur opposition.

Napoléon voyait en eux les auxiliaires inavoués, les précurseurs secrets de ces héritiers qu'il dédaignait et qu'il redoutait à la fois, les amis naturels « du gouvernement futur », et il voyait clair, puis-

qu'en définitive, ces hommes de méditation et d'étude représentaient la seule idée qui pût relever aux yeux de la France une restauration monarchique, si elle devenait nécessaire, et compenser la gloire en déclin, — l'idée libérale. Dans leurs réunions, qui n'avaient encore rien de politique, ils étaient les fauteurs de cette cause de la liberté et de la paix à laquelle l'adresse du Corps législatif, en 1813, rendait un premier, un timide et inutile témoignage en face des catastrophes qui se précipitaient, et c'est ainsi que dans cette tempête où allait sombrer l'Empire naissait une école très-moderne par les idées, par les instincts comme par les hommes dont elle se composait, qui, la veille encore, n'était qu'un groupe de philosophes, d'historiens, de professeurs, et qui, le lendemain, était un parti sérieux, — une école que M. Royer-Collard a marquée à l'origine du sceau de sa forte originalité, que M. Guizot a continuée après M. Royer-Collard, en lui imprimant à son tour son caractère, et qui, à dater de ce jour, a laissé sa trace dans l'histoire des essais constitutionnels de la France pendant trente-quatre ans.

C'est par la Restauration que l'école doctrinaire, sans être connue encore sous son vrai nom, et sans même cesser d'être une école, est devenue un parti puissant, exerçant une influence souvent décisive, toujours sérieuse. C'est aussi par la Restauration que le plus jeune des doctrinaires, M. Guizot, devenait un homme public, et tout d'abord le crédit de M. Royer-Collard le poussait, lui protestant, par-

venu de la veille, au poste de secrétaire général de l'abbé de Montesquiou dans le premier ministère de Louis XVIII. Jusque-là, il était resté en dehors de toute action politique, uniquement absorbé dans ses travaux littéraires et surtout depuis deux ans dans des études historiques, où il portait des idées neuves, la passion de l'équité et de l'exactitude, le goût des généralisations éveillé en lui à la lecture de Kant. Il s'était borné à vivre dans la familiarité de M. Royer-Collard et de ses amis, partageant leurs inquiétudes et leurs espérances, et il n'avait eu l'occasion d'être initié au secret des affaires du temps que par ses rapports avec quelques-uns des membres du Corps législatif, Maine de Biran, Gallois, Flaugergues, pendant que se délibérait cette adresse de 1813 qui faisait bondir Napoléon.

Au commencement de 1814, M. Guizot avait fait le voyage de Nîmes, et c'est là qu'allait le chercher une lettre de M. Royer-Collard, le rappelant tout à coup pour faire de lui l'auxiliaire direct de M. de Montesquiou au ministère de l'intérieur, tandis que M. Royer-Collard lui-même devenait directeur de la librairie, et que quelques-autres de ses amis entraient de leur côté dans l'administration nouvelle. M. Guizot revint à Paris avec la vive impression de ce qu'il avait vu sur son chemin, de ce spectacle de populations profondément ébranlées par la catastrophe de l'Empire, et en même temps avec la confiance hardie d'une jeune ambition qui voit la carrière s'ouvrir devant elle.

Or, dans ce pêle-mêle d'une révolution qui en

quelques jours ramenait la France d'un régime mille fois consacré par la victoire à la vieille monarchie héréditaire, que signifiaient ces quelques hommes qui, sans occuper la première place, avaient cependant assez de valeur pour être recherchés et écoutés? Ils représentaient, au lendemain comme à la veille de l'empire, une idée modératrice et jusqu'à un certain point une génération nouvelle.

Royalistes et libéraux à la fois, ils ne se confondaient ni avec les émigrés ni avec ceux dont le libéralisme ressemblait à un souvenir révolutionnaire. C'étaient des esprits réfléchis qui voyaient dans cette monarchie restaurée, dans cette royauté à la fois ancienne et nouvelle revenant avec la charte, l'instrument d'une pacification nécessaire, d'une grande transaction entre tous les intérêts.

C'est avec ces idées que M. Royer-Collard et ses amis se donnaient à la première Restauration; c'est avec ce sentiment d'une nécessité supérieure au génie lui-même que, sans se laisser éblouir ni décourager par la résurrection impériale du 20 mars, ils attendaient la seconde Restauration, devenue plus inévitable encore que la première, et que M. Guizot tentait la démarche la plus hasardeuse en allant à Gand comme le plénipotentiaire des modérés de France auprès de Louis XVIII; c'est avec cette pensée, invariablement modératrice et constitutionnelle, qu'ils reprenaient tous leur place dans la politique au lendemain des Cent-Jours, et que M. Guizot devenait secrétaire général de M. Barbé-Marbois au ministère de la justice, comme il l'avait

été de l'abbé de Montesquiou au ministère de l'intérieur. Secrétaire général dans les premiers cabinets de la Restauration en 1814 et en 1815, président du conseil dans le dernier ministère de la monarchie parlementaire en 1848, ces changements de fortune, ces dates, ces contrastes, ne sont pas seulement la singulière et saisissante expression de la vie publique d'un homme, ils résument une époque coupée elle-même par une révolution nouvelle; ils forment en quelque sorte le cadre des deux grandes périodes constitutionnelles auxquelles M. Guizot s'est trouvé associé par l'esprit comme par l'action, avec cette différence toutefois que dans la première, c'est le philosophe, l'historien, le publiciste, prenant bien vite le pas sur l'acteur secondaire de la politique et arrivant à la popularité par l'éclat de l'intelligence; dans la seconde, c'est l'homme d'État appliquant les théories du philosophe, portant ses idées au pouvoir et succombant avec elles.

IV

Assurément, dans notre histoire française, la Restauration a été une des périodes les plus fécondes. Après les excitations guerrières et les grandeurs décevantes de l'Empire, elle a eu et elle a gardé à travers tout le séduisant reflet d'une des époques les plus favorables à toutes les activités de l'esprit, aux aspirations généreuses et aux vivaces enthousiasmes. Elle a été comme le printemps libéral et intellectuel de ce siècle. Ce fut son malheur

quelques jours ramenait la France d'un régime mille fois consacré par la victoire à la vieille monarchie héréditaire, que signifiaient ces quelques hommes qui, sans occuper la première place, avaient cependant assez de valeur pour être recherchés et écoutés? Ils représentaient, au lendemain comme à la veille de l'empire, une idée modératrice et jusqu'à un certain point une génération nouvelle.

Royalistes et libéraux à la fois, ils ne se confondaient ni avec les émigrés ni avec ceux dont le libéralisme ressemblait à un souvenir révolutionnaire. C'étaient des esprits réfléchis qui voyaient dans cette monarchie restaurée, dans cette royauté à la fois ancienne et nouvelle revenant avec la charte, l'instrument d'une pacification nécessaire, d'une grande transaction entre tous les intérêts.

C'est avec ces idées que M. Royer-Collard et ses amis se donnaient à la première Restauration; c'est avec ce sentiment d'une nécessité supérieure au génie lui-même que, sans se laisser éblouir ni décourager par la résurrection impériale du 20 mars, ils attendaient la seconde Restauration, devenue plus inévitable encore que la première, et que M. Guizot tentait la démarche la plus hasardeuse en allant à Gand comme le plénipotentiaire des modérés de France auprès de Louis XVIII; c'est avec cette pensée, invariablement modératrice et constitutionnelle, qu'ils reprenaient tous leur place dans la politique au lendemain des Cent-Jours, et que M. Guizot devenait secrétaire général de M. Barbé-Marbois au ministère de la justice, comme il l'avait

été de l'abbé de Montesquiou au ministère de l'intérieur. Secrétaire général dans les premiers cabinets de la Restauration en 1814 et en 1815, président du conseil dans le dernier ministère de la monarchie parlementaire en 1848, ces changements de fortune, ces dates, ces contrastes, ne sont pas seulement la singulière et saisissante expression de la vie publique d'un homme, ils résument une époque coupée elle-même par une révolution nouvelle; ils forment en quelque sorte le cadre des deux grandes périodes constitutionnelles auxquelles M. Guizot s'est trouvé associé par l'esprit comme par l'action, avec cette différence toutefois que dans la première, c'est le philosophe, l'historien, le publiciste, prenant bien vite le pas sur l'acteur secondaire de la politique et arrivant à la popularité par l'éclat de l'intelligence; dans la seconde, c'est l'homme d'État appliquant les théories du philosophe, portant ses idées au pouvoir et succombant avec elles.

IV

Assurément, dans notre histoire française, la Restauration a été une des périodes les plus fécondes. Après les excitations guerrières et les grandeurs décevantes de l'Empire, elle a eu et elle a gardé à travers tout le séduisant reflet d'une des époques les plus favorables à toutes les activités de l'esprit, aux aspirations généreuses et aux vivaces enthousiasmes. Elle a été comme le printemps libéral et intellectuel de ce siècle. Ce fut son malheur

de naître sous le poids d'une double fatalité contre laquelle elle n'a cessé de se raidir, et qui a fini par la tuer. Jetée en France par un reflux de l'invasion étrangère, apparaissant à travers une humiliation nationale, elle devait avoir contre elle le sentiment patriotique offensé; par les passions d'ancien régime dont elle portait le germe, elle devait troubler, irriter les instincts libéraux, les intérêts de la société moderne, et la violente péripétie des Cent-Jours, en amenant une seconde invasion, en poussant à l'extrême toutes les animosités, n'avait fait qu'envenimer cette tragique situation. Cette fatalité cependant n'était qu'apparente et n'avait rien d'irréparable.

Ce n'était évidemment que par une criante injustice des partis que la Restauration pouvait porter la peine des malheurs sous lesquels pliait la France. Elle n'avait rien fait pour attirer ces malheurs, ce n'était pas pour elle que l'Europe avait pris les armes. Elle était plutôt une garantie contre de plus violentes représailles, et, même en profitant de la victoire des alliés, les chefs de la Restauration, quelques-uns du moins, gardaient assez l'instinct français pour ressentir l'amertume de la défaite. On se souvient des patriotiques émotions du duc de Richelieu pendant les négociations de ces traités de 1815, qu'il subissait, l'âme navrée, comme une nécessité cruelle. Ce n'était pas un mauvais Français, celui qui, devant sa couronne à l'invasion, écrivait le jour où cessait l'occupation étrangère : « Duc de Richelieu, j'ai assez vécu, puisque, grâce

à vous, j'ai vu le drapeau français flotter sur toutes les villes françaises. »

On peut dire aujourd'hui que la coalition européenne n'avait pas même fait pour la Restauration ce qu'elle aurait dû faire. Si elle n'eût été uniquement préoccupée de pousser à bout sa victoire, si elle avait eu, je ne dis pas de l'équité, mais de la clairvoyance et une certaine grandeur habile, elle aurait compris que, puisqu'elle ne pouvait pas détruire la France et s'en partager les dépouilles, elle était la première intéressée à se montrer libérale envers ce gouvernement nouveau qu'elle suscitait, à lui faciliter les moyens de vivre avec honneur au lieu de le laisser accablé sous l'excès des représailles, exposé à tous les ressentiments du patriotisme et flétri de ce nom de gouvernement de l'étranger. La vérité est que la Restauration portait la peine de tout ce qu'elle n'avait pas fait, et que par elle-même, malgré les douloureuses coïncidences de son origine, elle n'avait rien d'incompatible avec les intérêts nationaux de la France dans une situation qui n'était pas son œuvre, qui était la rançon des ambitions démesurées de l'Empire.

D'un autre côté, la Restauration, c'était sans doute la résurrection d'une royauté qu'on croyait à jamais disparue, ce n'était pas nécessairement l'ancien régime. Elle se distinguait tout de suite de l'ancien régime par son premier acte, par cette Charte qui ressemblait à un grand traité de paix entre tous les intérêts, qui était une garantie pour la société moderne, et à laquelle Louis XVIII s'atta-

chait par bon sens autant que par amour-propre d'auteur. Roi par son droit, il le croyait ainsi, imbu de beaucoup d'idées surannées, plein de superstitions et de puérilités monarchiques, Louis XVIII n'était pas moins un esprit libre et ouvert, admettant aisément la nécessité des concessions, répugnant par instinct ou par calcul aux réactions violentes, n'ayant de parti pris que sur sa légitimité, et coulant sur tout le reste, avec les choses et avec les hommes, ayant au fond le goût du bien, et gardant assez de fermeté d'âme pour rester modéré et calme au milieu des excitations des Cent-Jours, même pour avouer qu'on avait pu se tromper pendant la première Restauration. Cette nouvelle épreuve, au lieu d'aigrir et d'exaspérer Louis XVIII, comme bien d'autres, n'avait fait que l'affermir dans son goût pour un régime modéré et pour la charte. Il n'y avait donc rien de perdu; mais une Charte n'est qu'une charte, et les situations politiques sont ce que les passions les font.

Tout le monde ne comprenait pas la Restauration comme Louis XVIII ou comme M. Royer-Collard. Après du roi éclatait en quelque sorte un parti plein de ressentiments et de colères, d'autant plus dangereux qu'il rentrait avec l'ivresse d'une victoire inespérée. Chose étrange, au lieu de parler avec dignité des malheurs du pays, comme le faisait le gouvernement, au lieu de songer à guérir la blessure faite à l'orgueil national par l'invasion, il se plaisait à l'irriter : il se vantait d'être revenu par l'étranger, de régner par l'étranger, il faisait de la

royauté restaurée l'exécutrice odieuse de la Sainte-Alliance sur la terre française. Au lieu de s'appliquer à rassurer les intérêts créés par la Révolution et par l'Empire, il ne perdait pas une occasion de les effrayer, de les menacer, et avec un acharnement dont on n'a plus l'idée, il rédigeait des adresses, il enflait la voix pour demander au roi « des justices, » c'est-à-dire des vengeances. La Charte elle-même, ces étranges royalistes se faisaient un jeu de l'affaiblir dans son caractère en la représentant comme une œuvre sans sincérité, comme une concession dangereuse que la royauté était libre de retirer, et en définitive, à leurs yeux, l'histoire de France depuis vingt-cinq ans n'avait été qu'une grande bataille où la Révolution était d'abord restée victorieuse, où c'était maintenant à l'ancien état social de renaître par les mêmes moyens.

Puissants à la cour, dans les salons, dans le parlement, ces royalistes ne dominaient pas, mais ils semblaient dominer. Que devait-il en résulter? C'est qu'à l'autre extrémité du monde politique tous les instincts et les intérêts menacés ne pouvaient que s'émouvoir et s'aigrir dans une incurable méfiance, s'accoutumant dès lors à faire peser sur la Restauration elle-même la responsabilité de tout ce que disaient ou méditaient ses dangereux défenseurs, et se rejetant dans des conspirations où se nouait la bizarre alliance des partisans de la Révolution et des partisans de l'Empire sous un drapeau libéral. Entre ces deux camps ennemis se tenait un gouvernement modéré, mais incertain, résistant aux uns

et aux autres, et luttant laborieusement contre la fatalité des passions extrêmes.

Il y a pourtant un moment, après les premières explosions de 1815, où la Restauration semble avoir choisi sa voie et s'être fixée dans sa politique. C'est cette période des ministères du duc de Richelieu, de M. Dessolles, de M. Decazes, qui va de l'ordonnance du 5 septembre 1816 à 1820, et qu'on pourrait appeler la période de la fondation du régime constitutionnel en France. Ces années sont réellement le règne de la politique modérée. C'est alors que, par l'accord du gouvernement et des Chambres, s'accomplissait tout ce qui a été fait de sérieusement libéral sous la Restauration. C'est alors qu'on votait la loi électorale de 1817, qui créait évidemment la représentation la plus directe et la plus sincère, et dont les discours de M. Royer-Collard sont restés le lumineux commentaire. De son côté, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, âme indépendante et fière, faisait triompher cette loi du recrutement de 1818, qui était une œuvre politique au moins autant que militaire, qui recomposait une armée à l'image de la nation, et dont le principe sérieusement démocratique a survécu à travers tous les changements. C'est enfin des Chambres de ce temps que sortaient ces lois sur la presse de 1819 qu'on trouverait aujourd'hui très-libérales, tant nous avons fait de chemin, et qui offraient à M. Guizot l'occasion de prononcer son premier discours parlementaire comme orateur du gouvernement.

Dans les Chambres et dans le conseil d'État se

trouvaient réunis des hommes appartenant aux nuances d'opinions les plus diverses, discutant avec une vive indépendance, M. Royer-Collard auprès de M. Molé, M. de Serre et M. Camille Jordan à côté de M. Siméon et de M. Portalis, M. Guizot à côté de royalistes comme M. de Ballainvilliers ou de M. Béranger le jurisconsulte, qui soutenait dès lors le suffrage universel. Malheureusement cette situation était fragile, elle reposait sur une de ces combinaisons d'équilibre qui ne sont qu'un artifice plus ingénieux qu'efficace. Si le ministère semblait incliner vers le parti libéral comme dans la loi électorale de 1817, il soulevait contre lui les royalistes de la droite; s'il faisait quelques concessions aux royalistes, il mettait en défiance les libéraux. Il cheminaient entre deux oppositions également ardentes.

Que fallait-il pour brusquer la crise inévitable et pour changer la direction politique de la Restauration? Quelques accidents tout au plus. Le premier accident fut l'élection d'un régicide, de l'abbé Grégoire, représentée aussitôt comme une injure pour le roi, comme une évocation sinistre de la Convention. Le second accident, bien plus terrible, bien plus décisif, ce fut l'assassinat du duc de Berry, qui faisait tomber soudainement en défaillance la politique modérée du ministère Decazes, comme si elle eût été coupable d'un meurtre, et semblait justifier les royalistes en préparant leur triomphe. En un moment, tout se trouvait changé; un crime livrait le pouvoir et la France aux mains de ceux

qui depuis cinq ans harcelaient la marche libérale de la Restauration, qui se présentaient comme les seuls sauveurs de la monarchie compromise par les faiblesses ministérielles autant que par les menées révolutionnaires, et la situation était singulièrement simplifiée. Dans un camp passaient les ultraroyalistes, arrivant enfin aux affaires, ardents, impatients de consolider leur victoire et d'en tirer parti, se précipitant dans une voie de réaction sociale, religieuse, sous un chef d'une intelligence plus souple et plus fine qu'élevée, tacticien habile et politique sans grandeur. Dans l'autre camp se pressait une opposition multiple, grossie de tous ceux que le changement de politique séparait du gouvernement, comptant dans ses rangs toutes les intelligences d'élite, résolue à la lutte, non moins ardente, confiante, elle aussi, car elle sentait le pays derrière elle.

C'était simple effectivement, et c'était redoutable. Un duel implacable commençait, et la Charte devenait le terrain sur lequel on combattait. Louis XVIII, avec son cœur froid et son esprit avisé, n'était pas encore, il est vrai, l'homme des coups de tête qui perdent les dynasties. Sans ressembler à Charles II, il pouvait, comme le premier roi de la restauration d'Angleterre, avoir la chance de mourir la couronne au front; mais Jacques II n'était pas loin, — ni même Guillaume d'Orange. Jacques II était aux Tuileries, attendant son heure de royauté, encourageant la réaction avec une candeur étourdie, prêt à pousser les fautes jusqu'au bout et à disparaître

dans un 1688 qui a duré dix-huit ans. C'est là l'histoire de la Restauration et des fatalités qu'elle s'est créées à elle-même.

V

Le rôle des doctrinaires dans ce drame politique de quinze ans a été aussi sérieux que décisif. Tant que le gouvernement de la Restauration ne déviait pas de la route où il était entré à partir de l'ordonnance du 5 septembre 1816 et semblait accepter sincèrement cette belle et virile tâche d'être le fondateur, l'organisateur du régime constitutionnel en France, les doctrinaires, qui commençaient à être connus sous leur vrai nom et à étendre leur influence, restaient auprès de lui; ils l'aidaient dans ce laborieux enfantement d'un régime nouveau, et même, par une de ces combinaisons qui brouillent l'histoire politique, dans ces temps primitifs de la Restauration, c'étaient les doctrinaires qui se faisaient les défenseurs des prérogatives royales, c'étaient les royalistes qui semblaient s'armer avec le plus d'ardeur des droits parlementaires.

Après tout, les uns et les autres étaient dans leur rôle et savaient ce qu'ils faisaient, ceux-ci en se servant de la liberté sans l'aimer pour arriver à la domination, ceux-là en se serrant pour le moment autour d'un roi qui était le premier constitutionnel du royaume, et en ne refusant pas les moyens de vivre à des ministères éclairés. Alliés actifs, efficaces et peut-être embarrassants quelque-

fois, les doctrinaires servaient ce gouvernement bien intentionné dans les Chambres et au conseil d'État, de la parole et de la plume.

Le jour où la politique changeait, ils passaient dans l'opposition, allant eux-mêmes au-devant de la mesure qui les excluait du conseil d'État, et cette séparation se compliquait d'une rupture douloureuse avec un des leurs, M. de Serre, nature passionnée et droite, âme généreuse, esprit élevé et agité, qui, après avoir été un des amis les plus intimes de M. Royer-Collard, après avoir combattu avec lui, se laissait entraîner dans le camp royaliste, croyant sauver la monarchie. C'était M. de Serre qui se chargeait comme garde des sceaux, dans cette première étape de réaction, de signifier à ses amis de la veille un congé naïvement brutal, en laissant à M. Royer-Collard une pension de dix mille francs, à M. Guizot un traitement qu'il était censé toucher sur le budget des affaires étrangères, et en promettant à M. de Barante une ambassade en Danemark. M. Royer-Collard rejeta la pension avec une fierté dédaigneuse et ne revit plus M. de Serre; M. de Barante n'alla pas en Danemark, et M. Guizot n'avait rien à refuser, puisque le traitement qu'on offrait de lui laisser n'existait pas; il se bornait à relever la méprise de M. de Serre de l'accent d'un homme qui fait son apprentissage de hauteur dans la riposte. « J'attendais votre lettre, j'avais dû la prévoir... Demain comme hier je n'appartiendrai qu'à moi-même, et je m'appartiendrai tout entier... »

Les uns et les autres s'y attendaient en effet.

C'étaient désormais de dangereux adversaires qui ne devaient plus désarmer qu'un instant, en 1828, dans cette courte et vaine éclaircie du ministère Martignac; mais dans le camp ennemi comme auprès du gouvernement ils restaient fidèles à eux-mêmes, ils ne cessaient de s'appartenir, selon le mot de M. Guizot. Les circonstances changeaient leur position, elles ne changeaient pas leur caractère, elles ne faisaient qu'ouvrir à leurs facultés d'orateurs et d'écrivains une carrière plus libre en leur préparant l'occasion de grandir sous les yeux du pays dans la lutte qui s'étendait et s'animait de jour en jour.

Au milieu de cette opposition qui comptait tant de nuances et qu'agitaient des mobiles si divers, c'était une classe d'hommes d'une originalité singulière, mêlant à des idées laborieusement combinées toutes les saillies d'une nature morale supérieure. On a demandé quelquefois si les doctrinaires étaient nombreux et combien ils étaient. Ils se sont multipliés depuis, ils ont déteint pour ainsi dire autour d'eux; à l'origine, ils n'étaient qu'un petit nombre, et en réalité il n'y en a peut-être que deux qui résument sous une forme concentrée la subtile et forte essence de l'esprit doctrinaire.

Hommes de pensée et de réflexion arrivés aux affaires par l'étude, par le professorat, ce n'étaient pas précisément des politiques, quoiqu'ils aient eu une grande action politique; ils n'avaient ni la netteté du coup d'œil, ni la simplicité de décision, ni l'art de manier avec sûreté les passions et les intérêts. C'étaient des théoriciens, des raisonneurs, des

généralisateurs, des alliés incommodes et des opposants dangereux, portant dans la politique leurs habitudes spéculatives et les allures hautaines de leur pensée, hardis d'intelligence et habiles à déguiser leurs irrésolutions sous l'ampleur des formules, superbes pour eux-mêmes et modestes pour les autres. Quand M. Guizot dit que dans la tentative des doctrinaires il y avait « un grand orgueil, mais un orgueil qui commençait par un acte d'humilité, » c'est vrai; seulement l'orgueil était pour ceux qui faisaient la tentative, l'acte d'humilité consistait dans l'aveu des erreurs et des fautes de ceux qui les avaient précédés.

Leurs doctrines étaient moins des opinions que des axiomes résumant une conception particulière de société et de gouvernement qui était à coup sûr une des entreprises les plus sérieuses pour fonder la politique sur des bases rationnelles à l'issue de toutes les révolutions, qui procédait d'une idée générale de la philosophie et de l'histoire en même temps qu'elle portait la marque indélébile du caractère de ceux qui s'en faisaient les initiateurs et les théoriciens. Par tout leur être, les doctrinaires se rattachaient assurément à 1789. Ils avaient plus que de l'antipathie, ils avaient du dédain pour l'ancien régime et la contre-révolution, à qui ils reconnaissaient le pouvoir de troubler le monde moderne, non de le faire rétrograder.

L'aristocratie, ils l'admettaient comme un fait historique, sans lui accorder le caractère d'une force vivante, sans voir en elle autre chose qu'un souve-

nir, « une fiction indulgente de la loi, » en la reléguant d'un mot dans le passé : « la voix du commandement aristocratique ne se fait plus entendre au milieu de nous. » L'instinct bourgeois vivait profondément en eux, et même ils le poussaient quelquefois jusqu'à la morgue. Ils avaient la fierté d'une classe qui se sent en possession de la puissance, et qui entre partout comme chez elle. Un jour l'abbé de Montesquiou, qui voyait renaître le « goût du vieux » autour de lui, et qui voulait sans doute habiller ses amis à la mode du temps, eut l'idée d'offrir à Royer-Collard le titre de comte. — « Comte vous-même ! » répondit brusquement M. Royer-Collard à son interlocuteur déconcerté. Un vrai doctrinaire n'a jamais été comte. — La monarchie traditionnelle, ces esprits altiers ne la niaient pas, ils l'admettaient au contraire comme un fait légitime, permanent, qui n'acquerrait toutefois une force de durée qu'en s'adaptant à l'état social nouveau, en faisant alliance avec tous les intérêts légitimes nés de 1789.

C'étaient donc des hommes profondément pénétrés des instincts de la société moderne, types civils d'un tiers état qui venait de faire son avènement dans la gloire militaire; mais en même temps ils n'avaient, ils ne voulaient avoir rien de commun avec la politique Révolutionnaire. Ils ne condamnaient pas seulement la révolution dans ses excès, ils la combattaient jusque dans son esprit et dans ses théories, ou du moins dans une de ses théories essentielles, la souveraineté populaire; ils en répu-

diaient avec hauteur les idées, les procédés, les habitudes et même le langage, en ayant la prétention de l'épurer par une interprétation supérieure.

De là la potitique des doctrinaires. Entre la souveraineté du peuple issue de la Révolution et la souveraineté du droit divin, qui n'était plus qu'une superstition surannée, ils élevaient une souveraineté nouvelle destinée à remplacer les deux autres, la souveraineté de la raison humaine, de l'intelligence, représentée par les classes éclairées, mandataires elles-mêmes de la nation tout entière, et ces idées, ils les développaient dans leurs écrits, dans leurs discours, avec une éloquence sévère, toutes les fois que revenaient ces questions de la presse, des élections, du jury, qui ravivaient incessamment la lutte. Placés entre tous les partis, ils n'avaient ni la fougue tribunitienne d'un Manuel, ni l'entraînement chevaleresque d'un Foy, ni l'éternelle jeunesse révolutionnaire d'un La Fayette, ni la verve acérée d'un Benjamin Constant. Ils parlaient et ils écrivaient comme ils pensaient, avec plus de force que de chaleur, avec plus de gravité que de séduction.

Au fond, c'étaient de vrais et sérieux libéraux servant à leur manière un grand mouvement, ayant le goût de la contradiction et de la lutte, relevant l'opposition par leur caractère et par leurs idées, répondant d'ailleurs par leur doctrine aux aspirations intimes d'une partie de la société française, et c'est ce qui faisait un moment leur popularité dans les luttes grandissantes de la Restauration.

VI

M. Royer-Collard, sur qui se résolvait un jour cette popularité en le faisant sept fois député dans une élection, en jetant son nom comme un défi au ministère Villèle, M. Royer-Collard est resté la haute expression du mouvement doctrinaire de la Restauration, il en a été l'oracle presque auguste, le guide imposant et inactif; M. Guizot en était la jeunesse et l'espérance, si on a jamais été jeune dans l'école doctrinaire. Quand la réaction de 1820 l'exilait du conseil d'État et le rejetait dans l'opposition, il n'avait ni un âge assez avancé, ni un nom assez connu, ni une position assez en vue pour entrer dans les Chambres; mais il avait acquis le goût des affaires, et ce ne fut jamais l'ambition qui lui manqua.

Il avait assez de talent, il avait contracté assez de liens d'opinion et d'amitié pour être toujours compté; il avait l'avantage et le stimulant d'une de ces disgrâces opportunes qui relèvent un homme en attirant sur lui une attention sympathique, et de plus il restait écrivain et professeur avant de devenir à son tour orateur parlementaire. M. Guizot était *auteur*, comme disait M. Royer-Collard, qui pensait ne pas l'être, et qui plus tard écrivait un jour à un autre homme, à M. de Tocqueville, avec sa façon particulière de dire : « Oui, Monsieur, nous différons sur un point essentiel, c'est vous qui l'avez indiqué en un seul mot : vous êtes *auteur*. Or je voudrais que, tout en faisant, quand il vous plaira, d'excellents livres, vous ne fussiez pas *auteur*. »

diaient avec hauteur les idées, les procédés, les habitudes et même le langage, en ayant la prétention de l'épurer par une interprétation supérieure.

De là la potitique des doctrinaires. Entre la souveraineté du peuple issue de la Révolution et la souveraineté du droit divin, qui n'était plus qu'une superstition surannée, ils élevaient une souveraineté nouvelle destinée à remplacer les deux autres, la souveraineté de la raison humaine, de l'intelligence, représentée par les classes éclairées, mandataires elles-mêmes de la nation tout entière, et ces idées, ils les développaient dans leurs écrits, dans leurs discours, avec une éloquence sévère, toutes les fois que revenaient ces questions de la presse, des élections, du jury, qui ravivaient incessamment la lutte. Placés entre tous les partis, ils n'avaient ni la fougue tribunitienne d'un Manuel, ni l'entraînement chevaleresque d'un Foy, ni l'éternelle jeunesse révolutionnaire d'un La Fayette, ni la verve acérée d'un Benjamin Constant. Ils parlaient et ils écrivaient comme ils pensaient, avec plus de force que de chaleur, avec plus de gravité que de séduction.

Au fond, c'étaient de vrais et sérieux libéraux servant à leur manière un grand mouvement, ayant le goût de la contradiction et de la lutte, relevant l'opposition par leur caractère et par leurs idées, répondant d'ailleurs par leur doctrine aux aspirations intimes d'une partie de la société française, et c'est ce qui faisait un moment leur popularité dans les luttes grandissantes de la Restauration.

VI

M. Royer-Collard, sur qui se résolvait un jour cette popularité en le faisant sept fois député dans une élection, en jetant son nom comme un défi au ministère Villèle, M. Royer-Collard est resté la haute expression du mouvement doctrinaire de la Restauration, il en a été l'oracle presque auguste, le guide imposant et inactif; M. Guizot en était la jeunesse et l'espérance, si on a jamais été jeune dans l'école doctrinaire. Quand la réaction de 1820 l'exilait du conseil d'État et le rejetait dans l'opposition, il n'avait ni un âge assez avancé, ni un nom assez connu, ni une position assez en vue pour entrer dans les Chambres; mais il avait acquis le goût des affaires, et ce ne fut jamais l'ambition qui lui manqua.

Il avait assez de talent, il avait contracté assez de liens d'opinion et d'amitié pour être toujours compté; il avait l'avantage et le stimulant d'une de ces disgrâces opportunes qui relèvent un homme en attirant sur lui une attention sympathique, et de plus il restait écrivain et professeur avant de devenir à son tour orateur parlementaire. M. Guizot était *auteur*, comme disait M. Royer-Collard, qui pensait ne pas l'être, et qui plus tard écrivait un jour à un autre homme, à M. de Tocqueville, avec sa façon particulière de dire : « Oui, Monsieur, nous différons sur un point essentiel, c'est vous qui l'avez indiqué en un seul mot : vous êtes *auteur*. Or je voudrais que, tout en faisant, quand il vous plaira, d'excellents livres, vous ne fussiez pas *auteur*. »

M. Guizot, lui aussi, était *auteur*, même il l'a toujours été plus qu'il ne l'a cru, dans le gouvernement comme dans l'opposition, et il l'était d'autant plus qu'il avait à faire face à une honorable pauvreté. Au moment de sa disgrâce, avant de savoir ce qu'il ferait de cette indépendance qui lui était rendue, il allait passer quelque temps à la *maisonnette*, près de Meulan, une modeste habitation de campagne riante et entourée de verdure qu'une femme d'un caractère élevé et d'un cœur généreux, madame de Condorcet, lui offrait sans le connaître intimement, qu'il acceptait sans embarras, et c'est là que par sa première brochure : *Du gouvernement de la France depuis la Restauration et du ministère actuel*, il entra dans cette campagne de dix ans où il allait devenir un des chefs de l'opinion, un des guides de la jeunesse libérale, un des maîtres dont l'enseignement retentissant a été la force et l'éclat d'une époque.

Comme M. Royer-Collard, mais avec un esprit plus actif, plus porté à s'étendre, justement parce qu'il était plus jeune et plus ambitieux, M. Guizot, dans son opposition, ne dépassait pas ce qu'on peut bien appeler la mesure doctrinaire. Adversaire résolu de la réaction qui commençait, il ne ressentait aucune amertume, aucune antipathie contre cette Restauration qu'il avait servie sans arrière-pensée, et qui semblait maintenant se livrer au courant des aventures. Chez beaucoup de ceux dont il se trouvait de plus en plus rapproché par la force des choses dans l'opposition, il y avait des haines, des préventions, d'incurables défiances, qu'il ne partageait

pas. Il ne portait en lui-même ni la blessure de 1815 ni l'immortelle passion révolutionnaire. Sur-tout il ne conspirait pas; il voyait dans les sociétés secrètes « un héritage des temps de tyrannie qui devient le poison des temps de liberté, » et une des choses les plus caractéristiques est ce qu'il dit lui-même de ses rapports avec ceux qui conspiraient, qui tentaient de l'attirer dans leurs rangs.

Un jour, Manuel, esprit un peu étroit, mais cœur chaleureux, et implacable ennemi des Bourbons, profitait de quelques rapports de société avec M. Guizot pour aller le trouver, et lui dévoilait le fond de sa pensée. Manuel voyait une incompatibilité irrémédiable entre la maison de Bourbon et la France de la Révolution, il déroulait en termes mesurés et interrogateurs toutes les perspectives de l'avenir, la chance inévitable d'un changement de dynastie, la possibilité d'une solution par un retour à Napoléon II. M. Guizot répondit par un petit discours qu'il a peut-être un peu arrangé dans ses souvenirs, mais qui reproduit ses dispositions intimes. Il insistait sur ce fait, que la contre-révolution, si bruyante qu'elle fût, n'était point à craindre, que la Restauration était un de ces pouvoirs qui n'ont pas assez de force pour aller jusqu'au bout de leurs mauvais penchants, qui sont libéraux par nécessité, et il ajoutait : « Je redouterais beaucoup un pouvoir qui, tout en maintenant l'ordre, serait d'origine, de nom ou d'apparence assez révolutionnaire pour se dispenser d'être libéral... »

M. Guizot n'avait aucun goût pour les complots

qui se proposaient dès ce moment une révolution nouvelle; il trouvait que le gouvernement méritait d'être combattu, non d'être renversé. Le plus grand excès de conspiration auquel il se soit jamais laissé aller a été sa participation à la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, qui était d'ailleurs une association publique, agissant ostensiblement, avec un but précis; mais s'il déclinait les avances de Manuel et des jeunes adeptes du carbonarisme qui venaient le tenter, il ne restait pas moins leur allié par la force des choses, par la vivacité croissante de son opposition. Si, comme bien d'autres, dans cette lutte qui s'engageait à fond, il ne nourrissait pas l'arrière-pensée de pousser à bout la Restauration, de l'enfermer dans la Charte pour la contraindre à y périr suffoquée ou à s'en évader par une effraction qui légitimerait toutes les représailles, il était de ceux qui n'entendaient livrer aucun droit, qui combattaient avec résolution pour cette cause libérale dont le drapeau flottait au-dessus d'une France nouvelle en marche, et le général Foy avait raison de lui dire après avoir lu une de ses brochures : « Vous gagnez sans nous des batailles pour nous. »

Il conspirait sans le vouloir, comme conspiraient toujours la liberté et la raison en face d'un gouvernement assez étroit, assez mal inspiré pour vouloir vivre en dehors de la raison et de la liberté. Il conspirait avec cette légion d'esprits qui se levaient alors, qui se jetaient avec l'impatiente ardeur de la jeunesse dans toutes les carrières pour tout renouveler, et dont le bruyant avènement créait cette situa-

tion redoutable où toutes les forces morales, intellectuelles du pays étaient d'un côté, où il ne restait plus de l'autre qu'un pouvoir perdant de jour en jour ses plus brillants alliés, même des royalistes comme Châteaubriand, — s'isolant à vue d'œil au milieu de la nation avec ses idées surannées et ses velléités de réaction.

La grande conspiration de M. Guizot à cette époque, c'est sa pensée, c'est ce travail intellectuel de dix ans par lequel, libre désormais de tout lien officiel, il entre peu à peu en possession d'une renommée qui le met à la tête d'une génération libérale grandissant dans la lutte et par la lutte. Comme publiciste, M. Guizot développait tous les principes d'un libéralisme modéré dans cette série de brochures qui se succédaient d'année en année : — *Du gouvernement de la France depuis la Restauration* (1820), — *Des conspirations et de la justice politique* (1821), — *Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France* (1821), — *De la peine de mort en matière politique* (1822). — Il en venait en 1827 à entrer plus directement dans la mêlée des opinions par la fondation de la *Revue française*, ce grave recueil autour duquel se ralliaient ses amis, formant un groupe distinct à côté du jeune camp du *Globe*; mais, c'est surtout comme historien, comme philosophe de l'histoire, que M. Guizot prenait dans ces brillantes luttes de la Restauration un ascendant sérieux et croissant, l'ascendant d'un maître à la parole puissante, éclairant la science par la politique et la politique par la science, répondant tout à

la fois par ses théories aux libérales préoccupation de la société française et par la nouveauté de ses recherches à la curiosité des intelligences en travail.

Jusque-là, M. Guizot n'avait été qu'un professeur entrant presque par faveur à la Sorbonne, puis distrait pendant quelques années par la politique ; le mouvement des choses le ramenait en pleine maturité de l'âge et de l'esprit à ce qui était après tout la première vocation de sa nature, à l'enseignement, comme au moyen le plus sûr d'agrandir sa fortune politique.

Les gouvernements ne savent pas toujours ce qu'ils font. Ils infligent quelquefois des disgrâces qui ressemblent à des bonheurs pour les hommes. En 1820, M. Guizot a le bonheur d'être exilé du conseil d'État, et, tout en faisant des brochures, il remonte dans sa chaire pour conquérir un public, pour dérouler devant un auditoire encore peu accoutumé à cet enseignement l'histoire des origines du gouvernement représentatif en Europe. En 1822, il a le bonheur de voir son cours suspendu par M. de Frayssinous, le grand-maître royaliste de l'Université, qui a la faiblesse de punir dans le professeur le publiciste libéral, et aussitôt il commence ses recherches sur la révolution d'Angleterre ; il entre, avec l'indépendance d'un esprit préparé et maître de ces questions, dans le mouvement de rénovation des études historiques en France, partageant ce beau feu qui courait partout, donnant et recevant tour à tour l'impulsion ; il amasse, par une investigation patiente et réfléchie, les matériaux qui serviront à

son cours de 1828 le jour où le ministère Martignac lui rendra la parole, à ces leçons sur l'histoire de la civilisation en Europe et sur l'histoire de la civilisation en France, œuvre de savant, de philosophe et de politique, dont l'homme d'État, dans sa retraite, a le droit de dire que ce n'est pas seulement une époque dans sa vie, que c'est une époque dans l'histoire des idées françaises de notre temps.

VII

M. Guizot a eu tous ces bonheurs d'être contraint ou conduit par les premiers hasards de sa vie publique à devenir un orateur puissant et populaire, un des chefs de la science historique nouvelle, un des héros de cette Sorbonne de 1828, où se rencontraient à la fois trois hommes, M. Cousin et M. Villemain à côté de M. Guizot, répandant la lumière sur la philosophie, sur la littérature et sur l'histoire : glorieux émules s'inspirant de tout ce qui faisait vibrer l'âme de leurs contemporains, ralliant la jeunesse et même plus que la jeunesse autour d'eux, montrant par ce qu'ils déployaient d'éloquence, comme par les sympathies qu'ils excitaient, que, si la France pouvait être réservée encore à des épreuves politiques, elle était du moins assez maîtresse d'elle-même pour ne plus reculer de longtemps ! C'était en quelque sorte l'explosion d'une force nouvelle, intelligente, libérale, amoureuse de nouveauté et de mouvement en dehors des cadres officiels, impuissants à la retenir, prêts à éclater eux-mêmes sous cette affluence de jeunesse et de vie.

L'enseignement de M. Guizot, tel qu'il apparaît encore aujourd'hui, était aussi élevé que nouveau. Il procédait d'une pensée supérieure d'équité et de vérité qui avait été, pour ainsi dire, un instinct chez le professeur avant de se préciser et de se fortifier par l'étude; il s'inspirait de cette idée qu'on avait beaucoup trop dédaigné le passé, faute de le connaître ou de le juger, que les révolutions elles-mêmes, loin d'être une destruction systématique et orgueilleuse, n'étaient que l'accomplissement d'une destinée poursuivie à travers les siècles, qu'il y avait à tenir compte de tout ce qui avait concouru à la civilisation, et, l'esprit tout plein de cette pensée, M. Guizot déroulait, comme il le dit, « dans leur développement parallèle et leur action réciproque, les éléments divers de notre société française, le monde romain, les barbares, l'Eglise chrétienne, le régime féodal, la papauté, la royauté, les communes, le tiers état, la renaissance, la réforme... »

C'était un éclectisme savant, naturalisé dans l'histoire des faits humains à côté de cet autre éclectisme appliqué par M. Cousin à l'histoire des idées. Je dirai tout de suite ce qui pouvait être une faiblesse et ce qui a pu devenir une cause de méprise dans ces larges et substantielles analyses de tous les éléments de la société française. Sans s'égarer sur les données essentielles qu'il connaissait de première source, le professeur se laissait évidemment trop aller à son penchant pour les formules générales, il pliait trop quelquefois la réalité à des idées préconçues, il faisait trop concourir tous les faits du

passé à une seule fin, le triomphe d'un certain système de gouvernement et d'institutions politiques par l'avènement définitif de la capacité, de l'intelligence, des classes moyennes. L'histoire, de cette façon, semblait n'avoir plus qu'un but vers lequel elle tendait à travers les siècles avec une invincible fixité, au delà duquel elle devait s'arrêter ou se clore, et M. Guizot n'était pas seul à penser ainsi. M. Augustin Thierry, cet autre rénovateur des études historiques, avec les nuances particulières de son talent, avait au fond les mêmes idées, — si bien que ces hommes, d'une si haute et si mâle intelligence, se sont trouvés en quelque sorte pris au dépourvu lorsque d'autres événements ont éclaté tout à coup devant eux, au moment où ils en étaient encore à croire qu'ils avaient sous les yeux « la voie tracée vers l'avenir...., la fin providentielle des siècles écoulés.... »

Qui ne se souvient de ce sentiment de trouble et de déception qu'exprime naïvement M. Augustin Thierry dans ses derniers travaux sur le tiers état, au lendemain de la révolution de 1848? Le jour où cette révolution s'était accomplie, toutes les perspectives de l'histoire s'étaient trouvées soudainement bouleversées aux yeux de cet homme éminent. C'était le pli de l'idée fixe et préconçue qui remplissait aussi les savantes leçons de M. Guizot; mais à part ce qu'il pouvait y avoir d'un peu artificiel dans cette conception encore plus politique qu'historique, nul assurément n'a décrit avec plus de sûreté et de force la marche et les éléments de la civilisation

française. Nul n'a représenté avec plus d'élévation, avec une sagacité plus profonde et une plus libre impartialité les faits généraux du passé, le rôle des classes, le travail permanent des idées à travers la mobilité des choses.

Cet enseignement avait le souverain mérite d'être nouveau et excitant, de laisser dans les esprits des impressions viriles, d'étendre l'horizon devant les intelligences, et, en fin de compte, cette pensée politique, qui se mêlait à la science sans en troubler la sérénité, c'était ce qui achevait le succès de l'historien en popularisant ses travaux, c'était ce qui créait une sorte de communication intime, électrique entre le professeur et le public ; c'était enfin ce qui préparait la rentrée éclatante de M. Guizot dans la vie active, ce qui le désignait en 1829 aux électeurs de Lizieux, ralliés autour de son nom comme autour d'un drapeau de libéralisme, au moment même où d'un autre côté, dans le camp royaliste, M. Berryer arrivait, lui aussi, pour la première fois à la Chambre des députés, portant à une cause vaincue ou près d'être vaincue le secours de cette éloquence que M. Royer-Collard appelait « une puissance. » M. Berryer et M. Guizot arrivaient ensemble pour assister comme acteurs à un dénouement que ni l'un ni l'autre ne désirait.

Si la Restauration, au lieu de se perdre dans une résistance vaine aux plus vives aspirations du pays, eût été tout simplement un régime prévoyant et sensé, elle n'eût point trouvé un péril dans l'éclat d'un enseignement populaire, dans cette expansion

de toutes les forces morales qui se déployaient autour d'elle. Si Charles X, au lieu d'être un de ces rois qui semblent faits pour représenter les dynasties perdues, eût été un souverain à demi clairvoyant, il aurait compris que, dans cette opposition dont le flot montait sans cesse autour de lui et menaçait de le submerger, tout n'était point ennemi, qu'il n'y avait qu'à le vouloir pour rattacher à sa cause les royalistes constitutionnels comme M. Royer-Collard et ses amis ; mais Charles X ne voyait rien, ne comprenait rien : il écoutait parfois M. Royer-Collard avec surprise, sans malveillance, en le prenant seulement pour un homme entiché d'idées chimériques.

Au point où en étaient les choses, les royalistes constitutionnels eux-mêmes n'auraient pas sauvé peut-être la Restauration, ils auraient été au moins une force pour elle, ils lui auraient ôté le caractère d'un pouvoir étourdi et provocateur. Rejetés dans l'opposition, ils étaient la vivante manifestation d'une incompatibilité croissante entre le gouvernement et le pays. Par leur présence dans le camp ennemi, ils rendaient d'autant plus sensible cette situation extrême où d'heure en heure une transaction devenait plus difficile, où il était peut-être déjà trop tard.

Ce qui est certain, c'est que tout était fini le jour où, par la nomination de M. de Polignac, « le drapeau de la contre-révolution était arboré sur les Tuileries. » Ce jour-là, le drame se resserrait. Pendant que l'opposition, groupant toutes les forces libérales, toutes les nuances d'opinion, en était déjà

à se demander comment on défendrait les institutions menacées, le roi en était de son côté à rouler tous les projets dans son esprit léger. Un jour, peu avant les ordonnances de juillet, l'ambassadeur de Russie, M. Pozzo di Borgo, qui était allé voir Charles X à Saint-Cloud, le trouva ayant sur sa table la Charte ouverte à l'article 14, et interrogeant avec une apparence de candeur inquiète ce mystérieux article, ce terrible sphinx, pour en obtenir la réponse qu'il désirait. La révolution de 1830 était là tout entière. M. Guizot la voyait venir, et il en était agité; il s'en préoccupait non-seulement pour le pays, mais aussi pour lui-même, pour son « rôle futur » dans les événements qui se préparaient. « J'en passais et repassais dans mon esprit toutes les chances, dit-il, les regardant toutes comme possibles, et voulant me tenir prêt à toutes, même à celles que je souhaitais le plus d'écarter... » Il arrivait ainsi à cette révolution avec sa popularité de professeur et son titre de député, avec les impatiences d'action qui l'agitaient et les craintes dont il ne pouvait se défendre.

Pour ceux qui acceptaient la guerre et étaient décidés à tout, même à répondre par un « coup d'État populaire » au « coup d'État de la royauté, » la situation était simple en effet; elle était plus complexe et plus difficile pour les royalistes constitutionnels qui, entraînés au combat comme les autres, se demandaient avec anxiété si en défendant les institutions ils n'allaient pas frapper à mort la royauté elle-même, et si un changement de dynastie n'allait pas jeter la France dans une aventure

plus périlleuse. — « Et moi aussi, disait M. Royer-Collard, quelques jours après 1830, je suis parmi les victorieux, triste parmi les victorieux ! »

Ils étaient tous, M. Guizot comme M. Royer-Collard, des vainqueurs involontaires. Il y avait seulement une différence entre les deux : M. Guizot n'était pas aussi triste que M. Royer-Collard. Pour celui-ci, la révolution de 1830 marquait la fin d'une période morale et politique avec laquelle il s'était identifié; pour M. Guizot, c'était le commencement d'une époque où il entrait, selon son expression, « avec puissance » dans les affaires, et du premier coup l'ancien secrétaire général de l'abbé de Montesquiou devenait le ministre de l'intérieur du premier cabinet de la monarchie nouvelle, chargé de régler la marche du convoi qui emportait la dynastie vaincue à Cherbourg.

VIII

Une question singulière, que M. Guizot relève lui-même dans ses *Mémoires*, a survécu comme une mélancolique énigme à cette révolution de 1830, qui était la seconde étape du gouvernement constitutionnel. La France, forte de son droit, n'eût-elle pas mieux fait de s'arrêter à temps dans la lutte à laquelle elle était provoquée, de ne pas laisser une résistance légitime dégénérer en révolution, en un mot, de donner elle-même l'énergique exemple du respect de la loi, en forçant roi et ministres à la respecter, sans aller plus loin ? Autre alternative : le

à se demander comment on défendrait les institutions menacées, le roi en était de son côté à rouler tous les projets dans son esprit léger. Un jour, peu avant les ordonnances de juillet, l'ambassadeur de Russie, M. Pozzo di Borgo, qui était allé voir Charles X à Saint-Cloud, le trouva ayant sur sa table la Charte ouverte à l'article 14, et interrogeant avec une apparence de candeur inquiète ce mystérieux article, ce terrible sphinx, pour en obtenir la réponse qu'il désirait. La révolution de 1830 était là tout entière. M. Guizot la voyait venir, et il en était agité; il s'en préoccupait non-seulement pour le pays, mais aussi pour lui-même, pour son « rôle futur » dans les événements qui se préparaient. « J'en passais et repassais dans mon esprit toutes les chances, dit-il, les regardant toutes comme possibles, et voulant me tenir prêt à toutes, même à celles que je souhaitais le plus d'écarter... » Il arrivait ainsi à cette révolution avec sa popularité de professeur et son titre de député, avec les impatiences d'action qui l'agitaient et les craintes dont il ne pouvait se défendre.

Pour ceux qui acceptaient la guerre et étaient décidés à tout, même à répondre par un « coup d'État populaire » au « coup d'État de la royauté, » la situation était simple en effet; elle était plus complexe et plus difficile pour les royalistes constitutionnels qui, entraînés au combat comme les autres, se demandaient avec anxiété si en défendant les institutions ils n'allaient pas frapper à mort la royauté elle-même, et si un changement de dynastie n'allait pas jeter la France dans une aventure

plus périlleuse. — « Et moi aussi, disait M. Royer-Collard, quelques jours après 1830, je suis parmi les victorieux, triste parmi les victorieux ! »

Ils étaient tous, M. Guizot comme M. Royer-Collard, des vainqueurs involontaires. Il y avait seulement une différence entre les deux : M. Guizot n'était pas aussi triste que M. Royer-Collard. Pour celui-ci, la révolution de 1830 marquait la fin d'une période morale et politique avec laquelle il s'était identifié; pour M. Guizot, c'était le commencement d'une époque où il entrait, selon son expression, « avec puissance » dans les affaires, et du premier coup l'ancien secrétaire général de l'abbé de Montesquiou devenait le ministre de l'intérieur du premier cabinet de la monarchie nouvelle, chargé de régler la marche du convoi qui emportait la dynastie vaincue à Cherbourg.

VIII

Une question singulière, que M. Guizot relève lui-même dans ses *Mémoires*, a survécu comme une mélancolique énigme à cette révolution de 1830, qui était la seconde étape du gouvernement constitutionnel. La France, forte de son droit, n'eût-elle pas mieux fait de s'arrêter à temps dans la lutte à laquelle elle était provoquée, de ne pas laisser une résistance légitime dégénérer en révolution, en un mot, de donner elle-même l'énergique exemple du respect de la loi, en forçant roi et ministres à la respecter, sans aller plus loin ? Autre alternative : le

vieux roi une fois vaincu et réduit à payer d'une abdication sa témérité, ne valait-il pas mieux accepter la royauté d'un enfant avec la régence d'un prince populaire qui avait le choix d'être le protecteur libéral d'une longue minorité ou le Guillaume d'Orange de la France? Un changement de dynastie n'était-il pas une faiblesse de plus au lieu d'être une garantie nouvelle? Au fond, cette question, qui ressemble à un désaveu rétrospectif et à un regret, contient en germe la destinée, les embarras et les contradictions de ce régime naissant. Elle laisse entrevoir ce qu'il y avait de confus dans cette explosion publique en apparence si soudaine et si belle d'unanimité, — qui était effectivement unanime comme acte de résistance, mais qui ne l'était plus dès qu'il s'agissait de préciser le sens, la direction et les limites de cette crise nouvelle où entraient la France bannières déployées.

Une vérité éclatante à travers tout, c'est que, s'il y avait du danger à exagérer le mouvement, à le laisser s'égarer dans les agitations indéfinies, il y en avait au moins autant à le rétrécir dès qu'il était accompli. La révolution de 1830 n'était rien, ou elle était la réaction victorieuse de l'esprit national et de l'esprit de liberté incessamment refoulés par la Restauration. Elle apparaissait comme une revanche des blessures de 1815 et de toutes les menaces d'ancien régime, comme un retour plus ou moins mitigé aux traditions de la Révolution et de l'Empire. Dans l'instinct du peuple, comme aux yeux de l'Europe et du monde, c'était son caractère, sa loi, sa

logique, de telle sorte que cette révolution nouvelle, comme la Restauration, mais dans un autre sens, naissait, elle aussi, sous le poids d'une double fatalité. La Restauration avait la fatalité de l'invasion étrangère et des entraînements d'ancien régime qu'elle portait en elle, et elle venait de succomber pour avoir cédé à son penchant, pour n'avoir pas secoué la solidarité de la sainte-alliance et des passions réactionnaires. La révolution de juillet avait la fatalité de la réaction toute libérale et nationale dont elle était l'expression, aussi bien que des entraînements nationaux et révolutionnaires qu'elle suscitait partout à son exemple en Europe, et, en fin de compte, elle a probablement péri pour avoir trop résisté à la logique de son origine, pour avoir voulu être trop sage.

Qu'il y eût une mesure à saisir et à observer, qu'on dût se garder des excès d'autrefois, des conquêtes impériales tout comme des déchaînements anarchiques, qu'une politique nouvelle, à la fois modérée et hardie, fût nécessaire enfin, c'était bien clair, et c'est là justement que se retrouvaient en présence, dès le premier jour, dans le feu même de la lutte, les deux esprits qui avaient concouru à la révolution de juillet, — deux interprétations nées en quelque sorte de la nature des choses.

Pour les uns, pour ceux qui sentaient comme le peuple, qui n'avaient jamais aimé la Restauration, et qui voyaient dans sa chute le réveil d'une France nouvelle, la révolution de 1830 devait avoir ses idées, comme elle retrouvait son drapeau. Il fallait, dans

la politique extérieure, montrer l'épée de la France à la coalition européenne, toujours prête à se recomposer, protéger les nationalités en insurrection, aller jeter au fond du Rhin les traités de 1815. A l'intérieur, si on adoptait une royauté nouvelle, il fallait lui imprimer le sceau d'une origine populaire et l'entourer de toutes les libertés, en inaugurant le nouveau régime par une constitution plus large et plus démocratique. Il fallait, en un mot, rompre avec le passé.

Pour ceux qui n'avaient point la haine de la Restauration, qui auraient voulu qu'elle vécût sans coup d'État, et qui voyaient simplement dans la révolution la défense de la légalité outragée, il ne s'agissait plus de tout cela. L'essentiel était de modérer au plus vite cette révolution, de la faire rentrer dans l'ordre constitutionnel, de la désarmer de ce qu'elle avait de menaçant pour l'Europe, de la ramener au strict nécessaire, en contenant les ardeurs nationales et les déchainements démocratiques. L'idéal eût été le retour le plus prompt à la légalité, au régime de la Charte, avec la garantie d'une royauté plus libérale personnifiant la France nouvelle.

De là ces deux politiques que M. Guizot appelle la politique du mouvement et la politique de résistance, qui se manifestaient immédiatement et s'entrechoquaient sans cesse, sauf à transiger presque toujours dans les premiers moments. Le vœu populaire était pour une royauté nouvelle; mais aussitôt, pour atténuer l'effet de cette origine révolutionnaire, on imaginait une théorie des dynasties col-

latérales, des « princes les plus rapprochés du trône, » une quasi-légitimité faisant la plus petite brèche possible au droit héréditaire. Entre ceux qui ne voulaient rien changer à la Charte et ceux qui voulaient tout changer, on trouvait un terme moyen, la Charte avec quelques modifications et le millésime de 1830. On disputait sur des distinctions, pour savoir si le roi Louis-Philippe avait dit que *la Charte* ou qu'*une Charte* serait désormais une vérité. C'étaient des luttes quelquefois puériles, presque toujours passionnées et ardentes, qui avaient pour théâtre les premiers conseils du nouveau roi, les Chambres, la place publique, l'âme même de la nation. Le régime de 1830 est né dans ces luttes, il a vécu, il a grandi par elles, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le jour où elles ont perdu de leur vivacité et où le terrain a paru affermi, le jour où la politique de résistance a semblé définitivement victorieuse, le régime s'est affaîssi, comme si la vigilance et la force s'étaient épuisées avec le combat.

IX

Je n'ai pas besoin de dire pour quelle politique était M. Guizot. Son choix était tout fait d'avance, et il n'avait point à se démentir pour être ce qu'il a été. Libéral de la veille, révolutionnaire d'un jour par accident ou par nécessité, conservateur du lendemain par prévoyance et avec passion, il ne cessait d'être lui-même, et l'un des premiers il s'engageait dans la lutte avec la sérieuse ardeur d'une ambition

entrant dans un grand rôle public et sentant sa force, avec cette idée fixe qu'on avait « un gouvernement à fonder, » que les chefs de la révolution avaient désormais à prouver qu'ils étaient « capables de manier le pouvoir et de maintenir l'ordre en développant la liberté. »

Refaire une monarchie vraiment constitutionnelle avec un roi nouveau, au milieu des agitations intérieures et des méfiances de l'Europe, remettre la France en paix avec elle-même et avec les autres, c'était là l'œuvre à réaliser, telle que la concevait M. Guizot, telle qu'elle s'est accomplie en définitive, et c'est certainement le mérite de ce régime de 1830 de s'être fondé, de s'être défendu et d'avoir vécu pendant dix-huit ans sans coup d'État, sans violences dictatoriales, par la seule force de la discussion et de la loi. Ministre de l'intérieur dans le premier cabinet de la monarchie nouvelle, ministre de l'instruction publique aux heures des luttes les plus ardues, entre 1832 et 1836, dans ces cabinets réduits à se mesurer avec les plus redoutables insurrections, à Paris ou à Lyon, ambassadeur de France à Londres dans un moment de crise extérieure, ministre des affaires étrangères et président du conseil dans le cabinet qui a duré le plus longtemps, du 29 octobre 1840 au 24 février 1848, orateur toujours engagé au plus fort des combats parlementaires, M. Guizot est assurément un des deux ou trois hommes qui représentent avec le plus d'éclat ce régime de dix-huit ans, qui lui ont imprimé leur caractère en le servant dans toutes les situations.

Le roi Louis-Philippe a été sans doute le premier homme d'État de son règne, il l'était par l'expérience, par la raison, par l'habileté, et nul n'a mieux su maintenir à travers tout les directions essentielles de sa politique, comme aussi nul ne s'entendait mieux à se plier aux nécessités de son rôle constitutionnel. C'est le type du prince éclairé entreprenant de guérir la France de la révolution et de la guerre par une sérieuse et honnête liberté. Au-dessous du roi, M. Guizot a été un des deux ou trois chefs de file des grandes batailles parlementaires, le champion éloquent, opiniâtre, invariable, d'un système complet tendant à la stabilité par la résistance, et bien plus que M. Royer-Collard, qui n'a été jamais qu'une grande influence morale, dont le nom appartient particulièrement d'ailleurs à la Restauration, il a été après 1830 la personnification du doctrinaire au pouvoir, du doctrinaire parlant et agissant.

On pourrait dire que dans le passage de M. Guizot au pouvoir durant ces années de la monarchie de juillet il y a eu deux choses. Il y a eu ce que j'appellerai une œuvre morale. Comme ministre de l'instruction publique, dans sa sphère indépendante, M. Guizot s'inspirait d'une large et féconde pensée. Il portait dans le gouvernement le respect et l'affectueuse préoccupation de tout ce qui touche à l'intelligence ; il traitait avec une sympathie attentive, avec le désir sincère de les honorer et de les voir grandir, les lettres, les arts, les sciences, et en même temps c'est par lui qu'était préparée la

première loi organisant sérieusement l'instruction primaire. Il ne se bornait pas seulement à se donner le lustre d'une loi libérale sur l'enseignement du peuple, il en surveillait l'application, il entraînait en communication directe avec les instituteurs pour les exciter et les relever à leurs propres yeux. Le ministre de l'instruction publique faisait son devoir avec la supériorité d'une intelligence accoutumée à ne point s'effrayer des libertés et des progrès de l'esprit humain.

Comme politique associé à la direction des affaires générales du pays, M. Guizot reste l'expression vivante d'un de ces deux systèmes que la révolution de 1830 mettait en présence, et dont l'antagonisme forme en quelque sorte le nœud des destinées du régime de juillet. Il a sa place dans les prospérités et dans les revers de cette monarchie, dont il a eu l'étrange fortune de conduire les funérailles après l'avoir reçue à son berceau, et ici je voudrais saisir de plus près le rôle de M. Guizot, la part de ses idées et de son action dans cette émouvante aventure du dernier régime constitutionnel, où les grands bonheurs sont suivis de si prompts désastres.

X

M. Guizot, cela n'est pas douteux, a été par son talent comme par son caractère une des forces de la monarchie constitutionnelle de 1830. Il a été mêlé à tout ce qu'elle a fait, et il a partagé ses revers sans les comprendre. S'il a été emporté avec elle, ce n'est point parce qu'il n'était pas libéral, M. Guizot

est peut-être dans un certain sens un des esprits les plus libéraux de notre temps; je veux dire que ce qui lui plaît et ce qui l'attache dans le régime représentatif, c'est l'émulation toujours excitée, c'est la mêlée des opinions et des partis relevée et ennoblée par la grandeur des intérêts qui s'agitent. Plutôt que de vaincre sans combat, il préférerait presque, je pense, un combat sans victoire. Il aime la lutte pour elle-même, pour les émotions qu'elle donne, en homme qui croit à la puissance de la vérité dans la discussion, peut-être aussi parce qu'il se sent de force à la soutenir. Même dans la retraite, au souvenir des anciens combats auxquels il n'a pas assisté, il a toujours retrouvé de ces accents d'un soldat désespéré d'être retenu loin du champ de bataille.

Un jour, vers la fin de 1832, au moment où les plus graves questions s'agitaient dans les Chambres et où ses compagnons du ministère du 11 octobre, M. de Broglie, M. Thiers, faisaient seuls face à l'ennemi, il se trouvait malade; il souffrait de son immobilité plus encore que de son mal. « Je n'aggravais pas mon impuissance par mon agitation, dit-il, mais je la subissais avec un profond chagrin. Au fond de mon lit et dans mon silence, je passais mon temps à réfléchir sur les événements qui s'accomplissaient, sur les batailles qui se livraient sans moi; je discutais en moi-même ce que j'aurais fait ou dit; je sentais ce que j'aurais senti si j'y avais assisté... »

M. Guizot a aimé le pouvoir, on le lui a dit et il ne l'a jamais caché; il a aimé encore plus la lutte,

parce qu'il a eu la passion de la vie publique avec ses chances et ses responsabilités, parce qu'il n'est pas de ceux qui auraient voulu tenir la puissance d'une faveur vulgaire. Au fond, c'était le partisan résolu d'un gouvernement libre, qui en admettait toutes les conditions, qui le voulait sérieux, sincère, efficace. Le goût de la liberté, la tolérante équité dans les discussions, même l'orgueil du droit parlementaire, M. Guizot les a eus certainement, et personne ne les a eus peut-être au même degré, avec l'éclat d'une intelligence supérieure faite pour servir les grandes causes.

Le goût de la liberté était réel et profond, le talent était éclatant, l'idée que M. Guizot se-faisait du régime constitutionnel était singulièrement dangereuse, et en servant la monarchie de 1830 avec autant de fidélité que d'éloquence, il la compromettait évidemment par sa façon de l'aimer, par sa manière de comprendre la politique intérieure et la politique extérieure de la France nouvelle.

Je ne parle pas de l'ordre matériel à maintenir et des nécessités temporaires qui s'imposaient au lendemain d'une révolution. C'était la rançon momentanée d'une confusion inévitable; mais en dehors de ces accidents de répression faits pour disparaître avec la lutte, ce qu'il y avait de dangereux, c'était l'idée même que M. Guizot portait au gouvernement qu'il a soutenu jusqu'au bout, et qui, sous des dehors inoffensifs, plausibles, cachait une étrange méprise. Cette idée, c'est celle qu'il avait développée sous la Restauration dans le camp doctrinaire, et dont il

croyait voir dans le régime constitutionnel de 1830 la réalisation victorieuse : c'est le gouvernement de l'intelligence et de la capacité par les classes moyennes, ce que l'auteur des *Mémoires* appelle lui-même un « torysme bourgeois. »

Ce n'est pas que M. Guizot ait été réellement ou plus que tout autre l'homme d'État des classes moyennes. Cet homme d'État a existé un moment au lendemain de 1830, c'était M. Casimir Perier. Celui-là, par une sorte d'inspiration spontanée, par un mouvement instinctif, avait été vraiment pendant toute une heure le politique de la bourgeoisie, se jetant aux affaires en homme d'action, non en homme d'étude, poussant jusqu'au génie la haine du désordre et la passion de raffermir la société menacée, gouvernant en premier consul civil, armé de la loi et rien que de la loi, ne pliant pas plus devant la royauté que devant les agitateurs. C'était l'homme d'État éclatant tout à coup dans le péril.

M. Guizot a été plutôt après M. Casimir Perier, comme il avait été avant lui, le théoricien de la prépondérance des classes moyennes; et cette idée, il l'a développée sans cesse dans ses discours, il s'en est inspiré nécessairement dans ses actes comme homme public. « Oui, disait-il en 1837 dans un de ses plus éloquents discours, oui, aujourd'hui comme en 1820, comme en 1830, je veux, je cherche, je sers de tous mes efforts la prépondérance politique des classes moyennes en France; l'organisation définitive et régulière de cette grande victoire que les classes moyennes ont remportée sur le privilège et

sur le pouvoir absolu de 1789 à 1830. Voilà le but vers lequel j'ai constamment marché, vers lequel je marche encore aujourd'hui.... »

Rien n'est plus simple en apparence, et cependant, sous la grandeur des paroles, là était la dangereuse méprise. Si M. Guizot voulait dire que l'intelligence et la capacité ont un empire naturel dans les affaires des hommes, c'est une vérité qui n'a rien de nouveau, qui a eu ses applications sous tous les régimes et dans tous les temps, qui n'a pu recevoir qu'une confirmation nouvelle et plus étendue. Si cette idée de la prépondérance des classes moyennes avait un sens précis et politique, si elle signifiait que ces classes sont spécialement appelées à gouverner par le droit de la capacité, de l'intelligence et des intérêts qu'elles représentent, il fallait nécessairement les constituer, les « organiser, » puisque M. Guizot disait le mot, leur donner les conditions, les caractères, les privilèges d'une classe gouvernante.

M. Guizot s'est défendu toujours avec vivacité de cette pensée de vouloir créer des privilèges nouveaux. Fort bien, seulement il imposait alors aux classes moyennes le rôle le plus pénible et le plus difficile. Il les faisait à la fois prépotentes et impuissantes. Par cela même qu'il leur réservait l'action politique, il les désignait à toutes les haines, à toutes les hostilités, en les laissant de toutes parts vulnérables; il les plaçait en un mot dans cette situation où elles n'avaient aucune des forces, aucun des moyens de défense d'une classe gouvernante, et où

elles en avaient tous les inconvénients, tous les désavantages.

Et sur quoi se fondait cette présomption d'aptitude au gouvernement qui créait un droit à la prépondérance? Uniquement sur un cens électoral. C'était un fondement fragile. Je ne veux pas dire que ce ne fût un progrès en 1817, et que le cens n'ait eu longtemps sa raison d'être. C'était là malheureusement aussi un fait matériel, brutal, plus encore que le suffrage universel, et M. Guizot s'exposait à ce qu'on lui dît qu'il n'aboutissait ainsi qu'à rétrécir singulièrement les bases de la monarchie constitutionnelle, et à pousser les esprits sur cette pente où, dans le naufrage de tous les titres anciens, la naissance, l'hérédité de famille, il fallait, à tout prix et par tous les moyens, conquérir la fortune pour arriver à la vie politique. Quand on interprétait si étrangement ce mot qu'il adressait un jour à ses concitoyens de Lisieux : « Enrichissez-vous ! » on était à coup sûr souverainement injuste, et on ne faisait en définitive que dégager la logique d'un système qui semblait faire dépendre de l'argent le droit politique, la prépondérance d'une classe.

Au fond, par cette idée de la prédominance des classes moyennes, M. Guizot se laissait tout simplement aller à transporter dans la politique les théories du philosophe historien accoutumé à suivre dans le passé tous ces éléments divers, la royauté, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple; il croyait les voir toujours autour de lui comme des êtres distincts; il les distribuait artificiellement, — et même après

une expérience cruelle il n'avait pas renoncé à son idée de prédilection. Lorsqu'en 1861, recevant à l'Académie française le père Lacordaire, il avait à parler de son prédécesseur, M. de Tocqueville, cet autre observateur sagace et plus large de la démocratie, il disait : « La démocratie de nos jours a une passion pleine d'iniquité et de péril ; elle se croit la société elle-même, la société tout entière ; elle y veut dominer seule, et elle ne respecte, je pourrais dire qu'elle ne reconnaît nuls autres droits que les siens. Grande et fatale méprise sur les lois naturelles et nécessaires des sociétés humaines ! . . . »

M. Guizot ne voyait pas qu'en effet aujourd'hui, et il y a trente ans c'était déjà ainsi, la démocratie n'est plus une partie de la société, elle est bien la société tout entière, et en prétendant barricader la monarchie constitutionnelle qu'il servait dans une petite citadelle au sein de cette vaste société, il mettait, selon une de ses expressions favorites, cette monarchie dans un grand et pressant péril, sans mieux servir les classes moyennes elles-mêmes. Il déposait dans la politique intérieure de la France nouvelle le germe d'inévitables conflits.

XI

La méprise n'était pas moins réelle et moins périlleuse dans la politique extérieure. M. Guizot a aimé la paix, il l'a défendue avec une passion infatigable sous M. Casimir Périer et quand il dirigeait lui-même les affaires étrangères de la France ; il en

a fait la condition essentielle et permanente de la monarchie de 1830 depuis le premier jour jusqu'au dernier, et, sans hésitation, il commençait par accepter la première nécessité de cette politique, c'est-à-dire par présenter à l'Europe une France sage, respectant les traités, désavouant toute intention de revenir sur l'œuvre de 1815, résistant à ses propres exaltations aussi bien qu'à l'appel des peuples soulevés au signal de la Révolution de juillet.

Le roi Louis-Philippe voulait la paix autant au moins que M. Guizot, et je n'ai pas envie d'affaiblir la valeur morale des sentiments qui animaient le roi et le ministre. L'un et l'autre avaient gardé le souvenir des déchainements de la force, des blessures faites à l'humanité et à la civilisation par vingt-cinq ans de guerre ; ils sentaient la puissance moralisatrice de la paix. Ils avaient de grandes et sérieuses raisons pour cela, et ce n'est plus aujourd'hui qu'on pourrait parler encore de la vieille blessure des traités de 1815, après des événements qui nous ont appris qu'il pouvait y avoir plus de danger à laisser abolir ces traités qu'à les laisser vivre.

Il n'est pas moins certain que cette politique ne tenait compte ni de quelques-uns des griefs les plus légitimes, ni de quelques-uns des instincts les plus vivaces de la France, et qu'en paraissant s'inspirer d'un intérêt immédiat de conservation, elle a été une cause perpétuelle de faiblesse pour la monarchie de juillet. En voulant donner à la Révolution de 1830 le caractère d'une puissance régulière, elle la désarmait trop, elle enchaînait trop son action,

une expérience cruelle il n'avait pas renoncé à son idée de prédilection. Lorsqu'en 1861, recevant à l'Académie française le père Lacordaire, il avait à parler de son prédécesseur, M. de Tocqueville, cet autre observateur sagace et plus large de la démocratie, il disait : « La démocratie de nos jours a une passion pleine d'iniquité et de péril ; elle se croit la société elle-même, la société tout entière ; elle y veut dominer seule, et elle ne respecte, je pourrais dire qu'elle ne reconnaît nuls autres droits que les siens. Grande et fatale méprise sur les lois naturelles et nécessaires des sociétés humaines ! . . . »

M. Guizot ne voyait pas qu'en effet aujourd'hui, et il y a trente ans c'était déjà ainsi, la démocratie n'est plus une partie de la société, elle est bien la société tout entière, et en prétendant barricader la monarchie constitutionnelle qu'il servait dans une petite citadelle au sein de cette vaste société, il mettait, selon une de ses expressions favorites, cette monarchie dans un grand et pressant péril, sans mieux servir les classes moyennes elles-mêmes. Il déposait dans la politique intérieure de la France nouvelle le germe d'inévitables conflits.

XI

La méprise n'était pas moins réelle et moins périlleuse dans la politique extérieure. M. Guizot a aimé la paix, il l'a défendue avec une passion infatigable sous M. Casimir Périer et quand il dirigeait lui-même les affaires étrangères de la France ; il en

a fait la condition essentielle et permanente de la monarchie de 1830 depuis le premier jour jusqu'au dernier, et, sans hésitation, il commençait par accepter la première nécessité de cette politique, c'est-à-dire par présenter à l'Europe une France sage, respectant les traités, désavouant toute intention de revenir sur l'œuvre de 1815, résistant à ses propres exaltations aussi bien qu'à l'appel des peuples soulevés au signal de la Révolution de juillet.

Le roi Louis-Philippe voulait la paix autant au moins que M. Guizot, et je n'ai pas envie d'affaiblir la valeur morale des sentiments qui animaient le roi et le ministre. L'un et l'autre avaient gardé le souvenir des déchainements de la force, des blessures faites à l'humanité et à la civilisation par vingt-cinq ans de guerre ; ils sentaient la puissance moralisatrice de la paix. Ils avaient de grandes et sérieuses raisons pour cela, et ce n'est plus aujourd'hui qu'on pourrait parler encore de la vieille blessure des traités de 1815, après des événements qui nous ont appris qu'il pouvait y avoir plus de danger à laisser abolir ces traités qu'à les laisser vivre.

Il n'est pas moins certain que cette politique ne tenait compte ni de quelques-uns des griefs les plus légitimes, ni de quelques-uns des instincts les plus vivaces de la France, et qu'en paraissant s'inspirer d'un intérêt immédiat de conservation, elle a été une cause perpétuelle de faiblesse pour la monarchie de juillet. En voulant donner à la Révolution de 1830 le caractère d'une puissance régulière, elle la désarmait trop, elle enchaînait trop son action,

elle ne faisait pas une part suffisante à un grand mouvement d'opinion, aux nécessités d'un rôle nouveau dans une situation nouvelle, et ce n'est pas seulement par elle-même, c'est surtout par la manière dont elle était entendue et expliquée que cette politique semblait mettre la révolution de Juillet en contradiction avec ses origines, avec l'inspiration nationale dont elle était la victorieuse expression.

M. Guizot ne se bornait pas à défendre la paix ; il voulait l'infliger comme une nécessité, comme une pénitence, comme une rançon de nos vieux péchés. Pour forcer la France à être sage, il se plaisait à lui montrer la coalition européenne toujours prête à se recomposer au premier signal, ce qui était vrai, mais ce qui était en même temps l'irritante révélation des hostilités contre lesquelles nous avions à nous débattre.

Ce n'était pas assez pour lui de démontrer que la politique française ne pouvait se lancer dans une guerre de propagande et accepter la solidarité de tous les mouvements révolutionnaires qui éclataient en Europe ; il fallait prouver que nous n'avions rien à voir dans tout cela, répudier toutes ces alliances avec les faibles et les opprimés. Il ne se contentait pas de se soumettre aux traités de 1815 comme à un fait existant et de dire, avec M. Thiers, qu'il fallait « les respecter et les détester ; » il voulait inculquer à la France cette idée qu'elle n'avait rien à regretter, rien à espérer, qu'elle se trouvait après tout dans la plus régulière et la plus honorable des situations. Les médecins, quand ils sont auprès d'un

malade un peu difficile, ont le soin d'envelopper les remèdes désagréables dans une capsule qui en atténue l'amertume ; M. Guizot faisait le contraire : il présentait à la France cette belle chose qui s'appelle la paix, enduite de toutes sortes d'amertumes à dévorer, de traités de 1815 à respecter, d'humiliants souvenirs à refouler. — M. Guizot a semblé toujours prendre un plaisir superbe à braver l'impopularité d'une contradiction avec un sentiment national auquel il ne s'associe pas, qu'il ne reconnaît que pour le corriger et le contenir, comme il se plaît aussi à rudoyer le sentiment révolutionnaire.

Je voudrais montrer par un saisissant exemple comment se produisent ces contradictions intimes, profondes, qui sont le plus souvent le résultat de toute une situation. Parmi ceux qui se sont intéressés à ces belles luttes parlementaires d'autrefois, qui ne se souvient d'une séance passionnée de la Chambre des députés qui venait rappeler tout à coup les scènes les plus orageuses de la Convention ?

C'était en 1844. Au milieu d'une discussion gravement commencée, dans laquelle on se proposait de *flétrir* quelques députés légitimistes qui s'étaient rendus à Londres pour voir M. le duc de Bordeaux, une flèche lancée d'une main sûre allait subitement atteindre M. Guizot en pleine poitrine. On lui reprochait par représailles un de ses actes de 1815, ce voyage qu'il avait fait à Gand pour porter au roi Louis XVIII les conseils des royalistes constitutionnels au moment où les armées étrangères étaient en marche contre la France. M. Guizot sentit le

coup, et aussitôt, dépouillant son caractère de ministre, descendant dans l'arène « personnellement, » comme il le disait, il relevait le défi au milieu d'une assemblée attentive et frémissante. « Je suis allé à Gand...., » dit-il. Au même instant éclatait un effroyable orage : les apostrophes, les injures, se croisaient dans l'air et enveloppaient l'orateur ; on l'accusait de trahison, on lui criait qu'il manquait de « sens national. » On envenimait chacune de ses paroles, chacune de ses actions ; on le menaçait presque. M. Guizot, cependant, ferme et immobile à la tribune, le regard fier, tenait tête à l'orage, accablant de temps à autre les interrupteurs de son dédain, et reprenant après chaque explosion sa phrase commencée : « Je suis allé à Gand ... » Pendant deux heures, le tumulte allait en croissant, la Chambre était dans un indescriptible état de fièvre.

Certes, dans cette scène, le beau rôle était moralement pour M. Guizot, qui seul à la tribune opposait à ce déchaînement un impassible courage, et beaucoup de ces interrupteurs étaient de simples sycophantes qui s'armaient d'un souvenir, d'un mot audacieusement maintenu, pour se donner à bon compte un air de patriotisme. Parmi eux, il devait y en avoir au moins quelques-uns bien lotis depuis, qui ont trouvé sans doute la France prodigieusement relevée vers les dernières années du second empire, et qui la trouvaient humiliée en 1844. Et cependant, à part ce côté moral, ces interrupteurs avaient pour eux un avantage ; dans leurs clameurs, il y avait un sentiment vrai, la révolte d'un instinct patriotique

ému d'une idée blessante, et c'était M. Guizot qui subissait les inconvénients d'une position difficile, qui avait tort parce qu'il ne tenait pas assez de compte d'une susceptibilité légitime. Il portait la peine de ces circonstances douloureuses qui ont fait vivre quelques-uns de nos contemporains dans des jours où ils se sont trouvés placés entre le patriotisme strict, instinctif, qui suit le drapeau jusque dans ses aventures les plus extrêmes, jusque dans ses folies, et cet autre patriotisme plus réfléchi, plus large, où entre un sentiment général de justice avec l'amour de la liberté.

M. Guizot s'est évidemment toujours senti de son origine dans ses idées sur la politique extérieure. Ce n'est pas qu'il ait été moins qu'un autre sensible à la grandeur de la France ; mais cette grandeur, il la comprenait autrement, en philosophe, en homme qui n'a jamais éprouvé certains frémissements, qui a toujours été plus préoccupé d'éviter les grands risques que de poursuivre les grands succès, et qui après les décevantes conquêtes d'autrefois n'entrevoit pour la France d'autre rôle, d'autre avenir qu'une paix tranquille et libre dans la limite des traités, à l'abri des dangereuses surexcitations de l'orgueil national.

XII

Ce que je veux remarquer dans cette manière de comprendre la politique extérieure aussi bien que la politique intérieure, c'est cette pensée de résistance à la double logique d'une révolution née

d'une réaction victorieuse de l'esprit national et de l'esprit libéral, c'est le danger de réduire le rôle de la France, — de la France de 1830, — à quelque chose qui ressemblait étrangement à de l'immobilité au dedans et au dehors, c'est enfin la disproportion entre une réalité assez modeste le plus souvent et l'éclat des maximes dont se recouvrait cette réalité. C'était une politique d'orateur encore plus que d'homme d'action.

L'art de M. Guizot était de considérer tout comme des incidents et de mépriser les incidents en les subordonnant à ce qu'il appelait, dans un langage un peu solennel, « la bonne politique.... », la grande politique. » Son idée fixe, c'était de maintenir la paix entre les éléments qui s'agitaient autour de lui, et, quand il avait maintenu la paix, de croire qu'il avait tout gagné; son malheur était de ne rien voir au delà d'un cercle officiel et légal, et de se créer ainsi une atmosphère artificielle, où il se faisait illusion à lui-même par ses succès de parole.

M. Guizot se trompait. Tandis qu'il passait sa vie à mettre le pied sur des étincelles, les grands incendies se préparaient. Au moment où il se reposait sur une majorité législative incontestable, il voyait le pays lui échapper sans comprendre comment s'accomplissait ce mouvement. Il s'en faisait si peu l'idée que quelques mois à peine avant 1848, pressé sur une médiocre question de réforme électorale, et entendant un député s'écrier que le jour du suffrage universel viendrait, il prononçait ces étranges paroles : « Non, il n'y a pas de jour pour le suffrage

universel; il n'y a pas de jour où toutes les créations humaines puissent être appelées à exercer des droits politiques! La question ne mérite pas que je me détourne en ce moment de celle qui nous occupe.... »

Penchant naturel d'un grand esprit confiant et optimiste, volontiers dogmatique et affirmatif, parce qu'il est peu porté à croire qu'il se trompe, et toujours prêt à relever ses actes, même ses contradictions, par quelque parole superbe! Je ne sais s'il y a un plus curieux exemple de cette disposition intime de M. Guizot que ce qu'il dit de la coalition de 1839, de cette campagne où il s'alliait à tous ses adversaires de la veille pour abattre le ministère de M. Molé. « C'était un vrai gouvernement libre que j'avais à cœur de fonder.... Dans mon élan vers ce but, ma faute fut de ne pas tenir assez de compte du sentiment qui dominait dans mon camp politique et de ne consulter que mon propre sentiment et l'ambition de mon esprit plutôt que le soin de ma situation : faute assez rare de nos jours, et que, pour dire vrai, je me pardonne en la reconnaissant. » Et voilà justement ce qui s'appelle un vrai doctrinaire, se pardonnant volontiers ses fautes à lui-même, traitant du même coup lestement ses amis, en relevant d'un grand mot le but qu'il poursuivait et qui a été si bien atteint!

En réalité, M. Guizot reste dans l'histoire de notre temps le type supérieur d'une génération qui a rempli la scène. Il a grandi avec elle, il a été un de ses guides, et jusque dans sa vigoureuse vieillesse, il

a montré ce qu'il y avait en elle de puissance et de séve. C'est assurément la génération la plus féconde après celle de 1789. Elle avait pour elle la supériorité de l'esprit, le sentiment libéral, l'activité, l'habileté, tous ces dons enfin des générations qui ont leur fortune à faire. C'est par elle que le régime parlementaire a été fondé et qu'il a vécu. Elle a régné dans la littérature et dans la politique pendant trente ans et plus, et même jusque dans ces derniers temps, comme sa devancière de 1789, elle a gardé dans la diversité des succès et des talents je ne sais quels traits communs, je ne sais quelle originalité marquée à l'effigie d'une époque. Ce sont les fils du régime parlementaire.

Ne vous est-il jamais arrivé de vous trouver dans une réunion où se rencontraient quelques-uns de ces hommes d'il y a trente ans? Insensiblement, presque involontairement, ils allaient les uns vers les autres, ils finissaient par se rejoindre; on pouvait les reconnaître à leur geste, à leur pose, à leur manière de parler; ils faisaient encore des discours, quelquefois ils se complimentaient mutuellement sur leurs œuvres. On sentait qu'ils étaient de la même race et du même temps. Exilés de la scène publique, ils ne se sont pas reposés; ils ont retrouvé au contraire une ardeur nouvelle, ils ont gardé surtout ce beau feu libéral qui enflamma leur jeunesse.

C'était une génération essentiellement intelligente, ayant tout ce qui vient de l'intelligence. Il ne lui a manqué que l'art de faire durer ce qu'elle avait créé, l'art de se préparer des successeurs pour continuer

son œuvre. Différente de cette race dont parle le mot latin, *prolem sine matre creatam*, elle a été, elle, une race ayant une mère, la plus grande des mères, la génération de 1789, et n'ayant pas de descendance. C'est là ce qui lui a manqué en effet. Elle n'a pas eu ce je ne sais quoi de maternel, cette force de sympathie, cette chaleur féconde qui donne la vie à une génération nouvelle. Elle n'a pas aimé assez ses successeurs, et après avoir tout remué, tout tenté et même tout réalisé un moment, elle a vu périr subitement une fortune en apparence si prospère et si belle. Elle a laissé une œuvre à recommencer. M. Guizot, disais-je, est resté un des types de cette forte et brillante race parlementaire qui est née ou a commencé de poindre sous l'Empire, qui a grandi sous la Restauration, qui s'est déployée sous la monarchie de 1830, et c'est justement un des traits de cette grande carrière de résumer toutes les vicissitudes de cette fortune, d'avoir touché à tous les gouvernements, de s'être déroulée dans son énergique *ligne droite* au milieu de toutes les révolutions, de toutes les tentatives, à travers lesquelles la France n'a cessé de poursuivre un idéal politique qu'elle cherche encore.

Une chose est certaine, et j'ose dire qu'elle se dégage de toutes ces vicissitudes publiques dont la carrière de M. Guizot est le vivant reflet. Depuis que la France est à la poursuite d'une politique faite pour mettre en équilibre ses désirs et ses intérêts, ses impatiences d'action et sa sécurité, elle a tout essayé, elle a tout connu, et elle n'a pas eu de bon-

heur. Elle est la brillante et ingénieuse victime d'une fatalité qui s'acharne à chacune de ses espérances pour la ruiner, et qui ne lui laisse entrevoir de temps à autre un meilleur destin que pour la rejeter aussitôt dans toutes les anxiétés de ses dramatiques aventures à travers tous les régimes. Il y a eu des gouvernements qui lui ont donné de la gloire militaire plus qu'elle n'en voulait, jusqu'à l'excès, mais qui lui ont refusé la liberté. Il y a eu d'autres gouvernements qui lui ont donné la liberté sans se préoccuper peut-être assez des généreux tourments de grandeur nationale qui l'agitent sans cesse; il y en a eu même qui ne lui ont donné ni la liberté ni la gloire, et qui n'ont pas moins fait leur temps. Chacun a porté la peine de ce qui lui manquait, et c'est le pays qui a payé pour tous.

Il y a un gouvernement qui est dans le génie comme dans l'histoire de la France, et auquel elle paiera de durer, c'est celui qui lui assurera une mesure de grandeur nationale et de liberté où elle puisse se déployer dans sa virilité sans menacer les autres et sans se menacer elle-même.

III

LE LIBÉRALISME CATHOLIQUE

M. DE MONTALEMBERT

I

Dans les mêlées de notre siècle, le spectacle le plus curieux n'est peut-être point celui des événements au cours mobile et tourbillonnant; c'est plutôt le spectacle de ce que deviennent les idées et les hommes eux-mêmes, personnifications de ces idées, de ce que deviennent les âmes et les caractères dans leurs métamorphoses, dans leurs luttes avec cette réalité qui les presse, qu'ils dominent ou qu'ils subissent. C'est l'élément passionné et vivant des affaires humaines.

A toute époque, il y a eu des hommes qui ont imprimé le sceau d'une éclatante personnalité aux mouvements généraux dont ils ont été les instruments ou les guides. Notre temps plus que tout autre a vu surgir une nature d'hommes exerçant un nouveau genre d'action au nom de l'intelligence souveraine, gouvernant par la parole, organisant des partis pour les mener au combat et possédés de l'ambition élevée d'avoir toujours raison devant

heur. Elle est la brillante et ingénieuse victime d'une fatalité qui s'acharne à chacune de ses espérances pour la ruiner, et qui ne lui laisse entrevoir de temps à autre un meilleur destin que pour la rejeter aussitôt dans toutes les anxiétés de ses dramatiques aventures à travers tous les régimes. Il y a eu des gouvernements qui lui ont donné de la gloire militaire plus qu'elle n'en voulait, jusqu'à l'excès, mais qui lui ont refusé la liberté. Il y a eu d'autres gouvernements qui lui ont donné la liberté sans se préoccuper peut-être assez des généreux tourments de grandeur nationale qui l'agitent sans cesse; il y en a eu même qui ne lui ont donné ni la liberté ni la gloire, et qui n'ont pas moins fait leur temps. Chacun a porté la peine de ce qui lui manquait, et c'est le pays qui a payé pour tous.

Il y a un gouvernement qui est dans le génie comme dans l'histoire de la France, et auquel elle paiera de durer, c'est celui qui lui assurera une mesure de grandeur nationale et de liberté où elle puisse se déployer dans sa virilité sans menacer les autres et sans se menacer elle-même.

III

LE LIBÉRALISME CATHOLIQUE

M. DE MONTALEMBERT

I

Dans les mêlées de notre siècle, le spectacle le plus curieux n'est peut-être point celui des événements au cours mobile et tourbillonnant; c'est plutôt le spectacle de ce que deviennent les idées et les hommes eux-mêmes, personnifications de ces idées, de ce que deviennent les âmes et les caractères dans leurs métamorphoses, dans leurs luttes avec cette réalité qui les presse, qu'ils dominent ou qu'ils subissent. C'est l'élément passionné et vivant des affaires humaines.

A toute époque, il y a eu des hommes qui ont imprimé le sceau d'une éclatante personnalité aux mouvements généraux dont ils ont été les instruments ou les guides. Notre temps plus que tout autre a vu surgir une nature d'hommes exerçant un nouveau genre d'action au nom de l'intelligence souveraine, gouvernant par la parole, organisant des partis pour les mener au combat et possédés de l'ambition élevée d'avoir toujours raison devant

l'opinion du monde. La politique est devenue ainsi une arène ouverte à l'esprit et à l'éloquence, où toutes les idées et tous les systèmes se sont vus en face, où la discussion a été le premier moyen d'action, comme elle a été le vigoureux stimulant de tous les talents, et où les hommes eux-mêmes ont contracté au feu de ces luttes un caractère particulier, une originalité indélébile qui a été le signe commun de toute une génération singulièrement divisée dans ses tendances.

On reconnaît facilement ces hommes, je parle des plus grands, de ceux qui ont été l'honneur d'un temps et de ceux-là uniquement : ils ont eu l'amour et le respect de la parole, ils ont cru en elle jusque dans ses désastres ; ils ont été la brillante représentation de l'alliance de l'esprit littéraire et de l'esprit politique, de cette vie de discussion qui a été pour eux comme pour leurs contemporains une véritable fascination ; ils ont gardé jusque dans leurs divisions je ne sais quel air de famille, je ne sais aussi quel geste de contestation permanente et de domination spirituelle. Grande génération qui, par sa puissance et par ses faiblesses aussi bien que par la variété des physionomies, a offert le spectacle le plus vivant et le plus instructif de toutes les manifestations de l'esprit appliqué au maniement de tous les intérêts du monde !

Je me suis demandé quelquefois ce que représentait réellement M. le comte de Montalembert dans les rangs de cette génération où il était un des plus jeunes, dans cette profusion d'éloquence qui a jeté

un si vif éclat sur la France, et je rouvrais l'histoire, une histoire devenue presque légendaire, quoique elle ne date point encore de bien loin.

II

Il y a plus de trente ans, au lendemain de la révolution de Juillet, au milieu de cette effervescence d'un peuple encore chaud du combat et tout enivré de l'esprit d'insurrection, trois jeunes hommes, dont deux étaient promis à la célébrité et dont l'un avait à peine vingt ans, se trouvaient tout à coup les héros d'un épisode singulier. Sous l'inspiration d'un prêtre éloquent dont ils n'avaient sans doute ni le génie ni l'accent d'apôtre, mais qu'ils ne devaient pas suivre aussi dans l'excès de ses emportements, ces jeunes hommes se faisaient les serviteurs ardents et dévoués d'une œuvre qui n'avait rien de vulgaire.

En présence d'une révolution victorieuse qui abattait les croix et profanait les églises, ils relevaient le drapeau de la religion offensée et violée ; en présence de la réaction d'impopularité qui soufflait contre le clergé suspect de complaisance et de regret pour la monarchie déchue, ils essayaient d'affranchir l'Église de toute solidarité avec la politique, avec tous les pouvoirs humains ; cette liberté enfin dont tout le monde parlait, que tout le monde croyait avoir conquise, ils la revendiquaient entière, absolue pour leur foi, en s'efforçant de communiquer au catholicisme un esprit nouveau de sym-

pathie pour toutes les causes populaires et nationales.

C'était un rajeunissement qu'ils tentaient par la liberté, par une sorte de rupture avec les traditions politiques du catholicisme, en se ralliant à la charte sortie des pavés de Juillet, mais aussi en prétendant dégager de cette charte même toutes les conséquences d'émancipation universelle, pour opposer aux doctrines révolutionnaires régnantes un idéal catholique inattendu. Et pour entrer tout de suite dans leur rôle de confesseurs de la foi nouvelle, ces jeunes néophytes, disciples de Lamennais, coopérateurs du journal *l'Avenir*, se firent *maîtres d'école*; ils prirent ce nom d'une simplicité pleine d'orgueil.

Dans une petite chambre de la rue des Beaux-Arts, ils ouvrirent une école gratuite où ils rassemblèrent quelques enfants, se mettant en révolte contre l'Université, exclusivement investie jusque-là du droit d'enseigner, contre les lois et les décrets que les pouvoirs nouveaux ne se hâtaient pas d'abroger. Leur ambition était d'opposer une instruction catholique et libre à l'instruction universitaire, qu'ils signalaient comme une œuvre d'impiété, de corruption et de despotisme. Le commissaire de police survint, l'école fut dispersée après deux jours d'existence, et ces instituteurs d'une nouvelle espèce étaient tout près de paraître en délinquants devant un simple tribunal correctionnel, lorsque, par la mort de son père, l'un de ces jeunes accusés devenait à l'improviste comme un personnage de l'État,

un pair de France. C'était le dernier-né de la pairie héréditaire, qui allait être brisée.

La cause se trouvait ainsi renvoyée devant la plus haute juridiction, ayant pour défenseurs ce nouveau pair de vingt ans, M. le comte Charles de Montalembert lui-même, et son compagnon de guerre, M. l'abbé Lacordaire. M. de Montalembert, pour ne parler que de lui, entra, à vrai dire, dans la vie politique par la porte dorée, — transformé en personnage public avant d'avoir vécu, ayant le privilège de fixer sur lui tous les regards avant d'avoir rien fait, se croyant peut-être presque un martyr parce qu'il avait l'occasion de faire retentir sa jeune éloquence devant une Chambre des pairs toute prête à applaudir l'accusé, et s'avancant entre ces deux illustres clientes qu'il couvrait de son expérience de vingt ans, la religion et la liberté!

Ce n'est pas seulement pour raviver le souvenir du lendemain d'une révolution effacée par d'autres révolutions que je rappelle cet épisode. C'est l'entrée en scène d'un homme fait pour la lutte et qui a vécu par la lutte, d'un homme qui a pu dire en un jour de trêve, sans se repentir et surtout sans promettre de désarmer: « J'ai fait la guerre et je l'ai aimée. » Ce discours même, par lequel M. de Montalembert commençait devant la Chambre des pairs une carrière où tout prend naturellement l'allure oratoire, le peint déjà tout entier. Ce jeune homme, qui a pu inscrire depuis au frontispice de ce qu'il appelle ses *œuvres* ce mot caractéristique: *Qualis ab incepto!* Ce jeune homme a déjà l'imperturbable

assurance, l'âpreté au combat, l'emportement de la passion, le trait mordant, le dédain de ses adversaires et je ne sais quelle aisance dans l'invective qui devient un signe de caractère.

N'y avait-il cependant que la foi religieuse et la passion de la liberté dans cette mise en scène un peu apprêtée de l'école gratuite et dans cette virulente harangue adressée à la Chambre des pairs ? Il y avait aussi de cette ardeur d'imagination qui était partout alors et de ce goût des nouveautés qui se traduisait en littérature par le romantisme.

M. de Montalembert était un romantique du catholicisme et de la politique, associant dans son amour l'autorité religieuse, la liberté illimitée, les monuments chrétiens, les légendes catholiques, la poésie nouvelle, les peuples en insurrection pour leurs droits, les nationalités opprimées, et confondant dans sa haine vigoureuse l'Université sceptique, les traditions révolutionnaires, ce qu'il appelait les « légalités liberticides, » les despotes, les courtisans, l'art frivole et païen, le vandalisme s'abattant sur les cathédrales gothiques ; mais amour et haine, c'est toujours la lutte, et je ne m'étonne pas qu'on ait pu entendre M. de Montalembert dire de lui-même : « Je serai toujours un ultra, » — un ultra même quand il sera modéré. C'est un lutteur, dis-je.

III

Ainsi se révèle M. de Montalembert dans les œuvres qu'il a recueillies, fragments dispersés au hasard d'une carrière qui trouve son unité moins dans le lien et la consistance des opinions que dans l'indépendante originalité d'un talent qui imprime son caractère à tout ce qu'il remue, à tout ce qu'il évoque. Ce qui apparaît dans ces pages, qui sont le perpétuel commentaire d'un temps, ou, si l'on veut, un épisode de ce temps, ce n'est ni un écrivain, ni un politique, ni un libéral, ni même peut-être un simple catholique ; c'est un homme dans l'acception la plus vivante du mot ; c'est une nature impétueuse et fière, frémissante et hautaine, qui n'a trop souvent de la politique que le goût, du libéralisme que l'humeur militante, de la religion que l'ardeur provocatrice, et chez qui tous ces éléments se fondent, se combinent sous le sceau d'une sincérité passionnée.

Lorsque M. de Montalembert, en rejetant un regard sur cette vie publique qu'il a parcourue avec éclat, en s'interrogeant lui-même sur ce qu'il a voulu, aimé et espéré, cherche dans le passé la trace lumineuse des Fénelon, des Montesquieu, des Royer-Collard, des Casimir Perier, des Tocqueville, et se met humblement à la suite de cette élite, il se trompe ; il n'est point de cette famille, pas plus que de celle de Chateaubriand et de madame de Staël. Ce n'est point un écrivain, et il pourrait bien y avoir

quelque lueur de vérité dans ce qu'il dit lui-même de ses œuvres : « Ma renommée littéraire aura beaucoup plus à perdre qu'à gagner à cette résurrection trop fidèle de mon passé. »

Ce n'est pas qu'entre ces deux dates de sa vie intellectuelle, marquées par l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie et les Moines d'Occident*, M. de Montalembert n'ait multiplié les essais, les fragments, les brochures, les livres, et que dans cette multitude d'écrits il n'y ait souvent un souffle de généreuse éloquence, des traits d'une vigoureuse inspiration et d'une grâce originale et fière. Il échappe plus d'une fois à M. de Montalembert des pages d'une réelle puissance d'émotion ou d'ironie. Ce qui lui manque, c'est la conception, c'est l'instinct véritable des conditions de l'art littéraire. Il subit la passion du moment, et l'éclat de la verve couvre ce qu'il y a de confusion dans la marche des idées ou dans la proportion des tableaux. D'ailleurs cette préoccupation désintéressée de l'art a-t-elle à ses yeux une grande valeur ? Quand il écrit sur Saint-Simon, est-ce bien à Saint-Simon et à son époque qu'il songe ? Il est tel fragment sur madame de Maintenon où le sentiment de toute nuance disparaît, et qui ne semble combiné que pour aboutir tout à coup à l'apothéose d'un contemporain de ses amis.

L'auteur de l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, de cette légende d'un intérêt un peu effacé, n'est donc point rigoureusement un écrivain, ou il ne l'est que par saillies, par éclairs, et il n'est pas non

plus un politique. Il n'a ni la netteté, ni le coup d'œil, ni le sens de la réalité d'un homme d'État accoutumé à manier les ressorts complexes des affaires humaines. Observateur sagace et émouvant des situations, il ne laisse pas entrevoir un sentiment bien exact de ce qui est possible. Il ne se défend pas absolument de toute chimère, et je ne pense pas qu'il offre comme le dernier mot de ses théories constitutionnelles l'idée qu'il émettait récemment de créer une pairie élue, comme en Prusse, par les propriétaires *centenaires*, en d'autres termes, par les propriétaires possédant leurs terres depuis cent ans, ce qui ne laisserait pas bientôt de devenir difficile en France, et relèguerait le régime constitutionnel au rang des utopies ou des exhumations archéologiques, s'il était à ce prix. La chimère rétrospective et l'absolu sont trop souvent les pièges de cet esprit brillant, qui échappe aux difficultés pratiques et se jette hors de la réalité.

M. de Montalembert n'est donc par sa nature ni un écrivain aux conceptions réfléchies, ni un politique au conseil juste et prévoyant ; c'est un orateur. La passion de la lutte est le fond chez lui ; l'arme, la forme de l'action et de la pensée, c'est le discours, et même quand il écrit des brochures, des essais ou des lettres, on dirait encore l'orateur enivré du combat, cherchant à communiquer sa passion ou enfonçant le trait d'une main accoutumée au geste des tribunes. C'est un partisan de la parole, indépendant et assez indiscipliné, tenant la campagne pour lui-même, harcelant l'ennemi, se

plaisant à ces hardies et brillantes aventures de l'éloquence d'où il revient quelquefois vaincu et blessé, mais sans cesser d'aimer le combat. Et ces œuvres elles-mêmes rassemblées aujourd'hui, que sont-elles ? Ce sont moins des œuvres que des documents pour servir à l'histoire d'un esprit plein de feu. Elles sont comme un miroir brisé où se reflète encore une des physionomies les plus originales de ce temps.

IV

L'originalité réelle de M. de Montalembert dans cette vie publique de trente ans, où il a figuré toujours en acteur intrépide, c'est d'avoir été, comme orateur, le *leader* du catholicisme transformé en parti, d'avoir pris cette grande religion politiquement humiliée et vaincue au lendemain de la révolution de 1830 pour la ramener aux luttes du siècle, pour la faire entrer avec lui dans les conseils parlementaires ouverts à son adolescence ; c'est d'avoir été le promoteur étincelant de verve de cette alliance nécessaire et pourtant toujours fuyante de la religion et de la liberté, de cette co-existence indépendante des pouvoirs, formulée depuis dans un mot devenu fameux : « L'Église libre dans l'État libre. »

Ce rôle lui était inspiré par sa croyance de chrétien ; il s'offrait à lui, si l'on veut, par un mouvement intérieur de réaction contre les insultes dont il avait vu sa foi assaillie dans une heure d'égare-

ment. « Si l'on me demandait, disait-il plus tard devant la Chambre des pairs, à quelle occasion se sont ancrées dans mon âme ces convictions, je dirais que ce fut en ce jour où, il y a quatorze ans, je vis la croix arrachée du fronton des églises de Paris, traînée dans les rues et précipitée dans la Seine aux applaudissements d'une foule égarée. Cette croix profanée, je la ramassai dans mon cœur, et je jurai de la servir et de la défendre. »

Ce rôle tout d'inspiration allait aussi merveilleusement à ses instincts de gentilhomme, à sa nature impatiente d'agir et rebelle aux jougs vulgaires. En le plaçant dans une position exceptionnelle, en dehors et au-dessus des combinaisons, des coalitions et des manœuvres de la simple politique, il lui donnait une grande prise sur les faiblesses du temps. Il lui assurait le double avantage de paraître plus libéral que ceux qui avaient cru faire une révolution au nom de la liberté, et de s'armer de la plus grande force morale qui gouverne les hommes, d'être plus conservateur que les conservateurs politiques.

Accusé la veille pour avoir voulu être maître d'école malgré les constitutions universitaires, M. de Montalembert entra dans cette carrière avec la fougue d'une âme formée aux brûlantes polémiques du journal *l'Avenir*, d'un esprit qui, même après avoir refusé de suivre Lamennais jusque dans ses scissions avec Rome, a gardé toujours la marque de ces impressions premières, et il faut se rappeler le temps, les choses et les hommes pour se faire

une idée de ce qu'il a pu y avoir d'étrangement original à un certain moment dans cette verdeur de jeunesse se produisant au sein d'une assemblée grave et sénatoriale, dans cet accent de néophyte retentissant devant des législateurs guéris de tous les entraînements, dans cette ardeur de *filz des croisés* s'adressant à des *filz de Voltaire*, à des libéraux de 1789. M. de Montalembert avait un rôle à part au Luxembourg par sa jeunesse comme par la nature de ses opinions.

Ce n'était point un légitimiste malgré ses traditions aristocratiques. Il n'avait que des sympathies pour les peuples, pour la révolution de juillet, pour la Belgique affranchie, pour la Pologne insurgée et vaincue, pour l'Allemagne « vexée, garrottée dans sa liberté par des princes parjures, » pour l'Italie elle-même devenue « un enfer politique et intellectuel. » Il reconnaissait entièrement le principe de la souveraineté nationale, et comparait un jour la légitimité monarchique telle que l'absolutisme l'avait faite au principe turc.

Ce n'était point non plus un conservateur de l'ordre nouveau. Il combattait d'une parole ardente les restrictions de liberté de la monarchie de 1830, et surtout sa politique extérieure. Avant de porter le dédain de cette politique à la Chambre des pairs, il écrivait cette introduction des *Pèlerins polonais* de Mickiewicz qu'il a supprimée depuis dans ses *œuvres* et qui n'existe pas moins, où il parle de la France avilie, « des tristes êtres qui la gouvernent,.... des lâches qui ont tenté de déshonorer notre révolution

pour la mieux confisquer à leur profit,.... de l'ignominie qui s'accroît chaque jour.... » M. de Montalembert cependant n'était point, d'un autre côté, de ce qu'on appelait alors le parti du mouvement, l'opposition. Nul parti ne lui semblait plus imbu de tous les préjugés, de toutes les passions, de toutes les jalousies révolutionnaires. C'était à ses yeux un faux libéralisme qu'il accablait de sarcasmes et qu'il représentait comme une étape vers le radicalisme purement anarchique et despotique.

Placé entre tous les camps, M. de Montalembert n'appartenait réellement à aucun d'eux. C'était un jeune tribun catholique, seul d'abord, puis cherchant bientôt le retentissement et l'appui au dehors, s'emparant de la direction du clergé et de l'épiscopat lui-même en paraissant lui obéir, organisant des comités, promulguant des manifestes, formant et disciplinant un parti pour le conduire à la conquête de toutes les libertés de l'Eglise : liberté de l'enseignement, liberté de la charité, liberté des rapports avec Rome, liberté d'association et des ordres monastiques. Il revendiquait, en un mot, la liberté du bien, puisque la liberté du mal existait, pour me servir d'une de ses expressions.

Ce fut une campagne habilement conduite, et c'est dans cette campagne, dont l'épisode le plus saillant est la discussion d'une loi sur la liberté de l'enseignement en 1844, que M. de Montalembert apparaît réellement dans son rôle de *leader* du catholicisme, ne laissant jamais tomber le combat, ne négligeant aucun moyen d'action, prodiguant la passion hau-

taine et la verve incisive, défendant l'Église sans doute, mais invoquant surtout la charte, le droit commun, la liberté, et agrandissant chaque jour sa position par des incursions dans la politique générale, par les saillies d'un vif sentiment patriotique toutes les fois que s'élevaient des questions d'honneur ou d'intérêt national.

Je ne veux pas suivre M. de Montalembert dans les accidents multipliés de cette vie laborieuse et émouvante de parlement dont il subit l'attrait vainqueur, et où la défaite n'est rien pour lui tant qu'il garde l'espoir de combattre encore par la parole.

Ce *leader* catholique, comme je l'appelais, a connu tous les enivres de la lutte; il a succombé au piège des thèses absolues, des injustices faciles, et plus d'une fois il a compromis, par les excès d'une tactique passionnée, la cause qu'il voulait servir. Faire notamment du catholicisme un parti, c'était peut-être bien le diminuer; c'était l'exposer aux scissions, aux déchirements, aux chocs d'influences, à la variable fortune de tous les partis politiques. Il y avait dans cette tentative ce que M. Dupanloup, censurant l'*Univers*, a un jour appelé l'idée presbytérienne d'un gouvernement laïque de l'Église à côté du vrai gouvernement de l'épiscopat. L'auteur des *Moines d'Occident* avouait plus tard quelques-unes de ses erreurs du temps passé avec une candeur d'athlète vaincu qui ne demandait pas mieux

que de reporter ses coups sur d'autres ennemis et même sur quelques-uns de ses anciens amis.

Et pourtant dans cette succession de discours où tant d'autres questions supérieures viennent se grouper autour de la question religieuse elle-même, à considérer cet ensemble animé de vues et d'idées que le geste achevait autrefois, n'est-il pas plus d'un point où l'orateur catholique a eu raison, a moralement vaincu en quelque sorte? M. de Montalembert était dur pour la politique extérieure de la monarchie de 1830, témoin le jour où, après avoir rappelé le mot de Louis XIV disant que le roi d'Angleterre et son chancelier connaissaient ses forces, mais ne connaissaient pas son cœur, il ajoutait en s'adressant au gouvernement : « Aujourd'hui c'est tout le contraire. Le roi d'Angleterre et son chancelier ou ceux qui le représentent dans le monde ne connaissent pas nos forces; ils ne savent pas tout ce qu'il y a encore d'énergie, de vigueur dans cette nation mécontente, ils ne savent pas tout ce que l'union des partis et des colères refoulées produira dans ce pays, quand il aura cessé de subir l'influence du narcotique que vous lui administrez; mais ce qu'ils connaissent trop bien, c'est le cœur de ceux qui nous gouvernent : c'est là le secret de leur force et le secret de notre faiblesse. » Dans cette dureté même cependant, il y avait un fier sentiment de patriotisme. M. de Montalembert avait la passion sincère de la grandeur nationale, l'effroi de voir la France amoindrie. Il redoutait pour le régime constitutionnel le péril d'une politique affectant trop

taine et la verve incisive, défendant l'Église sans doute, mais invoquant surtout la charte, le droit commun, la liberté, et agrandissant chaque jour sa position par des incursions dans la politique générale, par les saillies d'un vif sentiment patriotique toutes les fois que s'élevaient des questions d'honneur ou d'intérêt national.

Je ne veux pas suivre M. de Montalembert dans les accidents multipliés de cette vie laborieuse et émouvante de parlement dont il subit l'attrait vainqueur, et où la défaite n'est rien pour lui tant qu'il garde l'espoir de combattre encore par la parole.

Ce *leader* catholique, comme je l'appelais, a connu tous les enivres de la lutte; il a succombé au piège des thèses absolues, des injustices faciles, et plus d'une fois il a compromis, par les excès d'une tactique passionnée, la cause qu'il voulait servir. Faire notamment du catholicisme un parti, c'était peut-être bien le diminuer; c'était l'exposer aux scissions, aux déchirements, aux chocs d'influences, à la variable fortune de tous les partis politiques. Il y avait dans cette tentative ce que M. Dupanloup, censurant l'*Univers*, a un jour appelé l'idée presbytérienne d'un gouvernement laïque de l'Église à côté du vrai gouvernement de l'épiscopat. L'auteur des *Moines d'Occident* avouait plus tard quelques-unes de ses erreurs du temps passé avec une candeur d'athlète vaincu qui ne demandait pas mieux

que de reporter ses coups sur d'autres ennemis et même sur quelques-uns de ses anciens amis.

Et pourtant dans cette succession de discours où tant d'autres questions supérieures viennent se grouper autour de la question religieuse elle-même, à considérer cet ensemble animé de vues et d'idées que le geste achevait autrefois, n'est-il pas plus d'un point où l'orateur catholique a eu raison, a moralement vaincu en quelque sorte? M. de Montalembert était dur pour la politique extérieure de la monarchie de 1830, témoin le jour où, après avoir rappelé le mot de Louis XIV disant que le roi d'Angleterre et son chancelier connaissaient ses forces, mais ne connaissaient pas son cœur, il ajoutait en s'adressant au gouvernement : « Aujourd'hui c'est tout le contraire. Le roi d'Angleterre et son chancelier ou ceux qui le représentent dans le monde ne connaissent pas nos forces; ils ne savent pas tout ce qu'il y a encore d'énergie, de vigueur dans cette nation mécontente, ils ne savent pas tout ce que l'union des partis et des colères refoulées produira dans ce pays, quand il aura cessé de subir l'influence du narcotique que vous lui administrez; mais ce qu'ils connaissent trop bien, c'est le cœur de ceux qui nous gouvernent : c'est là le secret de leur force et le secret de notre faiblesse. » Dans cette dureté même cependant, il y avait un fier sentiment de patriotisme. M. de Montalembert avait la passion sincère de la grandeur nationale, l'effroi de voir la France amoindrie. Il redoutait pour le régime constitutionnel le péril d'une politique affectant trop

l'amour de la paix, laissant du malaise au cœur de la France, et il a pu croire depuis que les événements ne lui avaient pas donné absolument tort.

M. de Montalembert était au fond dans la vérité et dans la justice lorsqu'il s'élevait contre le monopole dictatorial de l'état enseignant, et réclamait une part de soleil pour la liberté de l'éducation. Il n'avait point tort lorsqu'il montrait l'incompatibilité entre cette foule de décrets, lois et ordonnances, traditions de tous les despotismes, et le principe du régime constitutionnel. Il avait raison lorsqu'il signalait sans cesse le danger des excès de la centralisation et de l'omnipotence de l'État se substituant partout à l'initiative individuelle. M. de Montalembert enfin avait une vue juste des conditions morales du temps dans son idée essentielle de la réconciliation de la religion et de la liberté, quand il démontrait que la religion avait besoin de la liberté pour reconquérir son ascendant sur les âmes, et que la liberté elle-même avait besoin de la religion pour s'affermir, que son plus redoutable ennemi était le radicalisme révolutionnaire.

C'était l'inspiration des discours et des polémiques de M. de Montalembert; mais, en s'inspirant de ces idées, il leur donnait je ne sais quel caractère exclusif, agressif, et c'est ce qui faisait de son éloquence une sorte d'excentricité brillante se perdant avec un inutile fracas sous ces paisibles ombrages du Luxembourg dont il parlait plus tard.

Il y eut pourtant une heure où, ces facultés d'orateur grandissant et la situation se transformant en

même temps, M. de Montalembert arrivait à être tout à coup non plus seulement le chevalier intrépide et aventureux des droits de l'Église, mais l'observateur énergique, émouvant et inexorable de tout un ordre nouveau de crises publiques, l'orateur d'une société en détresse. Par une coïncidence curieuse, M. de Montalembert lui-même avait la fortune de faire entendre le cri d'alarme de la civilisation dans ce discours sur la Suisse et la guerre du *Sonderbund*, qui transportait la pairie d'enthousiasme aux premiers jours de 1848, et qui était comme le prologue retentissant d'un drame inattendu pour l'Europe tout entière, d'une carrière nouvelle d'éloquence pour le chef du parti catholique. M. de Montalembert se méprenait peut-être un peu sur la portée générale de ces événements de la Suisse : il exagérait un peu le sens de ce duel intérieur de la Suisse radicale et de la Suisse catholique; mais dans ce travail d'unité et de révolution devant lequel pliaient l'indépendance locale, le droit, l'esprit religieux des petits cantons, à la lueur de cet incendie allumé à nos portes, il voyait le signal d'une invasion nouvelle de barbarie, la menace d'une éclipse possible de la liberté.

Passion indignée, ironie sanglante, amertume, sarcasme, tout se mêlait dans ce discours lancé contre un ennemi qui cette fois était l'ennemi commun et dont on sentait l'approche. Ce n'était plus une doléance religieuse et catholique, c'était une défense de l'ordre, de la paix, de la liberté surtout. « Savez-vous, disait-il par une sorte de pressenti-

ment enflammé, ce que le radicalisme menace le plus? Ce n'est pas au fond le pouvoir : le pouvoir est une nécessité de premier ordre pour toutes les sociétés; il peut changer de main, mais tôt ou tard il se retrouve debout; il ne périt jamais tout entier. Ce n'est pas même la propriété : la propriété aussi peut changer de main, mais je ne crois pas encore à son anéantissement ou à sa transformation. Savez-vous ce qui peut périr chez tous les peuples? C'est la liberté. Ah! oui, elle périt, et pendant de longs siècles elle disparaît. Et pour ma part je ne redoute rien tant dans le triomphe de ce radicalisme que la perte de la liberté.... » Il faut se souvenir que nul n'avait parlé jusque-là ce langage, qu'on était à la veille de février, et que la société tout entière, bien qu'agitée à la surface, dormait encore dans une sécurité trompeuse, désarmée bien moins de moyens de défense matérielle que de vigilance morale.

C'est peut-être le plus beau jour de la vie parlementaire de M. de Montalembert, ce jour exceptionnel de la vie de tout homme sur lequel tombe le rayon du soleil. Un mois après, quelques-uns de ces grands traits prophétiques étaient des réalités. Ce qui faisait à cette époque de M. de Montalembert un des chefs naturels de ce grand parti, ou, pour mieux dire peut-être, de cet énergique amalgame de forces conservatrices organisé en désordre au sein du désordre universel, dans la débâcle des sociétés européennes, c'est que plus que tout autre il sentait palpiter en lui cet instinct du péril commun né de l'habitude de suivre les événements à la lumière de

la foi religieuse. Un ordre nouveau de problèmes surgissait où toute la puissance de l'idée chrétienne n'était pas de trop pour aider à la défense de la civilisation.

Quel était le sens de cette révolution qui venait d'éclater? Était-ce une surprise, un coup de fortune improvisé par la force des rues? Était-ce le signe de la maturité de l'idée républicaine? Je ne sais; j'admire toujours comment ceux qui mettent la main à ces crises formidables qui s'appellent des révolutions ignorent profondément ce qu'ils font, et sont les instruments involontaires de quelque œuvre inconnue dont le dessein et le dernier mot se déroberont à leur vue troublée.

Ce qui est certain, c'est que la première conséquence de la révolution de février était de transformer absolument la condition des partis en les jetant en présence d'une situation si prodigieusement aggravée. Ceux qui la veille encore, dans un intérêt de libéralisme, suivaient d'un œil jaloux l'activité de l'Eglise et mettaient en cause son esprit de domination, s'apercevaient qu'il y avait un autre ennemi plus dangereux. Les hommes comme M. de Montalembert sentaient à leur tour ce qu'il avait pu y avoir de témérité imprévoyante dans ces guerres à outrance qui avaient affaibli une monarchie tolérante. Ils avaient tous quelque chose à oublier et à faire oublier. C'était une réunion d'humbles pénitents selon un mot piquant. Les uns et les autres, également vaincus sans avoir combattu, et quelques-uns ayant contribué à leur propre défaite, se rap-

prochaient sans illusion, sans enthousiasme, non plus pour agiter les querelles de l'Université et de la liberté, des Jésuites et de la philosophie, mais pour défendre la société par tous les moyens pratiques, comme on soutient pierre à pierre un édifice menacé de destruction.

Quant à M. de Montalembert, jeté sur cette scène nouvelle démesurément agrandie, il avait son rôle tout tracé par sa récente déclaration de guerre contre le radicalisme, par tous ses instincts, comme il avait sa place marquée par l'éclat de sa parole au premier rang de cette majorité organisée pour la défense sociale, de cette majorité qui aidait la république à vivre et à mourir.

Les discours de M. de Montalembert, pendant ces trois années de république, sont la plus vivante expression de ce courant d'idées conservatrices qui était le fond de toute la politique, de ce mouvement de réaction qui se précipitait jour par jour. Seulement, en s'emparant de ces idées, en les développant sous toutes les formes, M. de Montalembert les marquait du sceau de sa nature entière et absolue; il leur communiquait je ne sais quelle allure inquiétante, sans observer que même dans cet état violent de crise où le socialisme était l'ennemi public, où la peur était un mal presque aussi grand que le mal lui-même, il y avait des résultats généraux de la révolution française que l'opinion n'était point disposée à répudier et à livrer.

En un mot, dans cette éloquence, même en ses essors les plus justes, même lorsqu'elle semblait

répondre à une passion du moment et servir une cause qui était celle de tous, il y avait, il y a eu toujours ce quelque chose de brillant et d'excessif, d'emporté, qui en fait une puissance compromettante ou stérile. Sous la monarchie de juillet et sous la république comme sous l'empire, orateur, publiciste, M. de Montalembert passionne les questions sans les éclairer, remue par la stridente vibration de sa parole sans entraîner, et se consume de son propre feu dans la solitude indépendante de ses opinions; il s'agite et il n'agit pas, et ici je touche peut-être à un des traits les plus curieux de cette nature supérieure, mais incomplète.

VI

L'ardeur de la lutte, je l'ai dit, est le signe le plus caractéristique de ce talent. Je ne sais si, parmi les hommes qui ont fait de la parole une puissance, il y en a eu beaucoup ayant aussi naturellement le goût du prosélytisme, le tempérament agitateur, et aussi dénués d'action réelle. M. de Montalembert a tout de l'orateur, excepté le don de faire de sa pensée, de sa parole, un guide pour ses contemporains.

Où donc est le secret de cette disproportion entre la vigueur du talent et la mesure de son action réelle? Il est, je crois bien, dans l'homme lui-même, dans l'esprit et les procédés de ses polémiques et dans la nature de ses opinions. M. de Montalembert ne peut faire autrement : dès qu'il est lancé dans la mêlée, il faut qu'il cède à l'impétuosité de son hu-

meur agressive, il faut qu'il foudroie, qu'il pulvérise, au risque de donner à sa parole toutes les formes de la provocation et de l'injure ou du dédain, et c'est le plus lestement du monde qu'il renvoie parmi les sifflustiers et les fripons ceux qui seraient tentés de ne point s'associer à ses indignations.

Cette arme de l'invective blessante, il la manie avec une verve dangereuse, et en voyant cette ironie élégamment implacable, on se souvient sans le vouloir du mot du poète : « Il faut des perles au poignard ! » Il y a sans doute dans l'éloquence de M. de Montalembert une puissance réelle d'émotion et un chaleureux amour du bien ou de ce qu'il croit être le bien ; mais ce qui domine visiblement chez lui, c'est l'intense faculté de l'indignation et du mépris, c'est une colère toujours prête à se répandre, une colère où il se complaît comme dans une atmosphère naturelle.

Organisation passionnée chez qui la passion prend plus volontiers la forme de la haine que la forme de l'amour, il lui faut toujours un ennemi à combattre : l'Université, le socialisme, le césarisme, l'Italie, lord Palmerston, M. de Cavour, et je pense bien que l'adversaire pour lequel il a eu le plus de considération, tout en la manifestant avec sa hauteur naturelle, est M. Proudhon. Trompé d'ailleurs par sa passion, il va sans cesse au delà du but, et c'est ainsi que par l'excès d'une personnalité qui blesse, qui offense, d'un esprit qui soutient quelquefois des idées justes de la façon la plus propre à les rendre suspectes, M. de Montalembert, plus dange-

reux peut-être par son amitié que par son hostilité, arrive à faire de son éloquence une chose souvent très-compromettante pour les causes qu'il veut servir et quelquefois utiles aux causes qu'il combat.

Une autre raison plus profonde et moins personnelle explique aussi ce qu'il y a de borné dans l'action politique et intellectuelle de M. de Montalembert parmi ses contemporains, cette sorte de malentendu permanent et latent qui semble exister entre l'orateur et ceux qui l'écoutent. Au fond, cette société moderne où il est condamné à vivre et à se mouvoir, qu'il a même défendue quelquefois d'un accent courageux, cette société, il ne l'aime pas ; il ne l'aime ni dans ses tendances, ni dans ses mœurs, ni dans ce qu'elle considère comme ses conquêtes.

La civilisation telle que notre siècle l'entend et le progrès n'échappent point à ses railleries. « Je ne suis pas du tout un admirateur de la société et des gouvernements modernes, » dit-il. On se souvient de ce mot de naufragé qu'il prononçait en pleine Assemblée : « La république est un radeau. » La société moderne, dans sa pensée, est aussi un radeau, ou, si l'on veut, c'est une tente qu'on a le devoir de défendre, mais sur laquelle il n'y a point à se faire d'illusions. Le régime constitutionnel lui-même n'est qu'un abri qu'il faut garder contre l'anarchie et le despotisme ; mais ce n'est qu'un abri, et c'est avec l'accent de regret d'un homme presque convaincu que M. de Montalembert répond aux sectateurs de la monarchie absolue : « Certes, le

régime constitutionnel ne nous rendra pas le treizième siècle, ni le dix-septième siècle; il n'enfantera pas des Joinville, des Guise, des Saint-Simon... » La Révolution, pour cet esprit agité, n'est qu'un fait; il n'y a que la liberté qui soit un droit, le premier, le plus inaliénable, le seul qui vaille la peine qu'on se dévoue à sa défense.

Je n'irai point certes affaiblir le droit de la liberté; on peut voir seulement dans ces paroles, comme dans un éclair, ce qui divise réellement M. de Montalembert et ses contemporains. Qu'est-ce que la liberté dépouillée de la signification que notre siècle y attache, séparée de tous ces principes qu'elle porte en quelque sorte sur ses ailes, de toutes ces conséquences pratiques de liberté civile, d'égalité des droits, de tolérance, d'indépendance de l'État, de démocratie, si l'on veut, qui sont l'esprit même de la Révolution, et sont devenus l'essence de la société moderne? Que devient cette liberté dont M. de Montalembert a pu dire un jour: « La liberté! ah! je puis le dire sans phrase, elle a été l'idole de mon âme? » Est-ce uniquement le droit de faire retentir une parole éloquente dans une tribune? Grand et légitime droit sans doute, protecteur de tous les autres, mais qui risquerait de diminuer de valeur, s'il n'était qu'une arme destinée à faire la guerre à tout un ordre de civilisation représenté par ce mot magique!

Il peut y avoir certainement, au point de vue de l'art, quelque chose de curieux dans ce spectacle d'un talent vigoureux ne croyant guère à la société

moderne et à ses conquêtes, mais se servant avec une rare habileté des armes qu'elle donne pour combattre son esprit, faisant peser sur ses contemporains toutes les conséquences de la Révolution et leur disant avec une impérieuse ironie: « Souffrez la loi que vous avez faite! » C'est un spectacle curieux sans doute, mais qui explique ce phénomène étrange d'un homme doué d'une éloquence émouvante, d'un tempérament agitateur, et dénué d'action sur ses contemporains, leur parlant de liberté, et les laissant presque aussi inquiets que surpris en entendant ce mot toujours plein de fascination.

Et puis, lorsque dans son livre des *Intérêts catholiques* et dans tant d'autres pages frémissantes, M. de Montalembert, se tournant vers les sectateurs de l'absolutisme, trace son idéal politique fondé sur l'énergique vertu de la liberté, sur la valeur et les droits de l'homme indépendant, sur la dignité humaine sauvegardée par les institutions, qu'ajoute-t-il aussitôt? « Telle est ma foi politique, dit-il, et « hors qu'un commandement du pape exprès ne vienne, j'y compte persévérer... » Ainsi, et je parle uniquement, bien entendu, des intérêts humains, politiques, — cet ensemble d'institutions libérales et de principes de la civilisation moderne, dont la liberté est la garantie, reste suspendu à la volonté d'un pouvoir qui puise ses règles de conduite dans une sphère de considérations d'un ordre entièrement distinct, qui ne consulte nécessairement que les droits et les intérêts de l'Eglise. Et si « le commandement du pape » vient, si ce sont les

théories les plus absolues dirigées contre l'esprit de la société moderne, contre les institutions libérales, qui sont approuvées à Rome, qu'arrive-t-il de la foi politique de M. de Montalembert ? Je ne sais si je me trompe, ces simples paroles jettent un jour singulier sur ces scissions qui ont éclaté depuis quelques années au sein du monde religieux, et contre lesquelles M. de Montalembert se révolte encore aujourd'hui, sans songer qu'elles étaient en germe dans ce parti catholique dont il était l'organisateur, et qui a échappé à sa direction.

L'ancien chef du parti catholique peut déplorer ces scissions avec amertume; il les signalait d'un accent passionné, il y a longtemps déjà, dans une Assemblée de la République. « J'ai vu, disait-il, j'ai vu se dissoudre l'armée que j'avais, j'ose le dire, formée pendant vingt années de luttes. J'ai vu se retourner contre moi les hommes que j'avais guidés et précédés dans la lutte depuis vingt années. Je les ai vus verser, comme ils le disent dans leurs journaux, des larmes sur ce qu'ils appellent mon suicide. J'accepte cette épreuve comme un dernier hommage et un dernier service à la cause de la liberté de l'Eglise. J'ai donné à cette cause ma vie, mon courage, vingt ans de persévérance et de dévouement. Je lui offre comme un dernier hommage l'ingratitude, l'impopularité et l'injustice que cette loi m'a fait récolter dans mon propre parti. » Il s'agissait de la loi sur l'enseignement.

Depuis cette époque, la scission n'a fait que s'aggraver et se préciser en devenant la lutte entre les

absolutistes et les libéraux du catholicisme. Elle éclate dans les pages mêmes que M. de Montalembert a écrites en tête de ses œuvres, et où il poursuit de son implacable hauteur ses adversaires, les dissidents, les apologistes de la monarchie absolue. Et cependant, à la lumière de ces paroles que je rappelais, la différence n'est peut-être point aussi grande qu'on le dirait au premier abord. C'est moins une question d'opinion que d'incompatibilité d'humeur et de tempérament, et le libéralisme de M. de Montalembert n'est pas entièrement l'opposé de l'absolutisme de ses adversaires.

VII

La vérité est que la liberté, pour M. de Montalembert, est moins un système raisonné et coordonné de politique qu'un goût très-vif d'indépendance personnelle et le mouvement d'une nature impétueuse et fière qui a besoin d'air et d'agitation. C'est pour lui un moyen d'échapper au niveau démocratique et de donner carrière aux saillies de son humeur. Il aime la liberté comme un grand seigneur qui est un peu dépaysé dans nos sociétés modernes, qui ne trouve plus que la religion et les luttes de la parole dignes de sa noblesse. On a dit quelquefois qu'il y avait des ressemblances qui se transmettaient, des affinités de caractère qui se retrouvaient à travers les siècles. M. de Montalembert aimerait, je pense, à considérer le duc de Saint-Simon, l'auteur des *Mémoires*, comme un de ses ancêtres dont

théories les plus absolues dirigées contre l'esprit de la société moderne, contre les institutions libérales, qui sont approuvées à Rome, qu'arrive-t-il de la foi politique de M. de Montalembert ? Je ne sais si je me trompe, ces simples paroles jettent un jour singulier sur ces scissions qui ont éclaté depuis quelques années au sein du monde religieux, et contre lesquelles M. de Montalembert se révolte encore aujourd'hui, sans songer qu'elles étaient en germe dans ce parti catholique dont il était l'organisateur, et qui a échappé à sa direction.

L'ancien chef du parti catholique peut déplorer ces scissions avec amertume; il les signalait d'un accent passionné, il y a longtemps déjà, dans une Assemblée de la République. « J'ai vu, disait-il, j'ai vu se dissoudre l'armée que j'avais, j'ose le dire, formée pendant vingt années de luttes. J'ai vu se retourner contre moi les hommes que j'avais guidés et précédés dans la lutte depuis vingt années. Je les ai vus verser, comme ils le disent dans leurs journaux, des larmes sur ce qu'ils appellent mon suicide. J'accepte cette épreuve comme un dernier hommage et un dernier service à la cause de la liberté de l'Eglise. J'ai donné à cette cause ma vie, mon courage, vingt ans de persévérance et de dévouement. Je lui offre comme un dernier hommage l'ingratitude, l'impopularité et l'injustice que cette loi m'a fait récolter dans mon propre parti. » Il s'agissait de la loi sur l'enseignement.

Depuis cette époque, la scission n'a fait que s'aggraver et se préciser en devenant la lutte entre les

absolutistes et les libéraux du catholicisme. Elle éclate dans les pages mêmes que M. de Montalembert a écrites en tête de ses œuvres, et où il poursuit de son implacable hauteur ses adversaires, les dissidents, les apologistes de la monarchie absolue. Et cependant, à la lumière de ces paroles que je rappelais, la différence n'est peut-être point aussi grande qu'on le dirait au premier abord. C'est moins une question d'opinion que d'incompatibilité d'humeur et de tempérament, et le libéralisme de M. de Montalembert n'est pas entièrement l'opposé de l'absolutisme de ses adversaires.

VII

La vérité est que la liberté, pour M. de Montalembert, est moins un système raisonné et coordonné de politique qu'un goût très-vif d'indépendance personnelle et le mouvement d'une nature impétueuse et fière qui a besoin d'air et d'agitation. C'est pour lui un moyen d'échapper au niveau démocratique et de donner carrière aux saillies de son humeur. Il aime la liberté comme un grand seigneur qui est un peu dépaysé dans nos sociétés modernes, qui ne trouve plus que la religion et les luttes de la parole dignes de sa noblesse. On a dit quelquefois qu'il y avait des ressemblances qui se transmettaient, des affinités de caractère qui se retrouvaient à travers les siècles. M. de Montalembert aimerait, je pense, à considérer le duc de Saint-Simon, l'auteur des *Mémoires*, comme un de ses ancêtres dont

il aurait reçu quelques traits. Il a cherché à retracer cette figure, et il aime à y trouver son idéal, un grand homme de bien et d'honneur. Il l'aime pour sa hauteur, pour sa fierté de gentilhomme, pour sa haine de la bassesse, pour son humeur indépendante et frondeuse. Cette gaillarde brutalité dans la peinture du monde de Louis XIV l'enivre. Ce n'est pas seulement pour l'écrivain qu'il a du goût, c'est pour l'homme et même pour le politique.

M. de Montalembert dessine avec trop d'amour la figure de Saint-Simon pour ne pas croire lui ressembler un peu. Ce n'est pas par le style et par la puissance d'observation qu'il lui ressemble, il s'entend ; mais il a comme une tradition de cette humeur, de cette hauteur du gentilhomme indépendant, méprisant et ironique. Seulement Saint-Simon est un homme du dix-septième siècle et reste en tout du dix-septième siècle ; M. de Montalembert est de notre temps et a vécu dans l'atmosphère démocratique, dont il s'est laissé imprégner. C'est un aristocrate qui dit volontiers d'un ton dégagé : « Je n'aime pas le joug, je ne suis pas assez révolutionnaire pour cela, » et qui en même temps a le langage révolutionnaire, des procédés de polémique entièrement révolutionnaires.

Je ne sais si c'est à l'étude de Saint-Simon que M. de Montalembert a contracté cette habitude ; mais il aime à prodiguer dans ses pages tous ces termes de tyrannie, de servitude, de valets, de muets, de pieds-plats, de flibustiers, que sais-je encore ? Pour nous autres lettrés et gens de moins

haute race, nous n'aimons pas à nous remplir la bouche de ces expressions. Nous sentons que, dans tous les temps, il y a toujours place pour la fierté, et qu'on peut avoir une âme libre sans avoir l'air de demander à tous les pouvoirs la permission de se tenir debout. Il n'y a que des aristocrates pour se servir de ces mots, sauf à les appliquer aux autres, en se réservant le privilège de toutes les vertus qu'ils refusent à leurs contemporains.

Il y a de l'aristocrate chez M. de Montalembert, disais-je, et il y a aussi, — pourquoi ne pas le dire ? — du factieux, si l'on veut dépouiller ce mot de ce qu'il a de vulgaire. Le brillant orateur a naturellement les goûts, les instincts, les allures du factieux, et il ne plie le front devant la seule autorité qu'il reconnaisse, l'autorité religieuse, que pour se relever dans cette attitude de rebelle qu'il a eue en face de tous les pouvoirs depuis trente ans. S'il n'eût trouvé la religion pour frein, il eût été sans doute un vrai factieux, et même avec ce frein, après avoir mis sa conscience en sûreté de ce côté, ne s'est-il pas souvent trouvé plus à l'aise pour se livrer à toutes les fantaisies de son esprit d'agression, confondant du reste toutes les nuances, et finissant par se faire une habitude de cette exagération de langage au point de parler des régimes les plus tolérants comme des gouvernements les plus durs ?

Je ne voudrais infliger d'autre désagrément à M. de Montalembert que de rappeler ce qu'il a écrit un jour, en laissant deviner dans quel temps il parlait ainsi : « On accuse le peuple français d'oubli

et d'ingratitude envers ses bienfaiteurs, disait-il. Nous n'en savons rien, car nous n'avons jamais connu de ces bienfaiteurs-là; mais ce que nous savons, c'est que de tous les peuples c'est lui qui pardonne le plus vite à ceux qui l'oppriment, le trahissent et le déshonorent, et que c'est à peine si aujourd'hui toutes les douleurs, toutes les injures de la patrie et de l'humanité ont conservé une place ailleurs que dans quelques mémoires tenaces et quelques âmes ulcérées comme la nôtre. »

Après cela, dans ces saillies d'indignation qui se renouvellent souvent chez M. de Montalembert, qui ont même une certaine monotonie, et où s'exhale l'âpre humeur du gentilhomme à demi factieux, il y a aussi, je ne l'ignore pas, la part de l'imagination et de l'entraînement oratoire; il y a du lettré accoutumé dès sa jeunesse à tous les succès et précocement enivré du bruit de sa propre parole.

M. de Montalembert se laisse emporter par les nécessités d'un rôle qui a fini par se confondre avec sa nature, et peut-être ne pourra-t-on pas dire de lui ce qu'il disait lui-même un jour, à son entrée à l'Académie, de son prédécesseur, l'honnête et pacifique M. Droz : « Il entraîne par des qualités de plus en plus rares dans la vie littéraire, la sincérité, la simplicité et la modestie. Il ne pose jamais, il ne joue pas un rôle; il ne tente rien d'osé, rien d'outré. » Quant à la sincérité, le successeur de M. Droz à l'Académie l'a certainement.

VIII

Le mouvement d'opinions qui éclate dans tout ce que pense, dit ou écrit M. de Montalembert se ressent de ce caractère, de cette sincérité véhémente, de ces tendances diverses qui luttent en lui.

Liberté, religion, principe des nationalités, droits populaires, tout prend la mesure de sa passion du moment, ou, si l'on veut, de sa foi. Il passe sa vie à combattre. C'est un libéral catholique sans doute ou un catholique libéral; mais entre ces deux instincts, qu'il a la généreuse ambition de concilier, il n'a pas trouvé le lien, et de là vient ce singulier mélange en lui du tribun et du *fiis des croisés*. C'est le secret des contradictions et des inconséquences d'un esprit passionné d'indépendance pour lui-même et n'attachant qu'un sens personnel en quelque sorte à ce mot de liberté, d'un esprit maudissant les traités de 1815 et se révoltant contre les nations qui les brisent, invoquant sans cesse les droits populaires et n'ayant point assez de foudres contre les peuples qui s'affranchissent, d'un esprit enfin glorifiant justement la Pologne pour son héroïsme dans le malheur, pour sa passion d'indépendance, et prodiguant l'anathème à l'Italie émancipée, opposant naïvement Manin à M. de Cavour et se donnant le facile avantage d'être avec les Italiens à Venise pour ne plus être avec eux dans le reste de la péninsule.

Qu'ont fait les Italiens cependant, si ce n'est de penser ce que M. de Montalembert lui-même pensait il y a trente ans, quand il écrivait : « Voyez

tous ces indignes souverains de l'Italie, d'une politique si profonde, d'une imagination si merveilleusement féconde pour le malheur de l'admirable race dont ils sont les maîtres, qui ont réussi à faire un enfer politique et intellectuel de ce paradis des nations, et qui ont réduit toutes les âmes fières et libres à maudire cette patrie, la plus belle création du ciel, parce que, comme ils disent avec raison, une tombe n'est jamais une patrie ! » Et au fond, en intervenant au delà des Alpes, en aidant l'Italie à s'émanciper et à rejeter l'Autriche sur l'Adriatique, la France a suivi une politique qu'un sentiment libéral n'a point, ce me semble, à désavouer, même en présence des problèmes qui ont surgi tout à coup. La guerre a pu faire éclater ces problèmes, elle ne les a point créés, et toutes les habiletés, toutes les sagesses n'auraient pu changer une situation que Rossi résumait d'un trait quand il disait : « Le gouvernement temporel du Saint-Siège ne peut pas ne pas devenir un gouvernement moderne ; il faut qu'il se réforme, ou il sera emporté. »

Ce n'est pas la guerre qui a créé ce problème épineux sans doute, fait pour émouvoir les consciences catholiques, mais qu'on ne peut éluder désormais : c'est le mouvement des sociétés modernes s'émancipant graduellement dans leur vie civile et marchant de plus en plus à la séparation des pouvoirs ; c'est le principe de liberté universelle que M. de Montalembert a souvent et justement revendiqué pour l'Église, sans observer que la première condition de cette liberté de l'Église dans l'ordre

spirituel, c'est l'indépendance temporelle et civile des peuples.

A le considérer de haut, ce qui se passe à Rome n'est que le dernier mot de tout un travail qui se poursuit depuis soixante ans, souvent avec l'aide des catholiques les plus ardents eux-mêmes, qui impose le devoir d'assurer sous d'autres formes la pleine et souveraine indépendance du Saint-Siège, mais qui ouvre en même temps de nouveaux horizons au catholicisme par la liberté. Et cette idée est si bien entrée dans le monde qu'on a quelque peine à imaginer aujourd'hui la possibilité de reconstituer les États du Saint-Siège tels qu'ils étaient il y a quelques années encore ; cette possibilité, on le sent, ne serait qu'au prix d'effroyables catastrophes, de guerres terribles. Et si même le pouvoir temporel de l'Église se relevait victorieux de ces épreuves, serait-il plus affermi au milieu d'une nation vaincue, mais frémissante et irréconciliablement ennemie ?

C'est ce que M. Montalembert ne voit pas dans ses violentes sorties contre l'Italie et contre tous ceux qui l'ont guidée dans cette transformation. Il s'enferme avec son âpre passion dans la résistance. Il l'écrivait, un jour, dans une lettre à M. de Cavour, quand ce grand homme d'État vivait encore et traçait le programme de *l'Église libre dans l'État libre*. « Je prétends que parmi les vrais catholiques, les seuls qui puissent compter, les seuls dont l'adhésion soit une force en matière religieuse, prêtres ou laïques, vous n'aurez personne. » C'est le penchant d'esprit de M. de Montalembert d'être seul

catholique, seul libéral, et d'avoir une communion hors de laquelle il n'y a point de salut.

Mais l'erreur la plus singulière de cet ardent esprit dans la guerre qu'il fait à la révolution italienne, c'est d'aller jusqu'en Pologne chercher une alliée, de se faire une arme des malheurs de cette brillante et héroïque race contre une autre race, d'opposer enfin, comme il l'a fait récemment, à une nation qui se relève *une nation en deuil*. Ce n'est pas l'éloquence qui manque à ces pages, ni le sentiment généreux, ni même ces élans entrecoupés de passion libérale qui sont en quelque sorte l'allure naturelle de l'écrivain. Là toutefois où commence l'illusion de M. de Montalembert, c'est lorsqu'il scinde ce qu'une pensée vraiment libérale réunit, lorsqu'il trace deux camps, mettant d'un côté le droit, la liberté, le malheur, la foi chrétienne, la dignité, et dans l'autre le crime, les attentats de la force, l'iniquité triomphante, et pour tout dire « les fripons et les flibustiers, » puisqu'il aime ces mots. « La cause de la Pologne, dit-il, n'a, Dieu merci, rien de commun avec la cause italienne; elle est aussi ancienne que celle-ci est nouvelle, aussi pure que celle-ci est souillée, aussi sainte et aussi légitime que celle-ci est coupable! »

L'illusion peut plaire à M. de Montalembert; est-il bien convaincu lui-même qu'il ne trace pas un tableau de fantaisie, et qu'il ne plie pas un fait réel à sa passion d'orateur? Un peuple qui se réveille et s'agite sous l'unique influence d'un sentiment moral, qui, à travers toutes les épreuves, nourrit le

même feu de patriotisme inextinguible, qui se soutient par des miracles d'énergie intérieure et de résistance passive, un peuple qui a des poètes pour lui inspirer l'esprit de sacrifice et de persévérance dans le malheur, qui fait des manifestations en chantant des hymnes religieuses et n'oppose à la force qu'une obstination désarmée, c'est assurément un phénomène aussi nouveau qu'émouvant. Le caractère religieux de ce réveil tout pacifique de la Pologne contemporaine a été un des faits les plus extraordinaires de notre siècle. Seulement ce profond sentiment religieux, catholique, qui est l'essence du patriotisme polonais, a-t-il la signification que lui donne l'auteur de ces pages chaleureuses sur *une nation en deuil*? Est-ce une contradiction de la révolution italienne, même en ce qui touche la transformation de la papauté temporelle? Voilà où M. de Montalembert se trompe singulièrement.

Cette Pologne religieuse, catholique, qui s'est révélée subitement à la lumière, n'a rien de commun, dirai-je à mon tour, avec les idées de M. de Montalembert. Elle est dévouée au chef de la religion, à l'Eglise, fort peu à la souveraineté temporelle du pape, et elle n'est nullement ultramontaine en ce sens. Un jour, au temps de la dernière insurrection, un banquet avait lieu à Wilna pour célébrer l'anniversaire de la réunion de la Lithuanie à la Pologne; l'évêque était un des assistants. On portait toute sorte de toasts patriotiques, et l'un d'eux était en l'honneur de qui? — De Garibaldi. Le nom de Garibaldi a été un des plus populaires en Pologne. Ces

poètes eux-mêmes, que M. de Montalembert a glorifiés, allient à une inspiration profondément nationale et religieuse une liberté singulière à l'égard du pouvoir temporel de l'Eglise et de Rome.

Il y a un poème de Krasinski, *Iridion*, où ce sentiment prend des formes étranges. Iridion est un héros antique, un Hellène vaincu par le glaive romain, et qui garde contre Rome victorieuse une haine vengeresse. Le poète l'endort pendant des siècles, puis le réveille dans la Rome de nos jours, et que voit-il alors ? « Sous les portiques d'une basilique se tiennent deux vieillards revêtus d'un manteau de pourpre ; quelques moines les saluent du nom de princes de l'Eglise et de pères. Sur leur visage, on lit l'indigence de la pensée. Ils montent dans une voiture traînée par deux chevaux noirs et maladifs... Sur les panneaux de cette voiture, on voit des restes de dorures. Les roues gémissantes ont passé, et avec elles les deux têtes blanches et penchées ont disparu. — Ce sont les successeurs des Césars ! dit le guide ; c'est le char de la fortune et des triomphateurs ! » — Et l'Hellène Iridion s'arrête à ce spectacle ; il sent la haine mourir dans son cœur et se trouve assez vengé. Le poète Slovaci a des inspirations bien plus libres encore dans son drame de *Kordyan*, où l'une des scènes les plus originales se passe entre un Polonais et le pape.

IX

Que veux-je dire simplement ? C'est qu'entre la cause polonaise et la cause italienne il y a des liens

intimes, mystérieux, que les peuples sont les premiers à sentir, que les esprits libéraux ne peuvent méconnaître. Elles ont toutes les deux le même caractère. De là le retentissement de la révolution italienne en Pologne, et la popularité de Garibaldi, et le vote des députés polonais du parlement de Berlin en faveur de l'Italie. M. de Montalembert affirme, il est vrai, que les députés de Posen ont commis un crime, que les Polonais n'ont pas le droit d'avoir des sympathies pour l'unité italienne. Ce n'est là, à tout prendre, que l'inconséquence d'un esprit qui cherche dans son affection pour la Pologne le droit d'être plus violemment hostile à l'Italie. Vérité sur la Vistule, erreur au delà des Alpes ! M. de Montalembert ne fait à son insu qu'imiter dans un sens contraire ces libéraux équivoques qu'il accuse d'être froids et indifférents pour la Pologne au moment même où ils se font les bruyants sectateurs de l'Italie.

Au fond, dans cette attitude passionnée et militante où il aime à se montrer, dans ce mouvement ardent de pensées et de passions contraires, M. de Montalembert a quelque chose d'un personnage de l'un des drames les plus énergiques de ce poète Krasinski, qu'il prend aujourd'hui sous la protection de son éloquence. Ce personnage est le héros de *la Comédie infernale*, le comte Henri, dont l'âme, elle aussi, est le théâtre d'un grand combat.

Si le comte Henri s'interrogeait lui-même, il se souviendrait qu'il fut un temps dans sa jeunesse où il respirait l'air de son siècle, où il ouvrait son esprit aux espérances d'un avenir inconnu, s'enflammait,

sans distinction subtile, pour l'indépendance des nations opprimées, et croyait à la démocratie, à un ordre nouveau. Il est désabusé. Une fois mis en présence de l'ordre nouveau dont il acceptait le présentiment, il se révolte; sa fierté de gentilhomme se redresse. Cette démocratie, pour laquelle il avait de vagues penchants et des caresses, lui apparaît brutale, violente et abjecte. Il refuse de plier sous le niveau des multitudes, pour lesquelles il n'a que de la haine. Cet idéal démocratique d'autrefois s'est changé en une réalité sinistre. « Il s'agit de l'état sauvage, » dit-il, et alors son rôle est tout tracé : il est le défenseur de l'ordre ancien, il est le soldat du passé, et se renferme dans la tour démantelée où il est assailli par le flot montant. Ce n'est pas qu'il ait une sérieuse estime pour la cause qu'il défend : il ne croit guère à cet ordre ancien, il n'y croit pas du tout; il sent lui-même ce qu'il a de vulnérable et de fatalement condamné. Son amour de la cause qu'il a embrassée n'est que la haine de ses adversaires. Seulement il croit que le devoir pour lui est dans ce camp où le fixe la fatalité de son instinct, et il accepte la consigne, dédaignant les transactions, combattant sans illusions, aimant mieux rester parmi les vaincus qu'aller se confondre dans la masse obscure et grossière des triomphateurs : personnage étrange, altier et ironique, placé entre une cause qu'il méprise et une cause qu'il hait, entre le passé, qu'il ne croit tout au plus assez vivant que pour livrer une dernière bataille, et l'avenir, devant lequel il refuse d'abaisser son orgueil. Et comme il

a vécu de la vie de l'esprit, comme il a été un lettré, un poète, l'imagination est sa complice; elle l'aide à se tromper lui-même, elle est toujours de moitié dans ses jugements et dans ses résolutions.

Je ne méconnaissais pas ce qu'il y a d'émouvant dans ces luttes intérieures d'une âme agitée des nobles inquiétudes de la destinée humaine et se révoltant contre les transformations d'un siècle tout en croyant peu au passé. Le danger est de se livrer trop amoureusement à cette muse acerbée du désabusement passionné et de l'invective hautaine, de se considérer comme l'unique dépositaire de la foi, de la liberté, de l'honneur, de la dignité, de se réfugier dans un sentiment superbe comme dans une tour mystérieuse du haut de laquelle on voit le monde affamé de servitude, se débattant entre le culte de la force et une cupidité grossière, la jeunesse elle-même dépouillée des délicates fiertés, indifférente et énervée, découragée par des périls qu'elle n'a pas courus, idolâtre d'un repos qu'elle n'a pas mérité. Le danger est de vouloir réaliser la noble et féconde alliance de la foi religieuse et de la liberté, en identifiant la religion avec ce qui périclète et en se servant de la liberté contre l'esprit même d'un siècle et d'une civilisation. M. de Montalembert a eu, dit-il, une foi et une illusion. Il a cru que la liberté religieuse et politique était la seule sauvegarde des sociétés contemporaines contre leurs corruptions; il a imaginé que la France nouvelle, la France de 1789, était capable d'aimer la liberté et de s'y attacher d'un culte inébranlable. Il garde sa

foi, il renonce à son illusion, et c'est là justement son orgueilleuse erreur de refuser, ne fût-ce que par ironie, à la France les vertus qu'il ne réserve que pour lui seul.

Il y a sans doute dans le monde contemporain des vices et des corruptions inhérents à une civilisation avancée et à une démocratie victorieuse. Il y a eu des éclipses et des défaillances. La liberté a eu ses épreuves, et la religion a eu les siennes. Je ne sais si la jeunesse est ce troupeau vulgaire que peint M. de Montalembert; je ne le crois nullement, je crois pour ma part que la jeunesse d'aujourd'hui ressemble à la jeunesse de tous les temps, et qu'à côté des indifférents et des énervés il y a une multitude d'âmes jeunes ouvertes à toutes les émotions généreuses. Dans son ensemble, le mouvement auquel nous assistons n'a rien de vulgaire, et rien au monde ne peut faire croire que, dans cette société moderne qui se dégage, qui gagne peu à peu toutes les régions de l'Europe, qui arrive péniblement à la vie, il n'y ait place pour la liberté, pour la dignité, pour l'indépendance de l'esprit, pour la religion elle-même. C'est une transformation confuse et obscure encore, il est vrai, mais qui, loin de décourager du combat, est faite pour attirer les âmes viriles. Seulement ce n'est pas par la haine qu'on la conduira et qu'on interviendra utilement; c'est plutôt par une juste, vigilante et sérieuse sympathie qu'on peut la conduire vers le bien.

IV

LES CONFESSIONS D'UN DOMINICAIN

LE PÈRE LACORDAIRE

I

A mesure que le siècle vieillit, les hommes qui ont vécu de sa vie s'en vont avec les années. L'arbre se dépouille de ses premières et vigoureuses feuilles.

Les générations passent, et les règnes d'idées comme les règnes de dynasties se succèdent. Le combattant de la veille retombant sur ses armes brisées se voit enlevé aux luttes qu'il aimait, et va se reposer dans la mort. Ceux qui restent debout s'arrêtent quelquefois étonnés de n'être plus les jeunes, les vaillants et les hardis, et voient déjà grandir après eux une autre jeunesse agitée de nouvelles ardeurs, marchant à un but encore indistinct. Le monde ne s'arrête pas, mais il change, et au milieu même de cette évolution qui s'accomplit, on n'a qu'à tourner son regard un peu en arrière pour voir se relever par degrés à l'horizon tout ce passé d'hier, ce mouvement d'idées, de doctrines, de passions ardentes, de polémiques intellectuelles et religieuses, qui a

foi, il renonce à son illusion, et c'est là justement son orgueilleuse erreur de refuser, ne fût-ce que par ironie, à la France les vertus qu'il ne réserve que pour lui seul.

Il y a sans doute dans le monde contemporain des vices et des corruptions inhérents à une civilisation avancée et à une démocratie victorieuse. Il y a eu des éclipses et des défaillances. La liberté a eu ses épreuves, et la religion a eu les siennes. Je ne sais si la jeunesse est ce troupeau vulgaire que peint M. de Montalembert; je ne le crois nullement, je crois pour ma part que la jeunesse d'aujourd'hui ressemble à la jeunesse de tous les temps, et qu'à côté des indifférents et des énervés il y a une multitude d'âmes jeunes ouvertes à toutes les émotions généreuses. Dans son ensemble, le mouvement auquel nous assistons n'a rien de vulgaire, et rien au monde ne peut faire croire que, dans cette société moderne qui se dégage, qui gagne peu à peu toutes les régions de l'Europe, qui arrive péniblement à la vie, il n'y ait place pour la liberté, pour la dignité, pour l'indépendance de l'esprit, pour la religion elle-même. C'est une transformation confuse et obscure encore, il est vrai, mais qui, loin de décourager du combat, est faite pour attirer les âmes viriles. Seulement ce n'est pas par la haine qu'on la conduira et qu'on interviendra utilement; c'est plutôt par une juste, vigilante et sérieuse sympathie qu'on peut la conduire vers le bien.

IV

LES CONFESSIONS D'UN DOMINICAIN

LE PÈRE LACORDAIRE

I

A mesure que le siècle vieillit, les hommes qui ont vécu de sa vie s'en vont avec les années. L'arbre se dépouille de ses premières et vigoureuses feuilles.

Les générations passent, et les règnes d'idées comme les règnes de dynasties se succèdent. Le combattant de la veille retombant sur ses armes brisées se voit enlevé aux luttes qu'il aimait, et va se reposer dans la mort. Ceux qui restent debout s'arrêtent quelquefois étonnés de n'être plus les jeunes, les vaillants et les hardis, et voient déjà grandir après eux une autre jeunesse agitée de nouvelles ardeurs, marchant à un but encore indistinct. Le monde ne s'arrête pas, mais il change, et au milieu même de cette évolution qui s'accomplit, on n'a qu'à tourner son regard un peu en arrière pour voir se relever par degrés à l'horizon tout ce passé d'hier, ce mouvement d'idées, de doctrines, de passions ardentes, de polémiques intellectuelles et religieuses, qui a

ses épisodes et ses personnifications, qui se dessine déjà comme un spectacle de l'histoire.

Qui ne se souvient, — et ici ce n'est pas notre génération qui peut se souvenir, ce sont ceux de ce temps qui le racontent pour l'avoir vu, — qui ne se souvient de ce groupe de quelques jeunes hommes rassemblés au lendemain d'une révolution, il y a trente-trois ans, autour d'un prêtre de violent génie, pour relever la religion catholique par la liberté, pour la dégager de toutes les solidarités absolutistes?

Un de ces jeunes athlètes avait vingt-huit ans à peine, et il était déjà prêtre lui-même après avoir vécu de la vie du siècle. Inconnu la veille, il n'était pas seulement devenu du soir au lendemain un brûlant polémiste; il allait avec ses compagnons ou avec son maître rendre témoignage de sa foi devant les tribunaux, jusque devant la cour des pairs. Au magistrat qui disait que les prêtres étaient les ministres d'un pouvoir étranger, il répondait avec impétuosité: « Nous sommes les ministres de quelqu'un qui n'est étranger nulle part, de Dieu! » Il harcelait, au nom de la liberté religieuse, un malheureux sous-préfet qui avait employé la force des armes pour ouvrir la porte d'une église à un mort impénitent, et allant résolument jusqu'au bout de ses idées, appelant dès ce temps la séparation entière de l'Église et du pouvoir civil, il conseillait aux prêtres ses frères de prendre leur Dieu déshonoré et de le porter dans quelque hutte faite avec des planches de sapin pour le préserver des insultes auxquelles il était exposé dans les temples de l'État. C'était un

tribun catholique aussi audacieux dans la lutte que prompt à se soumettre bientôt devant un mot venu de Rome. Franchissez maintenant quelques années.

Qui de nous ne se souvient d'avoir vu un jour, vers 1844, ce jeune prêtre de 1830, transformé en moine, monter dans la chaire de Notre-Dame de Paris avec ce froc blanc du dominicain qui ne s'était pas vu en France depuis la révolution de la fin du dernier siècle? Il faisait un visible effort pour se contenir, et il restait toujours en lui quelque chose du jeune tribun de *l'Avenir*. Sa tête, à demi rasée et délicatement austère, rayonnait d'intelligence, son regard avait une ardeur pénétrante et sympathique. Toute sa personne laissait voir sous le froc une distinction naturelle et comme une élégante fierté. Sa parole, hardie, imagée et vibrante, semblait courir au-dessus des abîmes et se complaire à cette gymnastique audacieuse. Ce n'était peut-être pas la simplicité sévère et sobre des anciens prédicateurs; mais cette parole d'une originale nouveauté avait le don de remuer une jeunesse étonnée de trouver tant de chaleur et de large sympathie sous la robe d'un moine.

Laissez encore s'écouler quatre années: voici tout à coup, au lendemain d'une révolution nouvelle, ce froc blanc du dominicain entrant dans une assemblée souveraine par la toute-puissance du suffrage universel, après s'être montré dans les clubs. Il ne resta pas longtemps, il est vrai, sur cette scène troublée, et ce fut peut-être une habileté de celui qui le portait de s'éclipser avant les épreuves où sa conscience eût souffert. Il ne paraît un instant dans

cette assemblée de 1848 que pour rentrer aussitôt dans l'obscurité de la vie religieuse. Et si vous voulez achever cette histoire, ne vous souvenez-vous pas enfin de ce jour où pour la première fois une robe de moine fait son entrée à l'Académie française, comme pour attester le chemin parcouru en trente années et la puissance du talent ?

C'est lui, c'est toujours le même homme mêlé à tout en paraissant se retirer de tout, vivant à la fois de la vie du religieux et de la vie du siècle, occupé de prédication ou d'enseignement, cénobite et académicien, polémiste et *maître d'école*, comme il s'était appelé un jour ; c'est l'abbé, le père Henri Lacordaire, un type de la vie religieuse et morale contemporaine, le prédicateur aimé de la jeunesse, le réorganisateur de l'ordre de saint Dominique dans un pays et à une époque sceptiques pour ces résurrections, — le prêtre le mieux fait en un mot pour rapprocher, dans un esprit sincère, indépendant et hardi, la religion et les libérales aspirations des sociétés nouvelles.

II

Une partie de la vie et du caractère du prêtre est en pleine lumière ; c'est ce côté extérieur, cette action sensible et palpable de l'orateur de Notre-Dame, de l'homme qui un jour dans ses méditations ardentes cherche un moyen de saisir plus directement son siècle par une image visible, qui mêle à sa propagande de prédicateur et de moine des apparitions à l'Assemblée constituante ou à l'Académie

pour finir par se réfugier dans une école du Midi, en face de la *Montagne-Noire*, au milieu d'une jeunesse attirée par son nom.

Une autre partie de la vie et du caractère de Lacordaire est restée plongée dans l'ombre, et c'est justement ce côté plus intime que dévoilent ses lettres, celles que publiait naguère M. l'abbé Perreyve, son disciple de prédilection, et celles qu'a publiées M. de Falloux, qui est encore plus, si je ne me trompe, l'exécuteur testamentaire de madame Swetchine que de Lacordaire. Ces lettres comblent les intervalles d'une carrière un peu abrupte et quelquefois violemment entrecoupée en apparence ; elles font pénétrer dans une âme qui a vécu par la prière, par la lutte et par la parole, qui a connu évidemment les anxiétés du combat intérieur, et qui commençait, il y a trente-trois ans, après la campagne de *l'Avenir*, par la première, la plus douloureuse des épreuves, la rupture avec un ami, un maître qui était un homme de génie, et la soumission à la parole de Rome.

Tout cela est le passé aujourd'hui ; la mort est venue, et les souvenirs s'échappent de tous côtés. Je ne sais, à vrai dire, si tout est bien profit pour Lacordaire dans quelques-unes de ces divulgations, et si on ne le fait pas disparaître un peu notamment dans l'ombre grise de madame Swetchine. Une fortune singulière et capricieuse avait rapproché ces deux âmes au lendemain des déceptions de 1831, et ce ne pouvait être assurément une personne vulgaire celle à qui Lacordaire écrivait comme à une mère : « Nul depuis dix ans n'avait dirigé ma vie

que moi seul avec mon esprit encore mal formé, enthousiaste, hardi, aventureux, quelquefois bizarre... Vous êtes la première qui m'avez guidé, vous m'avez pris au moment où mes catastrophes m'avaient averti de la difficulté de la vie et de l'orgueil de mon temps passé. Cela est *inoubliable*... » Tout compte fait cependant, je me demande jusqu'à quel point Lacordaire peut gagner à la divulgation de quelques détails intimes qui reviennent assez souvent dans ces *lettres*.

Qu'il y ait, même pour les orateurs de la chaire comme pour tous les autres, un certain arrangement, une certaine mise en scène, ce sont de petits secrets qu'on peut soupçonner sans les approfondir. Est-il bien utile néanmoins d'entrer trop avant dans le mystère de cette stratégie et de se retrouver trop fréquemment en face de ces questions : — Aurons-nous Notre-Dame cette année ? Comment conquérir Paris ? Faut-il l'emporter d'assaut, ou ne vaut-il pas mieux le circonvenir par le respect et l'admiration qui naissent des succès de province ? Quels sont les procédés pour que la sténographie ne prenne pas trop l'improvisation dans son négligé ? — Ce n'est point, après tout, la faute de ce mort, qui n'écrivait pas pour des curiosités indiscrettes, et dont on surprend aujourd'hui les confidences familières. Ces menus détails s'effacent ; il reste dans ces lettres tirées des archives intimes une nature sincère et robuste qui se relève dans sa vivante attitude, une nature droite, virile, simple comme on l'est quelquefois dans ce siècle, avec un air de singularité, indépendante jusque dans ses soumissions, ayant de

la grâce dans l'austérité, et dépassant de tous côtés par ses saillies le cadre artificiel où on voudrait l'enfermer, où l'homme même croyait parfois pouvoir s'enfermer en solitaire bornant les élans de son esprit et de son âme.

Cette correspondance, qui littérairement est une œuvre négligée et n'a peut-être pas le provoquant attrait de bien d'autres correspondances, est donc avant tout une biographie morale où Lacordaire se raconte lui-même avec plus d'ingénuité que d'art, et c'est ce qui faisait dire à ses amis qu'on ne le connaîtrait bien que par ses lettres. Il se peint tout entier quand il se montre recherchant Paris, non pour y passer sa vie, mais pour s'y faire « une physionomie propre à ce temps, » et aller ensuite parler « à tous ces hommes désabusés dont la France est peuplée... »

III

Il y a des moments heureux où les âmes sont à l'abri des luttes intimes ; elles n'ont pas en quelque sorte à conquérir péniblement leurs convictions à travers l'incertitude universelle. Les croyances, les traditions règnent paisiblement. Les esprits sont sans révoltes, les caractères gardent je ne sais quelle candeur native que rien ne vient altérer. Tout est simple et droit dans la vie morale comme dans la vie extérieure. Il est d'autres moments moins heureux, où aucun chemin n'est frayé parce que tout est à recommencer, où les révolutions, en remuant jusqu'au fond les institutions, les mœurs, les croyan-

ces, laissent dans les âmes un ébranlement qui se prolonge à l'infini.

Alors la vie morale se remplit de complications mystérieuses, les esprits, flottant entre leurs souvenirs et leurs espérances, se débattent dans les chocs intérieurs, et la personnalité visible des hommes se ressent elle-même de ce tumulte de contradictions. Que les traditions d'une famille aristocratique luttent avec l'instinct victorieux des temps nouveaux, on aura un Tocqueville, une des intelligences les plus compliquées dans sa fermeté et dans sa droiture même. Que les tourments d'une jeunesse agitée de rêves et de scepticisme luttent avec le sentiment religieux renaissant dans sa puissance, on aura un Lacordaire.

Qu'on se représente un esprit sincère et impétueux, enivré dès l'adolescence de toutes les séductions libérales, emporté bientôt par un coup de la grâce, comme il le dit, dans le sacerdoce, attiré par l'éclat du génie de Lamennais, passant dans le camp religieux et démocratique de *l'Avenir*, s'arrêtant tout à coup au premier mot de Rome, et retenant quelque chose de toutes ces crises, de ces influences multiples : c'est Lacordaire, c'est la formation morale de cette nature singulière que le religieux auteur décrit lui-même dans une de ces lettres du sein de la sécurité qu'il croit avoir trouvée. « J'ai trente-quatre ans, écrit-il, et il est vrai de dire que mon éducation n'est achevée sous aucun rapport. Je sens une foule de pensées qui attendent de nouvelles lumières.... Né dans un siècle troublé jusqu'au fond

par l'erreur, j'avais reçu de Dieu une grâce abondante dont j'ai ressenti dès l'enfance la plus tendre des mouvements ineffables; mais le siècle prévalut contre ce don d'en haut, et toutes ses illusions me devinrent personnelles à un degré que je ne puis dire, comme si la nature, jalouse de la grâce, avait voulu la surpasser. Quand la grâce vainquit contre toute apparence il y a douze ans, elle me jeta au séminaire sans avoir pris le temps de me désabuser de mille fausses notions, et je me trouvai tout ensemble vivant du siècle et vivant de la foi, homme de deux mondes, avec le même enthousiasme pour l'un et pour l'autre, mélange incompréhensible d'une nature aussi forte que la grâce et d'une grâce aussi forte que la nature... »

De là ce quelque chose d'étrange qui se manifeste à tout instant chez Lacordaire, ce je ne sais quoi de primitivement sain qui éclate à travers tout, qui tient à l'influence toujours survivante de cette sévère et douce éducation du foyer maternel dont il parle dans un *Fragment de Mémoires* publié par M. l'abbé Pereyve, et ce je ne sais quoi d'inquiet, de complexe, qui vient du temps. De là cet ensemble où l'on retrouve le jeune homme agité, le disciple fasciné de Lamennais, le combattant de *l'Avenir*, le prêtre soumis dans sa foi, où il y a de la hardiesse, de la crainte, des mirages d'imagination, des incertitudes d'esprit, une multitude d'éléments enfin dont le résultat est une organisation que nul ne décrit avec plus de candeur que Lacordaire lui-même, et qu'il caractérise quelque part en l'appelant un problème.

IV

Ce qui est certain, c'est que dans ces luttes, au sein même de ces contradictions, il y a un homme d'abord, et le talent n'est que l'expression fidèle de l'homme. Il a cette allure vive, militante, tourmentée, qu'il avait devant le tribunal correctionnel ou devant la Cour des pairs dès 1831, et qu'il a gardée jusque dans la chaire, jusque dans la prédication, et dans cette paix de conscience qu'il s'était faite par l'habitude de la soumission à l'autorité librement acceptée.

Ce qui restera de Lacordaire comme apologiste, comme penseur développant un système coordonné d'interprétation religieuse, je ne le sais. C'était évidemment bien moins un écrivain qu'un orateur, un homme agissant sur les hommes, ayant sans doute pour premier mobile son inspiration religieuse, mais entraîné aussi, peut-être à son insu, par ce besoin plus humain de répandre une nature généreuse, et, comme tous ceux qui ont le secret des magies de la parole, nullement insensible aux moyens extérieurs de l'éloquence, témoin ce qu'il écrivait un jour d'Italie : « Je viens de voir la cathédrale de Sienne, qui est magnifique, surtout une chambre attenante, où la vie d'Eneas Piccolomini, depuis Pie II, a été peinte par Raphaël, et la chaire, qui est un marbre octogone élevé sur des colonnes, avec des bas-reliefs d'une grande beauté et une ampleur tout à fait superbe. Je l'ai transportée par la pensée à Notre-Dame. Ces choses-là ne sont pas indifférentes à l'éloquence, il s'en faut. J'ai appris en

chemin un mot de Cicéron qui m'a fait plaisir : *Non est magnus orator sine multitudine audiente.* »

Lacordaire a été cet orateur tenant des multitudes captives, à Paris, à Bordeaux, à Metz, à Nancy, partout où il a passé. Un coup de la grâce tombant sur sa jeunesse, comme il le dit, avait fait de lui un prêtre sous la Restauration ; le coup de foudre d'une révolution le transforme en polémiste d'une démocratie religieuse et libérale ; un mot de Rome, en brisant sa plume, en le rejetant un moment dans l'obscurité, fit de lui cet orateur qui s'essayait d'abord dans une petite chapelle du collège Stanislas, qui échouait un instant à Saint-Roch, pour se relever bientôt dans cette chaire de Notre-Dame, sur laquelle est resté le reflet de sa parole, et où nul ne l'a éclipsé.

A quoi donc a tenu le succès de Lacordaire ? Au talent sans doute, à cette éloquence qui, par ses défauts mêmes, par ses exubérances et ses hardiesses, était faite pour étonner et pour séduire ; mais il y avait une autre raison qui tenait à la nature du mouvement religieux contemporain, au caractère de l'homme qui en a été un des promoteurs : c'est que dans la chaire comme dans le journal, sous la simple robe noire du prêtre comme plus tard sous le froc blanc du dominicain, et même quand il semblait revenir vers le passé, Lacordaire a toujours été au fond un homme des temps nouveaux. Il connaissait par expérience cette vie publique et civile d'où il était sorti sans la maudire, dont il n'avait abdiqué ni les sentiments ni les devoirs. Sa parole

jailissait d'une âme émue des anxiétés, des aspirations de notre âge. Il aimait son siècle, il aimait sa patrie et la liberté. « J'ose dire, écrit-il un jour, que j'ai reçu de Dieu la grâce d'entendre ce siècle que j'ai tant aimé et de donner à la vérité une couleur qui aille à un assez grand nombre d'esprits. »

C'était là effectivement le secret de sa puissance. Il n'avait pas, cela est bien certain, une méthode d'une correction sévère, une grande rigueur de logique et de principes dans ces démonstrations : il n'avait pas une science étendue et une infaillible sûreté de jugement ; mais, prenant l'imagination et le sentiment pour complices de la foi, il renouvelait ce cadre de l'éloquence chrétienne, et il y faisait entrer tout ce qui peut intéresser et remuer, l'histoire, l'étude morale, la psychologie, le souvenir des catastrophes publiques, le cri des peuples, l'angoisse des âmes.

S'il rencontrait sur son chemin quelque revers de la France, on sentait qu'il en était lui-même ému, qu'il n'en parlait qu'avec une dignité fière, et même, quand il publiait sa *Vie de Saint Dominique*, c'est au pays qu'il s'adressait en commençant par un acte de foi en ses destinées, à ce pays qui n'était pas un vain mot pour son intelligence, à qui il souhaitait de ne jamais désespérer de sa cause, de garder toujours son *office éminent* dans le monde, et qui pouvait, ajoutait-il, avoir de meilleurs serviteurs que lui, mais non de plus dévoués. S'il parlait de liberté, c'était en homme qui en acceptait les conditions, les responsabilités, en même temps qu'il en revendiquait les droits, et qui répudiait pour tous les secours ou les médiations

de la force. S'il s'adressait à la jeunesse particulièrement, il ne cherchait pas à la courber sous l'inflexibilité d'une théologie sèche et abstraite ; il savait trouver de ces accents qui remuent jusqu'au fond les jeunes cœurs en leur parlant de leurs plus secrètes faiblesses, de leurs plus mystérieuses aspirations.

Il mêlait à l'exposé du dogme les aspirations fines, les images touchantes ; il représentait un jour la charité comme un don fait par Dieu à l'Église pour aller sécher les larmes, « car, disait-il, il y a des larmes dans tout l'univers, et elles nous sont si naturelles qu'encore qu'elles n'eussent pas de cause, elles couleraient sans cause, par le seul charme de cette indéfinissable tristesse dont notre âme est le puits profond et mystérieux... »

Lacordaire a toujours eu de ces élans de sensibilité, de ces mélancolies chrétiennes qui l'ont fait ressembler à un René catholique parlant à la jeunesse de la soif de l'infini et des vagues ardeurs. C'était assurément une parole d'un genre nouveau, qui n'avait rien de la prédication ancienne, et qui devenait d'autant plus puissante qu'elle avait l'accent, la couleur de l'esprit moderne. Cet étrange homme d'Église prenait au siècle ses armes pour combattre quelquefois contre lui, mais le plus souvent pour lui et pour ses espérances.

v

Il est surtout un sentiment qui est plus particulièrement le propre de l'homme moderne, et qui était aussi sincère qu'énergique dans l'âme de La-

jaillissait d'une âme émue des anxiétés, des aspirations de notre âge. Il aimait son siècle, il aimait sa patrie et la liberté. « J'ose dire, écrit-il un jour, que j'ai reçu de Dieu la grâce d'entendre ce siècle que j'ai tant aimé et de donner à la vérité une couleur qui aille à un assez grand nombre d'esprits. »

C'était là effectivement le secret de sa puissance. Il n'avait pas, cela est bien certain, une méthode d'une correction sévère, une grande rigueur de logique et de principes dans ces démonstrations : il n'avait pas une science étendue et une infaillible sûreté de jugement ; mais, prenant l'imagination et le sentiment pour complices de la foi, il renouvelait ce cadre de l'éloquence chrétienne, et il y faisait entrer tout ce qui peut intéresser et remuer, l'histoire, l'étude morale, la psychologie, le souvenir des catastrophes publiques, le cri des peuples, l'angoisse des âmes.

S'il rencontrait sur son chemin quelque revers de la France, on sentait qu'il en était lui-même ému, qu'il n'en parlait qu'avec une dignité fière, et même, quand il publiait sa *Vie de Saint Dominique*, c'est au pays qu'il s'adressait en commençant par un acte de foi en ses destinées, à ce pays qui n'était pas un vain mot pour son intelligence, à qui il souhaitait de ne jamais désespérer de sa cause, de garder toujours son *office éminent* dans le monde, et qui pouvait, ajoutait-il, avoir de meilleurs serviteurs que lui, mais non de plus dévoués. S'il parlait de liberté, c'était en homme qui en acceptait les conditions, les responsabilités, en même temps qu'il en revendiquait les droits, et qui répudiait pour tous les secours ou les médiations

de la force. S'il s'adressait à la jeunesse particulièrement, il ne cherchait pas à la courber sous l'inflexibilité d'une théologie sèche et abstraite ; il savait trouver de ces accents qui remuent jusqu'au fond les jeunes cœurs en leur parlant de leurs plus secrètes faiblesses, de leurs plus mystérieuses aspirations.

Il mêlait à l'exposé du dogme les aspirations fines, les images touchantes ; il représentait un jour la charité comme un don fait par Dieu à l'Église pour aller sécher les larmes, « car, disait-il, il y a des larmes dans tout l'univers, et elles nous sont si naturelles qu'encore qu'elles n'eussent pas de cause, elles couleraient sans cause, par le seul charme de cette indéfinissable tristesse dont notre âme est le puits profond et mystérieux... »

Lacordaire a toujours eu de ces élans de sensibilité, de ces mélancolies chrétiennes qui l'ont fait ressembler à un René catholique parlant à la jeunesse de la soif de l'infini et des vagues ardeurs. C'était assurément une parole d'un genre nouveau, qui n'avait rien de la prédication ancienne, et qui devenait d'autant plus puissante qu'elle avait l'accent, la couleur de l'esprit moderne. Cet étrange homme d'Église prenait au siècle ses armes pour combattre quelquefois contre lui, mais le plus souvent pour lui et pour ses espérances.

v

Il est surtout un sentiment qui est plus particulièrement le propre de l'homme moderne, et qui était aussi sincère qu'énergique dans l'âme de La-

cordaire : c'est le sentiment de la liberté, de la justice, la haine des despotismes persécuteurs.

Ce que Lacordaire était dès l'origine sous ce rapport, il l'a été toute sa vie, et il l'a été dans ses effusions les plus intimes comme dans son langage public, dans le secret de sa conscience comme dans les manifestations extérieures de sa pensée. Ses lettres peuvent laisser voir des illusions, des contradictions, des combinaisons naïves d'idées ; elles témoignent au fond de l'inviolable énergie de ce sentiment libéral à travers les péripéties de l'histoire contemporaine. Pour d'autres, cet appel à la liberté, qui fut, il y a vingt ans, le mot d'ordre des croisades religieuses, était visiblement une tactique, un coup de diplomatie qui leur semblait habile ; c'était un euphémisme heureusement imaginé pour arriver à la domination, et beaucoup de ceux qui réclamaient si ardemment l'air de la liberté n'étaient pas incapables de vivre et même de se plaire dans une atmosphère bien différente. Pour Lacordaire, ce n'était nullement un rôle, c'était l'inclination franche et ingénue de son esprit.

La liberté religieuse qu'il revendiquait n'excluait dans sa pensée ni les libertés civiles ni les libertés politiques : elle les complétait au contraire, elle n'avait rien d'égoïste, d'exclusif ou de secrètement hostile. « Quiconque, dit-il un jour d'un accent hardi et généreux, quiconque excepte un seul homme dans la réclamation du droit, quiconque consent à la servitude d'un seul homme, blanc ou noir, ne fût-ce même que par un cheveu de sa tête

injustement lié, celui-là n'est pas un homme sincère et ne mérite pas de combattre pour la cause sacrée du genre humain. La conscience publique repoussera toujours l'homme qui demande une liberté exclusive, ou même insouciant du droit d'autrui, car la liberté exclusive n'est qu'un privilège, et la liberté insouciant des autres n'est plus qu'une trahison... Oui, catholiques, entendez-le bien, si vous voulez la liberté pour vous, il vous faut la vouloir pour tous les hommes et sous tous les cieux. Si vous ne la demandez que pour vous, on ne vous l'accordera jamais. Donnez-la où vous êtes les maîtres, afin qu'on vous la donne où vous êtes les esclaves. »

Là où d'autres s'efforcent de mettre à nu les plaies et les misères du temps présent, pour maudire la civilisation elle-même, lui, il se plaît à montrer le côté ascendant et providentiel du siècle, le progrès visible et incessant. Là où certains esprits mettent tout leur zèle à resserrer le cercle de l'orthodoxie, à proscrire la moindre indépendance, et consentiraient à voir l'Océan devenir un filet d'eau, « pourvu qu'il fût pur, » selon un mot de madame Schwetchine, lui, il veut élargir le cercle. L'Océan, à ses yeux, n'est l'Océan que parce qu'il « reçoit toutes les eaux qui se penchent vers lui. » La pureté de la doctrine ne s'achète pas au prix de l'immolation de toutes les pensées. « Le mouvement du vrai chrétien, écrit-il à madame Schwetchine en la réfutant, est de rechercher la vérité et non l'erreur dans une doctrine, et de faire tous ses efforts pour l'y trouver,

tous ses efforts jusqu'au sang, comme on cueille une rose à travers les épines. Celui qui fait bon marché de la pensée d'un homme, d'un homme sincère, celui-là est un pharisien, la seule race d'hommes qui ait été maudite par Jésus-Christ. Celui qui dit d'un homme travaillant, à ce qu'il croit, pour la gloire de Dieu : « Qu'importe un homme ? Est-ce que Dieu a besoin de gens d'esprit ? » Celui-là est un pharisien : il enlève la clef de la science, dit Jésus-Christ, il n'entre pas, et il empêche les autres d'entrer... »

Et, comme pour compléter sa pensée par une application personnelle, il écrit un autre jour à madame Schwetchine : « Si j'ai repoussé constamment M..., c'est parce qu'il a été et qu'il est le persécuteur à outrance de tous les hommes de mérite que j'ai connus. Je me sens porté à un pardon presque envers tout, excepté envers ce crime... Ma colère contre vous est de voir vos entrailles muettes à l'encontre de semblables méfaits. Il vous manque, chère amie, la sainte colère, Dieu n'a pas dit la sainte haine, cela était impossible, mais la sainte, l'adorable colère du juste contre l'envie persécutrice et tous les bas endroits du cœur humain... »

Ainsi la colère sainte du juste contre l'envie étroite et persécutrice, l'équité tolérante pour le travail multiple des âmes ; l'amour de la liberté pour tous, c'est là l'essence et le fond de cette nature, qui peut avoir ses inconséquences et ses fluctuations, mais qui se maintient par le sentiment de l'honneur, par le ressort du caractère, et reste instinctivement libérale.

VI

C'est le sévère attrait de cette correspondance singulière nouée entre deux personnes en apparence si peu faites pour s'entendre et où l'instinct persistant s'échappe à chaque page.

Qu'on veuille persuader à Lacordaire que la religion est universelle, qu'elle peut vivre sous tous les régimes et avec tous les pouvoirs : — Oui, sans doute, dira-t-il dès 1846, la religion peut vivre sous tous les régimes ; « mais il y a un régime qui lui est tout naturel... Quand je jette les yeux sur l'histoire, je suis frappé d'une chose que je veux vous dire, c'est que partout où le despotisme civil a fermement prévalu, le christianisme véritable s'est à peu près éteint... On dira que la liberté de la foi peut exister sans la liberté civile et politique ; quelques jours peut-être, mais longtemps, y en a-t-il des exemples ? La servitude civile et politique ronge les âmes, elle les affaiblit jusque dans l'ordre religieux, elle donne le vertige de l'idolâtrie à Bossuet lui-même. Il se forme un épiscopat lâche et adorateur du pouvoir qui transmet au reste du clergé une timidité mêlée d'ambition, double poison d'où sort la bassesse et bientôt l'apostasie... »

Qu'il jette d'un autre côté son regard sur l'Europe absolutiste, et il laisse échapper dans une lettre ces accents de tribun qui n'ont pas perdu leur à-propos : « Les maux de notre liberté présente sont grands ; mais en voyant les crimes publics du pouvoir là où

il s'est conservé intact, on comprend que le genre humain s'en soit retiré par un mouvement d'irréconciliable horreur. Aujourd'hui l'autocratie en est à son 1793; son cœur, si l'on peut dire qu'elle en a un, s'est mis à nu devant la terre entière, et si épouvantable que soit cette révélation, elle est une promesse et une récompense pour les générations affranchies de tels monstres... » J'imagine que madame Swetchine, en mère de l'Eglise prudente, devait quelque peu frémir de ces impétueuses saillies d'esprit chrétien, et que dans son affectueuse admiration pour l'homme elle eût voulu retenir le vol de cette indignation.

Mais l'Italie, direz-vous, cette Italie que Lacordaire vit à l'aube de son rajeunissement, dans ses désastres de 1848 et dans ses dernières crises de transformation, qu'en a-t-il pensé définitivement? M. de Montalembert, dans la vive et émouvante biographie qu'il a retracée avec une fraternelle éloquence, n'hésite pas à noter sur ce point une déviation de jugement, une illusion du père Lacordaire au début et un plein retour à la fin, en présence des révolutions d'où est sortie l'unité italienne par le démembrement des états du saint-siège. M. de Falloux, dans l'introduction qui ouvre la *Correspondance avec madame Swetchine*, substitue à peu près tout simplement ses opinions à celles du généreux dominicain. L'un et l'autre se croient tenus d'effacer, d'éteindre la pensée du père Lacordaire et de s'armer de ses scrupules de la fin contre ses sympathies du commencement. Il faut s'entendre.

La vérité est que, pour Lacordaire, l'idéal primitif eût été sans doute une Italie affranchie où la papauté eût gardé une puissance indépendante et régénérée, et qu'à l'heure des dernières épreuves il s'est senti retenu par son dévouement au saint-père, par une intime fidélité.

Il y a un jour où, mettant la main sur son cœur, il écrit ce mot d'une délicatesse supérieure: « Pie IX est maintenant trop près de Pie VII, par ses malheurs comme il l'a été par ses généreux desseins, pour que la piété filiale ne domine pas mes pensées et mes paroles. » Et cependant c'est réellement une présomption étrange et une précaution bien peu sérieuse de chercher à absoudre Lacordaire d'une sympathie qu'il ne cachait pas, de paraître l'associer à cette pensée exprimée par M. de Falloux, que l'instinct national et l'instinct libéral en France s'élevaient également contre la guerre qui a conduit à l'indépendance de l'Italie. C'est une idée propre à M. de Falloux, qui a besoin de l'éclaircir encore, même après son introduction. Le père Lacordaire ne pensait pas du tout cela, il a dit à peu près le contraire. Cette crise qui est venue un jour fondre sur l'Italie et sur la papauté temporelle, il avait tout fait pour la détourner, il la voyait venir, et ce n'est pas la preuve d'un jugement si peu sûr, à moins que la sûreté de jugement ne consiste à être libéral en France et à ne plus l'être en Italie, à prétendre soutenir par un artifice de la force une situation ruinée par tous les abus.

C'est Lacordaire qui, dès 1846, montrait ces hommes entêtés d'absolutisme travaillant déjà à la

perte de la papauté temporelle; c'est lui qui, après 1848, en présence de la catastrophe précipitée par les passions révolutionnaires, mais préparée par les passions absolutistes, écrit avec une clairvoyance navrée : « Voilà où nous ont menés ceux qui ont refusé leur concours à Pie IX pour les réformes que toute l'Europe réclamait ! Pie IX était le salut de Rome ; on l'a méconnu, on l'a laissé vaincre par la démagogie, et maintenant la démagogie vaincue laisse voir derrière elle des difficultés que l'avenir ne diminuera certainement pas. Bien des esprits vont s'accoutumer à la pensée que le gouvernement clérical, selon l'expression du général Oudinot, est désormais impossible à Rome, et Dieu sait ce qui résultera un peu plus tôt ou un peu plus tard de cette persuasion... »

C'est lui encore qui écrit en 1856 : « Oui, le chef de la chrétienté doit être souverain ; mais il faut qu'il soit un souverain capable, administrant bien son État et sachant s'y créer une force morale qui puisse le soutenir. » C'est lui qui, le jour où la catastrophe prévue s'accomplit, dit dans une lettre à M. l'abbé Perreyve : « Si l'Italie brise définitivement le joug de l'Autriche, si elle obtient un gouvernement conforme à ses vœux légitimes, et si en même temps Rome est sauvée, j'en rendrai grâce à Dieu. Si au contraire l'une ou l'autre de ces causes périt par la faute des hommes, je le regretterai, je le déplorerai ; mais je n'en serai pas comptable, parce que j'aurai fait dans ma position tout ce que je pouvais faire pour la justice et pour la vérité... »

Il n'entrevoit plus dès lors qu'une Italie pacifiée, où le pape « recouvrera une partie suffisante de ses États, » et à ce prix encore « l'avenir vaudra mieux que le passé au temporel et au spirituel. » Qu'il croie à la nécessité du domaine temporel, ou en d'autres termes de l'indépendance, qu'il compatisse aux douleurs d'un pape qu'il aime, oui sans doute ; mais, d'un autre côté, comme il l'écrit à M. de Montalembert lui-même, « il désire l'affranchissement de l'Italie, des modifications sérieuses dans le gouvernement des États romains, et un changement plus grave encore dans la direction morale résumée en ces derniers temps par *l'Univers* et la *Civiltà cattolica*. »

Arrangez tout cela, voyez-y, si vous voulez, des inconséquences ou plutôt des perplexités : vous en ferez sortir des regrets, de saintes colères contre ceux qui ont fait le mal et qui en ont l'orgueil, — une confiance sereine dans les destinées spirituelles de la papauté, — des doutes sur l'unité italienne, non une protestation contre l'affranchissement d'un peuple. C'est qu'en définitive le libéralisme l'emportait dans l'âme de Lacordaire et se mêlait à la foi elle-même, non pour l'altérer, mais pour l'élargir et l'aimer. Il était libéral en Italie comme en France, comme partout où il voyait un droit souffrant et attendant son heure.

VII

C'est le secret de sa force, de l'action pénétrante, retentissante de sa parole, et c'est aussi ce qui, dès

le lendemain des crises de 1831, lui faisait, entre l'Église officielle et le siècle, cette situation épineuse qui est un des plus curieux côtés de cette carrière, dont il ne triompha que par sa droite sincérité, et que ses lettres éclairent à demi aujourd'hui.

Lorsqu'après la campagne de *l'Avenir*, Lacordaire s'était soumis à la décision de Rome et avait accepté sans murmure la condamnation d'une œuvre qu'il croyait juste, au lieu de suivre Lamennais dans ses révoltes, il avait accompli un acte de renoncement qui n'était point vulgaire. Il s'était mis en règle; mais en même temps pour les chefs de l'Église, pour ceux qui entourent les chefs de l'Église, il restait le jeune prêtre qui avait beaucoup osé, qui avait aspiré l'air révolutionnaire, et qui ne cessait d'inquiéter par sa hardiesse, de troubler par sa précoce renommée; il était l'objet des soupçons, des défiances.

Rejeté pour le moment dans l'aumônerie d'un petit couvent de la Visitation, vivant avec sa mère au pied de la Montagne Sainte-Genève, voyant peu de monde, il se recueillait dans l'obscurité, la solitude et le travail. C'est à peine s'il put être admis à faire ses premières conférences au collège Stanislas en 1834, et l'éclat soudain de sa parole réveillait contre lui les petites hostilités. « Ici, écrivait-il, on me traite de républicain forcené, d'homme incorrigible, relaps, et mille autres douceurs... Il y a des ecclésiastiques qui m'accusent non pas d'être athée, mais de n'avoir pas prononcé une seule fois le nom de Jésus-Christ... » L'archevêque de Paris,

M. de Quelen, homme d'un autre temps, bienveillant d'ailleurs, était tout à la fois attiré par le talent et retenu par la crainte de fournir des prétextes aux divisions de son clergé, de « donner du mouvement aux esprits toujours prêts à s'entrechoquer. » Il autorisait d'abord les conférences de Stanislas, puis il exigeait que Lacordaire soumit à la censure ecclésiastique chacun de ses discours. Bientôt, repris de goût pour lui, il le faisait monter pour la première fois dans la chaire de Notre-Dame, puis il l'arrêtait par des tracasseries nouvelles.

Je ne sais si rien peut mieux peindre le caractère de Lacordaire que son attitude au milieu de ces médiocres et obscures péripéties. Il résiste sans se révolter, il obéit sans s'abaisser, en gardant au contraire sa dignité et même la supériorité morale sur le prélat. Il parle de M. de Quelen librement dans ses lettres et d'un ton où se révèle la différence des deux natures. « Il est certain, écrit-il après une de ces bourrasques, que la prudence la plus naturelle exigeait que je me maintinsse dans les bonnes grâces de M. l'archevêque; mais M. de Quelen représente l'ancienne Église de France, et il n'a jamais aspiré qu'à la rétablir avec ses anciennes traditions. Voilà le fond de sa vie et de ses espérances. Comment accepterait-il un homme qui croit à beaucoup de nouveautés?... Qu'est-ce qui a blessé M. l'archevêque dans mon écrit? Est-il un enfant qui ne le verrait? Que je me fusse conformé aux idées de M. l'archevêque, et j'aurais pu, je le sais, parvenir à tout; au lieu de cela, je serai abreuvé de dégoûts,

à moitié banni, incertain de ma vie et de ma réputation jusqu'au tombeau. Entre ces deux alternatives, vous aimiez mieux la première, vous espériez qu'avec le temps et les événements je donnerais assez de gages pour obtenir confiance. Avec un autre caractère que le mien, cela eût été possible en effet; mais, étant ce que je suis, il vaut mieux me poser seul à la face de tous, recevant au corps les flèches de la haine, vivant et mourant comme je pourrai. Ce sort me plaît parce qu'il est de mon devoir de l'accepter, et aussi parce qu'il m'est impossible de ne pas préférer, voluptueusement parlant, la sincérité à tout. Ma force est dans le vrai aussi bien que mon devoir, aussi bien que mon orgueil et mon plaisir. M. l'archevêque a cru me dominer par le besoin que j'avais de lui et par le côté docile de mon être; il aurait fallu pour cela me respecter davantage et connaître davantage le prix des hommes. »

Lacordaire était suspect et il devait l'être, car s'il n'avait rien du révolté, du sectaire, de l'homme ayant le goût, mais non le courage du schisme, il avait la fierté, l'indépendance, l'intrépidité de l'esprit, toutes ces qualités natives d'où il a tenu de bonne heure « ce grand air sacerdotal » dont il parle quelque part. Il sentait l'embarras de sa situation. « Est-il sage, écrit-il, de rester toujours sous les yeux du public et des fidèles comme un problème? Peut-on acquérir une autorité vraie, l'autorité nécessaire au prêtre, lorsque des gens de bien se demandent si vous êtes ou non orthodoxe! Et ne vaudrait-il pas mieux vivre dans la retraite, écrire

et se taire? » Plus d'une fois dans ces années, avant même d'être arrêté dans sa carrière d'orateur, il avait senti naître ce goût de renoncement. Il lui était arrivé d'aspirer à être un simple curé de campagne. Les épreuves qui l'assaillaient de jour en jour ne faisaient que réveiller ces idées de retraite.

Ce fut là peut-être la première origine d'une détermination imprévue en apparence, à laquelle il se livrait tout entier. Il alla à Rome en 1837, après ses mésintelligences avec M. de Quelen; il y revint l'année suivante, et c'est alors qu'il conçut la pensée de rétablir en France l'ordre des frères prêcheurs, de revêtir la robe du dominicain. Si agréable que pût être cette idée à Rome, ce n'est pas sans difficulté que Lacordaire la réalisa. Il faut avouer qu'il a été toujours quelque peu suspect à Rome après l'avoir été longtemps à Paris. « On peut faire du bien en France, disait un jour le cardinal Lambruschini; mais un malheur déplorable pour ce pays, c'est le parti des jeunes gens qui s'y est formé et dont Lacordaire est le chef. Ces gens-là n'ont d'autre idée que la séparation de l'Église et de l'État... Voyez-vous, Lacordaire et l'abbé de Lamennais, c'est tout un. »

Lacordaire réussit néanmoins. Après avoir rassemblé en France quelques compagnons dévoués, il prit l'habit à Rome; il fut envoyé, pour passer son noviciat, dans un couvent près de Viterbe, et, par une rencontre étrange, ce couvent portait le nom de la demeure où pour la dernière fois Lacordaire avait vu Lamennais en Bretagne, — *la Quercia* ou la Chesnaie. — « *La Quercia* est un couvent magnifique,

écrit-il dès son arrivée... Les environs sont délicieux. Au midi s'élève le tête du mont Cimino, au nord la ville de Montefiascone sur la colline, à l'orient les Apennins, à l'occident les hauteurs abaissées qui descendent jusqu'à la mer... Entre cet encadrement s'étend une riche vallée dont les riantes plantations reçoivent un nouveau prix des belles forêts qui couvrent la pente du Cimino. C'est un vrai paradis, nous y voilà pour un an... »

C'est là qu'il se retirait au mois d'avril 1839, pour en sortir moine mendiant et *prêcheur*. Bien des éléments entraient peut-être dans cette résolution. Le premier était le mobile religieux, la pensée de constituer un organe permanent de prédication. Il y avait aussi le sentiment des difficultés qui avaient assailli le jeune prêtre, l'idée hardie de montrer le froc blanc à la France nouvelle réconciliée avec les ordres monastiques. Ce n'est pas la paix du cloître qu'allait chercher Lacordaire; c'était une carrière nouvelle qu'il s'ouvrait et qui répondait au double instinct de sa nature, le goût du silence et de solitude qui le saisissait par instants, et le besoin de se répandre par l'action spirituelle qui le ramenait sans cesse au combat.

VIII

Je n'ai nullement le dessein de rechercher ici ce que peuvent être les ordres monastiques sur ce sol tourmenté de la France, où ils ont péri il y a quatre-vingts ans, ni ce qu'ils peuvent avoir d'avenir.

L'ordre de Saint-Dominique jusqu'ici, c'est Lacordaire; c'est de l'initiative du jeune et énergique athlète qu'il est né, c'est par lui qu'il a vécu, par lui aussi que la robe blanche a pu paraître dans toutes les chaires, de même que la compagnie de Jésus s'est résumée tout entière un jour dans cette figure austère et douce du père Ravignan. Les deux émules, je ne veux pas dire les deux rivaux, ont vaincu personnellement par l'autorité du talent et du caractère; il reste le problème des destinées des ordres monastiques. Ce qu'il faut remarquer, c'est que, seul, peut-être, Lacordaire pouvait se permettre cette hardiesse, tenter cette aventure en pleine société contemporaine, parce que seul il pouvait placer la question sur un terrain où elle avait une chance favorable, unique, le terrain de la liberté.

Ce fut la première pensée de Lacordaire de chercher à laver devant le siècle son ancêtre saint Dominique du reproche d'avoir été le fondateur, l'instrument de l'inquisition. C'était un prêtre sans doute, un prêtre faisant une expérience hardie, venant plaider une cause compromise; mais c'était un prêtre qui, sous cette tunique blanche, devenue une grâce originale de plus et comme un piquant contraste, ne déguisait pas son caractère d'homme moderne, et je ne sais s'il y a un spectacle plus curieux véritablement que celui de ce moine rentrant, par un discours sur la *vocation de la nation française*, dans cette carrière où il a pu paisiblement montrer sa robe de dominicain, et où il ne s'est arrêté qu'en 1853.

Un mot a trompé sur Lacordaire, c'est ce mot

écrit-il dès son arrivée... Les environs sont délicieux. Au midi s'élève le tête du mont Cimino, au nord la ville de Montefiascone sur la colline, à l'orient les Apennins, à l'occident les hauteurs abaissées qui descendent jusqu'à la mer... Entre cet encadrement s'étend une riche vallée dont les riantes plantations reçoivent un nouveau prix des belles forêts qui couvrent la pente du Cimino. C'est un vrai paradis, nous y voilà pour un an.... »

C'est là qu'il se retirait au mois d'avril 1839, pour en sortir moine mendiant et *prêcheur*. Bien des éléments entraient peut-être dans cette résolution. Le premier était le mobile religieux, la pensée de constituer un organe permanent de prédication. Il y avait aussi le sentiment des difficultés qui avaient assailli le jeune prêtre, l'idée hardie de montrer le froc blanc à la France nouvelle réconciliée avec les ordres monastiques. Ce n'est pas la paix du cloître qu'allait chercher Lacordaire; c'était une carrière nouvelle qu'il s'ouvrait et qui répondait au double instinct de sa nature, le goût du silence et de solitude qui le saisissait par instants, et le besoin de se répandre par l'action spirituelle qui le ramenait sans cesse au combat.

VIII

Je n'ai nullement le dessein de rechercher ici ce que peuvent être les ordres monastiques sur ce sol tourmenté de la France, où ils ont péri il y a quatre-vingts ans, ni ce qu'ils peuvent avoir d'avenir.

L'ordre de Saint-Dominique jusqu'ici, c'est Lacordaire; c'est de l'initiative du jeune et énergique athlète qu'il est né, c'est par lui qu'il a vécu, par lui aussi que la robe blanche a pu paraître dans toutes les chaires, de même que la compagnie de Jésus s'est résumée tout entière un jour dans cette figure austère et douce du père Ravignan. Les deux émules, je ne veux pas dire les deux rivaux, ont vaincu personnellement par l'autorité du talent et du caractère; il reste le problème des destinées des ordres monastiques. Ce qu'il faut remarquer, c'est que, seul, peut-être, Lacordaire pouvait se permettre cette hardiesse, tenter cette aventure en pleine société contemporaine, parce que seul il pouvait placer la question sur un terrain où elle avait une chance favorable, unique, le terrain de la liberté.

Ce fut la première pensée de Lacordaire de chercher à laver devant le siècle son ancêtre saint Dominique du reproche d'avoir été le fondateur, l'instrument de l'inquisition. C'était un prêtre sans doute, un prêtre faisant une expérience hardie, venant plaider une cause compromise; mais c'était un prêtre qui, sous cette tunique blanche, devenue une grâce originale de plus et comme un piquant contraste, ne déguisait pas son caractère d'homme moderne, et je ne sais s'il y a un spectacle plus curieux véritablement que celui de ce moine rentrant, par un discours sur *la vocation de la nation française*, dans cette carrière où il a pu paisiblement montrer sa robe de dominicain, et où il ne s'est arrêté qu'en 1853.

Un mot a trompé sur Lacordaire, c'est ce mot

d'ultramontain qui a couru toutes les polémiques. Ultramontain, Lacordaire l'était en ce sens qu'il poursuivait le vieux gallicanisme comme une forme usée et tyrannique de l'indépendance civile, comme la mainmise incessante du pouvoir sur la conscience, il ne l'était pas au sens de ceux qui ne font que déplacer l'absolutisme et qui dépouillent le caractère du citoyen pour ne dépendre que de l'omnipotence de Rome. A ses yeux, la liberté était la forme moderne, légitime, de l'indépendance civile, le gallicanisme nouveau et vivant. « Le gallicanisme ancien, écrit-il à M. de Montalembert, est une vieillerie qui n'a plus que le souffle et à peine; mais le gallicanisme instinctif, qui consiste à redouter un pouvoir qu'on lui présente sans limites et s'étendant par tout l'univers sur deux cent millions d'individus, est un gallicanisme très-vivant et très-redoutable, parce qu'il est fondé sur un instinct naturel et même chrétien... » Il y a des gens qui aiment encore mieux l'autre gallicanisme, royal et administratif, avec lequel il y a des accommodements.

Ainsi s'est produit à la pleine lumière du siècle, dans la mêlée des mouvements religieux de notre temps, un phénomène curieux. Tandis que de cette crise — qui s'est un instant résumée dans le nom de Lamennais — est sortie toute une école qui, en répudiant ce qu'il y avait de hardi et de rajeunissant dans ces doctrines, n'a accepté que ce qu'il y avait d'absolutisme caché, et a arboré l'idée ultramontaine comme un drapeau de guerre contre la société civile, il s'est formé une autre école qui, en restant

fidèle à l'autorité religieuse, a gardé je ne sais quelle sève généreuse et libérale des premiers jours, dont Lacordaire a été une des plus brillantes, une des plus originales personnifications.

C'est le nœud même de toutes les luttes religieuses contemporaines, et ici surgit une question qui est celle de tous les jours : quel progrès a fait véritablement cette idée de libéralisme catholique que Lacordaire a nourrie dans son âme, qu'il a répandue avec le feu de son éloquence ? De ces deux écoles, qui se sont trouvées, qui se trouvent encore en présence, quelle est celle qui a gagné le plus de terrain ?

Les doctrines absolutistes règnent visiblement; ce sont elles qui disposent du gouvernement des choses religieuses, qui deviennent provoquantes, qui ne craignent plus de soulever toutes ces polémiques au bout desquelles serait la défaite de l'esprit moderne, de la liberté sous toutes les formes, si elles triomphaient, de telle sorte que Lacordaire et ceux qui ont marché avec lui apparaissent quelquefois comme une décoration brillante à l'abri de laquelle des idées tout opposées ont fait leur chemin. On a laissé au libéralisme catholique le rôle éclatant et populaire; les hommes de ce camp ont des victoires personnelles de talent, de caractère, ils ont gagné dans l'opinion, et pendant ce temps l'absolutisme religieux poursuit sa marche, s'avance et menace ceux-là mêmes dont la popularité a fait sa fortune nouvelle. M. de Montalembert a été suspect, tout près d'être condamné, et Lacordaire l'eût été depuis longtemps, si l'on eût osé.

Voilà où l'on en vient, et les libéraux catholiques se sont trouvés conduits à une alternative singulière : ils n'ont que le choix d'être inconséquents comme catholiques, de se réhabiliter par l'apostasie en proclamant le pouvoir comme en Russie après avoir demandé la liberté comme en Belgique, ou de se débattre dans une orthodoxie suspecte, d'avouer devant l'opinion qu'ils ont promis ce qu'ils ne pouvaient tenir ou de paraître en rébellion devant Rome, d'être honnêtement et sincèrement impuissants ou d'accepter la liberté avec ses périls. Lacordaire avait l'anxiété de cette situation, qu'il dominait par son caractère encore plus que par son esprit, et il avait pour ces étranges sauveurs de la religion et de la société de vigoureuses indignations qu'on lui rendait en acrimonies, en défiances surnoisement propagées à Rome et en France. Il avait une extrême pitié de « cette grande misère morale ; » il ne voulait plus même donner à des hommes qui font le mal au nom de Dieu la banale qualification de *mon cher ami*, sous prétexte qu'on les connaît depuis longtemps et qu'ils communient d'ailleurs tous les huit jours. » Il ne haïssait pas, il se séparait et ne connaissait plus.

Cette apostasie — c'était son expression — d'hommes qui avaient tant demandé la liberté autrefois et qui, se démasquant plus tard, ne rêvaient plus qu'absolutisme au profit de leurs idées et de leurs instincts, cette apostasie, outre qu'elle révoltait sa droiture, lui semblait une véritable trahison des intérêts de la foi, et ce n'est pas sans une juste fierté

qu'il pouvait écrire à M. de Montalembert : « Nous n'avons pas été de ceux qui, après avoir demandé la liberté pour tous, la liberté civile, politique et religieuse, ont arboré le drapeau de l'inquisition de Philippe II, renié sans pudeur tout ce qu'ils ont écrit, outragé leurs anciens compagnons d'armes à cause de leur constance et de leur fidélité, déshonoré l'Église, salué César d'une acclamation qui eût excité le mépris de Tibère, et qui aujourd'hui, malgré la leçon des événements, se drapent encore dans leur chute du mal qu'ils ont fait et de la honte dont ils sont couverts. Séparés d'eux dès le premier jour, nous ne fûmes jamais des leurs. A mon dernier souffle et dans mon tombeau, ce sera là un doux et pur souvenir... »

On lui a payé cela sur son tombeau, et son âme a été accompagnée dans l'éternité d'une oraison funèbre de ses pieux adversaires telle qu'il la souhaitait de son vivant lorsqu'il écrivait : « J'espère bien qu'ils me traineront sur leur claie avant que je meure. »

IX

Après avoir partagé une vie à la fois errante et recueillie entre la prédication toujours renaissante et l'organisation de maisons de son ordre, le jour où il s'était senti mal à l'aise pour faire entendre une parole libre, accoutumée aux hardiesses, dans le silence universel, il s'était réfugié dans le Midi, dans cette école de Sorèze qu'il avait restaurée au-

près de la Montagne-Noire, et où il trouvait la retraite animée qu'il cherchait toujours.

Il s'était fait *maître d'école* comme au temps de l'*Avenir*, mais sans avoir affaire cette fois au commissaire de police. Il aimait toute cette jeunesse accourue de tout le Midi autour de lui, et qui avait l'orgueil d'un tel chef. Je crois même que les mères partageaient cet orgueil. Par une direction douce et ferme, il avait résolu un bien singulier problème, celui d'inspirer l'amour du collège à des écoliers, au point que ceux qui avaient achevé leurs études revenaient quelquefois à Sorèze passer une année de plus. C'est là que l'Académie allait le chercher, et c'est là aussi que la mort venait le surprendre, brisé par un mal qui l'avait envahi depuis deux ans, affaibli par l'austérité, ayant parfois, comme il le disait, « le poignant chagrin des hommes et des choses, » mais non vaincu, et gardant encore dans son regard lumineux et franc comme un dernier reflet de ce grand feu qui l'avait porté à tous les combats de la parole.

La mort emporte beaucoup de l'orateur : il n'y a plus ni le geste ni la flamme. Dans le travail de prédication par lequel Lacordaire a marqué son passage, et où manquent aujourd'hui et la flamme et le geste, on peut remarquer des excès d'imagination, une philosophie insuffisante, des faiblesses de logique et de démonstration, de la subtilité, de l'emphase. Un homme, après tout, vaut mieux qu'une démonstration abstraite, et une âme véritable est une plus belle œuvre qu'une philosophie. Lacordaire a offert dans notre temps ce spectacle

d'un homme vrai, sorti des mains d'une mère pieuse et forte, gardant toujours ce cachet de l'honneur et de la virilité d'une âme où la religion habitait sans y allumer les fanatismes vulgaires, où à côté de la religion la liberté avait trouvé un asile d'où elle n'a jamais été bannie. « Catholique pénitent et libéral impénitent, » c'est le dernier mot par lequel il se résumait lui-même en parlant à des jeunes gens qui étaient allés le voir après sa réception à l'Académie française.

Ce fut un homme chimérique et maladroit, diront les habiles ; il aurait dû voir que ce qu'on lui demandait, c'était sa popularité pour la restauration des ordres religieux, non ses idées et ses conseils, — que la religion a le droit de se servir de tout, même de la liberté, pour dominer, pour s'imposer, sauf à jeter de côté l'arme qui l'a aidée à vaincre. Ce genre d'habileté, qui n'était pas à l'usage de Lacordaire, n'est peut-être pas de l'habileté autant qu'on le croit, et la carrière même de ce prêtre énergique et sincère en est la vivante démonstration.

Lorsque Lacordaire parut au grand jour des luttes publiques, où en était la religion en France ? Elle avait la veille encore la puissance, les faveurs, la domination par l'alliance avec l'esprit d'absolutisme, et le lendemain les églises étaient saccagées, les croix étaient bannies des places publiques, la robe du prêtre ne pouvait se montrer dans la rue. Quinze ans s'écoulaient ; les églises sont respectées, la robe du prêtre peut paraître partout, et même le froc du moine peut monter dans la chaire. Qu'est-ce

qui a produit ce résultat ? La liberté et rien que la liberté, l'apparence d'une adhésion de l'Église aux principes de la société moderne, le libéralisme décidé et sincère d'hommes tels que Lacordaire. Laissez passer encore quinze ans : le vent a tourné et n'est plus pour la liberté, la réaction triomphe dans les conseils de ceux qui mènent la religion, de ceux qui ont la prétention de la mener ; les libéraux sont bafoués et l'impopularité recommence, les esprits s'aigrissent, les polémiques s'enveniment, les hostilités renaissent.

Voilà donc le résultat de cette grande habileté. Admettez une autre hypothèse, supposez qu'au lieu de suivre la politique qu'elle a suivie, la cour de Rome se fût inspirée un peu plus des pensées que Lacordaire dans sa liberté a plus d'une fois exprimées. D'abord elle ne serait jamais arrivée assurément à un plus grand désastre. Qui peut dire, d'un autre côté, que le saint-siège n'eût point détourné ainsi la crise suprême dans laquelle il se débat, et à laquelle il ne manque que le dénoûment ? Dans le drame des destinées religieuses de notre temps, Lacordaire a été, je l'accorde, peu écouté, il a même été sans doute toujours suspect ; il n'a eu raison que devant l'opinion, il est justifié par les événements, et il reste pour tous en dehors de toutes les contradictions de l'esprit, l'homme qui a réuni avec le plus d'éclat, avec une séduisante et fière originalité, l'honneur du prêtre et le sentiment viril de l'enfant de notre siècle.

V

LES MÉDITATIONS

D'UN PRÊTRE LIBÉRAL

LE PÈRE GRATRY

I

Il y a dans l'ordre spirituel de notre temps, — et n'est-ce pas l'histoire de tous les temps ? — il y a deux classes d'esprits qui agitent toutes ces questions religieuses et morales dont le monde, pour son honneur, est toujours tourmenté. Ils croient aux mêmes dogmes, aux mêmes symboles, ils vivent dans la même communion religieuse, et cependant ce sont des esprits de nature singulièrement différente, qui semblent suivre le même chemin sans se rencontrer, sans se connaître, étrangers les uns aux autres par leurs tendances et par leurs interprétations du catholicisme dans ses rapports avec les sociétés contemporaines.

Pour les uns, le catholicisme, c'est l'absolu en tout, c'est l'immuable non-seulement dans le dogme, qui ne varie pas, mais dans tout ce qui passe et se

qui a produit ce résultat ? La liberté et rien que la liberté, l'apparence d'une adhésion de l'Église aux principes de la société moderne, le libéralisme décidé et sincère d'hommes tels que Lacordaire. Laissez passer encore quinze ans : le vent a tourné et n'est plus pour la liberté, la réaction triomphe dans les conseils de ceux qui mènent la religion, de ceux qui ont la prétention de la mener ; les libéraux sont bafoués et l'impopularité recommence, les esprits s'aigrissent, les polémiques s'enveniment, les hostilités renaissent.

Voilà donc le résultat de cette grande habileté. Admettez une autre hypothèse, supposez qu'au lieu de suivre la politique qu'elle a suivie, la cour de Rome se fût inspirée un peu plus des pensées que Lacordaire dans sa liberté a plus d'une fois exprimées. D'abord elle ne serait jamais arrivée assurément à un plus grand désastre. Qui peut dire, d'un autre côté, que le saint-siège n'eût point détourné ainsi la crise suprême dans laquelle il se débat, et à laquelle il ne manque que le dénoûment ? Dans le drame des destinées religieuses de notre temps, Lacordaire a été, je l'accorde, peu écouté, il a même été sans doute toujours suspect ; il n'a eu raison que devant l'opinion, il est justifié par les événements, et il reste pour tous en dehors de toutes les contradictions de l'esprit, l'homme qui a réuni avec le plus d'éclat, avec une séduisante et fière originalité, l'honneur du prêtre et le sentiment viril de l'enfant de notre siècle.

V

LES MÉDITATIONS

D'UN PRÊTRE LIBÉRAL

LE PÈRE GRATRY

I

Il y a dans l'ordre spirituel de notre temps, — et n'est-ce pas l'histoire de tous les temps ? — il y a deux classes d'esprits qui agitent toutes ces questions religieuses et morales dont le monde, pour son honneur, est toujours tourmenté. Ils croient aux mêmes dogmes, aux mêmes symboles, ils vivent dans la même communion religieuse, et cependant ce sont des esprits de nature singulièrement différente, qui semblent suivre le même chemin sans se rencontrer, sans se connaître, étrangers les uns aux autres par leurs tendances et par leurs interprétations du catholicisme dans ses rapports avec les sociétés contemporaines.

Pour les uns, le catholicisme, c'est l'absolu en tout, c'est l'immuable non-seulement dans le dogme, qui ne varie pas, mais dans tout ce qui passe et se

renouvelle au sein des sociétés. Ils croient relever et servir bien efficacement leur foi en traitant la raison humaine comme la grande rebelle, comme la grande corruptrice de la civilisation, en représentant comme des étapes vers la décadence chaque victoire des peuples qui aspirent à reconnaître, chaque tentative des hommes qui cherchent à organiser leur vie civile dans des conditions d'indépendance vis-à-vis du pouvoir religieux.

Ce qu'on nomme le progrès n'est à leurs yeux que le mirage trompeur d'un monde qui a perdu toute notion de la vraie grandeur. La liberté de conscience n'est qu'une funeste hérésie; les chemins de fer eux-mêmes ont leur part d'anathèmes et deviennent des messagers de décomposition ou des châtiments. La philosophie n'est qu'un apprentissage de la révolte. Tout ce qui s'est fait de nos jours, surtout depuis la Révolution française, n'est qu'une vaste conspiration contre la vérité. Toutes les grandes cultures littéraires par lesquelles s'est élevé et formé l'esprit humain depuis Homère et depuis Platon ne sont qu'un paganisme dégradant qu'il faut se hâter de chasser de l'éducation publique. En un mot, tout le mouvement qui s'accomplit sous nos yeux n'est qu'une immense et choquante déviation qu'ils flétrissent de quelque verset sibyllin renouvelé de Joseph de Maistre.

Ils ne comprennent pas, ces esprits violents et absolus, qu'on puisse être à la fois libéral et catholique, qu'on allie le sentiment de nécessités toutes modernes à la croyance traditionnelle, c'est-à-dire qu'ils se font du catholicisme et de l'Église un idéal

abstrait devant lequel doivent s'abaisser tous les principes des sociétés nouvelles, et selon lequel les pouvoirs politiques, s'ils étaient intelligents, s'ils voulaient la paix, devraient se faire les porte-glaive de leurs doctrines, les régénérateurs du monde moderne par je ne sais quel retour à un passé regretté, par l'unité dans le silence, la soumission et l'immobilité.

Le pape et l'empereur, c'est là leur idéal merveilleux! De là leur préférence pour tous les absolutismes. Ils se prennent quelquefois au piège, et finissent par n'être pas plus libres après avoir aidé à sceller la liberté des autres; mais ils se consolent encore en se disant que c'est la faute des hommes, non du système. Plus sceptiques qu'ils ne croient, ils méconnaissent ce qu'il y a de vertu et de ressources pour la religion dans les luttes mêmes de la liberté, et ce que peut une foi vraie, sincère, intelligente et active au milieu du déploiement des forces contemporaines. Ce sont, à vrai dire, des sectaires en guerre avec leur siècle, et l'effarouchant sans cesse au lieu de l'éclairer et de le conduire.

Il est au contraire une autre race d'esprits qui ne sont pas moins fermes dans leur croyance et fidèles au dogme dont ils sont quelquefois les gardiens, mais pour qui la religion n'est point cette ennemie intolérante et haineuse de tout ce qui s'élève et grandit au sein du monde où ils vivent, qui ne s'exercent pas à faire la maison du père céleste si petite que seuls ils y puissent entrer, eux et leurs sectateurs. Ils ont ces deux traits de l'âme véritable-
®

ment religieuse : ils savent comprendre et aimer. Au lieu de violenter et de conspuer la raison humaine dans ses tentatives pour s'ennoblir par la recherche de la vérité, ils l'honorent au contraire et reconnaissent son domaine légitime ; ils ne songent pas à étouffer ses lumières naturelles sous un traditionalisme immobile et oppressif. C'est avec la raison éclairée et fortifiée par la foi qu'ils combattent la raison égarée et livrée à l'excès de ses entraînements.

Au lieu de retrancher de l'humanité toutes les anciennes cultures, les philosophies, les poésies antiques, ils admettent tout ce qui peut servir à la civilisation morale et intellectuelle, tout ce qui a fait la noblesse ou le charme de l'esprit humain. Au lieu de se cabrer contre la marche des choses, contre la liberté de conscience et les principes qu'invoquent les sociétés modernes, contre les garanties civiles et la séparation des pouvoirs, contre les sciences et l'industrie par lesquelles la surface du monde se transforme, ils cherchent le secret et la raison de tout ce mouvement irrésistible qui ne peut être assurément le gigantesque caprice d'un hasard ou un défi jeté à la Providence. Ce sont des chrétiens fervents, sérieusement convaincus, mais qui aiment le progrès, la justice et la liberté, qui ne croient pas tout perdu parce que les peuples revendiquent leurs droits, parce que les hommes aspirent à se gouverner eux-mêmes.

Ce n'est pas qu'ils ne soient sensibles aux maladies qui tourmentent un siècle agité par de tels ébranlements, qu'ils ne s'alarment parfois des obscurités

qui se font dans les âmes, de ces affaissements soudains ou de ces recrudescences convulsives, de tous ces troubles enfin que laissent les grandes et profondes révolutions ; mais ces maladies mêmes, qu'ils suivent d'un œil ému, ils les traitent avec sympathie, sans insulter le grand patient qui se débat depuis plus d'un demi-siècle ; ils n'ont ni brutalités ni invectives pour cette société, au sein de laquelle ils vivent, et où ils sentent palpiter des instincts qu'il n'y a qu'à épurer et à diriger.

Ce n'est pas non plus que cet immense mouvement d'industrie et de richesse qui emporte le monde leur semble sans péril, et qu'ils n'y voient une invasion redoutable des intérêts matériels débordant sur tout l'ordre spirituel ; mais, sans nier le péril, sans fermer les yeux aux maladies du temps, pas plus qu'à la menace d'une prépondérance des choses matérielles, ils n'y voient qu'une nécessité de plus de combattre sans cesse par la parole, par la foi et par la science, de raviver toutes les sources morales, de stimuler l'énergie intellectuelle, et de rapprocher toutes ces forces en scellant leur alliance à la lumière de l'Évangile. Ils ne veulent pas faire rétrograder leur siècle et la société d'où ils sont : ils veulent défendre et faire vivre en eux le principe chrétien qui est leur essence et leur force.

II

Qu'est-ce donc, me demandais-je, qu'un prêtre libéral, si ce n'est un de ces esprits, animés d'une

clairvoyante et généreuse inspiration, qui cherchent moins à entraver tout cet irrésistible mouvement humain qu'à le moraliser, à lui communiquer la sève féconde, qui s'efforcent d'agir sur leurs contemporains par l'intelligence et par l'amour? Et je me faisais justement cette question en tournant les pages de ces livres qui se sont succédé pendant quelques années, qui ont occupé cet esprit, — *la Paix*, *les Sources*, *les Commentaires sur l'Évangile selon saint Matthieu*, — œuvres d'un prêtre, d'un homme qui, à part la vocation intérieure, semble ne s'être retiré dans le recueillement de l'Oratoire renaissant, dans le silence de la vie méditative, que pour mieux entendre retentir au fond de lui-même le cri des cœurs malades, la plainte d'un siècle en travail.

Nul mieux que le père Gratry ne représente par son caractère autant que par la nature de son esprit cette élite d'âmes religieuses qui, sans s'écarter du dogme, en s'y tenant au contraire ardemment fixées, ne craignent point cependant de se placer au centre des agitations morales de leur temps, de remuer, de sonder tous les problèmes, et ont par instants des audaces naïves d'interprétation.

Ces âmes peuvent se tromper quelquefois dans leurs jugements et dans leurs conjectures, elles vont trop haut et trop loin : elles ont des raffinements, des subtilités, des entraînements qui tiennent à la solitude où elles se renferment; mais elles ont ce que rien ne peut remplacer, la vie intérieure. Elles sont puissamment émues au spectacle de la marche

mystérieuse des sociétés, et elles émeuvent, ne fût-ce que par leurs généreuses et sincères inquiétudes, par l'intensité passionnée de leur foi, par la candeur de leurs efforts. Dans tous les cas, elles n'ont rien des sectaires, rien surtout de ces autres esprits pharisaïques toujours portés à opposer l'immobilité traditionnelle, les interprétations odieuses ou absurdes, les condamnations, les répulsions, à ces deux choses que le père Gratry lui-même montre aux côtés de Jésus : « pitié de cœur et lumière de raison! » Elles représentent une des faces du catholicisme contemporain, le catholicisme adoptant, sanctionnant ce qu'il y a de légitime dans les aspirations modernes, s'associant, au nom de l'Évangile lui-même, aux justes revendications, ce qu'on peut appeler, à vrai dire, un catholicisme libéral.

C'est dans cette élite d'âmes religieuses, et au premier rang, que le père Gratry se plaçait dès l'origine, au début de sa vie spirituelle, en écrivant les livres de *la Logique*, de *la Connaissance de Dieu*, de *la Connaissance de l'Âme*, en rassemblant les éléments d'une philosophie religieuse où la conviction du prêtre s'allie au sentiment le plus vif de la situation morale du monde, à l'analyse la plus animée de quelques-uns des systèmes contemporains, et ses œuvres d'aujourd'hui ne sont que la suite ou les épisodes de ce travail, tout mêlé de foi et de science, de dialectique et d'imagination.

Un souffle ardent circule dans ces pages de *la Paix*, des *Sources*, des *Commentaires de l'Évangile selon saint Matthieu*, soit que l'auteur contemple la confu-

sion, les contradictions, les impossibilités de l'Europe actuelle et du monde, soit que, circonscrivant son observation, il s'étudie à diriger une âme dans les voies de l'éducation morale et de la science, soit qu'il se propose d'extraire l'esprit vivant, la substance féconde de l'Évangile en montrant dans l'idée chrétienne le principe et la garantie de tous les progrès. Les sujets sont différents : la *Paix* est presque une étude politique sous une forme à demi lyrique; les *Sources* sont un essai d'analyse morale et intellectuelle; au fond, l'inspiration est la même.

L'idée familière de l'auteur, c'est que la réforme du monde, condition supérieure de la paix, ne peut se réaliser que par la régénération individuelle de l'homme, et que cette régénération même de l'individu ne peut s'accomplir que sous l'influence de l'idée chrétienne, d'où découlent toutes les notions de vérité et de justice. C'est l'idée du père Gratry comme de bien d'autres esprits, surtout depuis qu'on a vu ce que pèsent les institutions et les gouvernements dès qu'un souffle de révolution se lève de quelque côté. Il faut donc préparer cette régénération individuelle par l'éducation intérieure, par l'apprentissage de la vie intellectuelle et morale, et c'est là, si je ne me trompe, le sens de l'ingénieux essai des *Sources*.

Il y a un livre sérieux et charmant d'un moraliste espagnol, prêtre lui aussi, c'est l'*Art d'arriver au vrai*, de Balmès. Nulle œuvre peut-être ne décrit avec plus de finesse, d'animation et de bon sens cette éducation intérieure et les obstacles qu'elle

rencontre, et tout ce qui s'élève de passions, de caprices entre l'esprit de l'homme et la vérité.

Le livre des *Sources* est comme un art d'arriver au vrai, et chemin faisant l'auteur laisse échapper plus d'une remarque ingénieuse. Qui de nous n'est quelque peu témoin de ce qu'il y a de trop exact dans ce que dit le père Gratry d'une certaine paresse qu'on a toujours à écrire? « Savez-vous, dit-il, pourquoi des esprits d'ailleurs très-préparés restent souvent improductifs et n'écrivent pas? C'est parce qu'ils ne commencent jamais et attendent un élan qui ne vient que de l'œuvre. Ils ignorent cette incontestable vérité que, pour écrire, il faut prendre la plume, et que tant qu'on ne la prend pas, on n'écrit pas. » Cela semble naïf et ne laisse point d'avoir quelque degré d'exactitude et même de finesse. Le père Gratry, qui aime Joubert et qui le cite, qui s'en inspire presque, allais-je dire, quoiqu'il ne lui ressemble pas, a souvent de ces observations fines et justes sur la vie et les méthodes de l'esprit, sur les arts et sur les sciences, sur la manière de féconder l'intelligence en la préservant des dissipations qui l'attirent et l'émoussent, sur la vertu sacrée du recueillement et du silence.

Les hommes de notre temps ne connaissent pas cette vertu; ils aiment le bruit des affaires dans le jour, et le soir le bruit des plaisirs. Après la veille affairée ou enflammée, c'est le sommeil lourd ou fébrile, et jamais le vrai moment réparateur. « Le repos est le frère du silence, dit le père Gratry; nous manquons de repos comme de silence. Nous sommes

stériles faute de repos plus encore que faute de travail... Je ne connais qu'un seul moyen de vrai repos dont nous ayons quelque peu conservé l'usage, ou plutôt l'abus : c'est la musique. Rien ne porte aussi puissamment au vrai repos que la musique véritable. Le rythme musical régularise en nous le mouvement, et opère pour l'esprit et le cœur ce qu'opère pour le corps le sommeil... La vraie musique est sœur de la prière comme de la poésie. Son influence recueille, et, en ramenant vers la source, rend aussitôt à l'âme la sève des sentiments, des lumières, des élans... Mais nous, nous avons trouvé le moyen d'ôter presque toujours à la musique son caractère sacré, son sens cordial et intellectuel, pour en faire un exercice d'adresse, un prodige de vélocité et un brillant tapage qui ne repose pas même les nerfs, loin de reposer l'âme. »

Ce petit livre des *Sources*, qui traite à la fois de l'éducation de l'esprit et de la science du devoir, n'est au surplus en quelques parties qu'un fragment détaché de la *Logique*, comme un chapitre repris, resserré, condensé, où, sous une forme familière et vive, se retrouve la substance des idées de l'auteur, et, comme tout ce qu'écrivait le père Gratry, il a ce cachet de l'homme qui, en exprimant des idées, se peint lui-même : « Pour écrire, dit-il, il ne faut pas seulement sa présence d'esprit, il faut son cœur, il faut l'homme tout entier ; c'est à soi-même qu'il en faut venir. » Et en effet le père Gratry se peint bien lui-même, tel qu'il est, avec sa nature délicate et vibrante, n'ayant rien d'abstrait, avec son ardeur

de foi mêlée d'imagination et avec cette spontanéité d'impression d'une âme que tout émeut, qui subit même toutes les variations de l'atmosphère humaine en cherchant Dieu au bout. « Hier, dit-il quelque part, j'ai failli perdre un jour. J'étais malade, le temps était triste et mauvais. Il ne faisait ni assez clair ni assez chaud. Personne n'était auprès de moi. Aucune nouveauté dans la vie, nulle joie sur l'horizon. Forces physiques et force d'âme, idées, sentiments, convictions, tout s'affaissait comme une voile qui retombe sur le mât. Rien dans le ciel de l'âme que fantômes gris et ternes, comme quand les nuages de l'occident, qui tout à l'heure n'étaient que pourpre et or, se décolorent en deux minutes, et, réduits à eux-mêmes, ne sont plus que brouillards. Temps perdu, temps perdu ! me disais-je. Et que de temps en effet dans ma vie entière j'ai perdu ainsi ! C'est que nous oublions toujours cette fondamentale vérité que, lorsqu'il n'y a plus rien, il y a Dieu !... »

Ainsi la recherche de la vérité, pour cet esprit éminent, est sans cesse tout un drame intérieur et personnel où l'imagination et le cœur marchent avec la foi.

III

Ce que j'aime en effet, ce que j'admire dans le père Gratry, ce n'est ni l'architecte d'un système qui relève de la critique philosophique, ni le théologien justiciable des théologiens, ni même le politique dont les combinaisons ne sont peut-être pas pour le

moment des plus faciles à réaliser, c'est l'homme avec sa nature ardente et fine, ingénieuse et fière, pleine d'impétuosité dans la douceur, loyale et sincère avant tout, mêlant un mysticisme enflammé aux déductions algébriques et ayant toute la séduction d'une personnalité supérieure dans sa grâce. On sent chez le père Gratry une âme toujours agitée du travail intérieur et débordante; aussi la forme naturelle de sa pensée n'est-elle ni l'exposé dogmatique, ni le développement rigoureux d'un système : c'est la méditation, une méditation libre, toute en effusions, pleine d'élan, de retours, d'exaltations et de tristesses, une méditation embrassant tous les côtés du monde moral, remuant tous les problèmes de l'homme et de la société, de la vie intérieure aussi bien que de la vie publique des nations.

Ce qu'il y a surtout chez ce penseur charmant et plein de feu, c'est un sentiment ému et aigu des crises présentes de la race humaine, et dans ce sentiment passionné on ne distingue pas seulement le prêtre, il y a l'homme qui a passé par la vie avant d'arriver à la solitude religieuse, qui a eu sa part de toutes les émotions de son siècle, qui a connu toutes les perplexités de l'esprit avant de se fixer dans la foi et dans la prière.

Le père Gratry raconte lui-même que dans sa jeunesse, un soir, il eut un rêve ou plutôt une rêverie. Dans sa méditation nocturne, il comptait les succès qu'il avait obtenus et ceux qu'il pouvait obtenir encore. La vie venait vers lui souriante avec la fortune, peut-être avec la gloire et le cortège d'êtres

chers peuplant la maison de famille, le père, la mère, la bien-aimée et les enfants. Tout se succédait dans un tableau magnifique; mais voici bientôt le défilé funèbre : le père et la mère d'abord, puis la bien-aimée et les enfants. Le rêveur restait seul sans branches ni rejetons, morne et ressentant un trouble profond. En ce moment, le rêve se dissipait. Une existence tout entière venait de se dérouler en un instant; elle était assurément lumineuse et tranquille, et pourtant elle semblait encore vide, elle laissait une vague impression d'inquiétude. Quelle était donc l'énigme de cette vie, qui, même heureuse, ne satisfait point? Alors se révéla pour le jeune songeur tourmenté des « tristesses critiques, » suivant sa parole, la vocation religieuse. — « C'est mon histoire, » dit l'auteur des *Sources*.

Je ne sais si tous les hommes font de ces rêves et sont susceptibles d'avoir une histoire semblable. Le père Gratry a pu du moins faire le rêve qu'il raconte, et c'est de là qu'il est sorti avec cette âme où semblent passer des souvenirs, avec cette foi qui semble le prix d'une lutte. Une certaine tristesse intérieure et une croyance aussi ferme qu'ardente, c'est là en effet le caractère du père Gratry, et on ne peut s'empêcher d'être ému de cette certitude, de cette conviction qu'il exprime ainsi : « J'ai toujours sous mes yeux, dans mon lieu de travail, et plus encore dans ma pensée, l'image du globe, et j'essaye de soulever ce globe par l'intensité de ma foi. Je pense que je le soulève en effet, lui tout entier et non pas seulement les montagnes... » Et ailleurs : « S'il y avait

aujourd'hui dans le monde douze hommes voyant clairement, voulant absolument ce que Dieu veut, ce qu'il veut aujourd'hui, et si ces hommes, avec une foi pleine, sans hésiter, prêchaient et poursuivaient ce but jusqu'à la mort, ces hommes seraient les ouvriers de ce qu'il faut nommer l'ère nouvelle. Ils transporteraient les montagnes qui arrêtent le passage de ce siècle vers un siècle meilleur. » Or, ce que *Dieu veut*, ce que le père Gratry désire de toute l'ardeur de sa foi, c'est la justice et la liberté parmi les hommes et parmi les peuples.

IV

C'est là précisément ce qui charme dans cette nature à la fois expansive et recueillie, — un amour ardent de la liberté et de la justice, et au fond, à travers la diversité des communions religieuses, n'est-ce point là le trait le plus essentiel de toute âme véritablement libérale ?

Si vous voulez en effet apprécier ce qu'une âme a de vrai libéralisme, quel que soit le symbole de sa foi, il ne faut pas la voir seulement dans la revendication de ses propres droits, dans sa haine de l'oppression qui pèse sur elle, dans la plainte qu'elle exhale contre l'iniquité dont elle souffre : observez avant tout la mesure du respect qu'elle garde pour la liberté d'autrui. C'est là l'épreuve décisive. Malheureusement, le monde est plein d'esprits qui se croient libéraux, et qui ne le sont qu'à la surface, qui n'ont qu'un libéralisme partiel, incomplet, tout

de circonstance. Ils veulent la liberté pour eux-mêmes, et ils s'irritent de celle que prennent les autres ; ils sont tout près d'y voir une sédition. Libéraux quand ils sont vaincus, despotes quand ils ont la puissance, ils changent de langage en même temps que de rôle.

Le révolutionnaire refusera la liberté à l'Église là où l'Église le gênera, et des catholiques imagineront cet euphémisme de la liberté du bien, — comme si l'idée de la liberté se scindait, comme si tous les despotismes ne prétendaient pas également avoir le monopole du bien et punir le mal dans toute contradiction ! Qu'on vienne à manquer de certains droits, on ne souffrira pas trop de voir ceux des autres diminués dans la même proportion, et on préférera l'égalité dans le silence. Ce qui manque le plus, en un mot, c'est le respect de la liberté d'autrui, le sentiment de cette condition supérieure des sociétés modernes qui est la lutte avec ses vivacités, ses émotions, ses périls, si l'on veut, comme aussi avec sa noblesse et ses chocs éclatants d'où jaillit la vérité.

Certes ce n'est point la passion qui manque au père Gratry ; il a toutes les ardeurs de l'esprit, toutes les hardiesses du polémiste. Partout où lui apparaît un danger pour l'âme contemporaine, il s'y précipite de l'élan d'un cœur plein du désir du bien. L'erreur, le sophisme, les faiblesses du siècle, il les combat avec toutes les armes de la foi et de la raison ; mais en même temps il a ce que j'appellerai le respect de la liberté, des droits, de la sincérité des

aujourd'hui dans le monde douze hommes voyant clairement, voulant absolument ce que Dieu veut, ce qu'il veut aujourd'hui, et si ces hommes, avec une foi pleine, sans hésiter, prêchaient et poursuivaient ce but jusqu'à la mort, ces hommes seraient les ouvriers de ce qu'il faut nommer l'ère nouvelle. Ils transporteraient les montagnes qui arrêtent le passage de ce siècle vers un siècle meilleur. » Or, ce que *Dieu veut*, ce que le père Gratry désire de toute l'ardeur de sa foi, c'est la justice et la liberté parmi les hommes et parmi les peuples.

IV

C'est là précisément ce qui charme dans cette nature à la fois expansive et recueillie, — un amour ardent de la liberté et de la justice, et au fond, à travers la diversité des communions religieuses, n'est-ce point là le trait le plus essentiel de toute âme véritablement libérale ?

Si vous voulez en effet apprécier ce qu'une âme a de vrai libéralisme, quel que soit le symbole de sa foi, il ne faut pas la voir seulement dans la revendication de ses propres droits, dans sa haine de l'oppression qui pèse sur elle, dans la plainte qu'elle exhale contre l'iniquité dont elle souffre : observez avant tout la mesure du respect qu'elle garde pour la liberté d'autrui. C'est là l'épreuve décisive. Malheureusement, le monde est plein d'esprits qui se croient libéraux, et qui ne le sont qu'à la surface, qui n'ont qu'un libéralisme partiel, incomplet, tout

de circonstance. Ils veulent la liberté pour eux-mêmes, et ils s'irritent de celle que prennent les autres ; ils sont tout près d'y voir une sédition. Libéraux quand ils sont vaincus, despotes quand ils ont la puissance, ils changent de langage en même temps que de rôle.

Le révolutionnaire refusera la liberté à l'Église là où l'Église le gênera, et des catholiques imagineront cet euphémisme de la liberté du bien, — comme si l'idée de la liberté se scindait, comme si tous les despotismes ne prétendaient pas également avoir le monopole du bien et punir le mal dans toute contradiction ! Qu'on vienne à manquer de certains droits, on ne souffrira pas trop de voir ceux des autres diminués dans la même proportion, et on préférera l'égalité dans le silence. Ce qui manque le plus, en un mot, c'est le respect de la liberté d'autrui, le sentiment de cette condition supérieure des sociétés modernes qui est la lutte avec ses vivacités, ses émotions, ses périls, si l'on veut, comme aussi avec sa noblesse et ses chocs éclatants d'où jaillit la vérité.

Certes ce n'est point la passion qui manque au père Gratre ; il a toutes les ardeurs de l'esprit, toutes les hardiesses du polémiste. Partout où lui apparaît un danger pour l'âme contemporaine, il s'y précipite de l'élan d'un cœur plein du désir du bien. L'erreur, le sophisme, les faiblesses du siècle, il les combat avec toutes les armes de la foi et de la raison ; mais en même temps il a ce que j'appellerai le respect de la liberté, des droits, de la sincérité des

autres. Prêtre défendant sa croyance, il ne se sent pas obligé de poursuivre d'implacables et injurieux anathèmes ceux qui doutent, ceux qui cherchent la vérité dans d'autres voies, et ceux-là surtout qui, sans être catholiques, n'ont pas cessé d'être chrétiens.

« Prenez garde, me disait un saint prêtre, — ainsi parle le père Gratry, — prenez garde avec les chrétiens séparés, ne leur ôtez pas la bonne foi... » Et je ne sais si l'auteur de *la Paix* ne s'entendrait pas mieux avec des esprits comme Channing qu'avec certains catholiques. Le père Gratry a, si l'on peut ainsi s'exprimer, les colères de la douceur, et nul peut-être ne fait mieux comprendre que dans les choses morales et intellectuelles, comme en tout, la haine n'est pas toujours le contraire de l'amour. Il a surtout le sentiment de la vertu et du prix de la lutte, — la lutte pour faire triompher la vérité et la lutte encore après la victoire.

Eh quoi ! lui diront les sectateurs de la *liberté du bien*, les catholiques de « la religion vaine et littérale, » le jour où le règne du catholicisme serait rétabli dans la société, faudrait-il donc, par une naïveté étrange, laisser encore pulluler le doute, la négation, l'hérésie et les ténèbres ? faudrait-il laisser le monde se déchirer de nouveau par la liberté de conscience ? — Hommes de peu de foi, leur répondra le père Gratry, que voulez-vous ? Voulez-vous invoquer encore toutes les ressources de la répression, depuis l'exil jusqu'au bûcher, pour étouffer la liberté de la conscience humaine ? Voulez-vous de-

mander à ce peuple reconquis à la foi de se maintenir pour toujours dans la vraie religion par la loi et la force du glaive ? « C'est ce qu'ont essayé les hommes, et cet essai a été la cause principale de la ruine de l'Eglise et de la décadence évangélique. Pourquoi ? Parce que si la vérité sans la charité n'est pas Dieu, mais une idole, comme on l'a si bien dit, il est vrai au même titre que la vérité sans la liberté n'est pas Dieu, n'est pas le Christ, mais une idole. Et certes, les peuples qui ont maintenu par la force et la loi le *credo* littéral sur la surface de leur pays ont laissé s'écouler par le fond l'esprit, la sève, avec la liberté... » Que faire donc pour combattre le mal et l'erreur ? Il n'y a qu'un moyen, la lutte persévérante jusqu'à la fin, la veille perpétuelle. « Il faut la science, la parole lumineuse, la supériorité morale et intellectuelle, la force de la raison : voilà ce que je veux contre les pernicieux et mortels ennemis de la justice et de la vérité... »

La liberté dans la lutte des opinions et des croyances, c'est donc là le mot qui s'échappe de ces méditations ardentes, et c'est là un des côtés par lequel le père Gratry est en intelligence avec son siècle. Il faut s'entendre pourtant. Quand on prononce ce grand mot, cela signifie-t-il, comme les sophistes semblent le croire quelquefois, que le bien et le mal n'existent plus, que la liberté est le droit de tout faire, de tout penser, de tout dire, indifféremment et impunément ? Une des notions par malheur le plus oubliées et le plus effacées de notre temps, c'est la notion de la responsabilité, — de la responsabilité qui existe

pour les pouvoirs dans leur omnipotence comme pour les peuples dans leur liberté, comme pour les hommes dans leur indépendance intérieure, et c'est ce qui fait que l'histoire contemporaine n'est souvent qu'une énigme obscure et indéchiffrable.

Ce qu'on oublie, ce que nul progrès ne peut changer, c'est que nulle faute, nulle violence faite au droit et à la justice, nul excès, et, puisque je parle d'un penseur religieux, nul péché ne peut se produire sans avoir des conséquences inévitables. Quelquefois les conséquences d'une faute sont foudroyantes pour un peuple immédiatement atteint dans sa sécurité et dans sa liberté, qu'il est réduit à reconquérir lentement et laborieusement; d'autres fois aussi les effets sont plus compliqués et plus tardifs sans être moins réels, et de là cette responsabilité permanente et traditionnelle qui pèse sur les hommes, dont ceux-ci n'ont pas toujours l'intelligence, qu'ils appellent une fatalité quand ils se sentent surpris par les événements. L'histoire de notre temps est pleine de cette démonstration vivante de la loi de responsabilité.

Vous êtes-vous demandé jamais, au spectacle des perturbations de notre société, des anxiétés des esprits, des éclipses de la liberté, si ces crises ne tenaient pas à des excès, à des crimes, et si au glorieux héritage que nous avons recueilli de la révolution française il ne se mêlait pas des expiations secrètes qui ne sont point encore épuisées? Lorsque les États-Unis se déchirent (guerre de la sécession), lorsque tant de prospérités et de succès qu'on croyait

sans limites sont noyés dans le sang de la guerre civile, est-ce que ce n'est pas la cruelle rançon d'une triste iniquité maintenue par la libre volonté des hommes? Lorsque aujourd'hui des nations tressaillent et se relèvent, heurtant du front le joug qui pèse sur elles, embarrassant par leur résurrection les dominateurs, qui ne trouvent plus qu'une cause de faiblesse là où ils avaient espéré trouver un agrandissement de puissance, est-ce que ce n'est pas le juste châtiment des abus de la conquête, de ce morcellement d'âmes et de territoires consacré dans des traités par la force victorieuse?

C'est ainsi que tout s'enchaîne. Rien n'est indifférent, ni un acte, ni même une pensée. Oui sans doute, la liberté est la condition glorieuse de notre temps; mais la responsabilité la suit pas à pas, et la loi d'une justice supérieure s'accomplit à travers la marche des choses humaines. C'est donc la marque d'une âme sérieusement libérale de raviver sans cesse ce sentiment de responsabilité qui complète l'idée même de la liberté, — sans lequel la liberté n'est ni féconde ni même durable, et n'est plus qu'une agitation stérile allant de crise en crise vers un but inconnu.

v

Il est un double sentiment qui se lie à tout ce mouvement d'idées, qui le complète et qui n'est pas moins vif chez le père Gratry : c'est le sentiment de l'impuissance de la force et le sentiment de la

justice dans les rapports entre les nations contemporaines.

La force a eu toujours sans doute et a peut-être plus que jamais de notre temps des adorateurs. Par intérêt, par crainte, par amour d'un repos qui perd dès lors sa dignité, on est porté à invoquer cette déesse aveugle, à lui demander de remettre l'ordre dans les sociétés agitées. C'est à qui l'appellera à son aide dans ses découragements ou dans sa passion de dominer. Malheureusement ou heureusement, la force ne crée rien par elle-même; elle tranche un conflit, elle amortit une crise trop aiguë, elle interrompt et détourne parfois brusquement la vie d'un peuple, elle n'a pas la puissance génératrice d'un ordre véritable. Et quand on parle de la force, il ne s'agit pas seulement d'une contrainte matérielle d'un moment, d'un emploi de l'épée qui peut être salulaire en certaines heures; il s'agit de toute œuvre de colère, de négation, de destruction et de haine qui n'est pas conçue dans une foi morale, et qui ne tient pas compte de la liberté, de la vérité et de la justice.

La force a toujours aggravé les crises de notre siècle et a laissé des traces cruelles dans notre histoire. « Depuis bientôt deux siècles, dit le père Gratry, depuis deux siècles principalement, un germe de progrès, un développement nouveau du royaume de Dieu s'efforce d'occuper la terre, en Europe surtout et en France. Qu'est-ce donc qui écrase le germe devenu plus visible depuis un siècle, si ce n'est la violence? La violence dispersée d'abord, et puis la

violence concentrée, la violence dispersée dans la foule, puis concentrée dans la main des Césars... Qu'ont produit dans notre patrie la plus grande, la plus violente des révolutions, et le plus grand, le plus puissant génie guerrier? Qu'ont produit ces deux forces dès qu'elles sont devenues violentes? Un retard de deux siècles pour le progrès du monde moderne. Oui, il y a parmi nous le germe, et puis la force violente qui brise le germe... La marche vers le progrès recommencera le jour où les nations européennes auront commencé à comprendre que la violence n'est pas la force, mais l'obstacle, et que la force c'est la justice, la liberté, la vérité, la douceur et la paix. »

La force violente, c'est dans l'ordre intérieur tantôt l'anarchie, tantôt le despotisme, et dans les rapports des peuples entre eux la suppression des droits légitimes, la domination abusive des uns sur les autres, toujours l'absence de la justice. Manifestement aujourd'hui en Europe il y a des justices qui ne sont point faites, il y a des plaies ouvertes, des situations contraintes, des empires caducs, des populations qui attendent, une multitude de questions enfin qui s'agitent à la fois dans une douloureuse et oppressive obscurité. Que la diplomatie fasse son œuvre dans cette obscurité, qu'elle mesure son action aux nécessités de chaque jour, aux possibilités et aux circonstances: elle ne peut faire rien de plus dans une époque où les événements marchent tout seuls, échappant à toute direction; mais en même temps c'est le rôle des penseurs d'embrasser du re-

gard ce mouvement contemporain, d'en observer les grandeurs et les faiblesses, de sonder le secret d'une crise où sont engagés tous les intérêts du monde moderne.

Je ne suis pas sûr que le père Gratry ait réussi à remplacer avantageusement l'empire turc, que je livre volontiers à ses sévérités; je ne crois pas qu'il soit suffisamment juste envers l'Angleterre : ce qui est certain, c'est qu'il a du moins un instinct énergique de cette situation générale qui est sous nos yeux, et qu'il la décrit avec un frémissement religieux où l'on distingue comme un retentissement d'espérances déçues, comme un reflet des souvenirs d'autrefois. Il y a en effet dans le livre de la *Paix* une page émouvante où l'auteur rappelle tout ce qui faisait battre jadis le cœur de la génération à laquelle il appartient : « Nos jeunes frères qui entrent aujourd'hui dans la vie, dit-il, n'ont pas connu les espérances de la génération qui les a précédés, de ceux qui comme nous croyaient tous que le xix^e siècle ne finirait pas sans avoir aboli les monstrueuses iniquités qui souillent encore la terre. »

Alors on allait combattre en Grèce, on chassait la barbarie d'Athènes et on croyait voir la reconstitution de l'Orient; alors aussi on protestait sans relâche pour la grande cause de la Pologne, et il eût été impossible de croire que le joug ne ferait que peser de plus en plus pendant trente ans sur les vaincus. Quelles espérances ne mettait-on pas dans la libre Angleterre, dans la grande et glorieuse république américaine du Nord ? Quant à la France,

après avoir vu les soldats de l'Europe camper sur ses places, on voyait chez elle « renaître avec magnificence le travail, les lettres, les arts, la liberté, la justice et l'honneur. »

Il s'est écoulé tout près d'un demi-siècle : qu'est-il resté de ces espérances qui enflammaient une génération ? La plupart ne sont pas réalisées ou ont été trompées, et après quarante ans l'Europe en est venue à cette situation où il y a partout le doute et l'inconnu, et que le père Gratry décrit en traits saisissants. « Quand donc l'Europe a-t-elle eu sous les armes quatre millions de soldats ? dit-il. L'Europe entière se couvre de citadelles et se barde de fer. On invente tous les jours, avec la précipitation et l'inspiration de la fièvre, de nouvelles formes de destruction. On multiplie les flottes, on cuirasse les vaisseaux, on fait des citadelles flottantes. L'Angleterre, pour la première fois dans son histoire, va se ceindre de forteresses. C'est le dix-neuvième siècle que l'Angleterre attendait pour cela ! L'Allemagne savante, la Suisse paisible et neutre s'exercent au maniement des armes... Quant à la France, elle a depuis dix ans doublé son impôt de guerre, comme l'Angleterre depuis dix ans double le sien. La France emprunte des milliards pour la guerre, et l'Angleterre en fait autant. L'Autriche emprunte, la Russie emprunte, le Piémont emprunte. Tous, sans excepter les plus petits, tous empruntent, et toujours pour la guerre. Le Turc aussi veut emprunter en présence d'une partie de ses troupes sans solde depuis trois ans. Et ce qui est plus affreux encore que tous ces

préparatifs matériels, c'est qu'en ce moment même de tous côtés la colère gronde, les esprits se divisent avec rage. »

Quel est donc le moyen de détourner ce conflit gigantesque ? Il n'y en a qu'un, c'est la justice, c'est la reconnaissance du droit des nations, le respect de l'indépendance des peuples et de la patrie, qui est leur bien. « La justice rendue aux nations, voilà la ressource. Une nuit du 4 août pour les nations dans un congrès européen, voilà ce qui peut tout sauver et nous donner la paix ! » Quoi donc ! nous, écrivains et laïques, simples volontaires de ces causes nationales et libérales, nous pensions peut-être quelquefois être seuls à soutenir de telles idées, et voici un prêtre d'un cœur profondément religieux, qui dans un langage plein d'émotion et de feu combat pour les mêmes opinions, qui trouve à la source de l'Évangile l'aliment et la sanction de sa foi à la liberté et aux droits des peuples, c'est-à-dire à la justice ! L'amour de la justice est en effet le tourment de cet esprit sincère, qui s'afflige ou s'exalte avec la même passion, qui lui aussi a son idéal de politique sacrée. Et non-seulement dans cette conception nouvelle de liberté et de justice le père Gratry ne voit rien d'incompatible avec la tradition vraie, avec le rôle naturel de l'Église, mais c'est l'Église même qui dans sa pensée est appelée à être l'organe de ces idées d'équité et de grandeur morale.

C'est une parole de l'Évangile, la parole de Jean à Hérode au sujet d'Hérodiade : « Vous n'avez pas le droit de garder cette femme, » c'est cette parole

qui conduit l'auteur à ces applications nouvelles. « J'avoue, dit-il, que je ne lis jamais ces mots de l'Évangile : « Vous n'avez pas le droit de la garder, » sans penser... à tous ceux qui possèdent des hommes et surtout des nations. Il y a aux États-Unis cinq millions d'hommes que d'autres hommes possèdent contre la loi de Dieu : « Vous n'avez pas le droit de les garder ! » Il y a en Europe une nation divisée, possédée, égorgée : « Vous n'avez pas le droit de la garder ! » Il y a aujourd'hui d'autres peuples, petits ou grands, possédés par la force, sans compter l'Orient chrétien : « Vous n'avez pas le droit de les garder ! » Or qu'arriverait-il, je vous prie, si le vicaire de Jésus-Christ, élevant sa voix comme il l'a fait souvent dans le cours de l'histoire et nommant par leur nom chacun de ces tout-puissants criminels, disait : « Vous n'avez pas le droit de la garder ! » Certes, il y aurait aujourd'hui comme alors des buveurs et des courtisans pour exciter le maître à tuer le prophète de la justice et de la vérité, il pourrait y avoir des catacombes pour l'Église du Christ : Jésus irait encore se recueillir au désert pendant un temps ; mais aussi bien des miracles s'opéraient alors, et l'on pourrait dire comme Hérode : « C'est une résurrection !... »

Qu'arriverait-il en effet, si tout ceci était une réalité ? Qu'arriverait-il, si, selon la pensée du père Gratry, l'Église libre autant qu'autrefois, plus libre qu'autrefois, acceptait ce rôle de rendre témoignage d'une même voix et comme un seul homme contre tous les attentats et toutes les iniquités ? Je ne sais

ce qui arriverait, je ne veux pas même presser l'opinion du père Gratry ; mais cette situation aurait sans doute d'étranges conséquences, et pour le moment, il me semble, la question de Rome se trouverait singulièrement simplifiée en un certain sens. Alors toutes ces questions de *territoire actuel*, de provinces pontificales détachées, d'inaliénabilité du domaine temporel, disparaîtraient pour ne laisser place qu'à cette autre grande question de la liberté religieuse et d'une indépendance nouvelle du saint-siège fondée sur une base moins périlleuse que la suspension du droit d'une nationalité cherchant à se concentrer dans son unité.

Après cela, je ne l'ignore pas, cet idéal de justice, de liberté, de vérité, présenté comme une noble lumière, n'est qu'un idéal auquel la réalité sera toujours loin de ressembler, même en tendant incessamment à s'en rapprocher. Le monde traîne après lui mille difficultés pratiques avec lesquelles il faut bien se résoudre à compter. Il y a de vieux intérêts qui se défendent avec âpreté, de vieilles traditions, de vieilles organisations qui s'obstinent avec la ténacité de tout ce qui dure depuis longtemps. Une multitude de passions, de préjugés, d'habitudes, s'agitent pêle-mêle, compliquant la marche des affaires humaines, et plus la civilisation s'avance, plus les complications s'accumulent et grandissent.

Que de fois n'a-t-on pas effrayé le monde avec ce seul mot de nouveauté, et que de fois n'a-t-on pas ajourné un acte de justice sociale ou internationale, parce qu'il implique toute une transformation devant

laquelle on s'arrête effaré ! De là ce travail de compromis permanents entre les intérêts anciens et les aspirations nouvelles, entre ce qui a été et ce qui doit être, entre le fait et le droit.

La politique vit de ces compromis, elle se débat au milieu de ces difficultés qui retardent sa marche, elle conduit diplomatiquement les hommes et les peuples ; mais en même temps il y a un autre rôle moins diplomatique pour un certain ordre de penseurs tel que le père Gratry. Ce n'est point leur œuvre de négocier sans cesse avec la réalité. Ce qui fait leur originalité et leur puissance, c'est d'échapper à tous ces liens de la politique de tous les jours, de garder l'indépendance incorruptible de leur foi morale et de leur intelligence, de rappeler sans cesse que les révolutionnaires seuls ne sont pas subversifs, qu'il y a des gouvernements qui peuvent l'être, qu'il y a souvent des factieux dans les conseils comme dans la rue, et que la vérité luit pour tout le monde.

VI

Quoi qu'il en soit, ainsi marche cet esprit élevé et ardent, contemplant du seuil du sanctuaire, à la lueur de la lampe sacrée, le mouvement des choses, et faisant de tout l'objet d'une méditation émue, parfois saisi de grandes tristesses, de sévérités indignées, au spectacle des déviations et des influences mortelles qui semblent envahir le siècle, puis se reprenant à l'espérance et répétant : « Ce qui m'é-

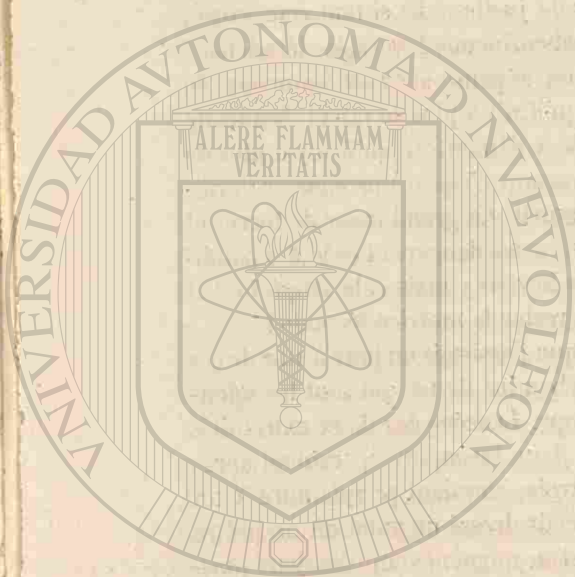
tonne, c'est de voir aujourd'hui des chrétiens désespérer du monde et du progrès des sociétés vers la justice. » Et cette lutte intérieure de l'espérance et du découragement, de la sévérité et de la sympathie, n'est-elle pas l'histoire de tous les esprits sincères ?

C'est la destinée de notre temps d'inspirer les sentiments les plus divers et de donner surtout par sa confusion puissante de trop faciles raisons à ses détracteurs, à tous ceux qui se découragent et désespèrent. On dirait, à n'observer que certains côtés, — et qui ne s'est point laissé aller parfois à ces impressions attristées ? — que tout s'en va, le droit, le génie, le talent lui-même, la jeunesse, l'ingénuité des âmes, les nobles préoccupations de l'esprit, que la lumière morale et intellectuelle vacille et menace de disparaître dans le torrent des convoitises et des intérêts matériels, qu'il n'y a plus d'autre solennité pour le siècle que l'inauguration d'un chemin de fer, d'une voie de communication vers l'Indo-Chine ou d'un boulevard. Et cependant il faut dire comme le père Gratry : « Ce qui m'étonne, c'est qu'on désespère. »

Dans ce vaste mouvement qui s'accomplit, l'idée n'est point aussi absente qu'on le croit. La toute-puissance du droit, d'un droit nouveau si l'on veut, éclate dans certains événements. La jeunesse n'est point tout entière à l'entraînement des jouissances, aux plaisirs frivoles, aux goûts turbulents ; elle est aussi à la tâche rude et laborieuse, aux travaux sérieux, à l'étude, et, à tout prendre, elle peut différer de la jeunesse d'autres époques sans avoir moins de

sève, sans être moins agitée du mystérieux tourment intérieur. Dans l'ensemble de la société, dans les mœurs, dans les lois, dans les rapports des hommes, n'entre-t-il point par degrés plus d'humanité, plus de douceur, plus de justice ? Et si tout cela existe, est-ce donc un acheminement vers la décadence ? La vérité est qu'on dépense souvent beaucoup de talent à prouver qu'il n'y a plus de talent, beaucoup de vigueur morale à démontrer qu'il n'y a plus de vie morale, et beaucoup d'esprit à prononcer l'oraison funèbre de l'esprit. Ce grand essor de forces et d'intérêts matériels a ses dangers et crée des conditions nouvelles, je le veux ; mais cela empêche-t-il l'âme humaine de rester la motrice féconde ?

Je me souviens que j'assistais un jour à une de ces inaugurations de chemins de fer qui sont les solennités de notre temps. Lancées des deux extrémités de la grande voie, deux locomotives, traînant après elles de longs convois, devaient se rejoindre à un point central. Là était dressé un autel où un prêtre se tenait debout, et au moment voulu les deux puissantes machines ralentissaient leur marche en frémissant et venaient expirer en quelque sorte au pied de l'autel. Obéissant à l'intelligence qui les avait conduites jusque-là, elles venaient s'abaisser devant une main levée pour les bénir. N'est-ce point l'éternelle image de la soumission de la matière à l'idée, représentée par tout homme, prêtre, écrivain, penseur, chargé de rallumer, d'entretenir sans cesse la lumière intellectuelle et morale ?



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

VI

LES RÉVERIES BIBLIQUES

DE

M. MICHELET

I

Vous êtes-vous jamais demandé, revenant par l'esprit à la révolution de la fin du dernier siècle, à ses retentissements infinis, à cette multitude de révolutions individuelles qui en sont la suite obscure et inévitable ? vous êtes-vous demandé ce que devint à un moment donné, dans la grande dispersion, tout ce peuple de moines subitement émancipés, jetés à l'improviste de l'ombre du cloître à l'air libre du monde ? Si on connaissait et si on pouvait suivre leur destinée ainsi coupée en deux, ce serait sans doute un curieux chapitre d'analyse morale.

La veille encore ils vivaient de leur vie close et réglée jusque dans ses plus menus détails, de cette vie qui recommençait tous les jours et tous les jours repassait par les mêmes sentiers. Quelques-uns étaient de savants hommes, de patients chercheurs, d'un esprit très-cultivé et très-fin, qui fouillaient

l'histoire, qui se passionnaient et s'égayaient dans l'étude. Pour les savants comme pour les simples d'esprit, l'horizon était fixe et invariable : il n'allait pas au delà de la haute muraille, tout au plus du jardin de leur couvent, au delà de l'intérêt de leur ordre ou de leur destination particulière, et, vivant de la vie claustrale, ils en gardaient les goûts, les mœurs, le pli ineffaçable. Les plus hardis d'un regard perçaient les grilles et pressentaient le monde extérieur sans le connaître. La veille, c'étaient des moines, des solitaires ; le lendemain, ils se trouvent tout à coup émancipés et libres, confondus dans la masse troublée d'une société en ébullition.

Prodigieux changement dans leur vie, révolution inattendue qui les livre sans défense à tous les souffles excitants du siècle ! Beaucoup durent être pris d'un étrange vertige et ressentir l'ivresse de l'air extérieur. Rien n'est dangereux comme un moine qui fait tant que de s'émanciper : dans sa gaucherie même d'affranchi de la veille, il a d'étonnantes licences d'esprit et des ingénuités d'irrégion devant lesquelles reculerait un simple laïque ; quand il en vient à remuer certains mystères scabreux de notre misérable humanité, il a facilement de vraies concupiscences d'imagination, d'étranges audaces d'inquisition graveleuse. Il se hâte de réparer le temps perdu en touchant à tous les fruits défendus de la liberté avec la curiosité âpre et fougueuse d'une nature longtemps refoulée et mortifiée sous la bure. Il secoue son froc pour paraître en toute chose un homme nouveau, et jusque dans ses plus grandes

hardiesses cependant on sent encore le moine étonné, embarrassé ou enivré, mêlant au besoin un reste d'hallucination mystique à des crudités inquiétantes, à des goûts singuliers.

Je ne voudrais rien dire de trop quand il s'agit d'un des plus brillants esprits, d'une des plus vraies originalités contemporaines ; mais M. Michelet parfois réveille justement et très-involontairement l'idée d'un de ces moines émancipés qui s'échappent à travers le monde, saccagent tout avec une ingénuité périlleuse, et vers le soir, à l'heure des pensées reposées et sereines, sont aiguillonnés par toute sorte de tentations tardives. Si on veut bien y regarder de près, il a les goûts et les allures d'un cénobite troublé dans son travail solitaire, violemment arraché à la vie contemplative pour être livré tout à coup à l'ardente fascination de la popularité et des nouveautés. C'est un moine sécularisé de la science et de la poésie, et là est peut-être au fond le secret de sa carrière, de ses métamorphoses morales, de cette originalité très-fine et très-laborieuse, pleine de mouvements étranges et de contrastes.

II

C'est qu'en effet, toute une partie de la vie de M. Michelet, la première, la plus féconde, quoique la moins retentissante, disparaît dans une sorte de claustration austère et douce. Il se tient dans l'ombre et le recueillement studieux, et à cette époque légendaire, fabuleuse, de sa carrière, volontiers on

se le figure comme un jeune bénédictin-poète dans sa cellule, une cellule assez vaste pour être une bibliothèque.

Les vieux livres, les vieux parchemins sont épars autour de lui, avec cette vénérable poussière du passé qui a un charme tout-puissant pour son esprit, qu'il n'a qu'à secouer pour en faire sortir mille apparitions peuplant sa solitude. Cette vie d'autrefois, qui est le grand objet de sa recherche obstinée, il la saisit dans ses caractères, dans ses passions, dans ses détails les plus fugitifs ou les plus inconnus. Ces personnages qu'il ranime en historien ému, il les connaît, il a vécu avec eux, il les tutoie, il a surpris leurs plus secrètes pensées, leurs tics, le pli familier de leur physionomie. Du dehors rien ne l'occupe, ou du moins il ne se laisse pas atteindre; un rien lui suffit, un rayon de soleil qui glisse à travers les barreaux et joue sur la page commencée, ou peut-être déjà quelqu'une de ces bêtes qu'il aime, qu'il décrira plus tard. Il a la grâce aimable du solitaire, la pénétration sincère et vive du savant qu'aucun bruit extérieur ne distrait, la subtilité de l'homme qui interroge, analyse et décompose, les effusions de celui qui parle beaucoup avec lui-même.

Puis tout à coup, un jour, quelque chose d'étrange comme un oiseau noir vient battre des ailes avec grand bruit à sa fenêtre : l'oiseau noir, c'est le jésuite, le terrible jésuite, et voilà le solitaire qui se réveille en sursaut, qui se lève tout effaré. S'il ne ferme pas précisément ses livres, il les délaisse un peu, ou du moins il ne les lit plus du même œil. Lui

aussi, il veut voir ce qui se passe au dehors, et il se trouve à l'étroit dans sa cellule, dans sa paisible et studieuse solitude. Le bruit l'attire, le retentissement de sa voix dans un monde plus étendu l'étonne et l'enivre; les tentations vont au-devant de lui et le fascinent : il s'émancipe et se sécularise. C'est vers 1845 que cela lui arriva, au plus fort des querelles religieuses et universitaires de ce temps!

M. Michelet, quand cette révolution a été accomplie en lui et qu'il s'est donné toutes ses libertés, s'est plu assez souvent à des interprétations des choses qui avaient au moins le mérite d'être originales, à des définitions des hommes et des événements qui pouvaient bien avoir, si l'on veut, quelque lueur de vérité, mais qui ne laissaient point, à coup sûr, d'être bizarres. Ainsi c'est lui qui, dans ses récits sur la renaissance et la réforme, a trouvé la clef des changements de la politique de la France à un certain moment en découvrant deux François I^{er} : *avant et après l'abcès!* C'est lui encore qui, en parcourant le dix-septième siècle, a mis en lumière le rôle décisif de la fistule du grand roi. On a eu de même deux Louis XIV : *avant et après la fistule!* Je sais bien que c'est réduire un peu l'histoire et la voir par des côtés assez humiliants; mais M. Michelet est devenu un peu médecin dans ses transformations, et, sans recourir à la médecine, on pourrait dire que l'apparition du jésuite, de l'oiseau noir, à la fenêtre de sa cellule joue dans sa carrière d'écrivain le même rôle que toutes ces maladies royales dont il saisit si merveilleusement l'influence : c'est du

moins le signal de toute une métamorphose dans ses habitudes et dans sa pensée.

Jusque-là en effet c'était l'homme du travail solitaire et recueilli. Il faisait de l'histoire une sorte d'art sacré; il traçait cette description si vivante de la France dans sa formation, faisant de la géographie un vrai drame; il racontait avec une émotion religieuse la vie de Jeanne d'Arc. Il avait à travers tout d'invincibles tendresses pour le moyen âge. A dater du jour de la mystérieuse apparition, tout a changé sensiblement; M. Michelet est devenu un autre homme, se jetant dans toutes les mêlées avec la passion d'une nature nerveuse et irritée, curieux non plus seulement de l'histoire, mais des secrets de la vie, même des maladies, — s'enhardissant à toutes les tentatives, heureux quelquefois dans ses audaces, parfois aussi se perdant dans de prétentieuses subtilités, toujours sous le poids de sa grande obsession, poursuivant l'oiseau noir, le voyant partout, dans le passé et dans le présent, et voulant à tout prix en délivrer l'humanité, promenant enfin un des esprits les plus charmants et les plus étincelants dans les sphères du connu et de l'inconnu.

Il était déjà passionné dans son recueillement, il l'a été encore plus dans ses dispersions. Il a eu surtout une prétention particulière, celle de n'être pas ce qu'il est réellement, de vouloir tout embrasser dans une intelligence plus fine, plus pittoresquement inventive, plus originalement ingénieuse que large et féconde, plus capable de tracer de vivants tableaux de l'art ou de la nature que

d'interpréter avec clarté les grands mouvements humains ou de formuler le symbole des croyances religieuses de son siècle.

C'est ainsi qu'avec des dons merveilleux, avec de la sincérité, du désintéressement, M. Michelet en est venu à écrire des œuvres diffuses, comme *la Bible de l'humanité*, comme les derniers volumes de son histoire, où ses rares qualités s'émoussent, où ses défauts grossissent dangereusement. Il s'en donne, comme on dit, à cœur joie dans le sens de ses affectations et de ses faiblesses.

Je ne sais s'il est un talent mieux doué pour éblouir par l'imprévu, par la nouveauté des traits qu'il prodigue comme un vrai magicien, et en même temps mieux fait pour dérouter, pour impatienter par toutes les contradictions où le jette une absence à peu près complète d'équilibre moral, par un tourbillon incessant d'instincts, de tons, de couleurs, qui se mêlent sans se lier. Depuis qu'il s'est élancé dans cette carrière où le solitaire de la veille est devenu l'écrivain que tourmente le goût de la vie et de la popularité, M. Michelet ressemble à une âme en peine qui essaye toutes les formes visibles, même celles qui répugnent le plus à sa nature. Il va du présent au passé, de la psychologie morale à la description du monde des oiseaux et des insectes, de l'histoire à l'étude de l'origine des religions.

Au fond, que trouvez-vous? Un esprit qui se débat contre ses propres aptitudes, qui est en travail perpétuel de métamorphose et apparaît sous une multitude

de faces contraires, semblables à des fragments d'un miroir brisé qui refléteraient une physionomie toujours changeante. Chose curieuse en effet, M. Michelet réunit en lui des traits qui semblent s'exclure, et qui font de son talent un phénomène aussi brillant que difficile à saisir et à dessiner.

L'auteur de l'*Histoire de France* est certainement avant tout un esprit de haute et fine culture, recherché, allant même jusqu'à être précieux, et le voilà tombant dans des trivialités grossières que sa svelte nature traîne après elle comme un vêtement incommode et malpropre. M. Michelet a sans effort par instants l'impartialité supérieure d'une intelligence sérieuse formée dans l'étude, dans la contemplation désintéressée des choses du passé, et tout aussitôt il aura de véritables fureurs de parti pris, des haines passionnées, fixes, implacables. De tous nos contemporains, il est assurément celui qui a le moins le tempérament révolutionnaire. Imaginez donc l'auteur de l'*Amour* s'embarrassant dans une déclamation révolutionnaire; il s'arrêterait à mi-chemin : après trois mots, il mettrait un point. Il a trop le goût des choses idéales, des abréviations et des subtilités de langage, et cependant il lui arrive de vouloir souffler dans ce tube sonore d'où sortent les lieux communs, les banalités retentissantes et vides, les emphases révolutionnaires.

S'il est un homme tout d'instinct, d'intuition, d'une âme religieuse et même mystique, certes c'est M. Michelet; il n'a pas seulement le sens du mysticisme dans le passé, il en a le goût et la voca-

tion. Il a la passion de tout ce qui est mystérieux, il se promène parmi les visions, il s'échappe en extases subtiles et enflammées, et tout à côté il sera pris d'un démon secret d'ironie, il déchirera les voiles du temple, il ravagera le sanctuaire et jouera sans pitié avec les choses sacrées. Il a le sentiment délicat et exalté de la pureté morale, et il se plongera dans les détails de la physiologie la plus crue. Il étonne par une puissance singulière de transformation et de mobilité.

Où est le secret de cette nature multiple? quelle est la faculté essentielle dont la domination exclusive explique ces contrastes et ces métamorphoses, et, pour me servir d'une des expressions de l'auteur, ce perpétuel *hallali* à travers toutes les routes du visible et de l'invisible? Mon ingénieux et éloquent ami Émile Montégut l'a dit, et un autre esprit de vive pénétration, M. H. Taine, l'a dit aussi, et on le redira toutes les fois que M. Michelet lancera quelque œuvre nouvelle comme une énigme de plus : c'est l'imagination, — une imagination nerveuse, inquiète, vagabonde, prodigieusement impressionnable et vibrante.

C'est par l'imagination que l'auteur de la *Bible de l'humanité* est tout ce qu'il est, qu'il prend toutes les formes; c'est par elle et avec elle qu'il est tour à tour ou tout ensemble historien, naturaliste, philo-

III

Ce n'est pas l'étendue et la variété des domaines parcourus ou un instant occupés par M. Michelet qui est ici une difficulté. On a vu plus d'une fois des esprits embrasser dans leur observation, étreindre dans une conception hardie et large les divers ordres de faits du monde moral ou physique, et c'est même le signe le plus éclatant d'une intelligence véritablement supérieure de ne point scinder les phénomènes humains, d'en saisir le lien intime, les rapports mystérieux, de retrouver par la pensée le secret de leur profonde et vaste harmonie; mais ces esprits font de l'imagination leur puissante et lumineuse complice, ils ne subissent pas son empire comme celui d'une maîtresse tyrannique.

M. Michelet, lui, avec le même goût d'universalité, est justement le contraire de ces esprits; il est le serviteur de son imagination, il la suit haletant dans toutes les aventures où il plaît à cette souveraine fascinatrice de l'entraîner. Savant, il l'est sûrement malgré tout, et il ne faudrait pas imiter les bonnes gens qui ne reconnaissent plus la science, qui lui refusent leur porte comme à un hôte inconnu dès qu'elle ne se présente pas avec la démarche compassée, le geste pédantesque, la physionomie grave et ennuyeuse. Il est des pages de M. Michelet où, dans un désordre apparent et à travers les bizarreries les plus inattendues, le génie d'une époque, le caractère d'un personnage se

révèlent tout à coup et parlent. Un homme revit dans un trait; un siècle palpite dans une peinture saccadée et à peine ébauchée.

Ce n'est ni la science ni l'observation qui manquent à ce patient et ardent chercheur; mais toutes ces choses qu'il sait pour les avoir étudiées, pour les avoir contemplées face à face, ces éléments premiers rassemblés par une érudition active, l'imagination les interprète, les transfigure, les dépasse et les torture. Ce n'est plus l'esprit supérieur maître de son œuvre, disposant d'une main vigoureuse des éléments qu'il a conquis, les classant, les coordonnant pour en faire sortir la vie comme ferait un Macaulay; c'est l'homme enivré et fasciné qui subit une domination, qui a des lueurs, des caprices, des emportements ou des boutades, et c'est ainsi que tout ce que fait M. Michelet devient une série de fantaisies sur les révolutions humaines, sur l'histoire des animaux, sur la littérature, sur l'art, sur la philosophie morale et les religions.

Asservi et entraîné par son imagination, l'auteur de *la Bible de l'humanité*, si vive et si indépendante que soit sa personnalité, n'a plus la possession de lui-même; il est tout entier à sa création, au sujet qui l'émeut; il s'y absorbe. Son âme, par une de ces transmigrations dont il s'est fait, je crois, une foi, passe dans ces êtres vivants, dans ces choses morales qu'il décrit. Il sait, n'en doutez pas, ce que sent et ce que pense un oiseau. Est-il bien certain de n'avoir été jamais un oiseau? Quand il analyse si curieusement, si bizarrement la nature de la femme,

son tempérament nerveux et ses crises, ses terribles crises, est-il bien sûr de n'en avoir jamais traversé de semblables? Et de même aujourd'hui le voilà Indien dans l'Inde avec le *Ramayana*, Persan dans la Perse primitive, Égyptien en Égypte, Hellène dans la Grèce antique. M. Michelet remue tout cela et le fait vivre, prenant dans ses mains une religion comme un oiseau ou comme une jeune mariée dont il analyse les métamorphoses.

Quand il s'agit du charmant et brillant monde de l'air, je ne dis pas; M. Michelet aura certainement des pages pleines de grâce qui sembleront presque naturelles. Il interrogera le héron rêveur, et il sera un vrai poète en racontant le drame de la vie du rossignol. Quand il s'agit de la femme, de la touchante *blessée*, passe encore, quoiqu'il y eût déjà fort à dire : à travers des détails qui ont une fade et écœurante odeur de clinique, l'auteur saura du moins trouver, en compensation des désagréments qu'il inflige, des observations d'une poétique et ingénieuse délicatesse. Quand il s'agit des religions, c'est-à-dire de ce qui touche au plus profond de l'âme humaine, à la racine des civilisations, le procédé est un peu léger, et on pourrait se demander si M. Michelet n'aurait pas mieux fait d'ajouter à ses poèmes sur les oiseaux, sur les insectes, sur les habitants de la mer, un dernier poème sur une autre classe de créatures vivantes.

Il aurait pu y placer ce gracieux portrait de l'éléphant, le « colérique et capricieux » éléphant formé aux convenances et à la vie civilisée par la toute-

puissance morale de l'Inde ancienne : « Rien n'est plus beau, plus grand pour l'Inde; la victoire fut toute de l'âme. On crut, on dit à l'éléphant qu'il avait été homme, un brahme, un sage, et il en fut touché; il se conduisit comme tel. C'est ce qu'on voit encore. Il a deux serviteurs qui sont chargés de l'avertir de ses devoirs, de le rappeler (s'il s'écartait) dans la voie de la convenance, de la gravité brahmanique : sur son cou, le cornac qui le dirige et lui gratte l'oreille, le gouverne surtout par la parole et l'enseignement; l'autre, serviteur à pied, marchant tout près, d'une voix soutenue, avec mêmes égards, lui inculque aussi sa leçon.... » Depuis, « on a fort ravalé l'éléphant »; mais M. Michelet, en allant étudier sa physionomie rêveuse au Jardin des Plantes, n'a pu manquer de deviner que l'intéressant animal, le « mont vivant, » comme il l'appelle, devait songer aux temps où, sur les bords du Gange, il « se replongeait à la grande âme et s'en incarnait un rayon. »

Il ne faut pas demander si en entreprenant ce nouveau voyage d'imagination à travers les époques primitives de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, de la Grèce, en remuant toutes ces religions, ces traditions, ces mythologies, ces poésies, l'auteur de *la Bible de l'humanité* a laissé tomber de ces pages colorées et ingénieuses où se retrouve toujours le poète. M. Michelet ne serait plus lui-même, s'il cessait d'être cet esprit impressionnable et hardi qui s'émeut sans effort devant les grandes manifestations humaines, et qui en les contemplant est

instantanément saisi du démon familier de l'inspiration. L'attrait était puissant, ici surtout : c'était la nouveauté de cet Orient lointain à peine connu, que la science de notre temps fait chaque jour sortir de son ombre profonde en découvrant le secret de ses langues, de ses religions. Il en aurait fallu bien moins pour fasciner M. Michelet.

Le vieux monde décidément ne lui a plus suffi, il lui a paru trop étroit; la Grèce visiblement est trop petite, la Judée est sèche; il lui faut les sources primitives, les paysages grandioses de la haute Asie, les sommets sacrés d'où descendent le Gange et l'Indus ou les torrents de la Perse, et à ces torrents sacrés, à ces sources premières, il s'abreuve, selon son habitude, jusqu'à y puiser l'ivresse de l'imagination, jusqu'à oublier tout ce qui ne découle pas de ces régions profondes et merveilleuses de l'Orient.

Écartez cette fascination et ce voile du passé cependant : quelle est la pensée inspiratrice du nouveau commentateur des religions orientales? quel est donc ce livre qui s'appelle de ce nom orgueilleux de *Bible de l'humanité*? Ce n'est point évidemment un livre d'érudition, quoiqu'il soit né à l'ombre de la science moderne. L'auteur décline ingénument cette ambition, et les savants auraient, je pense, beaucoup à effacer, à rectifier ou à éclaircir dans les interprétations de M. Michelet, dans cet exposé tourbillonnant des mythes et des légendes de l'Inde, de la Perse ou de l'Égypte. Ce n'est point non plus un livre de philosophie : c'est le propre de ce talent tout d'intuition et de sentiment de se perdre dans

les idées générales, dans le mouvement abstrait des grands systèmes philosophiques, de ne plus se reconnaître dès qu'il n'a plus une réalité sensible devant lui, des impressions et des instincts humains à faire mouvoir, à personnifier.

Qu'est-ce donc, encore une fois? Cela est bien simple : c'est une œuvre de fantaisie comme toutes les œuvres de M. Michelet, comme *l'Oiseau*, comme *l'Insecte*, comme *la Mer*; c'est un livre de littérature sur les religions, et, considérée comme œuvre littéraire, *la Bible de l'humanité*, sans égaler les précédents poèmes de l'auteur, contient certainement encore de vives et éblouissantes peintures, de pénétrantes et fines analyses. Les magnificences de la poésie indienne, du grand *Ramayana*, sont ressaisies, expliquées et commentées avec l'effusion reconnaissante d'une intelligence qui se sent quelque parenté avec le génie brahmanique. Sur la Grèce, — quoiqu'elle soit *petite*, — sur ses traditions, ses légendes et toute cette germination poétique de dieux qui illumine le ciel hellénique, il y a des pages d'une sagacité inventive et pittoresque.

Quant à la pensée, elle est assez difficile à définir, à moins qu'il ne faille la voir dans cette boutade de l'auteur qui, en quittant les ombrages immenses et les grands fleuves de l'Inde, trouve que « les petits lacs de Galilée » sont assez pauvres, et estime qu'il les *boirait d'un coup*. C'est là au fond, dans une image humoristique, la triste pensée de ce livre, qui n'est plus qu'une vaine puérilité lorsqu'il touche à tout ce qui est chrétien. En réalité, il est fait

pour supprimer, pour évincer tout uniment le christianisme, et ce n'est pas moi qui le dis, c'est M. Michelet qui, en traçant la généalogie morale de la race humaine, dit avec une naïveté d'inventeur : « De l'Inde jusqu'à 89 descend un torrent de lumière, le fleuve de droit et de raison. La haute antiquité, c'est toi. Et ta race est 89. Le moyen âge est à l'étranger. La justice n'est pas l'enfant trouvé d'hier, c'est la maîtresse et l'héritière qui veut rentrer chez elle, c'est la vraie dame de maison. Qui était avant elle? Elle peut dire : J'ai germé dans l'aurore, aux lueurs des Védas. Au matin de la Perse, j'étais l'énergie pure dans l'héroïsme du travail. Je fus le génie grec et l'émancipation par la force d'un mot : « Thémis est Jupiter », *Dieu est la justice même*. De là Rome procède, et la loi que tu suis encore.... »

Ainsi c'est bien clair : voilà une *Bible de l'humanité* d'où le christianisme est banni comme un étranger. Moyennant cette solution où l'auteur voit le triomphe de la justice éternelle par « l'accord victorieux des deux sœurs, science et conscience, » toute ombre disparaît. Après cela, si la réalité ne ressemble pas au rêve, si le monde en est encore à ses vieilles iniquités, à ses vieux péchés, à ses souffrances et à ses troubles, M. Michelet vous proposera le souverain remède : « qui lit le *Ramayana* est quitte de ses péchés; » vous trouverez dans le *Ramayana* la pureté, l'apaisement, la jeunesse et la force. Franchement M. Michelet, dans sa sincérité bien évidente, a trop souvent de ces passions merveilleuses, de ces illuminations soudaines; trop

souvent il s'écrie : « J'ai trouvé ce que je cherchais... reçois-moi donc, grand poème!.. que j'y plonge!.. c'est la mer de lait!... »

Ce qui est assez vraisemblable, c'est qu'en l'année 1863, « année chère et bénie, » où pour la première fois il a pu lire le *divin Ramayana*, M. Michelet s'est trouvé, comme ce Vrihaspati représenté par l'art indien, assis sur un lotus, et qu'il s'y est endormi d'un sommeil plein de rêves éblouissants, gracieux et effrénés. Il s'est réveillé brahmane pour offrir son évangile à l'humanité moderne.

IV

Ce n'est, qu'on m'entende bien, ni l'importance religieuse et littéraire des grandes poésies indiennes, ni l'intervention de la race humaine dans la formation traditionnelle de ses croyances, ni les droits de la science s'appliquant à éclairer, à dégager toutes ces questions obscures et profondes, que je prétends diminuer.

Comment se sont formées les religions de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, de l'Égypte, qui ont précédé le christianisme? Quel est le caractère et quelles sont les évolutions des grands systèmes religieux et philosophiques de la Haute Asie, brahmanisme, bouddhisme ou autres? quelle est la marche de l'idée de Dieu dans ce travail confus? dans quelle mesure l'élément arien et l'élément sémitique ont-ils concouru à la formation de l'Europe moderne? quel est enfin le rapport du chris-

tianisme avec tout ce passé? Ce n'est pas un ignorant comme moi, dirai-je à l'imitation de M. Michelet, qui peut se permettre de trancher ou de remuer ces problèmes, faits pour l'esprit d'un Burnouf, et qu'un Burnouf même ne résout pas. M. Michelet, lui, en avouant son incompétence, avec la nature la moins propre à se plier aux précisions, aux sévérités de la science, va, remue, tranche, s'exalte, raille, et croit avoir mis une lumière là où il a mis une fantaisie d'imagination.

C'est l'humoriste de l'histoire des religions. Par les obscurités où il se débat, par la légèreté agitatrice de ses hypothèses poétiques, il ne fait que raviver d'une façon plus saisissante ce sentiment humble et grave que le spectacle de l'univers éveille chez tout homme sincère : c'est que dans l'étude des choses, dans l'interprétation des phénomènes du monde moral comme du monde physique, la science est beaucoup, et elle n'est pas tout. Son pouvoir n'est illimité qu'en apparence : les bornes redoutables, invincibles, sont encore partout pour elle. Dans son indépendance, elle refuse de reconnaître le merveilleux, le surnaturel, et le surnaturel la poursuit sous d'autres formes, sous le nom de l'extraordinaire, de l'incompréhensible, qui l'environne et la presse.

Oui, sans doute, la science est devenue de nos jours la passion sérieuse et désintéressée de bien des âmes noblement tourmentées du besoin de connaître, et, par un énergique effort tenté sur tous les points, elle a marché à pas de géant. Elle a découvert des lois nouvelles, des propriétés inconnues de

la nature, des affinités ou des combinaisons de races qu'on ne soupçonnait pas. Elle a éclairci la confusion des temps. Elle a trouvé dans l'étude des langues des instruments nouveaux pour pénétrer le secret des civilisations et des religions, et sous ce rapport on peut dire qu'elle a resserré le cercle des faits sur lesquels les Églises se réservaient un droit supérieur d'interprétation, agrandissant ainsi de tout ce qu'elle a soustrait à l'autorité la libre juridiction de l'intelligence humaine. Elle a rétréci le domaine du mystère et de l'inconnu, elle ne l'a pas supprimé, et pour la science, si je ne me trompe, autre chose est de s'étendre autant qu'elle peut, de s'exercer dans sa pleine indépendance, d'imprimer son sceau définitif sur ce qu'elle conquiert patiemment chaque jour, autre chose est de nier ce qu'elle n'a pas réussi à comprendre, ce qui commence justement là où elle s'arrête, au bord de l'infini.

Étendez autant que possible la limite : au delà il reste toujours ce qu'on n'explique plus et ce qui n'existe pas moins, la grande et vague région de l'inconnu. Il est certain que bien des mystères de pur dogme ne sont pas plus incompréhensibles et plus étonnants que ces autres mystères au milieu desquels nous marchons, et que nous arrivons presque à croire tout naturels parce que nos yeux sont accoutumés à les voir se dérouler, parce que nous les coudoyons en quelque sorte. Celui qui n'admet que ce que la science saisit et démontre par ses propres moyens s'est-il arrêté un instant à se considérer lui-même, à s'écouter vivre et pen-

ser? S'est-il demandé comment s'est allumée cette étincelle qui brille en lui, comment se transmet l'existence, dans quel recoin de l'espace se cache cette chose fuyante et insaisissable qui s'appelle le principe de la vie? S'est-il adressé le mot que M. Michelet prête au Persan : « D'où suis-je venu? De mon père; mais le premier père? » N'a-t-il jamais été troublé en contemplant la souveraine et énigmatique majesté du monde qui l'environne? Et croyez-vous que quelques lubies semées sur le connu et sur l'inconnu répondent au redoutable problème?

Vous aurez beau transporter le fils des hommes sur la plus haute montagne, le flatter du don dangereux de la toute-puissance et de l'universelle intelligence, lui dire que les royaumes et les empires sont à lui, que rien n'existe en dehors de ce que sa science peut comprendre, qu'il est lui-même le souverain auteur de toutes les religions indistinctement, du christianisme comme de toutes les autres : le fils des hommes sent sa puissance, il est vrai, mais il sent en même temps sa faiblesse; il sent la borne invisible, et ce qu'il a de grandeur morale tient justement quelquefois à cette borne contre laquelle il se raidit saisi d'une inexprimable angoisse : témoin Pascal, le plus émouvant et le plus noble des êtres pensants.

En réalité, même après avoir lu la *Bible* nouvelle de M. Michelet, et après s'être pénétré de son humanité, le mortel le mieux abreuvé aux grandes sources peut avoir encore quelques doutes. Il se dit qu'il peut certainement surprendre les forces cachées de

la nature, les plier sous sa main intelligente, qu'il peut découvrir des lois et des constellations, produire les combinaisons les plus gigantesques ou les plus gracieuses de tout ce qui existe, et qu'il ne peut réellement créer un brin d'herbe. Quand il étend son regard autour de lui, au-dessus de lui, il se sent de force à expliquer bien des phénomènes, à planter son drapeau sur bien des conquêtes de sa pensée ou de sa science, et voici que tout à coup il s'arrête étonné et muet devant ce fait universel, obstiné, — le mal, la douleur héréditaire, la solidarité dans l'expiation. D'où vient cette loi inexorable et inexplicable qui poursuit la race humaine? Comment se fait-il que celui qui n'a commis encore aucune faute, qui n'a pas même existé, entre dans la vie, où il n'a pas demandé à venir, enfanté dans la douleur et ayant lui-même des larmes pour premier langage?

v

Ainsi reparait sans cesse l'inconnu, où l'âme humaine plonge de toute la force de cet instinct que la science seule ne satisfait pas, que les religions de siècle en siècle ont cherché à satisfaire par des interprétations toujours nouvelles, variées avec les races, certainement incomplètes et insuffisantes, de l'idée de Dieu, de la nature et de l'homme. Et entre tous les systèmes religieux qui se sont succédé, ce qui fait la puissance du christianisme, c'est que bien évidemment il est l'explication la plus universelle,

la plus lumineuse et la plus profonde de cet ensemble de mystères, c'est que mieux que tout autre il sait parler aux hommes de leurs misères et de leur grandeur.

Ce qui, en dehors des questions historiques qu'on peut agiter, fait du christianisme une doctrine à part, où d'autres doctrines anciennes ont pu venir se fondre, mais qui dans son essence n'est pas seulement le produit de l'imagination humaine, qui se lie dans son origine à l'apparition d'un révélateur divin et suscite invinciblement la croyance, c'est que ses principes sont toute une révolution inattendue et la plus imprévue, c'est que, comme le disait un jour M. Quinet, s'il était possible que le christianisme fût né spontanément dans ce chaos d'Hébreux, de Grecs, d'Égyptiens, de Romains, d'adorateurs de Jéhovah, de Mithra, de Sérapis, qui se mêlent à cette époque, si « cette vague multitude, oubliant les différences d'origine, de croyances, d'institutions, s'est soudainement réunie en un même esprit pour inventer le même idéal, pour créer de rien et rendre palpable à tout le genre humain le caractère qui tranche le mieux avec tout le passé et dans lequel on découvre l'unité la plus manifeste, » c'est le plus « étrange miracle » dont on ait entendu parler, et tel que l'eau changée en vin n'est rien auprès de celui-là.

M. Michelet, je le sais bien, résiste; il a de tendres et infinies admirations pour les lois de Manou, pour les Védas, pour tout ce qui est persan ou égyptien; il aura beau s'évertuer, il fera du chemin avant de rencontrer quelque chose comme le sermon sur la

montagne, comme ces versets merveilleux dont la fécondité n'est point épuisée, qui retentissent encore à l'oreille de tous les humbles, de tous ceux qui souffrent, qui ont besoin d'être soutenus ou relevés: « Bienheureux ceux qui pleurent,... bienheureux les doux et les miséricordieux,... bienheureux ceux qui supportent la persécution pour la justice!... »

L'auteur de *la Bible de l'humanité* a un malheur: quand il en vient à cette époque chrétienne, il ne sait plus guère où il en est après avoir traversé l'Inde, la Perse et la Grèce; tout tourne et danse devant son esprit. Le christianisme lui apparaît tantôt comme « un vent doux, » tantôt comme un « effet de blonde lune où se mêle un reflet affaibli du couchant, » tantôt comme une religion de femme. Il vous dira que la *condition messianique* pour une femme, c'est « d'être âgée, jusque-là stérile. » Le plus clair, c'est que M. Michelet est un homme d'imagination, qui joue avec les religions comme avec les oiseaux, et à qui ne suffisent pas les lacs de Galilée, ces *petits lacs* qu'il boirait d'un coup.

Il a soif, il *halète*, suivant son langage, quand il approche de cette « sèche Judée, » de « ce paysage de cendre, » où l'humanité à tort voit son centre. Le christianisme, chose stérile, « profonde pauvreté et définitive impuissance! » C'est la mort de la nature par la victoire de la grâce, c'est la grande éclipse de l'humanité, le commencement de la décadence. Voilà le moyen âge qui arrive et qui passe comme le feu, laissant une contrée nue et désolée! Que de siècles en vain! M. Michelet reste tout rou-

gissant d'une telle stérilité. Par hasard, on retrouvera bien sur ce chemin des siècles *ceci et cela*, mais si peu ! « Quoi, si peu pour mille ans !... Mille ans ! mille ans, vous dis-je, et pour cette société de tant de peuples et de royaumes !... » M. Michelet a l'effroi rétrospectif de cette fameuse millième année où tout devait périr, et il ne semble pas bien convaincu encore que le monde n'ait pas fini vers cette époque.

Pour moi, je crois que la fantaisie a d'immenses privilèges, mais que c'est vraiment beaucoup pour elle de mettre ainsi mille ans dans une boutade et de se reposer en croyant avoir enseveli sous une pincée de cendre l'Europe chrétienne. M. Michelet fait entrer ici fort légèrement en quelques pages, en quelques traits, ce qu'il déroule dans plusieurs volumes de son histoire. Il n'a plus pour le moyen âge les tendresses qu'il avait autrefois ; il le fuit avec un véritable effroi, comme s'il sentait encore l'ombre de cette époque s'étendre sur notre tête. C'est l'effroi assez peu scientifique d'une imagination qui perd le sens des grandes réalités du passé et qui prend ses visions pour les lois mêmes de l'histoire. Il n'y aurait peut-être aucune présomption à rassurer cet esprit charmant et trop impressionnable sur le danger d'une résurrection possible du moyen âge dans son ensemble. Le moyen âge est mort définitivement, mort dans sa pensée, dans ses institutions, et tout ce qui s'agite autour de nous ne nous prépare guère à le voir renaître.

Ce n'est plus qu'une période de l'histoire évanouie

pour jamais, — et jugé historiquement dans ses œuvres, dans ses agitations, dans ses lois, dans ses arts, dans toutes ses manifestations, le moyen âge n'apparaîtrait pas assurément avec ce caractère d'irrémissible stérilité qui met si bizarrement M. Michelet hors de lui. Il apparaîtrait comme une époque de formation puissante et confuse où le christianisme, au lieu de communiquer la mort, donne la vie, et n'est que la forte discipline sous laquelle se recompose et se coordonne un monde tombé en dissolution. Si vous voulez dire que c'est là le passé et que nous vivons dans le présent, que nous marchons vers l'avenir, un avenir inconnu pour nous, comme il l'a été pour ceux qui nous ont précédés, il n'est point tout à fait nécessaire de recourir à de si fantasques images. Ce n'est pas une raison pour que, nouveaux venus d'hier, plus heureux sans doute et plus favorisés, nous allions renier nos ancêtres qui ont été à la peine, qui ont porté le poids d'un âge plus difficile, pour que nous rabaissions la grandeur de l'inspiration qui en fit des hommes nouveaux.

M. Michelet, je le veux bien, cherche la véritable vie et la vraie loi de la civilisation humaine dans les religions plus anciennes, à la lueur des Védas, au matin de la Perse, sous le soleil de l'Égypte, sous le ciel gracieux de la Grèce. C'est un caprice de littérature. Historiquement et moralement il n'y a qu'un

gissant d'une telle stérilité. Par hasard, on retrouvera bien sur ce chemin des siècles *ceci et cela*, mais si peu ! « Quoi, si peu pour mille ans !... Mille ans ! mille ans, vous dis-je, et pour cette société de tant de peuples et de royaumes !... » M. Michelet a l'effroi rétrospectif de cette fameuse millième année où tout devait périr, et il ne semble pas bien convaincu encore que le monde n'ait pas fini vers cette époque.

Pour moi, je crois que la fantaisie a d'immenses privilèges, mais que c'est vraiment beaucoup pour elle de mettre ainsi mille ans dans une boutade et de se reposer en croyant avoir enseveli sous une pincée de cendre l'Europe chrétienne. M. Michelet fait entrer ici fort légèrement en quelques pages, en quelques traits, ce qu'il déroule dans plusieurs volumes de son histoire. Il n'a plus pour le moyen âge les tendresses qu'il avait autrefois ; il le fuit avec un véritable effroi, comme s'il sentait encore l'ombre de cette époque s'étendre sur notre tête. C'est l'effroi assez peu scientifique d'une imagination qui perd le sens des grandes réalités du passé et qui prend ses visions pour les lois mêmes de l'histoire. Il n'y aurait peut-être aucune présomption à rassurer cet esprit charmant et trop impressionnable sur le danger d'une résurrection possible du moyen âge dans son ensemble. Le moyen âge est mort définitivement, mort dans sa pensée, dans ses institutions, et tout ce qui s'agite autour de nous ne nous prépare guère à le voir renaître.

Ce n'est plus qu'une période de l'histoire évanouie

pour jamais, — et jugé historiquement dans ses œuvres, dans ses agitations, dans ses lois, dans ses arts, dans toutes ses manifestations, le moyen âge n'apparaîtrait pas assurément avec ce caractère d'irrémissible stérilité qui met si bizarrement M. Michelet hors de lui. Il apparaîtrait comme une époque de formation puissante et confuse où le christianisme, au lieu de communiquer la mort, donne la vie, et n'est que la forte discipline sous laquelle se recompose et se coordonne un monde tombé en dissolution. Si vous voulez dire que c'est là le passé et que nous vivons dans le présent, que nous marchons vers l'avenir, un avenir inconnu pour nous, comme il l'a été pour ceux qui nous ont précédés, il n'est point tout à fait nécessaire de recourir à de si fantasques images. Ce n'est pas une raison pour que, nouveaux venus d'hier, plus heureux sans doute et plus favorisés, nous allions renier nos ancêtres qui ont été à la peine, qui ont porté le poids d'un âge plus difficile, pour que nous rabaissions la grandeur de l'inspiration qui en fit des hommes nouveaux.

M. Michelet, je le veux bien, cherche la véritable vie et la vraie loi de la civilisation humaine dans les religions plus anciennes, à la lueur des Védas, au matin de la Perse, sous le soleil de l'Égypte, sous le ciel gracieux de la Grèce. C'est un caprice de littérature. Historiquement et moralement il n'y a qu'un

malheur : une époque et une religion se jugent aussi à leurs fruits. Que sont devenues ces religions où M. Michelet découvre mille beautés fécondes dont il se fait le pontife retardataire ? qu'ont-elles fait de ces contrées qu'elles ont remplies de leur esprit ? Qu'est-il sorti au contraire du moyen âge, de ce temps de désolation et de mort, de ces *mille ans* de stérilité ? Rien, peu de chose, — tout simplement les sociétés modernes qui, au seuil de cette époque, se sont trouvées assez viriles pour faire un pas de plus, pour entrer à marches forcées dans une voie de civilisation où tout s'agrandit et se renouvelle, où le progrès de la veille conduit au progrès du lendemain. Est-ce donc que M. Michelet a vu le christianisme banni du monde ?

Ce n'est point en vérité chose aussi facile qu'on semble le penser de déraciner du cœur d'une civilisation ce qui est son essence et sa force. M. Michelet y emploiera son imagination pétulante et crispée. Il appellera le christianisme le moyen âge, ou il lui donnera toute sorte de noms disgracieux. Il fera une *Bible de l'humanité* pour remplacer l'Évangile, et même il découvrira le *divin Ramayana*. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, il a peu de chance d'assister à la victoire de la loi nouvelle dont il se fait l'apôtre de fantaisie, parce que la loi ancienne n'est pas épuisée, parce que cette loi, tombée du haut d'une croix, trouve chaque jour encore son active et féconde application, parce que tout ce qu'il y a de vivace dans le monde moderne vient de là, émane de cette source.

Ce que M. Michelet appelle le progrès n'est, à tout prendre, qu'un archaïsme assez mêlé et passablement équivoque, une exhumation de toutes les vieilleries de la terre. C'est là ce qu'il appelle « l'accord de la pensée moderne avec la haute antiquité. » Ce qu'il y a de nouveau, d'essentiellement progressif, c'est le christianisme, toujours vivant, que le monde d'aujourd'hui n'est pas venu abroger, qu'il vient accomplir, et dont l'empreinte profonde reste marquée dans toutes ses œuvres. Est-ce que la Révolution française elle-même n'est pas une des plus grandes émanations du christianisme, que vous croyez fini, ou plutôt que vous représentez comme n'ayant jamais été qu'un messager de stérilité et de mort ? Tout ce qui dure, tout ce qui survit de la révolution comme une conquête définitive, tout ce qui en a fait un des événements les plus universels, c'est ce qui était chrétien ; ce qui s'en est allé au contraire, c'est ce mélange de naturalisme et de résurrections artificielles, de fêtes païennes et de constitutions lacédémoniennes.

Est-ce que la pensée chrétienne n'est pas comme un souffle vivifiant au fond de tout ce qui se fait pour adoucir la loi sociale par l'équité, par le respect de la liberté humaine, pour introduire l'égalité parmi les hommes, pour les rapprocher par la solidarité ? Est-ce que la fraternité n'est pas en définitive le nom laïque d'une idée chrétienne ? C'est l'inspiration qui est devenue le sel de la terre. Et quand les esprits s'échauffent de toutes parts sur cette simple question de la division des pouvoirs, de la

distinction entre la puissance religieuse et la puissance civile, entre le spirituel et le temporel en un mot, d'où procède cette pensée? Elle vient tout droit de la contrée aux *petits lacs*, de ce *petit docteur* dont M. Michelet fait le rêve, l'amusement des femmes hystériques de son temps, des « dames agitées, possédées, ... malades de leur vie impure, » — car il faut bien que la maladie de la femme revienne toujours avec M. Michelet. C'est par le christianisme, et c'était alors une chose étrangement nouvelle, qu'est proclamée pour la première fois cette loi qui abolit la confusion absolutiste des deux pouvoirs, qui affranchit la conscience des dominations extérieures, et qui n'est même pas accomplie encore aujourd'hui.

Le monde moderne a cela de particulier vraiment qu'il est plus chrétien qu'il ne le croit lui-même quelquefois, plus chrétien assurément que l'auteur de *la Bible de l'humanité* ne le suppose, plus chrétien aussi que ne le pensent ceux qui, du haut d'une étroite interprétation, veulent l'arrêter à chaque pas, à chaque progrès, en l'accusant d'être un grand révolté. Tout est là : il n'est pas venu abroger, mais accomplir, par l'abolition de toutes les servitudes, de toutes les iniquités tyranniques.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que le christianisme comme inspiration ne vit pas seulement d'une façon générale dans le mouvement continu de la civilisation ; il vit chez ceux-là mêmes qui croient s'en affranchir, et commencent par attester leur indépendance en le niant ou en le diminuant.

M. Michelet l'avoue avec une candeur un peu triste : « Il est en nos amis, dit-il, autant que dans nos ennemis ; par un million de fils, souvenirs, habitudes, éducation, affections, chacun est lié au dedans, les grands esprits comme les autres... Tels génies de nos jours croient pouvoir encore concilier l'inconciliable... » Et la fantaisie elle-même, qui se croit libre et reine, a ses servitudes intérieures. — Que voulez-vous ? c'est l'effet d'un bon cœur, souvenance des mères, pensées du berceau, peut-être l'image flottante de quelque bon vieux précepteur. C'est bien possible, quoique ces influences de sentiment, ces souvenirs d'enfance n'excluent nullement quelque chose de plus sérieux et de plus réfléchi.

VII

Ce qui est certain, c'est que le christianisme se mêle à la pensée même, ne fait qu'un avec elle, devient quelquefois la raison d'être du talent, et une des plus singulières études serait de rechercher ce qui reste encore d'invinciblement religieux dans les esprits qui se croient le plus libres, le plus irrévocablement affranchis. Ce qu'ils ont d'éloquence, d'élévation, de vigueur ou de finesse tient souvent à ce qu'ils ont gardé de chrétien. C'est la sève mystérieuse de leur intelligence, l'inspiration inavouée de leur talent, le secret de leur originalité. Ils sont comme leur siècle, ils sont quelquefois plus chrétiens qu'ils ne l'imaginent eux-mêmes, et, sans aller bien loin, l'auteur de *la Bible de l'humanité* en est

peut-être un exemple vivant. M. Michelet a beau vouloir paraître un révolté, se déguiser en Hindou, en Persan des époques fabuleuses; il se trahit lui-même à chaque instant, il garde malgré lui l'ineffaçable empreinte de l'initiation première.

C'est le charme de son talent, et, chose plus caractéristique, M. Michelet n'a pas seulement les qualités d'une intelligence imprégnée d'influence chrétienne, il en a, si j'ose le dire, les défauts; il n'est pas seulement chrétien, il a les entraînements, les raffinements dangereux d'un catholique démesuré et excessif par certains côtés. C'est un casuiste très-subtil, un directeur obstiné de la conscience humaine, un confesseur acharné à pénétrer dans les derniers replis; il a toute une galerie de cas épineux, d'aveux surpris à ses pénitentes, car il a des pénitentes. Il a étudié en homme pratique les passions et les tentations; il égale parfois les manuels de théologie morale. Et ce n'est pas tout: M. Michelet a quelque chose de l'échappé du cloître, disais-je, il a surtout les imaginations fort libres de l'un de ces moines dont je parlais, qui, une fois émancipés, touchent à tout avec une candeur redoutable, soulèvent tous les voiles et vous laissent en présence de choses tout à fait humaines et fort simples peut-être, mais dont on n'a pas l'habitude de parler en public.

Depuis qu'il s'est lancé dans cette voie, l'auteur de *la Femme* et de *l'Amour*, il faut l'avouer, ne résiste plus du tout à ces imaginations; il entre dans des détails d'une crudité réaliste qui ne laisse pas

en vérité d'être très-audacieuse. Tout y est, sauf le mot, et encore le mot y est-il quelquefois. Dans ses histoires comme dans ses poèmes en prose, dans son élégie médicale sur la femme comme dans *la Bible de l'humanité*, M. Michelet en vient, malgré lui, à ne plus voir qu'un objet unique, à tout ramener à un invariable point de vue, et vous sentez par exemple que quand il aborde en historien des époques comme la régence, lorsque dans ses études sur les religions il trouve sous la main les mythes égyptiens ou *le Cantique des cantiques*, il va jusqu'au bout. M. Michelet, je le sais bien, a le respect de la reproduction de l'espèce humaine; il y voit quelque chose d'auguste et de religieux, comme un rite sacré du culte de la nature. Ce n'est pourtant pas un motif pour vivre sous cette obsession unique, pour tenir à nous dire à quel jour, à quelle heure, sous quelle impression tel personnage de l'histoire a été conçu, pour décrire les poursuites ardentes de la divinité égyptienne cherchant avec une fougue africaine les membres dispersés de l'époux, de son Osiris, et finissant par les trouver tous, — tous, hors un seul. « Profond désespoir! hélas! celui-ci, c'est la vie! Puissance sacrée d'amour, si vous manquez, qu'est-ce du monde? »

On est bien forcé quelquefois avec M. Michelet de s'aventurer dans des régions scabreuses. Et notez bien que même dans les détails les plus nus, qui ont à peine le vêtement succinct d'une statue antique bien élevée, l'auteur ne se défait pas d'une certaine mysticité. M. Michelet est tout à la fois poète, mé-

decin, physiologiste, casuiste, mythologue et historien. C'est beaucoup sans doute pour former une originalité morale et littéraire des plus curieuses, ce n'est pas assez pour entreprendre la réforme religieuse du monde par un idéal qui n'est pas même nouveau, qui n'est que le résumé plus poétique que scientifique d'une multitude de préjugés antichrétiens.

VIII

Au fond, *la Bible de l'humanité* n'est point autre chose : c'est un recueil de fantaisies brodées par une imagination agacée et nerveuse, qui a des visions, qui a eu surtout la vision de l'oiseau noir, et qui, dans sa mobilité effarée, flotte sans cesse entre toutes les extrémités morales, entre sa nature véritable et la nature qu'elle cherche à se faire.

C'est le livre d'un rêveur transformé par les hasards de la vie en polémiste pétulant et fantasque, et s'il a quelque chose de sérieux, c'est parce que, comme bien d'autres livres nés d'une pensée d'hostilité ou de réserve presque dédaigneuse à l'égard du christianisme, il laisse une impression d'indéfinissable malaise intérieur. Réellement, au milieu des conflits de doctrines qui tendent de plus en plus à envahir notre monde contemporain, et qui dans certaines régions prennent un caractère tout à fait extrême, l'homme moderne est soumis à une étrange épreuve. Pendant qu'il vit, qu'il travaille patiemment, obscurément, aux progrès de chaque jour, il entend

incessamment retentir à son oreille un dialogue de paroles contraires qui ressemble par instants à un choc étincelant d'épées. Il est tour à tour rudoyé ou caressé et attiré dans les sens les plus opposés.

D'un côté on lui dit : Tu n'as plus à hésiter, ton émancipation est au prix d'une renonciation intérieure à des croyances traditionnelles qui consacrent ton immobilité, ton asservissement à une loi invisible dont les prêtres se font les interprètes ambitieux et intéressés. Cette loi, d'où vient-elle? Cesse enfin de croire à son origine surnaturelle et divine. Le christianisme, comme toutes les religions de la terre, est l'œuvre de l'imagination humaine. La science a scruté ses sources, elle a pesé ses principes; il n'est même pas toujours aussi grand que les religions de l'Inde ou de la Perse, et ses mystères ne sont pas plus sacrés. C'est encore une théocratie. Revêts la robe virile en entrant en possession de toi-même et de la vérité par la science.

D'un autre côté, voici l'autre voix qui reprend : La science n'est qu'une ruineuse chimère. Tu n'as pas le droit de regarder au delà de ce que la foi prescrit. Ce que tu appelles la civilisation est une monstrueuse décadence. La liberté, le progrès, sont de faux dieux que ton orgueil a créés, et auxquels il faut renoncer. L'indépendance de la conscience est un mot hérétique qu'on ne peut invoquer que selon les circonstances. Si tu veux rester orthodoxe, tu ne dois pas même examiner ce que la loi spirituelle gagnerait à être affranchie de tout lien d'intérêt terrestre. Tout ce que tu as cru depuis un demi-siècle et bien

plus encore, tu dois l'abandonner et le renier pour rester dans la vraie foi.

L'homme moderne écoute et devient fort perplexe. Il ne voit pas distinctement où on veut le conduire, et il résiste. L'homme moderne en vérité, c'est vous, c'est moi, c'est un peu tout le monde; car enfin, en dehors des prêtres et des savants nous sommes quelques millions d'hommes dont on joue ainsi l'âme à quitte ou double, si on me permet ce mot, qui réunissons en nous-mêmes la foi chrétienne et l'amour de notre temps, qui n'avons nulle envie de livrer, fût-ce devant une encyclique, tout ce qui est l'essence et la grandeur de la civilisation moderne, mais qui ne nous sentons nullement préparés à retourner avec M. Michelet au culte de Zoroastre ou aux grottes d'Éléphanta. En réalité, au milieu de ces souffles extrêmes, l'homme moderne reste le vrai chrétien, et c'est la condition même des progrès qui l'ont fait ce qu'il est aussi bien que de ceux auxquels il aspire encore.

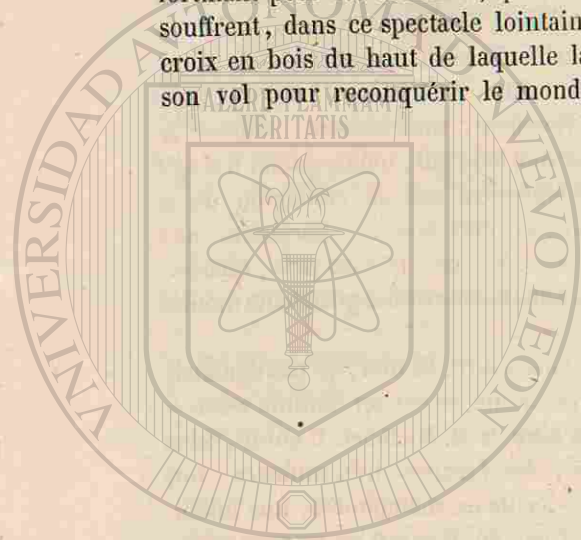
La science, pour ne parler que d'elle, devient une fantaisie, un péril, quand elle se place trop manifestement en dehors de ce grand courant moral d'inspiration chrétienne. La science est indépendante sans doute, elle a ses privilèges et ses franchises dans la poursuite de la vérité, comme aussi on peut bien, ce me semble, lui demander où elle va, où elle nous conduit, ce qu'elle pense faire de nous. Ici commence le doute que *la Bible de l'humanité* n'est certes pas faite pour éclaircir.

Franchement, est-il bien vrai qu'en affaiblissant le

sentiment chrétien on serve aujourd'hui le progrès et la liberté? Ne les compromet-on pas au contraire, soit par les réactions auxquelles on donne de trop faciles prétextes, soit en énervant dans l'homme la force morale sans laquelle il ne peut ni conquérir ni maintenir cette liberté qu'il convoite sans cesse? On en viendrait ainsi à marcher contre son but. Il ne suffit pas de dire comme M. Michelet: « Il faut faire volte-face, et vivement, franchement, tourner le dos... à ce passé morbide qui, même quand il n'agit pas, influe terriblement par la contagion de la mort... Oublions et marchons!... Marchons aux sciences de la vie... Soyons, je vous prie, *hommes*, et agrandissons-nous des nouvelles grandeurs inouïes de l'humanité... »

Tout ceci est bon à dire. Et moi, je me demande en toute sincérité ce que serait un homme selon le cœur et selon la *bible* de M. Michelet. Il aurait, selon toute apparence, des facultés très-raffinées, une imagination très-fertile en métaphores, une intelligence aiguë et subtile. Il serait on ne peut mieux préparé à goûter les merveilles de la poésie indienne; il décrirait pour l'amusement de ses contemporains un monde de rêves et de fantaisies. Il n'aurait ni le nerf de l'action pratique ni même le sens des choses réelles, et tandis qu'il flotterait dans les nuages de ses hallucinations, la réalité serait envahie par la force et par les passions serviles. J'aime mieux la religion qui a fait Pascal dans l'ordre de la pensée, Hampden dans la vie civile. Ceux qui tentent de telles entreprises de destruction morale

ne savent pas quelle place occupe encore dans l'âme humaine cette image du Christ qu'ils veulent effacer, et quel vide, quel effroyable vide, se ferait le jour où ils auraient réussi. Ils oublient ce qu'il y a de fortifiant pour les hommes, pour les peuples qui souffrent, dans ce spectacle lointain d'une simple croix en bois du haut de laquelle la justice prend son vol pour reconquérir le monde.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

VII

UN HUMORISTE PROTESTANT

MADAME DE GASPARIN

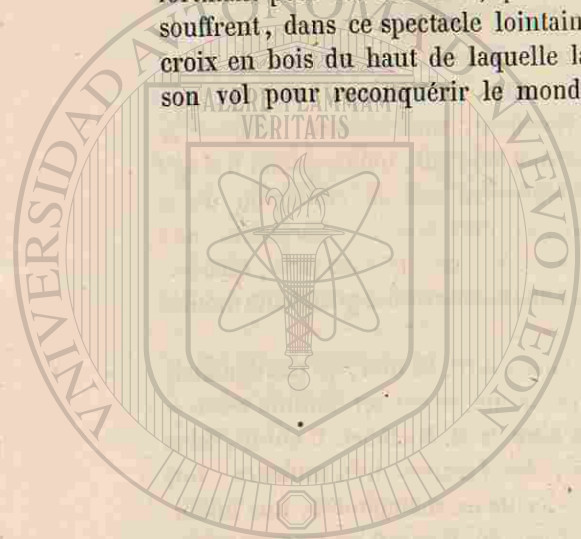
I

Depuis que le protestantisme a fait son entrée dans le monde, le cours des choses a donné un sens nouveau, un sens réel et palpable à cette mystérieuse et libérale parole de Jésus : « Dans la maison de mon père, il y a plusieurs demeures. » L'univers est la grande maison du souverain père de famille ; les demeures différentes sont les religions, les cultes où s'enferment les âmes, où elles habitent, où elles prennent en quelque sorte leur pli et leur caractère.

Entre ces demeures diverses au sein d'une même demeure, il y a eu bien souvent la guerre, il y a eu des haines, des persécutions, des chocs sanglants ; puis est venue la paix. Est-ce bien la paix souveraine et définitive ? C'est du moins une trêve entre habitants séparés de la même maison. On se rencontre, on se visite, on s'accoutume à se respecter un peu plus, à se supporter mutuellement. Il n'y a plus que les têtes vives qui font des sorties, soufflant



ne savent pas quelle place occupe encore dans l'âme humaine cette image du Christ qu'ils veulent effacer, et quel vide, quel effroyable vide, se ferait le jour où ils auraient réussi. Ils oublient ce qu'il y a de fortifiant pour les hommes, pour les peuples qui souffrent, dans ce spectacle lointain d'une simple croix en bois du haut de laquelle la justice prend son vol pour reconquérir le monde.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

VII

UN HUMORISTE PROTESTANT

MADAME DE GASPARIN

I

Depuis que le protestantisme a fait son entrée dans le monde, le cours des choses a donné un sens nouveau, un sens réel et palpable à cette mystérieuse et libérale parole de Jésus : « Dans la maison de mon père, il y a plusieurs demeures. » L'univers est la grande maison du souverain père de famille ; les demeures différentes sont les religions, les cultes où s'enferment les âmes, où elles habitent, où elles prennent en quelque sorte leur pli et leur caractère.

Entre ces demeures diverses au sein d'une même demeure, il y a eu bien souvent la guerre, il y a eu des haines, des persécutions, des chocs sanglants ; puis est venue la paix. Est-ce bien la paix souveraine et définitive ? C'est du moins une trêve entre habitants séparés de la même maison. On se rencontre, on se visite, on s'accoutume à se respecter un peu plus, à se supporter mutuellement. Il n'y a plus que les têtes vives qui font des sorties, soufflant

®

vainement le feu de la guerre, et dans cette paix relative on pourrait dire qu'il s'est formé, au courant du monde moderne, deux lignes parallèles de civilisation, deux ordres d'idées, deux familles d'esprits.

Il y a des esprits catholiques et il y a des esprits protestants. Je ne dis pas qu'ils soient opposés en tout, qu'ils ne se confondent sur bien des points. Ils ont puisé à la même source première, ils sont de la même maison; mais il est certain que comme dans cette maison ils ont des demeures diverses, ils se font à la longue une originalité séparée et distincte, qui se manifeste par mille nuances dans la manière de voir, de sentir et de se produire. Ils ont une façon particulière de comprendre les choses, de les interpréter et de les exprimer. Ce qui n'était à l'origine qu'une divergence de communion religieuse, s'étend chemin faisant à toute la vie morale, aux habitudes, aux goûts, à la nature même de l'intelligence, insensiblement modifiée. Les facultés s'aiguisent dans des sens opposés; l'imagination se teint de couleurs différentes; l'ironie elle-même, quand elle jaillit, se ressent de cette variété de formation intellectuelle, et jusque dans les conceptions les plus familières, dans la pénétrante analyse ou dans la grâce des descriptions pittoresques, l'esprit protestant ne ressemblera pas à l'esprit catholique. Chacun d'eux a son monde d'idées et de sentiments, comme il a ses dons particuliers. Chacun porte dans l'art, dans la littérature aussi bien que dans la philosophie, son inspiration et sa séve.

Quoi donc! direz-vous, y a-t-il un art du catholicisme et un art du protestantisme? L'esprit peut-il être protestant ou catholique? — Il peut l'être sans doute, il peut même l'être trop, s'il devient la proie d'une préoccupation fixe et unique, s'il arbore trop ostensiblement et avec une obsédante affectation son symbole et les couleurs de son Église. C'est assurément une âme protestante qui se joue dans ces récits des *Prouesses de la bande du Jura*, dernier fruit d'un talent hardi, chercheur et inégal, qui depuis longtemps est occupé à se frayer une voie en dehors des routes banales, en alliant toutes les libertés de l'imagination à la rigidité de la foi religieuse. Madame de Gasparin, l'auteur de ces récits qui viennent après tant d'autres, est ce qu'on pourrait appeler en toute vérité un humoriste protestant, si ces deux mots peuvent marcher ensemble, un humoriste qui enveloppe des histoires de sainteté de toute sorte d'arabesques, qui vous jette à la face des poignées d'éblouissants caprices et de fleurs des Alpes avec les bouffées d'un calvinisme incandescent.

Esprit singulier, brillant, tourmenté, subtil, laborieusement naïf, doué d'un vif sentiment de la nature terrestre aussi bien que des choses morales, passant d'un mysticisme ardent à de véritables crudités réalistes, et qui dans ses voyages à travers le monde extérieur et les mondes invisibles de l'âme, dans ses fantaisies, dans sa fine psychologie, dans ses aimables impétuosités, garde toujours la forte saveur du terroir genevois. Madame de Gasparin, pour tout dire, est un moraliste et un paysagiste

qui fait l'école buissonnière sous le pavillon protestant. Voilà bien des choses réunies dans un même talent et formant ce que j'appelle un humoriste avec tout le décousu et sans le scepticisme du genre, un humoriste pour le moment lancé par monts et par vaux à travers le Jura, les sites alpestres et les campagnes attirantes de l'Italie.

Ce n'est point sous cette figure, il est vrai, qu'apparaissent d'habitude nos spirituelles dames de France, même dans un temps qui passe pour propice à toutes les émancipations et à toutes les fantaisies de l'imagination. Je sais bien un chapitre de notre histoire qui serait curieux à retracer. Ce ne serait ni le chapitre des guerres ni celui des révolutions de pouvoir, ni celui des révolutions économiques; ce serait le chapitre plus intime des révolutions dans la vie et dans le génie des femmes, depuis madame de La Fayette jusqu'à ses plus brillantes contemporaines, en passant par madame du Deffand, mademoiselle de Lespinasse, madame Roland, madame de Staël, madame de Souza, madame de Duras, et tant d'autres qui jusqu'au moment présent forment comme une tradition ininterrompue d'élégance, de grâce et de supériorité intelligente.

Tout a changé, tout s'est transformé, mœurs, idées, caractères, habitudes privées, conditions publiques. L'atmosphère bouleversée par l'orage est restée confuse et agitée. Le monde n'est plus un alon où se jouent de gracieuses influences, où se déploie une sociabilité raffinée; il est devenu un

champ de bataille, une mêlée où de nouveaux mobiles se sont fait jour, où le rôle de la femme se ressent nécessairement de toutes les complications, de toutes les excitations de la vie moderne. Ce n'est plus le temps de ces existences somptueusement frivoles qui se prélassaient dans les régions privilégiées, de cette légèreté élégante, de ce ton suprême qui faisait l'originalité d'une maréchale de Luxembourg et qui se perd désormais dans une société tumultueuse, ouverte à tout venant. Les barrières sont tombées, le cadre s'est élargi. La vie est aujourd'hui plus libre, plus affairée, plus vulgaire qu'autrefois, moins artificielle aussi, et les femmes comme les hommes ont leur part dans cette manifestation d'un monde nouveau, dans cette métamorphose universelle.

Au fond cependant, ce qui tient essentiellement à la nature féminine n'a point changé et ne pouvait changer. Quelles que soient les catastrophes et les révolutions, rien ne peut faire qu'il n'y ait chez les femmes des dons de l'esprit, des habitudes d'intelligence qui survivent à tout et se retrouvent à travers tout : dons de sagacité, de promptitude, de finesse, de spontanéité, d'inspiration facile. Comme il y a des travaux matériels auxquels se prête mieux la nature des femmes, il y a aussi des facultés morales qui dominent en elles, qui marquent tout ce qu'elles font d'une ineffaçable empreinte et donnent un caractère très-particulier à leur littérature. Il y a un certain ordre de sentiments, des secrets de passion, des nuances de mœurs, des ridicules qu'elles excel-

lent à découvrir, à deviner quelquefois et à reproduire. Ce sont de merveilleuses observatrices, d'une imagination plus vive qu'étendue, plus déliée que profonde, plus délicate et plus pénétrante que réellement inventive.

Leur vrai domaine est cette vie sociale qu'elles gouvernent même quand ce sont les hommes qui règnent, et qu'elles décrivent d'une main légère, guidée par l'instinct plus que par la réflexion. Elles semblent audacieuses quelquefois, elles sont moins aventureuses par l'intelligence qu'elles ne le paraissent. Elles ont du bon sens, elles sont singulièrement dépayées dans les abstractions philosophiques ou religieuses, et si on voulait les classer à la lumière de cette distinction dont je parlais entre esprits catholiques et esprits protestants, on pourrait dire qu'en France elles sont au fond catholiques d'imagination et d'éducation. Elles n'ont pas l'instinct protestant, ou, si l'on veut, elles ne sont pas de nature protestante; elles n'ont pas la sévère et vigoureuse trempe d'une miss Brontë, de même qu'en étant d'aimables satiriques, de piquantes observatrices, elles ne vont pas jusqu'à être des humoristes.

Et voilà pourquoi je disais que madame de Gasparin était une exception dans la littérature des femmes, dans cette famille traditionnelle d'imaginations charmantes qui ont laissé leur gracieuse trace dans l'histoire de notre vie intellectuelle et morale, sans parler de celles qui y ont laissé la marque de leur génie. Madame de Gasparin ne

rompt pas absolument sans doute avec cette tradition; elle s'en détache du moins par l'indépendance un peu vagabonde de son imagination, par une certaine saveur âpre d'observation, par les capricieuses hardiesses de sa verve, par les habitudes de sa pensée, par les cadres qu'elle choisit, par la forme même qu'elle donne à ses sentiments, à son active méditation, par ce quelque chose d'agité et d'impétueux enfin qui n'est ni de l'esprit d'une femme ni de l'esprit d'une Française.

L'originalité de l'auteur des *Horizons prochains*, originalité réelle, animée et provoquante, tient essentiellement en partie à sa nature, elle tient aussi aux conditions particulières de sa formation et de son développement.

II

Madame de Gasparin a notamment cela de caractéristique, qu'elle semble étrangère à cette vie sociale dont s'inspirent le plus souvent les femmes du monde qui écrivent. Son talent est aussi peu parisien, aussi peu mondain que possible; il s'est fait en quelque sorte une autre patrie aux frontières de Suisse, et a pour cadre naturel le Jura, les Alpes, les bords du lac Léman, le pays de Genève. Ce monde-là, madame de Gasparin le connaît; elle en a exploré les sites et les mœurs, elle y puise son inspiration et sa séve, et ce n'est pas elle qui trouverait, comme madame de Staël, que la campagne sent le fumier, elle saurait tout au moins trouver dans ce fumier

une poésie. C'est une campagnarde, je veux dire une châtelaine, douée du sens agreste, attirée par le spectacle des montagnes à la cime neigeuse, par les aspects changeants des prairies sur lesquelles flotte le brouillard du matin ou par les mille bruits des vallons empourprés de soleil.

Elle a cela de particulier, d'aimer la nature vraie et réelle, de la sentir, de vivre dans une sorte d'intimité avec elle. Madame de Gasparin a un autre trait distinctif, peu commun en vérité chez les femmes qui écrivent et même chez beaucoup d'hommes : elle a l'humeur voyageuse ; elle aime les voyages pour les voyages, pour voir, pour satisfaire une curiosité d'esprit, non pour suivre une mode et tromper une oisiveté frivole. Elle a commencé autrefois par visiter l'Égypte, la Grèce, la Palestine, lorsque c'était un vrai voyage, et elle en a rapporté un livre animé, coloré, ingénieux, qui serait plus intéressant encore, s'il n'était trop parsemé de distribution de bibles et de petites prédications.

Aujourd'hui elle pousse moins loin ses excursions, il est vrai ; elle va là où tout le monde passe, en Italie ; elle découvre plus près d'elle les sources de l'Orbe, le Mont-Tendre, le Suchet, ou les aiguilles de Beaulmes, dans la pétulante compagnie de la *bande du Jura*. Elle a échangé la cange du Nil d'autrefois pour le char à échelles des montagnes. C'est toujours la même curiosité voyageuse, le même goût du mouvement qui, en révélant un trait de caractère, communique pour ainsi dire son animation à tout ce qu'écrit l'auteur, qui laisse tomber sur ses

pages le reflet des souvenirs et des impressions. Et avec tout cela, madame de Gasparin reste une puritaine ardente, agitée, intraitable, douée d'une activité infatigable d'analyse, de réflexion, de méditation, d'une curiosité du monde invisible égale à sa curiosité de toutes les choses extérieures.

C'est peut-être la plus spirituelle des filles « de la paroisse de Calvin, » selon le mot que Sismondi appliquait à son ami Lullin de Chateauvieux ; mais elle est assurément de la paroisse. De là cette physionomie singulière d'une femme alliant une croyance sévère, passionnée, à toutes les fantaisies d'un talent libre et hardi ; de là ce mélange de tons se heurtant, se contredisant et finissant par se fondre dans cet ensemble d'œuvres, non pas même d'œuvres, de fragments au titre poétique, *les Horizons prochains, les Horizons célestes, Vesper, les Tristesses humaines*, qui ressemblent à quelque chose comme une symphonie confuse, stridente, douloureuse ou spirituellement gaie, quelquefois saisissante et passablement bizarre, sur des thèmes toujours vieux et toujours nouveaux.

Que sont en effet toutes ces compositions nées au souffle de l'inspiration du moment et jetées dans le monde sous des noms expressifs ou symboliques, si ce n'est des fragments détachés, inachevés, à peine liés, formant une collection de rêveries, d'anecdotes, de boutades, d'effusions qui se succèdent et se mêlent, semblables à une mélodie alternée et étrange ? L'auteur se définit lui-même et définit son œuvre : « Il n'y a rien ici pour les utilitaires, rien

pour ceux qu'on appelle réalistes, rien pour les amants du drame, rien pour les fins connaisseurs, rien, je crois, en vérité que pour moi et mes pareils, songeurs, vivant de peu, qu'un gros poème épouvante et qu'une corolle entr'ouverte, un bourdon en fête, qu'une agreste silhouette jette dans des rêves infinis... Si cela commence, cela ne s'achève guère. Ce ne sont pas des tableaux, ce sont encore moins des romans. Qu'est-ce ? Vraiment, je ne sais. C'est ce quelque chose d'inconnu qui chante en nous, dont la voix aux larges ondes s'épand à mesure que nous marchons et parfois accompagne de mélodies idéales les plus vulgaires détails de la plus prosaïque vie... » Et puis encore tournez le feuillet : « Aux maîtres les symphonies, aux humbles créatures de Dieu les murmures discrets ! Chanson de pêcheur, bruissement d'ailes, clarté de ver luisant ce petit livre sera tout cela, si vous voulez ; si vous ne voulez pas, il ne sera rien. »

Je ne réponds pas que la définition soit des plus précises et des plus substantielles. L'auteur dit bien ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne veut pas être ; il est visiblement un peu plus embarrassé pour dire ce qu'il est, ce qu'il veut être, à quel monde il s'adresse. A travers les bruissements d'ailes et les clartés de ver luisant de sa définition, c'est dans tous les cas indubitablement une personne d'esprit, d'imagination, de plus de verve que de goût, qui dans sa solitude alpestre n'est point sans avoir lu M. Michelet, et qui s'en souvient, — une personne différente des autres femmes qui écrivent, je le disais, par un certain

penchant à tout oser, femme encore pourtant par la mobilité et la finesse avec lesquelles elle déroule le tissu des impressions, faisant passer devant vos yeux les visions de l'inconnu comme dans *les Horizons célestes*, les plus humbles réalités terrestres comme dans *les Horizons prochains* ou *Vesper*, les souffrances et les drames invisibles de l'âme comme dans *les Tristesses humaines*, les voyages en belle compagnie comme dans *les Prouesses de la bande du Jura*.

Au fond, sous cette forme de liberté humoristique, qui est la forme préférée de l'écrivain, qui est devenue comme son allure naturelle, on pourrait découvrir un conteur, un historien des petites choses de la vie, un moraliste, un peintre ; seulement tout cela est à l'état de germe ou d'ébauche ; tout cela se produit dans un certain désordre agité, nerveux, un peu quintessencié, à travers lequel se laisse voir un esprit qui semble quelquefois s'échapper du dogme religieux dans la fantaisie pour se repentir bientôt de sa littérature en rentrant au plus vite dans l'enceinte sacrée, et qui finit par tout brouiller, tout confondre, au risque de laisser le vulgaire lecteur souvent charmé, plus souvent encore étonné, et, qui sait ? peut-être même en définitive impatienté.

III

Il y a un conteur, dis-je, chez madame de Gasparin, comme il y a un moraliste, comme il y a un

pour ceux qu'on appelle réalistes, rien pour les amants du drame, rien pour les fins connaisseurs, rien, je crois, en vérité que pour moi et mes pareils, songeurs, vivant de peu, qu'un gros poème épouvante et qu'une corolle entr'ouverte, un bourdon en fête, qu'une agreste silhouette jette dans des rêves infinis... Si cela commence, cela ne s'achève guère. Ce ne sont pas des tableaux, ce sont encore moins des romans. Qu'est-ce ? Vraiment, je ne sais. C'est ce quelque chose d'inconnu qui chante en nous, dont la voix aux larges ondes s'épand à mesure que nous marchons et parfois accompagne de mélodies idéales les plus vulgaires détails de la plus prosaïque vie... » Et puis encore tournez le feuillet : « Aux maîtres les symphonies, aux humbles créatures de Dieu les murmures discrets ! Chanson de pêcheur, bruissement d'ailes, clarté de ver luisant ce petit livre sera tout cela, si vous voulez ; si vous ne voulez pas, il ne sera rien. »

Je ne réponds pas que la définition soit des plus précises et des plus substantielles. L'auteur dit bien ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne veut pas être ; il est visiblement un peu plus embarrassé pour dire ce qu'il est, ce qu'il veut être, à quel monde il s'adresse. A travers les bruissements d'ailes et les clartés de ver luisant de sa définition, c'est dans tous les cas indubitablement une personne d'esprit, d'imagination, de plus de verve que de goût, qui dans sa solitude alpestre n'est point sans avoir lu M. Michelet, et qui s'en souvient, — une personne différente des autres femmes qui écrivent, je le disais, par un certain

penchant à tout oser, femme encore pourtant par la mobilité et la finesse avec lesquelles elle déroule le tissu des impressions, faisant passer devant vos yeux les visions de l'inconnu comme dans *les Horizons célestes*, les plus humbles réalités terrestres comme dans *les Horizons prochains* ou *Vesper*, les souffrances et les drames invisibles de l'âme comme dans *les Tristesses humaines*, les voyages en belle compagnie comme dans *les Prouesses de la bande du Jura*.

Au fond, sous cette forme de liberté humoristique, qui est la forme préférée de l'écrivain, qui est devenue comme son allure naturelle, on pourrait découvrir un conteur, un historien des petites choses de la vie, un moraliste, un peintre ; seulement tout cela est à l'état de germe ou d'ébauche ; tout cela se produit dans un certain désordre agité, nerveux, un peu quintessencié, à travers lequel se laisse voir un esprit qui semble quelquefois s'échapper du dogme religieux dans la fantaisie pour se repentir bientôt de sa littérature en rentrant au plus vite dans l'enceinte sacrée, et qui finit par tout brouiller, tout confondre, au risque de laisser le vulgaire lecteur souvent charmé, plus souvent encore étonné, et, qui sait ? peut-être même en définitive impatienté.

III

Il y a un conteur, dis-je, chez madame de Gasparin, comme il y a un moraliste, comme il y a un

paysagiste, et ce triple don, soutenu, vivifié par une observation directe, perçante et originale, est certainement la meilleure partie de ce talent. Conteur et moraliste du reste, madame de Gasparin l'est à sa manière, qui n'est pas la manière commune, qui est celle des imaginations ingénieusement capricieuses et ardentes.

Ce n'est point à coup sûr un romancier. Elle n'a rien de l'inventeur qui coordonne un récit, déroule d'une main sûre la trame d'une fiction et s'efface dans la reproduction désintéressée de caractères logiquement reconstruits. Elle serait bien capable de s'arrêter chemin faisant, au premier détour de l'action, et de dire comme dans un de ses contes : « Il fait bon ici, le chemin se glisse sous le couvert ; des branches fleuries viennent vous frapper le visage. A mesure que vous avancez, des bruits d'ailes, un cri léger, un vol rapide, décèlent les nids que votre main, en écartant les rameaux, fait doucement balancer... Un tronc mort est couché dans l'ombre ; il fait frais, restons. Belle retraite pour philosopher, belle occasion pour discourir avec soi-même... » Belle occasion pour respirer les aromes, pour regarder la dentelle des feuilles se découpant dans le ciel bleu, pour se sentir vivre, l'âme « comme suspendue dans l'éther, » et pour laisser là le roman commencé !

Les histoires de madame de Gasparin ne sont donc pas des histoires, ses personnages ne sont pas des personnages ; ce sont des réductions, des types resserrés sur lesquels se concentre un rayon de lumière

échappé de l'imagination de l'auteur ; ses figures ne sont pas même des figures, ce sont des silhouettes qui passent et se succèdent. Où prend-elle ses héros ? Un peu partout, presque jamais dans le monde d'en haut, le plus souvent dans le monde des humbles et des petits ou des excentriques, dans un faubourg perdu, dans un taudis visité par la misère, dans la ferme des montagnes, dans les pâturages ou sur le chemin.

Et ils sont en vérité curieux, ils forment une galerie singulière, j'allais dire une ménagerie, tous ces petits êtres, réels et fantastiques à la fois, subtilement fouillés et vivement enlevés, bûcherons, vachers, fromagers, laboureurs, héros obscurs de quelque détresse inconnue ou passants qu'on voit défiler à l'horizon pour ne les revoir jamais.

Ils ont un relief étrange dans un cadre de fantaisie et prennent je ne sais quelle originalité qui tient ou à une situation poignante ou à un ridicule familier, à une nuance de physionomie ou à une habitude morale : monde en définitive assez bizarre où fourmillent les apparitions les plus diverses, depuis le jeune capitaine hégélien qui marche avec l'imperturbable assurance d'un dieu à la régénération de l'humanité, au risque de faire couler des flots de sang, — c'était au temps des révolutions d'il y a quinze ans, — jusqu'à mademoiselle *la doctesse*, l'héroïne du conte de *Philémon et Baucis*, depuis l'honnête fermier Jacques, qui meurt dans la sérénité, jusqu'aux bohémiens qui campent autour de leur feu au coin d'un bois, jusqu'à ces deux jeunes

Italiens au visage noble, au cou nu et à la bouche épanouie, qui ont l'air de princes déchus en faisant leur métier de rhabilleurs de vaisselle, et dont l'aisance contraste avec l'embarras des bons campagnards suisses, vigoureux à l'ouvrage, mais « un peu gauches au repos et comme gênés dans leurs membres. »

Ce sont des personnages qui vivent dans leurs médiocres proportions. Leur histoire est en quelques pages, leur physionomie est en quelques traits. Ils sortent on ne sait d'où. Ainsi le vieux nègre Kallampin, l'être silencieux et timide, tout luisant de propreté, avec sa redingote usée à force d'être brossée, sa chemise éclatante de blancheur, son chapeau frotté à en perdre son dernier poil, ses gants jadis paille, et au milieu de cela un type baroque et touchant de tendresse paternelle. — Ainsi le *petit Juif* polonais, hôte passager d'une ville de bains en Allemagne. Qui est-il? quelle est sa vie? quel est même son nom? On ne le sait. Il passe dans sa robe brune et râpée : tête fine, barbe soyeuse, teint pâle, bouche mince, misère et dignité, grandeur et crainte, gravité de patriarche et « démarche rappelant la fuite d'une belette surprise en flagrant délit. » Il se dérobe, il glisse, il rase les poteaux du chemin, comme s'il craignait d'occuper au grand soleil le milieu de la chaussée. Si son regard se croise avec le vôtre, « il le retire d'un mouvement inquiet. » Dans son allure, dans son accent, on devine l'habitude de la dissimulation, le pli de la servitude. Chez lui, il n'est plus le même; ce n'est plus

l'être misérable se faulant à la dérobée : il se redresse. Une bible hébraïque qu'on lui offre, le nom de Jérusalem qu'on prononce, illuminent son visage. Au dehors, il redevient l'être malingre et craintif, le *petit Juif* polonais « courbé sous l'arbitraire, soupçonné, soupçonneux, écrasé, fléchissant. »

Il y a au courant de ces récits des intérieurs de fermes qui resplendissent en quelque sorte de la saine simplicité de la vie, de l'aisance et du travail, et il y a aussi de ces intérieurs de villages nus, froids, désolés, théâtres obscurs de tragédies vulgaires, comme cette maison où s'accomplit la destinée d'Ulysse, le *pauvre garçon*.

Il n'est pas fait pour le bonheur, celui-là; c'est un pauvre petit être déshérité, à la tête ébouriffée, avec des yeux écarquillés, effrayés et incertains, une bouche qui serpente d'une oreille à l'autre, des bras et des jambes qui n'en finissent pas. Il fait tout mal, il ne peut bouger sans commettre quelque maladresse; ses camarades se moquent de lui. Il est le fils d'un père rusé campagnard, tyran domestique, égoïste et brutal, qui mange tout au cabaret, laissant la pauvreté à la maison, et d'une de ces mères qui, à force de plier, de se courber, finissent par n'avoir plus une idée, plus le sentiment d'elles-mêmes. Tant que l'enfance dure, passe encore pour le *pauvre garçon*; il court, il vit aux champs. A mesure que l'âge vient, il ne se débrouille pas, au contraire, il acquiert la conscience de sa laideur et de sa stupidité, il devient le souffre-douleur de son père, blessé dans sa vanité. Il se pelotonne d'abord

au coin du foyer, puis il devient morne, sauvage. L'insuffisance de nourriture, la solitude, les plaies qui viennent, font le reste : alors il va se blottir dans un réduit, au grenier, comme les bêtes fauves, « et se met à l'écart pour mourir. » Le père ne va jamais le voir ; la mère monte et descend sans cesse l'escalier sans rien dire. Un jour elle trouve l'enfant mort, et elle redescend effarée. Le campagnard tousse, se secoue, et impose silence à sa femme, qui se replie, s'affaisse, et la tête basse, le pas mal assuré, « retourne dans la cuisine, au coin du foyer, accroupie comme hier, comme il y a une année, comme demain, comme dans dix ans, tant qu'elle vivra. »

L'auteur aime visiblement ces petits drames et ces héros obscurs, Kalampin, le petit Juif, Ulysse, qu'elle rapetisse, qu'elle abaisse, pour les relever par un rayon de lumière morale qu'elle laisse tomber sur eux.

Quelquefois aussi, madame de Gasparin tourne son regard vers un autre monde, et alors ce sont des histoires comme celle de la mystérieuse Anglaise, lady Mary, la fille d'un honnête docteur du Yorkshire, qui a épousé un jeune gentilhomme, qui a tout pour elle en apparence, la beauté, la fortune, le rang, et s'éteint dans l'obscurité au milieu des fleurs dont elle s'entoure. De quoi meurt-elle donc ? Elle meurt peut-être d'un « suicide sans préméditation, » comme elle dit, d'un accident, et elle meurt aussi bien plus sûrement d'un mal innomé, du sentiment du vide et de la solitude, d'une décou-

verte toute morale. Un jour elle s'aperçoit que son bonheur est perdu avec son mari sir John, et par degrés elle glisse dans une indifférence qui la tue. « D'un regard clair, elle avait sondé le caractère de son mari, elle le voyait comme il était : incapable de tenue, jamais fixé ni dans le bien ni dans le mal. » Garder du ressentiment contre son mari, non ; maintenant c'était fini, elle ne s'irritait plus, une réalité morne lui déchirait le cœur. Dans un moment où elle souffre, sir John l'entoure de tendresse et s'écrie : « Mon amour, mon amour, vous ne mourrez pas. » Elle fixe sur lui un regard limpide plein d'une expression terrible, et répète ironiquement ces mots : « Mon amour, mon amour ! » Puis, se tournant vers une personne qui est là, d'un accent bref, tranchant comme une hache, elle ajoute : « Six semaines après ma mort, il sera remarié ! » Elle est impitoyable dans sa supériorité sur son mari, et elle en meurt, et effectivement, comme elle l'a prévu, trois mois après sa mort, sir John se trouve avoir épousé un vrai démon. Décidément les hommes n'ont pas le beau rôle dans les récits retracés par des femmes. Lady Mary est une apparition comme les autres personnages de madame de Gasparin.

Après cela, je ne veux pas le cacher, il y a du danger à presser ces histoires ; il ne faut pas trop insister, il ne faut pas regarder de trop près ces petits héros ; on s'exposerait à les trouver un peu artificiels, à saisir la main de l'auteur qui les fait mouvoir comme dans une lanterne magique, qui a son idée fixe. On finirait par découvrir, à côté de je

ne sais quoi de vivant, ce qui est le faible ou le piège de l'auteur, un certain parti pris dans le décousu et la fantaisie, une certaine note qui vient périodiquement dissiper le charme d'un instant.

IV

« Si cela commence, cela ne s'achève guère, » dit madame de Gasparin en caractérisant d'un trait fin et juste sa propre manière et le genre de ses histoires. Il est vrai, c'est comme dans la vie, où l'on ne sait souvent, à bien dire, ni ce qui commence ni ce qui s'achève, où tout se noue, se dénoue et s'enchevêtre dans une sorte d'obscurité émouvante, où passions, sentiments, influences, caprices, se succèdent et s'enchaînent sans qu'on puisse préciser l'heure de leur naissance ou de leur déclin ou de leurs métamorphoses. L'homme vit dans ce mystère, dans cet indéfini qui a été de tout temps le thème des explorateurs de la nature morale, que les esprits créateurs mettent quelquefois en roman, et dont madame de Gasparin elle-même s'inspire, qu'elle fait passer dans ses récits et qu'elle observe aussi plus directement, sous une forme plus abstraite, quoique toujours animée, dans ses pages de moraliste.

Ce n'est point sans doute un moraliste comme La Bruyère, précis, sobre, substantiel et vigoureux; c'est plutôt une imagination chaleureuse et libre où vient se refléter tout ce qui a une action sur l'âme

humaine, tout ce qui la remplit, l'obsède et la modifie sans cesse, la fuite des choses, les êtres préférés qui s'en vont, l'amertume qui s'exhale du bonheur lui-même, les espérances qui trompent, les dévouements inutiles, les fatalités contre lesquelles on se débat. Thèmes toujours vieux et toujours nouveaux, je le disais, sur lesquels l'auteur brode sa symphonie de moraliste d'imagination, écrivant à son tour son poème des *Tristesses humaines*, analysant ces tristesses non-seulement en elles-mêmes, mais encore dans leurs mille causes, dans leurs sources, dans leurs caractères, dans leurs effets, qui s'étendent de proche en proche à tous les replis de la nature morale.

Vous vous croyez libre : non, vous ne l'êtes pas; vous êtes entouré d'*oppressions*, — oppressions visibles et invisibles, directes et indirectes, extérieures et intérieures, les préoccupations, les désirs, quelquefois les scrupules, la vanité, le pédantisme, la nécessité, l'argent, les tyrannies de l'atmosphère, le temps gris, « les mélancolies du ciel, » l'hostilité d'un milieu contraire. Il y a « l'oppression des idées médiocres qui étendent leur niveau sur tout ce qui les dépasse..., l'oppression des gros esprits qui imposent aux faibles leur grosse vigueur..., l'oppression de l'ignorance qui écrase en aveugle..., l'oppression des natures mal ébauchées qui vont de l'avant, cassant et broyant sans pitié... »

Et, chose étrange, que remarque finement l'auteur, c'est que ce sont les natures d'élite, les natures les plus délicates, qui sont le plus menacées d'escla-

vage, parce qu'elles sont travaillées de scrupules, plus disposées à souffrir qu'à se défendre, parce que « le froissement dont s'apercevrait à peine un épiderme moins délicat les déchire, et tel poids qu'enlèverait du bout du doigt un de ces hercules fortement musclés qui se rient de nos membres débiles les laisse abattues par terre. » — Vous avez l'orgueil de la vie, du bonheur, de la puissance : prenez garde, vous êtes aussi entouré de *destructions*. La destruction sous toutes les formes, à pas comptés, fait incessamment son œuvre et touche à tout, à votre force, à votre esprit, à ceux que vous aimez, à vos relations. « Vous souvient-il du *Miserere* de la chapelle Sixtine ? A chaque strophe, un cierge s'éteint. Le chant continue de pleurer, plus triste à mesure que l'obscurité se fait plus profonde. C'est bien cela ; une tendresse, une faculté, le bonheur, le malheur, tout disparaît... »

Madame de Gasparin a de ces tableaux rapides et imagés, où se révèle poétiquement le sentiment de la destruction des choses, de l'universalité de la douleur, des contrastes de la vie et de la mort. « La nuit, par une nuit d'été, vous dira-t-elle, avez-vous voyagé au galop d'un rapide attelage ? Les brises fraîches couraient autour de vous. Enivré des parfums que les fleurs versent le soir, vos regards s'enfonçaient dans le ciel infini parmi les innombrables étoiles. A moitié rêveur, vous n'habitez la terre qu'à demi, et cette terre était charmante ; elle était idéalement belle. Tout à coup, dans quelque village, vous voyez une petite fenêtre éclairée ; les autres

chaumières dorment ; ici l'on veille. Qui veille ? Le bonheur ? — Non, une mère courbée sur le berceau de l'enfant dont s'éteint la vie ; une femme debout, pâle, vers la couche où meurt son mari ; deux hommes assis au coin de l'âtre, et sur le lit un corps glacé que demain on portera au cimetière... »

Est-ce un moraliste, est-ce un poète qui parle ? Je ne sais ; c'est toujours un esprit vif, curieux, qui a l'instinct des tristesses humaines, mais qui ne laisse pas en même temps d'avoir l'œil ouvert sur les ridicules, sur les inconséquences, sur les vices de la race mortelle, qui a certainement son originalité, et qui d'un autre côté pourtant glisse quelquefois dans le vague domaine des lieux communs sonores, des banalités moroses. Et madame de Gasparin, elle aussi, dans sa symphonie, a son couplet sur la décadence du temps. — « Notre génération n'a pas d'air, pas de souffle ; elle étouffe et elle subit... » Autrefois, à nos vingt ans,.... « on sacca-geait l'Europe, on jetait aux quatre vents fortune, avenir, sagesse. On était révolutionnaire, on était insensé... » Aujourd'hui, notre sagesse s'en est allée, nos *jeunes* ne sont plus jeunes ; ils ne se courroucent pas,... ils ne font pas des choses « absurdes et grandes, » ils calculent et aiment à se bien porter avant de savoir ce qu'ils croiront ; ils ne trahissent même pas leurs convictions, ils n'en ont pas... Au rôle de Phaéton tombant à travers les cieux, ils préférèrent le rôle d'un « cocher de fiacre abrité sous une porte cochère. » Pour tout dire, ils sont vulgaires et frivoles.

Voilà bien des années que j'entends résonner périodiquement ce glas funèbre. Ainsi c'est entendu, il n'y a plus de jeunesse, plus de convictions, plus de génie, plus de valeur morale. Qui vous l'a dit cependant? Est-ce que quelques jeunes vagabonds, quelques effrontés de tripots et quelques joueurs de bourse représentent toute une jeunesse et toute une époque? Encore si c'était neuf, si cette plainte était seulement propre à notre temps! mais, hélas! voilà des siècles qu'il vient un moment dans la vie où il est bien convenu que le printemps n'a plus de fleurs, que les femmes n'ont plus de beauté, que les hommes n'ont plus de génie, que la jeunesse n'est plus la jeunesse, que tout s'en va en un mot, et il y a même des météorologistes sur le retour qui, en certaines années, ont assuré qu'il n'y avait plus d'été! D'autres l'ont dit avant nous, d'autres le diront après nous.

J'aime mieux madame de Gasparin se jouant à décrire les *méprises* de la vie, même les *belles tristesses*, ou faisant spirituellement la guerre au formalisme, au pédantisme, aux gens bardés de logique et de déductions rigoureuses, qui ne poussent pas un soupir dont ils ne tiennent note, qui ne prononcent pas un mot sans avoir l'œil fixé sur le but.

v

Ce qu'il y a surtout de plus vivant, de plus original dans ces pages prodiguées par une impétueuse imagination, c'est cette partie descriptive et pitto-

resque qui se mêle à la fiction légère ou à l'analyse morale, c'est ce sentiment énergique, inépuisable, de la nature qui fait explosion en quelque sorte, qui se répand en mille tableaux d'une libre et franche couleur.

Madame de Gasparin est le peintre du Jura et des Alpes. Ses fragments, — je dis toujours ses fragments plutôt que ses ouvrages, — sont une succession de paysages où passent tous les sites, tous les aspects, les dentelures des montagnes, les ondulations des vallées, la sombre verdure des forêts, la lumière émiétée et mystérieuse des clairières. Elle aime la campagne parce qu'elle la connaît, parce qu'elle vit dans une étroite et familière intimité avec elle, et elle la connaît non-seulement dans ce qu'elle a de séductions superficielles et banales, mais dans ses secrètes nuances, dans les mœurs de ceux qui l'habitent, dans tous ces détails qui vont se fondre dans la grande harmonie. Elle sait, n'en doutez pas, comment apparaît la nature à toutes les heures et à toutes les saisons, dans son travail éclatant de fécondité et dans son doux déclin d'automne, aux douteuses lueurs du crépuscule et à l'heure chaude, lourde, du *gros du jour*, — par quelles teintes passe la verdure des champs, depuis le vert « cru, énergique, hardi » du printemps jusqu'au vert orangé et rougissant des fins d'été. Aussi les paysages de madame de Gasparin sont-ils pleins d'expression et de couleur, abondants et nuancés, — trop abondants quelquefois, trop riches de détails. Ils ont l'accent de la vie et de la réalité.

Voilà bien des années que j'entends résonner périodiquement ce glas funèbre. Ainsi c'est entendu, il n'y a plus de jeunesse, plus de convictions, plus de génie, plus de valeur morale. Qui vous l'a dit cependant? Est-ce que quelques jeunes vagabonds, quelques effrontés de tripots et quelques joueurs de bourse représentent toute une jeunesse et toute une époque? Encore si c'était neuf, si cette plainte était seulement propre à notre temps! mais, hélas! voilà des siècles qu'il vient un moment dans la vie où il est bien convenu que le printemps n'a plus de fleurs, que les femmes n'ont plus de beauté, que les hommes n'ont plus de génie, que la jeunesse n'est plus la jeunesse, que tout s'en va en un mot, et il y a même des météorologistes sur le retour qui, en certaines années, ont assuré qu'il n'y avait plus d'été! D'autres l'ont dit avant nous, d'autres le diront après nous.

J'aime mieux madame de Gasparin se jouant à décrire les *méprises* de la vie, même les *belles tristesses*, ou faisant spirituellement la guerre au formalisme, au pédantisme, aux gens bardés de logique et de déductions rigoureuses, qui ne poussent pas un soupir dont ils ne tiennent note, qui ne prononcent pas un mot sans avoir l'œil fixé sur le but.

v

Ce qu'il y a surtout de plus vivant, de plus original dans ces pages prodiguées par une impétueuse imagination, c'est cette partie descriptive et pitto-

resque qui se mêle à la fiction légère ou à l'analyse morale, c'est ce sentiment énergique, inépuisable, de la nature qui fait explosion en quelque sorte, qui se répand en mille tableaux d'une libre et franche couleur.

Madame de Gasparin est le peintre du Jura et des Alpes. Ses fragments, — je dis toujours ses fragments plutôt que ses ouvrages, — sont une succession de paysages où passent tous les sites, tous les aspects, les dentelures des montagnes, les ondulations des vallées, la sombre verdure des forêts, la lumière émiétée et mystérieuse des clairières. Elle aime la campagne parce qu'elle la connaît, parce qu'elle vit dans une étroite et familière intimité avec elle, et elle la connaît non-seulement dans ce qu'elle a de séductions superficielles et banales, mais dans ses secrètes nuances, dans les mœurs de ceux qui l'habitent, dans tous ces détails qui vont se fondre dans la grande harmonie. Elle sait, n'en doutez pas, comment apparaît la nature à toutes les heures et à toutes les saisons, dans son travail éclatant de fécondité et dans son doux déclin d'automne, aux douteuses lueurs du crépuscule et à l'heure chaude, lourde, du *gros du jour*, — par quelles teintes passe la verdure des champs, depuis le vert « cru, énergique, hardi » du printemps jusqu'au vert orangé et rougissant des fins d'été. Aussi les paysages de madame de Gasparin sont-ils pleins d'expression et de couleur, abondants et nuancés, — trop abondants quelquefois, trop riches de détails. Ils ont l'accent de la vie et de la réalité.

Voyez vers la montagne, à mi-hauteur, cette petite maison tout encadrée de sapins, avec un verger planté de pommiers, de poiriers, et des champs de luzerne ou de pommes de terre ! Devant la maison, quatre sources versent leurs eaux dans une auge travaillée par la vétusté, encombrée de mousse, et ces sources ont donné leur nom au petit domaine. Tout est solitaire. Les habitants ne descendent guère dans la plaine ; l'enclos leur fournit des occupations suffisantes. « Il y a un moment de transfiguration pour le petit domaine, c'est le mois de mai, alors que le verger, serré dans son cadre noir, fleurit comme un bouquet de mariée. Eh bien, cette blancheur immaculée m'attriste un peu ; je préfère l'enclos au gros de l'été, quand chaque culture moire le terrain de sa couleur particulière, ou bien encore en automne, au moment où les poires sauvages se dorent, où les petites pommes se teignent de pourpre, où les récoltes s'entassent sous l'auvent de la grange. Une fumée s'élève proche de la maison dans une place abritée ; sous la hutte tapissée de bottes de chanvre brille un feu clair, la mère bat les javelles avec ses filles à grand bruit. Ce bruit est le seul à peu près qu'on entende. » Et dans une succession de peintures, le clos apparaît, étincelant au mois de mai, enveloppé de frimas en hiver, et toujours calme.

Suivez d'un autre côté l'intrépide voyageuse dans une de ses ascensions, en pleine montagne, aux lueurs incertaines du jour naissant : on tombe dans un campement de bohémiens rangés autour d'un

feu ; les figures se détachent dans des vapeurs pourpres et forment un tableau saisissant. « A cette heure, poursuit l'auteur, nous avons franchi la forêt ; les horizons élargis apparaissent dans leur splendeur ;... la lune, seule reine, verse sa lumière tranquille sur le bas pays qui va se déroulant jusqu'aux Alpes. On ne voit ni villes ni villages. Les glaciers, presque diaphanes, dressent leurs pâles remparts dans le ciel noir. Ce n'est pas le jour, ce n'est plus la nuit. Heure charmante sous le ciel constellé, dans les hauts pâturages, avec les vaches qui nous regardent étonnées et soufflent fortement des naseaux ! Montons, montons encore : plus de sapins, plus de troupeaux ; l'herbe est fine, le vent de l'aurore commence à courir sur les crêtes. Regardez au couchant : la lune sombre derrière les forêts de France. A l'orient, l'aube jette son ruban argenté, le voilà qui s'empourpre ! Le soleil, immense, éclatant, sort et s'arrête comme indécis sur le bord de ce monde.... Voyez ! une flamme a touché le Mont-Blanc, puis le Cervin, puis le Vélan, puis la Jungfrau, puis la Blumlisalp. Toutes s'éclairent, la plaine reste plongée dans les ombres, les lacs restent ensevelis sous une brume plombée. Avez-vous senti les froides haleines du matin ? .. »

Et au milieu de ces scènes qui se succèdent, il y a le souffle humain, il y a le sentiment simple et large de la vie de campagne, de la poésie et de la réalité du travail. C'est la brave fermière qui range la maison ; ce sont les bergers qui s'ennuient dans la plaine, qui reconduisent leurs vaches vers les hauts

pâturages et les appellent pour la *traite*. Ce sont les faucheurs qui s'acheminent avant le jour, la faux sur l'épaule et à la ceinture l'étui de la pierre à aiguiser. Madame de Gasparin multiplie, prodigue ces tableaux d'une franche et vivante rusticité, au risque d'en encombrer ses pages et d'éblouir par la profusion des couleurs, souvent aussi par l'abus des expressions locales, pittoresques sans doute, mais quelquefois plus alpestres que françaises. Au fond, le sentiment de la nature est réel et prend par instants une ingénieuse originalité.

Il n'y a qu'un malheur, et c'est ce qui atténue souvent le charme de ces pages d'une libre inspiration courant à travers tous les sujets. Peintre de la vie humaine et de la nature, conteur, moraliste ou paysagiste, madame de Gasparin est encore autre chose : à la description comme à l'analyse morale se mêle sans cesse je ne sais quel souffle de prédication et de psalmodie. Sous l'écrivain il y a, — comment dirai-je? — le sectaire qui perce. En un mot, madame de Gasparin n'est pas seulement protestante de cœur, d'esprit, de caractère, elle l'est de préoccupation, de forme et d'allure.

Je ne peux pas dire certainement qu'on puisse lui appliquer le portrait qu'elle signale comme une des *méprises* des jugements humains sur un croyant. « Lui ! son signalement pend à toutes les murailles. C'est un puritain raide, anguleux, disgracieux, pris dans un étau. Lui ! l'ennemi de tout ce qui chante et de tout ce qui s'épanouit sous les cieux.... Lui ! c'est l'homme de la Bible, l'homme aux noires vi-

sions, à la cervelle étroite, au cœur de glace, méticuleux, gourmé, despote. C'est l'homme de Calvin : il a brûlé Servet. » Madame de Gasparin n'est point évidemment une puritaine de cette famille ; elle n'a plus même l'ardeur agressive et l'humeur de propagande qu'elle avait dans ses premiers écrits. Autrefois, elle passait en distribuant des bibles, et quand elle plaçait un catholique dans ses histoires, ce malheureux catholique avait assurément le rôle déplaisant et ingrat. Aujourd'hui elle s'est apaisée, et moralement on pourrait dire, d'un autre côté, qu'elle tend à se dégager du formalisme de sa propre Église. Il reste toujours cependant la note criarde et monotone dans la symphonie, l'accent d'un méthodisme obstiné.

C'est madame de Gasparin qui dit quelque part : « Restons chrétiens dans une conversation qui n'a pas le christianisme pour exclusif objet ;... parlons en chrétiens de ce qui est autre chose que le Christ, des arts, de la philosophie, de la politique ; de sujets bien moins relevés, de notre jardin, de notre verger ! » C'est là justement ce que je veux dire : Madame de Gasparin reste protestante, elle le laisse voir en parlant de son jardin ; elle s'arrête en pleine montagne pour chanter un psaume ; elle interrompt l'analyse d'une situation qui est tout près de devenir un drame pour se livrer à quelque effusion biblique. Ses petits personnages sont invariablement couronnés de l'aureole des saints, ou travaillent consciencieusement à conquérir leur couronne. Lisette, la vieille Lisette d'un de ses contes, l'honnête

fermière du Jura, est une « penseuse, » une raffinée de la vie spirituelle, qui parle de Jéhovah le terrible, du péché et qui a des songes mystiques. La jeune fille du *clos des sources*, Marguerite, a la tête perdue et dépérit parce qu'elle a commis le *péché irrémissible*, parce qu'elle a résisté à Dieu.

La manière habituelle de l'auteur enfin, cette manière semi-poétique, semi-religieuse, pourrait se résumer, ce me semble, dans cette phrase de la description d'une promenade sur le lac de Côme : « Nos bateliers debout, l'un à l'arrière, l'autre à l'avant, donnent à la nef une impulsion égale. Nous chantons la barcarolle italienne, le *vieux cantique de Luther*, l'air magnifiquement désespéré de Stradella. » Et c'est ainsi que les récits de madame de Gasparin deviennent facilement des histoires édifiantes, que ses ingénieuses études morales se changent en sermons et que ses paysages eux-mêmes, si abondants et si colorés, sont envahis par cette teinte prévue, discordante et factice, — factice, bien entendu, au point de vue de l'art.

Une imagination romanesque et une âme puritaine se livrent dans ces pages un perpétuel combat. Quelquefois l'imagination a l'air de l'emporter et s'abandonne à de capricieuses audaces; mais aussitôt la conscience religieuse se redresse, comme si elle avait laissé trop de liberté au talent, et vient mettre le signe calviniste. De là une certaine affectation jusque dans la sincérité, une certaine recherche laborieusement subtile, une certaine tension d'humeur et d'intelligence. Je n'y vois pas seulement

pour ma part le faible d'un esprit distingué, j'y vois plutôt l'expression d'un phénomène moral. Toute foi relativement nouvelle est le prix d'un grand effort, d'une victoire sur une foi ancienne, et longtemps encore après la victoire elle porte dans toutes ses manifestations la marque de cet effort d'où elle est née, par lequel elle continue à s'affirmer comme doctrine indépendante et distincte. Sans mettre en cause la valeur religieuse des deux croyances, on pourrait dire que le catholicisme, religion ancienne et de tradition, est plus souple dans sa manière de considérer la nature morale et de traiter avec elle, et que le protestantisme laisse dans les esprits la fixité, la rigidité d'une foi nouvelle.

C'est justement cette tension qui est visible chez madame de Gasparin, qui se manifeste dans les préoccupations de son intelligence, jusque dans ses gaietés, dans ses vellétés d'humeur enjouée et facile, dans le mouvement et le bruit qui remplissent les pages des *Prouesses de la bande du Jura* plus que tous les autres ouvrages de l'auteur.

VI

Ceci en effet, pourrait-on dire, est un livre de bonne humeur aussi bien que de bonne foi. Il y a de la gaieté, du bruit, de l'éclat, de la verve, de la liberté; seulement il y a une singulière confusion : la plaisanterie ne laisse pas de sentir l'effort, les saillies sont peut-être quelquefois un peu quintes-

senciées, et le titre lui-même, ce titre simple et bizarre, est d'une originalité un peu cherchée. Que cache-t-il donc ce titre poétiquement tapageur de *Prouesses de la bande du Jura*? Simplement le récit d'une série d'excursions faites en bonne et aimable compagnie, quelque chose comme un train de plaisir d'été ou d'automne, bourdonnant et rapide, comme une débauche d'honnêtes gens saisis de l'humour voyageuse.

Vous souvenez-vous de cette vieille pièce du vieux Ronsard, *les Bacchanales, ou folatrissime voyage d'Hercueil près Paris, dédié à la joyeuse troppe de ses compagnons*?

Amis, avant que l'aurore
Recolore
D'un bigarrement les cieux,
Il faut rompre la paresse
Qui vous presse
La paupière sus les yeux.

Io! l'entends la brigade,
J'oy l'aubade
De nos compains eniourés,
Qui pour nous esveiller sonnent
Et entonnent
Leurs chalumeaux enrourés...

Je ne sais pourquoi cette vieille poésie me revient à l'esprit. *Hercueil* est moins loin que les villes d'Italie ou les lacs de Neuchâtel et de Berne. Les compagnons de Ronsard allaient chercher la bonne chère et le plaisir, la *brigade* de madame de Gasparin se contente d'égayer sa route en demandant partout

des aubergines. La gaie fraîcheur du départ au matin est la même.

Honnête et pieuse *bande*, celle-là, qui, dans ses *prouesses*, n'oublie pas de prier! « Il y a parmi nous des natures très-variées, nous dit l'auteur, il n'y a pas de caractère disparate : tous amoureux de l'idéal, chacun avec son petit bon sens ; tous nageant dans l'éther, chacun marchant sur la terre. De la gaieté, oh ! pour cela, de la meilleure. Décidés à voir en beau tout ce qui est beau, même un peu ce qui est laid. Délicieusement bêtes à nos heures, pas une parole de mauvaise humeur entre tous ! Est-ce assez ? — *Talis qualis*, la bande se trouve à son gré, et si vous voulez savoir pourquoi, venez-y voir. »

Elle part donc, « la fameuse, la superbe, l'invincible, l'à jamais triomphante, la séduisante et mirobolante bande du Jura » ! Quand elle n'a pas le bateau à vapeur des lacs, elle prend le char à échelles, ou le vulgaire omnibus, ou la voiture italienne, ou le chemin de fer. Elle va en Suisse, dans le Jura, en Italie. A Neuchâtel, elle tombe au milieu d'une révolution, la révolution qui restaura un moment le roi de Prusse il y a bien des années, et ce n'est pas l'épisode le moins curieux de la campagne. Il se trouve que, dans cette ville révolutionnée pour le roi de Prusse, la *bande* est un événement ; on se met sur les portes pour la voir, on la suit d'un regard inquiet. « On aperçoit par-ci par là trois citoyens, même quatre, qui causent à voix basse. L'un d'eux s'écrie : Il faudra voir comment cela tournera ! Mais ces citoyens placides, humant le frais, les mains

dans les poches, le nez au vent, la mine plutôt endormie qu'inquiète, n'ont l'air ni de révolutionnaires ni de révolutionnés... »

A Milan, la bande fait son pèlerinage au musée, et elle s'arrête devant le tableau qui éclipse tous les autres, un tableau de Raphaël. C'est Valentin Borgia, avec « sa méchanceté sinistre, sa diablerie cafarde, » et à côté, César Borgia, avec « son visage pâli par les débauches, son œil éraillé, son inexorable prunelle d'un bleu clair. » Madame de Gasparin vous les montre en passant, ces deux personnages. « N'allez pas vous imaginer des scélérats vulgaires, dit-elle; Valentin, un parfait *gentleman*, a le visage paisible, l'air doux, la tenue irréprochable; seulement, à mesure que vous le considérez, une sorte de concentration vicieuse et cruelle s'écrit sur ce front lisse. Cet homme est inexorable, non parce que la passion l'emporte, mais parce qu'il n'a pas de passion... Cette bouche serrée n'a jamais laissé tomber le mot grâce. La contraction imperceptible des lignes marque un despotisme sans merci, parce qu'il est sans ivresse : tel est l'homme. »

A Venise, la bande visite en courant la ville où « l'Autrichien commande; » à Gènes, elle va voir la rivière du Levant. Partout elle s'égaye.

Et puis, et puis?... Au moment du retour et de la séparation, elle fait comme toujours. La note dominante revient : « Venez,.... ici, à l'écart, ouvrons notre Bible, celle qui chaque soir nous a versé sa lumière. Demandons les énergies de la soumission, demandons l'ardeur des beaux zèles... » Rien n'em-

pêcherait, après tout, d'être un bon chrétien sans avoir l'air à tout instant de faire pénitence de sa bonne humeur.

VII

OEuvre d'humoriste contenu, rectifié par la piété ! Au fond, ce n'est point une physionomie vulgaire qui apparaît à travers toutes ces pages, où la vérité du talent se combine avec la monotonie d'une idée fixe. Madame de Gasparin a le mérite d'avoir un de ces talents qui cherchent et qui osent, qui ne craignent pas l'imprévu, qui ont une originalité indépendante au milieu du chœur vulgaire des banalités contemporaines. Elle a cette originalité qui naît d'une inspiration librement formée en dehors des milieux factices, nourrie de la contemplation familière des grands aspects de la nature et de la recherche inquiète, subtile, des nuances mystérieuses de la vie spirituelle.

Elle dit quelque part que ce qu'elle écrit n'est point fait pour les fins connaisseurs. Elle se trompe : ceux-là au contraire, et ceux-là seuls, peuvent aller chercher à travers la diffusion, la prolixité et l'effort ce qu'il y a de charme secret, provoquant dans ses ouvrages. Littérairement, ces petits ouvrages ne réalisent point certes l'idéal de l'art ; ils ont tout le décousu d'une pensée à peine maîtresse d'elle-même, qui vagabonde et se joue ; la langue de l'auteur glisse même parfois dans les plus étranges incorrections, dans les plus abruptes témérités.

Ce ne sont point des livres faits, ce sont des fragments, des pages qui se succèdent un peu en désordre; mais ces pages, ces fragments ont ce je ne sais quoi qui est un stimulant, qui fait penser; ils ont le mouvement d'une inspiration morale ambitieuse, et par-dessus tout ils laissent entrevoir à travers les capricieux nuages cette excitante parole inscrite en tête d'un des livres de l'auteur: *Excelsior!* mot d'ordre des cœurs inassouvis, des esprits altérés de grandeur morale, des générations qui se lèvent et se mettent en marche pour porter à leur tour le poids de la journée.

VIII

LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ

ET

DANS LA LITTÉRATURE

MADAME SWETCHINE

I

Un des plus curieux et des plus piquants chapitres de l'histoire du monde serait celui qui retracerait dans sa grâce et dans ses métamorphoses la puissance souveraine des femmes. Les hommes ont cru se réserver un domaine privilégié, celui de l'action. En réalité, les femmes ne sont étrangères à rien de ce qui s'agite, ni à la politique, ni à la religion, ni aux arts, ni à la littérature, et dans la vie sociale elles sont reines.

Elles règnent et même elles gouvernent. Leur empire commence là où la passion vient se mêler aux affaires humaines, et il finit là où la passion cesse d'être le tout-puissant mobile: il est sans limites connues, comme la vie. Ce n'est point sans

Ce ne sont point des livres faits, ce sont des fragments, des pages qui se succèdent un peu en désordre; mais ces pages, ces fragments ont ce je ne sais quoi qui est un stimulant, qui fait penser; ils ont le mouvement d'une inspiration morale ambitieuse, et par-dessus tout ils laissent entrevoir à travers les capricieux nuages cette excitante parole inscrite en tête d'un des livres de l'auteur: *Excelsior!* mot d'ordre des cœurs inassouvis, des esprits altérés de grandeur morale, des générations qui se lèvent et se mettent en marche pour porter à leur tour le poids de la journée.

VIII

LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ

ET

DANS LA LITTÉRATURE

MADAME SWETCHINE

I

Un des plus curieux et des plus piquants chapitres de l'histoire du monde serait celui qui retracerait dans sa grâce et dans ses métamorphoses la puissance souveraine des femmes. Les hommes ont cru se réserver un domaine privilégié, celui de l'action. En réalité, les femmes ne sont étrangères à rien de ce qui s'agite, ni à la politique, ni à la religion, ni aux arts, ni à la littérature, et dans la vie sociale elles sont reines.

Elles règnent et même elles gouvernent. Leur empire commence là où la passion vient se mêler aux affaires humaines, et il finit là où la passion cesse d'être le tout-puissant mobile: il est sans limites connues, comme la vie. Ce n'est point sans

doute que les femmes aient une action directe et permanente dans les événements, dans les guerres et les révolutions; ce n'est point leur rôle, ou, si elles sont entraînées dans la mêlée, elles n'y apparaissent que par exception, par accident, par éclair. Elles font mieux, elles règnent dans ce milieu où les événements se préparent, où se forment les opinions et où se nouent tous les fils de l'intrigue humaine, drame ou comédie. Elles ne font pas les lois, il est vrai, elles font les mœurs, sans lesquelles les lois ne sont rien; elles n'ont pas d'assemblées parlementaires et ne font pas de discours, elles ont la conversation et les salons, ces réunions choisies où tout est passé en revue, passionnément discuté, exalté ou criblé de raillerie élégante, ces foyers mondains qui sont, eux aussi, une puissance légitime, quand ils ne sont pas une cohue ou une coterie. Elles n'ont été jamais de l'Académie, et elles ont toujours fait des académiciens.

Quelques-unes ont été de grands écrivains sans le savoir et ont poussé jusqu'au génie l'éloquence du cœur, la finesse de l'esprit, la sagacité du jugement, l'art de grouper tout un monde autour d'elles. Rien ne manque à cette souveraineté charmante, pas même les courtisans, les parasites et les importants. Ce n'est pas peut-être l'histoire de toutes les sociétés, c'est du moins l'histoire de notre société française, si prompte à se ressaisir et à se retrouver elle-même après toutes les épreuves, si impressionnable et si nerveuse, de cette société où les femmes ont régné, les unes par une invisible action, les

autres par l'essor d'une personnalité brillante, et où jusqu'à des étrangères sont venues quelquefois briguer une royauté qu'elles ne trouvaient pas chez elles, qui les attirait dans notre monde et dont on ne leur refusait pas les gracieux avantages.

Je ne sais ce qui arrivera de cette vie de conversations et de salons, de cette influence des femmes dans l'invasion des mœurs nouvelles; ce qui est certain, c'est que cette puissance a existé, qu'elle est une tradition presque nationale en France, et qu'elle s'est révélée dans une multitude d'expressions et de types variant avec les époques.

Changez les temps en effet : cette puissance s'exerce dans des conditions différentes, elle prend d'autres figures, d'autres noms, et même, dans une société aussi prodigieusement renouvelée que la nôtre, elle a encore sa place; elle s'appellera madame Récamier ou madame Swetchine, après s'être appelée au commencement du siècle du nom de madame de Staël, ou du nom de madame de Duras, après s'être appelée autrefois de ce nom toujours brillant, toujours jeune, toujours retentissant de madame de Sévigné.

Je ne veux point dire que madame Récamier et madame Swetchine ont recueilli tout entier cet héritage, qu'elles égalent madame de Sévigné ou madame de Staël; elles ont cela de curieux que, dans un monde assez bouleversé par les événements et assez confus, elles ont été deux très-exceptionnelles personnifications contemporaines de cette influence sociale des femmes, et comme tout se hâte de nos

jours, elles ont eu à peine fermé les yeux qu'elles ont eu une légende, des historiens, des commentateurs. Il y a quelques années de cela, on ne connaissait pas madame Swetchine; son nom était sans écho hors des régions où elle vivait. Elle est connue aujourd'hui, ou du moins son nom, ses actions, ses fragments, ses notes, ses confidences intimes, sont livrés comme un mystère provoquant à la curiosité du monde. Elle a trouvé en M. de Falloux son pieux hagiographe, empressé à recueillir et à divulguer ses *lettres*. Elle n'est pas célébrée seulement pour ses vertus, pour sa piété austère et pour tout ce qu'elle a de respectable, mais encore pour son intelligence et pour la supériorité de son esprit. C'est tout à la fois une sainte et une mondaine qui en un instant passe de l'obscurité au rang des écrivains, et comme pour ajouter à tout ce que ce phénomène a d'inattendu, cette émule de madame Récamier dans l'administration d'un salon, cette rivale de madame de Sévigné dans l'art d'écrire des lettres, est une étrangère, une grande dame de Russie transformée en personnage public de notre vie sociale depuis plus de quarante ans.

II

Ce n'est point assurément la marque d'une femme vulgaire d'avoir su attirer tant d'amitiés illustres, d'avoir réussi à inspirer une grave et affectueuse estime à des esprits tels que Tocqueville, d'avoir été

souvent un conseil, un guide, un lien dans une société où elle était une étrangère, et de laisser en mourant de si pieux regrets à ceux qui l'ont connue.

Madame de Swetchine a vu se réaliser pour elle ce rêve de beaucoup de femmes, qui est de régner, d'avoir de l'influence, de gouverner un entourage qu'un attrait sérieux forme d'abord, que la mode vient grossir bientôt. Elle a goûté les douceurs d'un succès qu'elle dut à mille causes diverses, et qui se change en retentissement après elle par des causes plus diverses encore. Je ne sais pourtant si je me trompe : peut-être aurait-il mieux valu laisser cette mémoire dans ce demi-jour qui était son cadre naturel, sans multiplier trop les *illustrations* et les exhumations. Vue dans ce demi-jour ou ravivée d'un trait rapide, cette figure morale eût gardé tout son prestige, doublé par le mystère; elle n'eût éveillé que l'idée vague d'une personne dont l'influence supposait des qualités élevées.

Aller plus loin et soulever le voile de la vie privée, faire en un mot de madame Swetchine un personnage de l'histoire, c'était sans doute intéresser au travail intérieur d'une âme douée des instincts les plus complexes, aux subtilités ingénieuses d'une intelligence tourmentée; mais c'était aussi risquer de provoquer une curiosité plus libre et plus indiscrète, — si bien qu'à voir ces fragments, ces pensées et ces *lettres* qui se succèdent, sans compter les traités de philosophie chrétienne et les notes théologiques, on finit par se demander si cette popularité un peu artificiellement retentissante ne ressemble pas à ce dieu

de la philosophie allemande qui serait le produit des imaginations humaines. L'esprit de secte ne fait pas dieu qui se moque de la philosophie allemande; mais il peut faire quelquefois des renommées écloses dans un cercle d'initiés, et qui, en paraissant au grand jour, s'évanouissent ou s'atténuent singulièrement dans l'atmosphère de tout le monde.

Ce qui est certain, c'est que malgré ses lettres madame Swetchine diffère de madame de Sévigné autant que l'époque où nous vivons diffère du dix-septième siècle, et même plus encore; elle en diffère par l'origine, par l'esprit et surtout par la nature, si vive et si abondante chez l'une, tourmentée et tendue chez l'autre. Elle n'a rien de ces femmes privilégiées qui entrent sans effort, par le seul ascendant de la beauté et de l'intelligence, dans leur rôle d'influence et d'action sociale. Quelque chose de contraint et de refoulé semble se cacher en elle sous l'apparence d'une grâce qui s'observe.

Quand elle vint en France la première fois en 1817, elle avait déjà dépassé la jeunesse, elle avait trente-quatre ans; elle était née à Moscou en 1782, elle avait grandi dans cette cour où se mêlaient si singulièrement la licence de Catherine, le capricieux et sombre despotisme de l'empereur Paul et les influences philosophiques de la France. C'était une grande dame russe, qui était fille de M. Soymonof, secrétaire intime de l'impératrice Catherine, que son père avait mariée avec le général Swetchine, un des grands dignitaires de la cour bientôt tombé en disgrâce, et que l'arrivée de Joseph de Maistre

en Russie ne contribuait pas peu à incliner au catholicisme. Madame Swetchine eut-elle réellement une de ces adolescences extraordinaires et prédestinées? Ici déjà, ce me semble, on voit commencer ce procédé de transfiguration un peu déclamatoire que ses biographes aiment à employer.

Que madame Swetchine, dans son enfance, aime à jouer avec des poupées et qu'elle se plaise à les faire parler, à imaginer entre elles de petits drames, on y voit « le prélude de la morale et de la connaissance du monde. » Qu'on ait à rappeler un mot soldatesque de Suvarof, disant qu'il avait toujours sous sa tente un coq prompt à le réveiller, et que lorsqu'il voulait dormir commodément, il ôtait un de ses éperons, on arrive aussitôt à cette conclusion assez imprévue, que ces paroles, « madame Swetchine devait bientôt les transporter de l'héroïsme guerrier dans l'héroïsme chrétien. » La vérité est qu'avec une éducation française comme l'était à cette époque toute éducation en Russie, avec une honorable dignité de mœurs et une réelle habileté à se contenir, à se conduire, dans une cour où la disgrâce suivait de près la faveur, madame Swetchine était une personne intérieurement agitée d'une indéfinissable inquiétude, douée d'une ardeur d'esprit qui cherchait partout un aliment.

Elle n'aima jamais Voltaire, assure M. de Falloux; mais les *Nuits* d'Young la reportaient souvent « dans une situation d'esprit agréable. » Elle lisait tout, annotait tout, et même recopiait tout ce qui la frappait; elle a laissé trente-cinq volumes d'extraits et

de notes ! C'est, je crois, son caractère essentiel et son mérite moral d'avoir été toujours dévorée de cette activité intérieure, et de n'avoir jamais connu le repos, même dans une foi définitive.

Un jour, dans une de ces heures d'anxiété où elle recherche quel dieu elle doit adorer, elle se retire tout à coup à la villa Bariatinski, sur le golfe de Finlande, et là elle se met à lire Fleury, Bossuet, les actes des conciles œcuméniques, l'histoire de Photius, tout ce qui touche à la foi, au christianisme naissant, à la séparation de l'Église grecque et de l'Église latine, à la primauté du pontificat romain. Le comte de Maistre, déjà son ami, la raille de cette fureur d'édification intellectuelle, et lui dit qu'elle n'arrivera pas par ce chemin. Elle lit tout, et de cette épreuve elle sort catholique. Ce fut très-heureux assurément, et la grâce dut venir par surcroît. Je ne parle plus de la religion ; mais on comprend ce que devient, sous cet amas de lectures, d'extraits, de surexcitations, le naturel d'une femme en qui toutes les complications et tous les contrastes se rencontrent, qui parle l'allemand, l'anglais, l'italien, en étudiant en même temps le latin, le grec et l'hébreu, qui va s'absorber dans l'intensité des méditations religieuses sans abdiquer le goût du monde, et va s'essayer à devenir Française sans cesser d'être Russe.

C'est alors en effet, après cette conversion au catholicisme, que madame Swetchine, d'ailleurs enveloppée dans une recrudescence de disgrâce qui atteignait son mari, et peut-être un peu suspecte

elle-même malgré son orthodoxie politique, quitte la Russie pour venir en France, recommandée par M. de Maistre, sûre de trouver dans la faveur à Paris des amis qu'elle avait connus dans l'émigration à Saint-Petersbourg, et arrivant, comme le dit M. de Falloux, « à la date politique qui pouvait le mieux correspondre à l'état de son esprit. » On était en 1817.

A dater de ce moment, madame Swetchine entre dans la société française ; elle devient tout d'abord une des hôtes du salon de madame de Duras, qui l'avait accueillie avec effusion, et bientôt elle a elle-même son salon, où elle sait attirer et retenir la plus grande compagnie, des femmes élégantes, des diplomates, des savants, des lettrés. Je ne sais si le monde alla tout naturellement à madame Swetchine ; mais elle sut aller au monde, fondant ainsi en pleine Restauration une influence qui n'a fait que grandir depuis, qui a traversé trois ou quatre régimes, et qui est arrivée réellement à son apogée après la révolution de 1848.

Cette influence, qui s'est exercée pendant trente ans, et qui a sa légende aujourd'hui, fut-elle l'œuvre du charme personnel, d'une puissance irrésistible de séduction ou de l'ascendant d'un esprit supérieur ? Il faut y joindre assurément de la finesse, une grande habileté à manier les amours-propres, cette faculté essentiellement russe de s'assimiler les choses les plus diverses, et ce fonds un peu banal de bienveillance universelle que madame Swetchine dévoilait le jour où elle écrivait. « La bienveillance générale a été le roman de la

seconde partie de ma vie. Quand on n'espère plus vivre sans interruption dans une seule âme, il n'est pas trop de toutes pour remplir cette seule-là. Il n'y a rien de si commun que de suppléer par le nombre à la qualité. » On ne saurait mieux avertir beaucoup de ceux qui ne croyaient pas être du nombre dans les attentions de cette femme distinguée.

Trente ans de la vie de madame Swetchine se passent à faire marcher ensemble le mouvement du monde et une sorte d'ascétisme chrétien, à concilier les difficultés d'une existence désormais fixée en France et toujours suspendue à la volonté d'un maître qui était à Saint-Petersbourg, à se mêler au courant de nos destinées sans s'y confondre, à lutter sous une apparence de calme.

Au milieu d'une telle vie, tout occupée de charité et de politique, de prosélytisme et de choses de l'esprit, ce qui manque à cette grande dame russe, c'est justement ce naturel dont je parlais, ce qu'on peut appeler le naturel féminin, ce je ne sais quoi qui fait d'une femme un être vrai et humain par sa façon de sentir, par ses passions et même par ses faiblesses. Madame de Sévigné a la passion de sa fille. Madame de Staël a bien aussi cette flamme de l'être vivant qui tient par mille liens à l'humanité. Madame de Duras elle-même, dont les ingénieuses et piquantes lettres sont l'agrément du

livre de M. de Falloux, a le naturel féminin, lorsqu'elle écrit d'une plume agitée et rapide : « Je suis dans mes grands noirs... N'est-ce pas déplorable d'être dans cet état où le bien-être dépend d'un rien, d'un souffle ? Trouvez-moi un remède à ce mal. Je sais bien ce que vous me direz : C'est vrai ; mais ce point d'appui, il faudrait, pour l'embrasser, toute la force qu'il donne, ce que je n'ai pas... » Il en est autrement de madame Swetchine.

Ce n'est pas qu'elle ne soit douée d'une surprenante activité d'âme. Elle le dit elle-même. « Quand vous me demandez : Avez-vous éprouvé cela ? comprenez-vous ceci ? Soyez sûr qu'avec la plus parfaite vérité je puis vous dire oui. En fait de sentiments, de pensées portant sur les affections et les passions humaines, j'ai parcouru un cercle immense et creusé jusqu'aux antipodes... Je ne trouve point incompréhensible ce que les gens qui n'ont vécu que dans le mouvement des choses extérieures ne peuvent expliquer... C'est dans l'enceinte de mon propre cœur que j'ai appris à connaître celui des autres, et la seule connaissance de moi-même m'a donné la clef de ces énigmes innombrables qu'on appelle les hommes... » Elle se montre elle-même comme détachée d'un soleil ardent et travaillant depuis des années à se refroidir ; mais en réalité, dans l'ordre des affections terrestres, on ne voit pas ce qui occupe cette âme.

On dirait une activité solitaire sans aliment, une roue qui tourne perpétuellement dans le vide, et, à défaut d'affections humaines, cette ardeur, tour-

seconde partie de ma vie. Quand on n'espère plus vivre sans interruption dans une seule âme, il n'est pas trop de toutes pour remplir cette seule-là. Il n'y a rien de si commun que de suppléer par le nombre à la qualité. » On ne saurait mieux avertir beaucoup de ceux qui ne croyaient pas être du nombre dans les attentions de cette femme distinguée.

Trente ans de la vie de madame Swetchine se passent à faire marcher ensemble le mouvement du monde et une sorte d'ascétisme chrétien, à concilier les difficultés d'une existence désormais fixée en France et toujours suspendue à la volonté d'un maître qui était à Saint-Petersbourg, à se mêler au courant de nos destinées sans s'y confondre, à lutter sous une apparence de calme.

Au milieu d'une telle vie, tout occupée de charité et de politique, de prosélytisme et de choses de l'esprit, ce qui manque à cette grande dame russe, c'est justement ce naturel dont je parlais, ce qu'on peut appeler le naturel féminin, ce je ne sais quoi qui fait d'une femme un être vrai et humain par sa façon de sentir, par ses passions et même par ses faiblesses. Madame de Sévigné a la passion de sa fille. Madame de Staël a bien aussi cette flamme de l'être vivant qui tient par mille liens à l'humanité. Madame de Duras elle-même, dont les ingénieuses et piquantes lettres sont l'agrément du

livre de M. de Falloux, a le naturel féminin, lorsqu'elle écrit d'une plume agitée et rapide : « Je suis dans mes grands noirs... N'est-ce pas déplorable d'être dans cet état où le bien-être dépend d'un rien, d'un souffle? Trouvez-moi un remède à ce mal. Je sais bien ce que vous me direz : C'est vrai; mais ce point d'appui, il faudrait, pour l'embrasser, toute la force qu'il donne, ce que je n'ai pas... » Il en est autrement de madame Swetchine.

Ce n'est pas qu'elle ne soit douée d'une surprenante activité d'âme. Elle le dit elle-même. « Quand vous me demandez : Avez-vous éprouvé cela? comprenez-vous ceci? Soyez sûr qu'avec la plus parfaite vérité je puis vous dire oui. En fait de sentiments, de pensées portant sur les affections et les passions humaines, j'ai parcouru un cercle immense et creusé jusqu'aux antipodes... Je ne trouve point incompréhensible ce que les gens qui n'ont vécu que dans le mouvement des choses extérieures ne peuvent expliquer... C'est dans l'enceinte de mon propre cœur que j'ai appris à connaître celui des autres, et la seule connaissance de moi-même m'a donné la clef de ces énigmes innombrables qu'on appelle les hommes... » Elle se montre elle-même comme détachée d'un soleil ardent et travaillant depuis des années à se refroidir; mais en réalité, dans l'ordre des affections terrestres, on ne voit pas ce qui occupe cette âme.

On dirait une activité solitaire sans aliment, une roue qui tourne perpétuellement dans le vide, et, à défaut d'affections humaines, cette ardeur, tour-

née vers la religion, devient un mysticisme subtil. C'est, à vrai dire, moins une femme dans le sens ordinaire qu'une façon de mère de l'Église exerçant pour elle-même comme pour les autres, au dehors comme dans son salon, le ministère de la parole spirituelle, de la prédication quotidienne. C'est une directrice des consciences, et sous ce rapport ses lettres sont réellement d'une psychologie pénétrante, d'une casuistique très-fine, très-aiguës. Elle excelle à juger les cas mondains, à décomposer les nuances les plus insaisissables de la vie morale, en un mot, à couper un cheveu en quatre, si bien que madame de Sévigné lui eût dit peut-être : « Épaississez-moi un peu la religion, qui menace de s'évaporer toute à force d'être subtilisée. »

Figurez-vous au milieu du monde, sous l'élégance grave et simple du vêtement, une femme catéchisant, travaillant à la conversion du pécheur, encourageant les uns, retenant les autres, toute mêlée à la politique de la religion : c'est un peu madame Swetchine. Sa grande affaire, c'est de savoir quelle sera la position du successeur de M. de Quélen à l'archevêché de Paris, comment M. Dupanloup prendra cela. Son chagrin, c'est qu'un jésuite, le père D..., ait fait défection. « Voilà ce que j'appelle du vrai nom de chagrin, dit-elle, chagrin aride, désolé, et qui porte une sorte de ravage au fond des âmes. » Et les journaux religieux, elle ne les oublie pas non plus. — Se font-ils la guerre? se divisent-ils? comment peut-on les faire vivre? — On lui lit des articles qui vont paraître.

Quoi donc encore? Cette personne active ne dédaigne pas même de s'occuper du moral de notre armée, et elle fait remettre de petits livres de dévotion à un jeune soldat, à un caporal qui « aime Lacordaire, et dit le chemin de la croix par là-dessus. » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette continuité de préoccupation intérieure a de la monotonie et n'est pas précisément l'idéal de l'agrément. Jusque dans l'enjouement de madame Swetchine il y a du sermon, et on se la représente assez dans son salon portant une robe grise, sans beauté, puisqu'elle n'en eut jamais, ayant la parole d'abord un peu embarrassée, comme on le dit, puis bientôt insinuante, ne craignant nullement d'étendre ses relations au risque de les rendre incohérentes, et passant quelquefois en revue les jeunes femmes élégantes qui viennent défiler devant elle avant d'aller au bal, tandis que derrière le salon est un oratoire où veille une lampe à côté du Saint-Sacrement : image singulière du caractère même de la personne qui parvenait à concilier tant de choses diverses! Mélange curieux et assurément nouveau d'édification et de vie mondaine, d'ascétisme intérieur et de recherche sociale!

Madame Swetchine, dans la carrière qu'elle s'était faite, dut nécessairement se trouver en contact avec quelques-unes des femmes qui ont joué un rôle dans notre société contemporaine, et qui, avant elle ou auprès d'elle, ont été le lien d'un certain monde choisi. Ce serait peut-être une chose curieuse de savoir quel genre d'impression elle res-

sentait pour ces femmes et ce qu'elle leur inspirait. Il dut y avoir toujours une certaine réserve cachée, comme entre personnes qui ont le même rôle et le même goût de royauté mondaine.

Madame Swetchine, à sa première arrivée en France, n'inspira que du goût à madame de Duras, qui l'accueillit avec une effusion communicative, voyant déjà en elle un de ces directeurs privilégiés à qui une âme délicate et troublée peut tout dire, même ses plus secrètes superstitions. La rencontre fut peut-être un peu plus vive au premier instant, lorsqu'au lieu de madame de Duras ce fut madame de Staël ou madame Récamier. Ici évidemment il y a un choc secret, s'il y eut plus tard émulation de politesse et de grâce. Un jour, vers 1818, madame Swetchine se trouva avec madame de Staël à un dîner donné par la duchesse de Duras pour les réunir. Pendant tout le repas, la grande dame russe se tut et leva à peine les yeux. Quand le dîner fut fini, madame de Staël s'avança vers elle et lui dit : « On m'avait assuré, madame, que vous aviez envie de faire connaissance avec moi ; m'a-t-on trompée ? »

— Assurément non, répondit madame Swetchine ; mais c'est toujours le roi qui parle le premier. »

Cette flatterie ne laissait pas de cacher quelque fierté. D'ailleurs madame Swetchine, on le voit par ses notes, avait eu l'occasion d'exprimer bien antérieurement sur madame de Staël des opinions qui, en se ressentant de la fascination universelle de cette brillante renommée, ne décèlent pas une bien vive sympathie. Tout était contraste, en effet,

entre ces deux natures si peu faites pour s'entendre.

Quant à madame Récamier, ce fut à Rome, en 1824, que madame Swetchine la rencontra pour la première fois, et avant de la connaître, l'impression n'a certes rien de cordial, car elle écrit : « Le duc de Laval est de tout (*ici*), madame Récamier n'est de rien et paraît préférer sincèrement la vie retirée. Je ne crois pas qu'elle ait visé à l'effet, et c'est heureux, sa beauté et sa célébrité étant sur le déclin. Les débris ne font guère de sensation dans un pays de ruines. Il semble que, pour être attiré à elle, il faut la connaître davantage, et après de si brillants succès, rien assurément ne saurait être plus flatteur que de compter presque autant d'amis qu'autrefois d'adorateurs. Peut-être cependant, sans que je veuille ôter à son mérite, que si elle avait aimé une seule fois, leur nombre à tous en aurait été considérablement diminué. La passion, exclusive de sa nature, atteint bien plus encore la vanité de ceux qui espèrent que leur sensibilité. »

Le portrait est d'une finesse piquante, tel que pourrait presque le tracer une rivale à la main sûre : il resterait à connaître l'impression de madame Récamier sur madame Swetchine à cette même époque ; mais ces deux femmes d'élite se rapprochèrent bientôt et ne furent plus désormais que deux émules se partageant l'empire de la société polie, au lieu de se le disputer. Et puis madame Swetchine était bien sévère en reprochant à madame Récamier cette coquetterie habile qui savait transformer des adorateurs en amis, et n'avait une cour

si nombreuse que parce qu'elle n'avait jamais été touchée d'une passion unique, car enfin elle-même, qu'était-elle, dans un autre ordre, si ce n'est une madame Récamier plus métaphysique et plus tourmentée, avec la beauté de moins, avec la dévotion de plus, pratiquant sous une autre forme ce même art d'attirer, de gagner, de réunir des personnes souvent étonnées de se trouver ensemble, et entre lesquelles elle était l'unique lien? Il y avait l'oratoire derrière le salon et l'édification de plus chez madame Swetchine.

C'est là la grande différence, puisqu'on ne voit pas que l'une mette moins de zèle que l'autre dans « ce travail et cette occupation des petites choses » que madame de Duras déclarait nécessaires pour ce qu'elle appelait le rôle d'une *leader* du grand monde.

IV

Dans notre France, si accueillante, si sympathique, si prompte à donner droit de cité à l'esprit, de quelque contrée qu'il vienne et sous quelque forme qu'il apparaisse, madame Swetchine ne fut pas une Française de plus, comme on le dit; ce fut toujours et malgré tout une grande dame russe, à l'esprit cosmopolite et à l'imagination mystique, comme beaucoup de ses compatriotes, possédant une assez considérable fortune pour tenir une maison, aimant la Russie en la fuyant, et vivant en France sans aimer nos idées.

Plus d'une fois, on le voit par les lettres de sa jeunesse, elle a des sévérités dédaigneuses, non-seulement pour Napoléon au temps de l'Empire, ce qui s'expliquerait, mais pour le fond même du caractère français au moment de la Restauration, qui est pourtant son idéal. « Pour les Français, écrit-elle lestement en 1815, changer, c'est rester les mêmes; ils sont retournés aux bons principes à peu près comme le Bourgeois gentilhomme faisait de la prose. Et quand La Fontaine terminait une de ses fables par : *Vive le roi! vive la ligue!* il exprimait bien moins sa propre insouciance que la mobilité de ses compatriotes... » Et plus tard, lorsqu'elle est depuis longtemps établie à Paris, après 1830, on trouve un mot qui peut sembler étrange venant d'une Russe. « En France, dit-elle, ce que l'on compromet le moins, c'est son amour-propre et son argent, le reste est marchandise légère... »

Intéressée au mouvement de nos révolutions, parce qu'elle vit au milieu d'elles, observatrice piquante tant qu'elle se borne à décrire des situations ou des illusions de partis, madame Swetchine n'a nullement le sens de la société moderne à laquelle elle est venue demander un asile. Elle n'entre pas dans notre esprit; elle l'avoue elle-même, elle n'oublie pas « qu'elle est Russe au milieu de Français, » et ce n'est pas sans raison qu'à son impartialité universelle et à sa manière d'arranger toutes choses on répondait quelquefois par un mot qui la froissait, au dire de M. de Falloux : « Vous ne pouvez comprendre cela, vous êtes étrangère. » Ce qu'elle aime

en France, c'est la sécurité pour sa vocation religieuse, c'est la facilité de la vie, c'est cette grande scène offerte à son activité, c'est la liberté de prier dans son oratoire et de recevoir dans son salon une société choisie, et elle s'attache si bien à ses habitudes qu'elle ne pourrait les rompre sans déchirement. Tel est le combat qui se livre dans son âme, que la pensée seule de rentrer dans cette Russie qu'elle aime, qui est sa patrie, est une obsession, une terreur pour elle.

Elle fut pourtant un jour menacée d'être rappelée par ordre. Liée depuis longtemps avec madame de Nesselrode, elle avait pu d'abord se soustraire à l'obligation de rentrer, imposée à tous les Russes après la révolution de 1830. Des rapports malveillants éveillèrent sans doute les ombrages de l'empereur Nicolas, qui était sur le point, en 1835, de lui retirer à elle et à son mari l'autorisation d'habiter la France. Madame Swetchine en frémit. Sa vie était si bien organisée, son cher oratoire était là, son mari était vieux. Elle partit en plein hiver pour Pétersbourg, et elle réussit, sans grande peine vraisemblablement, à détourner le coup. Elle put rentrer en France pour n'être plus troublée.

Chose curieuse cependant et qui ressemble à un hommage rendu à notre pays ! Madame de Staël, elle aussi, s'est trouvée avoir affaire au grand pouvoir de son temps, à Napoléon, qui ne la rappelait pas, qui la voulait au contraire loin de lui. Exilée à Coppet ou à une certaine distance de Paris, elle rôdait en quelque sorte autour du

cercle interdit, comme pour trouver une issue ; elle avait la nostalgie de la France et de Paris. Un des fils de madame de Staël alla se présenter à Napoléon à Chambéry pour lui demander la révocation de cet exil. « Non, répondit Napoléon, dites à votre mère que tant que je vivrai elle ne rentrera pas à Paris. Elle ferait des folies, elle verrait du monde, elle ferait des plaisanteries : elle n'y attache pas d'importance ; mais j'en mets beaucoup, je prends tout au sérieux... Pourquoi votre mère veut-elle venir se mettre immédiatement à la portée de cette *tyrannie*, car vous voyez que je tranche le mot ? Qu'elle aille à Rome, à Naples, à Vienne, à Berlin, à Milan, à Lyon ; qu'elle aille à Londres, si elle veut faire des libelles... Il n'y a que votre mère qui soit malheureuse quand on lui laisse toute l'Europe... »

Elle était malheureuse, en effet, car, pour elle, l'Europe n'était rien ; ce qu'il lui fallait, c'était Paris et la France. Pour madame Swetchine, l'exil, c'est de rentrer dans sa patrie, qu'elle aime pourtant, et c'est avec supplication qu'elle implore de rester dans un pays où se font des révolutions qu'elle déteste. Dans les regrets de l'exilée comme dans les préférences de l'étrangère, n'y a-t-il pas un hommage semblable ? Seulement, j'ose le dire, le regret de madame de Staël est plus touchant, parce qu'on sent frémir la fibre française ; la préférence de madame Swetchine, sans laisser d'avoir son prix, est surtout le goût d'une personne du monde qui s'est fait une assez grande place dans notre société pour s'y plaire.

Le sens de la société française moderne échappait entièrement à madame Swetchine, et dans le mouvement de nos révolutions, où elle a été mêlée, ne fût-ce que comme spectatrice, qu'elle décrit souvent d'un trait piquant, ce serait une singulière complaisance de l'amitié ou une étrange illusion de la représenter comme portant en elle un instinct religieusement libéral.

On abuse fort de ce mot de libéralisme, on le met partout, même dans la vie et dans les opinions d'une grande dame russe. « En politique, dit M. de Falloux, madame Swetchine était fermement et profondément monarchique, mais en très-grande garde contre les tendances vers le pouvoir absolu... Elle avait en aversion tout ce qui est arbitraire, violent ou hypocrite; elle le tenait pour une offense à la dignité humaine, à la vie morale... » Je le veux bien, je me figure surtout que M. de Falloux trace un portrait idéal où il met tout ce qu'il désire; mais enfin le libéralisme de madame Swetchine va jusqu'à voir dans un acte de l'empereur Nicolas une manifestation visible de la loi de Dieu. Et qu'on le remarque bien, ce n'est pas seulement lorsqu'elle aurait pu songer à sauvegarder sa situation par un excès de respect qu'elle parle ainsi; même quand il est mort, l'empereur Nicolas reste à ses yeux le type suprême de la grandeur morale. « Jamais la prévision de la fin de ce grand règne ne s'était présentée à mon esprit, écrit-elle, et certes je ne me serais pas crue destinée à voir deux empereurs Alexandre en lutte avec deux empereurs Napoléon. Chaque

jour, de nouveaux détails plus solennels et plus touchants nous reportent à ce lit de mort, où de si grands exemples ont été donnés. C'est là que l'élévation de l'âme de l'empereur Nicolas s'est révélée au monde comme elle s'était révélée à lui-même le jour de son avènement. »

C'est, après tout, une personne avisée, qui s'intéresse aux efforts du libéralisme religieux français, mais qui en même temps retire sa souscription à *l'Avenir* le jour où l'empereur Nicolas est un peu éclaboussé. C'est une catholique sincère, mais qui est encore plus Russe, et qui, le jour où une nation catholique comme la Pologne se lève, écrit : « Dieu veuille que la force matérielle manifeste la justice ! »

V

La Restauration était sans doute l'idéal de madame Swetchine. La Révolution de 1830 la trouva assez vivement hostile, et nul en vérité n'a décrit d'un trait plus mordant, plus frondeur, plus aiguë, les hommes, les choses, les péripéties de ce temps. Madame Swetchine n'eut jamais de mission politique, à ce qu'il semble; sa diplomatie libre n'entre pas moins merveilleusement dans le sens de la politique russe, et ses lettres sur les premières années de la Révolution de 1830 sont adressées à madame de Nesselrode.

Ce n'est pas que la sagacité, l'esprit, manquent dans ces pages, dans ce journal où passent les échos

Le sens de la société française moderne échappait entièrement à madame Swetchine, et dans le mouvement de nos révolutions, où elle a été mêlée, ne fût-ce que comme spectatrice, qu'elle décrit souvent d'un trait piquant, ce serait une singulière complaisance de l'amitié ou une étrange illusion de la représenter comme portant en elle un instinct religieusement libéral.

On abuse fort de ce mot de libéralisme, on le met partout, même dans la vie et dans les opinions d'une grande dame russe. « En politique, dit M. de Falloux, madame Swetchine était fermement et profondément monarchique, mais en très-grande garde contre les tendances vers le pouvoir absolu... Elle avait en aversion tout ce qui est arbitraire, violent ou hypocrite; elle le tenait pour une offense à la dignité humaine, à la vie morale... » Je le veux bien, je me figure surtout que M. de Falloux trace un portrait idéal où il met tout ce qu'il désire; mais enfin le libéralisme de madame Swetchine va jusqu'à voir dans un acte de l'empereur Nicolas une manifestation visible de la loi de Dieu. Et qu'on le remarque bien, ce n'est pas seulement lorsqu'elle aurait pu songer à sauvegarder sa situation par un excès de respect qu'elle parle ainsi; même quand il est mort, l'empereur Nicolas reste à ses yeux le type suprême de la grandeur morale. « Jamais la prévision de la fin de ce grand règne ne s'était présentée à mon esprit, écrit-elle, et certes je ne me serais pas crue destinée à voir deux empereurs Alexandre en lutte avec deux empereurs Napoléon. Chaque

jour, de nouveaux détails plus solennels et plus touchants nous reportent à ce lit de mort, où de si grands exemples ont été donnés. C'est là que l'élévation de l'âme de l'empereur Nicolas s'est révélée au monde comme elle s'était révélée à lui-même le jour de son avènement. »

C'est, après tout, une personne avisée, qui s'intéresse aux efforts du libéralisme religieux français, mais qui en même temps retire sa souscription à *l'Avenir* le jour où l'empereur Nicolas est un peu éclaboussé. C'est une catholique sincère, mais qui est encore plus Russe, et qui, le jour où une nation catholique comme la Pologne se lève, écrit : « Dieu veuille que la force matérielle manifeste la justice ! »

V

La Restauration était sans doute l'idéal de madame Swetchine. La Révolution de 1830 la trouva assez vivement hostile, et nul en vérité n'a décrit d'un trait plus mordant, plus frondeur, plus aiguë, les hommes, les choses, les péripéties de ce temps. Madame Swetchine n'eut jamais de mission politique, à ce qu'il semble; sa diplomatie libre n'entre pas moins merveilleusement dans le sens de la politique russe, et ses lettres sur les premières années de la Révolution de 1830 sont adressées à madame de Nesselrode.

Ce n'est pas que la sagacité, l'esprit, manquent dans ces pages, dans ce journal où passent les échos

et les impressions du moment, ce n'est pas même que madame Swetchine, justement parce qu'elle est étrangère et moins intéressée, partage toutes les illusions du monde qu'elle voit alors et qu'elle préfère; elle a plus de clairvoyance avec la même malignité à l'égard des hommes, à commencer par le roi Louis-Philippe, et si elle ne croit pas à la durée de la monarchie de juillet, elle ajourne singulièrement ses espérances de restauration. La France, à ses yeux, est arrivée à un état où la république n'est pas possible et où la monarchie l'est encore moins, où tout s'en va, et où il n'y a qu'un mot pour caractériser cette situation, le *riennisme*. Elle se console après tout avec une parole prêtée à M. de Talleyrand : « La France fait du présent, la Russie fait de l'avenir. » L'Académie elle-même n'échappe pas à ses sévérités railleuses; elle vient de donner un déplorable exemple de l'esprit qui l'anime en nommant un « démagogue, » M. Tissot! Heureusement l'Académie s'est convertie depuis et a trouvé grâce auprès de cette ingénieuse femme.

Un jour une lettre de madame Swetchine à madame de Nesselrode reproduit ce tumulte d'impressions acérées ou effrayées. « Vous me demandez, chère amie, si beaucoup de gens de l'ancienne cour ont fléchi devant la nouvelle idole, si beaucoup de gens, en faisant des vilenies au nom de leur sentiments les plus chers, ont rappelé ce mot de M. de Talleyrand : « Ne me parlez pas des pères de famille, ils sont capables de tout! » Eh bien! non, chère amie, les femmes de la bonne compagnie, les

hommes qui sont au Palais-Royal en amateurs sont encore en très-petit nombre, marqués au doigt et même tant soit peu conspués. La société, celle qui a pour elle des titres et des formes, possède pour reconnaître la durée presque autant d'instinct que le commerce. L'un et l'autre tiennent le pouls de l'État, et ne risquent rien, tandis que les passions qui ne sont pas bridées par l'intérêt hasardent tout... Venons-en, ma chère bonne amie, à cette ingrate Pologne, qui absorbe maintenant toutes nos pensées... Quand la révolte s'étendrait à tout le royaume, si elle ne va pas plus loin, les forces les plus voisines doivent être assez considérables pour l'étouffer... En tout, je ne vois à la Russie d'ennemi vraiment redoutable que l'esprit révolutionnaire, le seul que les baïonnettes ne puissent atteindre. Avec celui-là, ni pacte, ni paix, ni trêve, et pour cela aucun moyen coercitif n'est nécessaire ni utile; l'essentiel est que le pouvoir se prononce et suive toujours avec les siens la même ligne, qu'il avertisse de ce qu'il veut, et ne renouvelle pas ces tristes souvenirs du règne de l'empereur Alexandre, règne, quant à la direction de l'opinion, scindé, coupé en deux, et dont la première partie a préparé les tendances et les dangers de la seconde... »

On met bien des choses sous ce mot d'esprit révolutionnaire, tantôt la Pologne, tantôt l'Italie, presque toujours la France. Changez un peu tout cela : supposez la France donnant la main à la Russie en Pologne, à l'Autriche en Italie, et reconstituant une sainte-alliance pour faire face à l'esprit révolution-

naire : c'est à peu près le libéralisme qui se dégage des lettres de madame Swetchine. Et quand on dit qu'elle a eu une influence, que son intervention patiente et active dans nos affaires religieuses et politiques s'est fait sentir plus d'une fois, oui sans doute, il se peut, madame Swetchine a eu son heure; son nom se lie à un certain mouvement d'opinion : elle a été un conseil, et elle a pu, elle aussi, faire des académiciens. Son salon a vu passer bien des hôtes illustres ou obscurs, de même que les noms des correspondants les plus divers se succèdent dans ses lettres; mais au fond, dans cette action qui s'efforce de n'être point exclusive, de tout comprendre, d'avoir l'impartialité d'une bienveillance universelle, on sent l'esprit de coterie et de secte, et pour tout dire, sur ce « territoire neutre » dont on parle, madame Swetchine apparaît comme la souveraine d'un petit monde distingué, mais borné, dont M. de Falloux est le Chateaubriand. M. de Montalembert et l'abbé Lacordaire, bien que liés depuis longtemps avec madame Swetchine, échappent à ce cercle par l'impétuosité de leur nature et de leur talent. M. de Falloux est la figure de ce cadre et comme le vrai fils spirituel de cette femme de mérite.

Ce qu'il y a peut-être de plus curieux encore que l'influence de madame Swetchine et son incessante activité pendant sa vie, c'est son succès et le retentissement de son nom après sa mort. Que de choses entrent souvent dans un succès ! De combien d'éléments se compose ce bruit, qui n'est pas toujours

durable ! Il y a ceux qui ont justement le culte pieux de la mémoire d'une personne qu'ils ont aimée, ceux qui ont été de ses réunions, ceux qui auraient voulu en être, et même quelquefois ceux qui imaginent en avoir été, parce qu'ils en recueillent l'esprit. Ce qu'il y a de compliqué dans la nature et dans le talent de madame Swetchine, comme dans sa position, n'est point étranger à son succès.

Il est des moments où cette essence subtile, métaphysique et religieuse, a une saveur singulière pour des intelligences lassées par les révolutions et ramenées à une sorte de goût étrange de tous les raffinements intimes. Et cette qualité même de grande dame n'a point nui à madame Swetchine; elle l'a servie au contraire auprès d'une société où les lois et les instincts sont plus démocratiques que les mœurs, où on ne résiste pas à ce charme de paraître initié à un monde supérieur, ne fût-ce que par les lectures et les goûts de l'esprit. Rien de moins populaire pourtant et de moins fait pour le bruit que la nature du talent de madame Swetchine : cette finesse concentrée, qui est le trait de son intelligence, ne peut être goûtée que de quelques curieux de tous les secrets intérieurs.

C'est une littérature d'initiés, comme c'est une figure d'initiée, et, en réalité, parmi toutes les femmes qui, un jour ou l'autre, ont brillé dans la société française, qui ont eu leur heure de royauté où d'influence, madame Swetchine n'est point de celles dont le génie est tout lumière et expansion, qui, après avoir vécu de la vie de leur temps, lais-

sent après elles une sorte de fascination. Elle n'a aucun de ces dons qui attirent et font une renommée universelle. Sa vraie place n'est point au grand jour; elle serait plutôt en quelque lieu retiré, comme cet oratoire qui était son refuge, où brûlerait dans une lampe d'albâtre une petite flamme perpétuellement agitée, image de son esprit, et où quelques amis fidèles viendraient l'honorer.

Par l'essence même de ses opinions comme par un genre d'esprit méditatif et subtil, madame Swetchine ne parle qu'à quelques-uns, tandis que madame de Staël, c'est la passion communicative d'une puissante et libérale nature qui se révèle jusque dans un simple billet à une amie, tandis que madame de Sévigné surtout, après avoir été la grâce vivante et l'ornement d'une grande époque, montre encore au-dessus de son siècle ce visage rayonnant de jeunesse et d'éclat qui parle à tout le monde, laissant voir ainsi dans la mesure d'une humanité charmante ce que peut toujours être la puissance des femmes au sein d'une société polie, même au sein d'une société démocratique qui n'a pas renoncé à l'élégance et à l'esprit.

IX

LE RÉALISME DANS LA CRITIQUE

M. TAINÉ

I

La critique, comme tout ce qui tient à la vie intellectuelle et morale, a passé de nos jours par de singulières révolutions. Il serait presque vrai de dire que ce qu'on appelait autrefois de ce nom n'existe plus, et qu'à la place a grandi un art nouveau, une science absolument nouvelle, tant la transformation est radicale et profonde, tant les mots eux-mêmes changent de sens à vue d'œil.

Autrefois, au temps fabuleux de la littérature, lorsqu'on ne cherchait pas encore à voir tout dans tout, la critique était un art infiniment plus indépendant et plus personnel, infiniment plus précis; elle se ressentait d'un état où tous les genres étaient classés, où la pensée était en quelque sorte distribuée en royaumes distincts et où chacun restait dans sa sphère, le poète comme le critique, l'historien comme le moraliste, l'érudit comme le philosophe.

sent après elles une sorte de fascination. Elle n'a aucun de ces dons qui attirent et font une renommée universelle. Sa vraie place n'est point au grand jour; elle serait plutôt en quelque lieu retiré, comme cet oratoire qui était son refuge, où brûlerait dans une lampe d'albâtre une petite flamme perpétuellement agitée, image de son esprit, et où quelques amis fidèles viendraient l'honorer.

Par l'essence même de ses opinions comme par un genre d'esprit méditatif et subtil, madame Swetchine ne parle qu'à quelques-uns, tandis que madame de Staël, c'est la passion communicative d'une puissante et libérale nature qui se révèle jusque dans un simple billet à une amie, tandis que madame de Sévigné surtout, après avoir été la grâce vivante et l'ornement d'une grande époque, montre encore au-dessus de son siècle ce visage rayonnant de jeunesse et d'éclat qui parle à tout le monde, laissant voir ainsi dans la mesure d'une humanité charmante ce que peut toujours être la puissance des femmes au sein d'une société polie, même au sein d'une société démocratique qui n'a pas renoncé à l'élégance et à l'esprit.

IX

LE RÉALISME DANS LA CRITIQUE

M. TAINÉ

I

La critique, comme tout ce qui tient à la vie intellectuelle et morale, a passé de nos jours par de singulières révolutions. Il serait presque vrai de dire que ce qu'on appelait autrefois de ce nom n'existe plus, et qu'à la place a grandi un art nouveau, une science absolument nouvelle, tant la transformation est radicale et profonde, tant les mots eux-mêmes changent de sens à vue d'œil.

Autrefois, au temps fabuleux de la littérature, lorsqu'on ne cherchait pas encore à voir tout dans tout, la critique était un art infiniment plus indépendant et plus personnel, infiniment plus précis; elle se ressentait d'un état où tous les genres étaient classés, où la pensée était en quelque sorte distribuée en royaumes distincts et où chacun restait dans sa sphère, le poète comme le critique, l'historien comme le moraliste, l'érudit comme le philosophe.

Le critique était un homme de goût, de passion parfois, si l'on veut, mesurant et comparant les œuvres de l'esprit; il ne faisait pas de livres, il pesait et évaluait les livres. Les vanités blessées l'appelaient impuissant par représaille. — Il n'était pas aussi impuissant qu'on le disait; ce qu'il avait de force créatrice, il le mettait dans l'élucidation et la rectification de la pensée des autres. Il avait l'ambition d'être le gardien de certaines traditions, de certaines lois, de certains principes littéraires. Son originalité consistait dans la manière même de pratiquer cet art difficile de juger; son autorité tenait à la sûreté de son goût, à la rectitude de sa raison, à la liberté de ses appréciations, et comme le cercle où l'on s'intéressait aux choses de l'esprit était encore restreint, le critique était un personnage écouté, exerçant une véritable influence; il aidait à la création d'une opinion.

Nous ne sommes plus à l'époque primitive des *Nouvelles de la république des lettres*, ni même à ces époques plus récentes où des esprits fermes, judicieux et fins se proposaient uniquement d'éclairer ou de tenir en garde le goût public. Nous vivons dans un temps d'immense dispersion et de confusion extrême, de travail obscur et indéfini, de fermentation vague, et la critique elle-même a fait comme tout le reste: elle s'est transformée, elle a étendu ses domaines; elle a renouvelé ses procédés, elle s'est adaptée, elle a voulu s'adapter à un ordre nouveau né d'une révolution générale des idées et des mœurs.

Jusque-là c'était la période de la conquête légi-

time, de l'agrandissement naturel et nécessaire; mais la question est de savoir si cet agrandissement légitime n'a pas ses conditions et sa mesure, si dans cette transformation poussée à bout la critique elle-même ne finit pas par s'altérer et se dissoudre en paraissant victorieuse. — C'est là en effet le plus curieux problème aujourd'hui, problème qui a ses racines dans tout un état social autant que dans une situation littéraire, qui se prolonge en ramifications infinies et qui est le signe de bien d'autres problèmes. Il ne faut pas s'y tromper: nous avons sous les yeux, et plus que jamais de nos jours, une combinaison étrange, le développement immense, irrésistible, le triomphe de l'esprit critique, et une sorte d'évanouissement de la vraie critique, telle qu'on l'entendait autrefois.

L'esprit critique est devenu le ressort, presque le moteur unique du monde contemporain. Il pénètre partout, il envahit tout; des sciences exactes, il passe dans la religion comme dans la philosophie; il s'applique à l'impalpable et à l'inconnu comme aux éléments les plus subalternes et les plus positifs; il entre en maître dans l'histoire, et il supplée presque à l'imagination défaillante. L'esprit critique est partout, la vraie critique est de plus en plus rare ou du moins elle tend à s'effacer comme inspiration supérieure et indépendante; elle va se perdre dans ce vaste mouvement dont elle devrait être la force modératrice et dont elle n'est que le jouet. Elle ne dirige pas le courant, elle le suit; elle flotte entre les fantaisies et les systèmes, et au lieu de re-

lever l'esprit contemporain à la hauteur d'un idéal plus sévère et plus pur, elle le laisse dériver, elle dérive avec lui vers une sorte de réalisme frivole ou assez prétentieusement méthodique.

Ce n'est plus, dis-je, l'art de juger selon la vieille notion, dans le vrai sens du mot : c'est l'esprit critique s'accommodant à une phase de civilisation sceptique et positive, assimilant le monde moral au monde matériel, traitant l'histoire comme une grande combinaison chimique, les sentiments et les passions comme des réactifs, les religions, les philosophies et les littératures comme une végétation particulière, et aboutissant à des interprétations laborieusement confuses de la vie humaine.

Que ce soit un progrès manifeste, je ne veux pas le dire ; c'est du moins un genre florissant, impatient de se répandre, aspirant à régner et parfois popularisé par le talent. M. H. Taine est assurément un maître habile dans cette école nouvelle qu'on pourrait bien appeler l'école du réalisme dans la critique, et je ne sais pas même si littérairement il ne la résume pas à lui seul tout entière, s'il n'en est pas le commencement et la fin. C'est par ce talent vigoureux et peu souple que l'école de la critique nouvelle fait une figure, qu'elle a une originalité et un rôle dans la mêlée des idées et des opinions ; c'est dans les ouvrages de M. Taine qu'elle a son symbole, et tout ce qu'elle peut produire, c'est M. Taine qui l'a montré certainement ; mais, par exemple, si elle a jamais gagné des victoires, ce n'est pas quand elle se fait légère et humoriste,

quand elle applique ses procédés à la description des mœurs, des usages, des mille nuances de la société parisienne, quand elle produit en un mot le livre des *Opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*, dans lequel il faut bien voir une boutade un peu lourde, la fantaisie d'un dialecticien ou d'un naturaliste en vacances. Décidément l'observation fine et délicate n'est pas la vocation de M. Taine, et ce M. Graindorge, docteur à l'université d'Iéna en même temps que marchand de porc salé à Cincinnati, me fait tout l'effet de représenter dans le monde un critique réaliste mêlant ses crudités aux souvenirs universitaires et philosophiques.

II

Tout ce que l'on peut dire, c'est que M. H. Taine n'est pas moins un des talents les plus sérieux de notre temps, un des plus brillants et des plus solides esprits d'une génération plus habile et plus raisonneuse qu'enthousiaste, et ce qui caractérise justement ce talent, c'est que du premier coup il est entré dans le vif ; du premier coup il a montré tout ce qui fait son originalité : — la science, la vigueur, la hardiesse, la suite, l'entraînement systématique.

Les idées qu'il développe sans cesse sous toutes les formes, dans sa critique, dans ses cours comme dans ses récits de voyage, les allures essentielles de son esprit, elles sont déjà dans ses premiers essais sur Tite-Live ou sur La Fontaine, lorsqu'il n'était

encore qu'un lauréat de l'Académie, à ce moment où il sortait à peine de l'École normale avec ses jeunes émules, devenus comme lui des écrivains, des romanciers, des critiques, des publicistes.

M. Taine est en effet de cette génération qui date de 1848, qui se formait alors au sein de l'École normale, entre les excitations de l'étude et les provocations extérieures. Ces études universitaires d'ailleurs, M. Taine les complétait par d'autres études librement et activement poursuivies dans les sciences exactes et naturelles, et c'est ainsi, avec un esprit fortement nourri, vigoureusement armé, qu'il abordait la littérature ou plutôt la philosophie littéraire, cette philosophie qui se déroule invariablement dans ses ouvrages avec une sorte d'ampleur puissante et monotone sous des formes souvent railleuses et cassantes quand elles ne sont pas hérissées d'abstractions ou de subtilités bizarres.

Le talent de M. Taine, à part sa disposition primitive et naturelle, se ressent évidemment de la manière dont il s'est formé; il porte toujours la trace de cette phase obscure d'une jeunesse laborieuse passée dans l'école et dans l'étude solitaire. L'auteur de *Graindorge* n'est pas resté professeur, je le sais bien; il s'est vite émancipé après quelques pérégrinations à travers les lycées de province, et il y a eu un jour où il a mieux aimé s'adonner tout entier aux lettres qu'aller se reposer dans les médiocres douceurs d'une chaire de sixième qu'on lui offrait. Et pourtant dans ce libre et audacieux talent il y a encore la marque obstinée de l'école,

comme un pli ineffaçable. Si on lui appliquait sa théorie de la *faculté maîtresse*, on ne découvrirait certes en lui ni un orateur ni un poète; on trouverait un professeur, il en a le ton, l'accent, et je ne sais pas même si dans ce qu'il considère comme des découvertes souveraines, dans ses classifications et ses distributions, il n'y a point une certaine rhétorique d'une nouvelle espèce.

L'habitude du travail solitaire et de l'étude abstraite n'est pas moins sensible en M. Taine. Je ne méconnaissais point ce qu'il y a de puissance salutaire et féconde dans la solitude. La pensée y puise une énergie nouvelle, l'indépendance et l'originalité; mais il peut en résulter aussi ce dangereux penchant à ne voir la vérité des choses qu'à travers les fumées d'un cerveau enivré, à méconnaître la valeur relative des idées et des hommes, à faire tout rentrer dans un ordre de combinaisons préconçues sans démêler le jeu profond et infini des événements ou des caractères, à tenir peu de compte des nuances, des proportions, de la mesure, de tout ce qui fait la vie humaine, de telle sorte qu'on peut rester très-abstrait, très-artificiel jusque dans le réalisme le plus cru.

On croit connaître le monde parce qu'on en a démonté tous les ressorts, parce qu'on l'a soumis à une dissection impitoyable: on ne le connaît pas encore, on ne l'a pas vu vivre et agir. On se fait une idée inexacte de ses contemporains aussi bien que du passé. On procède comme l'auteur des *Essais critiques*: on grossit ce qui a passé sans laisser de traces; on diminue des choses qui ont une impor-

tance véritable. De là les lacunes, les disproportions qui se font sentir souvent dans une énergique et tranchante nature de penseur et d'observateur.

On a vu plus d'une fois sans doute des talents de forte trempe se jouer dans les systèmes sans y périr et se sauver à travers tout par ce qu'ils ont de vivace. C'est un peu, à vrai dire, l'histoire de M. Taine. Chez lui, le talent est visiblement supérieur au système et survit toujours, même dans l'inévitable déroute de quelques-unes des idées qu'il combine, qu'il déroule depuis plus de dix ans, dont il poursuit l'application avec une imperturbable assurance. Jusqu'ici on ne peut pas dire que sa vie d'écrivain ait été une vie de repos. Il a travaillé et produit beaucoup sans s'arrêter, sans prendre haleine en quelque sorte.

Il n'a pas seulement multiplié ces *essais critiques* qui sont comme des développements fragmentaires de sa pensée; il a éclaboussé de sa verve la philosophie et ses contemporains dans les *Philosophes français au dix-neuvième siècle*. Quand il a voyagé, il a raconté ses voyages avec une fastueuse prodigalité d'images et de couleurs. Il a décrit les Pyrénées, où il était allé chercher la santé, il a décrit aussi l'Italie, où il était allé chercher des impressions, des connaissances nouvelles, et il a déroulé ce vaste tableau, Rome, Naples, Florence, Milan, Sienne et Venise, je n'oserais dire avec un sentiment toujours exact, mais à sa manière, en homme qui crée, qui imagine en même temps qu'il voit, qui interprète fort librement ce qu'il observe. Professeur à l'École des beaux-arts, il a fait des cours qu'il reproduit

dans tous ces livres qu'il appelle la *Philosophie de l'art*, la *Philosophie de l'art en Italie*, *l'Idéal dans l'art*. Écrivain, il a mis la main à une des œuvres certes les plus complexes et les plus difficiles, celle d'une interprétation nouvelle de la civilisation anglaise par la littérature (1). Dans l'intervalle, il s'amuse avec la légèreté d'un homme qui vient de soulever des poids énormes et qui est accoutumé à l'effort.

A n'observer que l'apparence, il y a dans toutes ces œuvres qui se succèdent une vraie fougue de talent, une multitude d'idées ingénieuses sur l'histoire littéraire, sur la mystérieuse alchimie de la civilisation, sur la physionomie ou le caractère des races ou des époques diverses. L'auteur se promène d'un siècle à l'autre, d'un pays à l'autre en homme aguerri à l'observation et à la réflexion, habitué à tout interroger, à tout scruter, à tout expliquer. Il sème sur son chemin les pages colorées et fortes, il fait tout ce qu'il peut pour être varié. Au fond, il n'y a qu'une pensée qui se déroule incessamment, qui circule dans ces pages condensées et pressées.

M. Taine ne le cache pas, il le laisse voir même avec une naïveté singulière : il a l'ambition d'avoir découvert une philosophie nouvelle, d'avoir arraché son secret à l'humanité pensante et agissante. Il sait désormais à quelles sources s'alimentent les civilisations, comment se forme le caractère d'un siècle ou le génie d'un homme. Il sait tout cela, il le croit du moins, et voilà justement où M. Taine

¹ *Histoire de la littérature anglaise*, 4 vol.

tombe dans l'illusion des novateurs qui s'enivrent de leur propre ouvrage sans se demander si ce qui peut être vrai dans leur découverte est une nouveauté, et si ce qui est nouveau est une vérité. Je ne parle pas de la philosophie générale de M. Taine, qui n'est à tout prendre, on l'a montré plus d'une fois, qu'une résurrection du sensualisme du dernier siècle se combinant avec certaines idées venues d'Allemagne; mais c'est dans l'application de ces théories à la littérature, aux arts, à tout ce qui relève de la pensée et de l'imagination, c'est là qu'on peut voir comment un esprit intrépide, enivré de logique, peut se laisser entraîner sans remarquer que ses explications n'expliquent rien, qu'elles ne sont qu'une poussière nouvelle ajoutée à la poussière des systèmes, une obscurité de plus dans le domaine des interprétations littéraires et philosophiques.

III

En réalité, que M. Taine s'en doute ou qu'il ne s'en doute pas, ce qu'il y a de vrai dans ses vues de philosophie littéraire, dans toutes ses théories des *milieux*, des *circonstances*, de la *faculté maîtresse*, est découvert depuis longtemps et n'a rien de nouveau; ce qui peut passer pour nouveau au contraire n'est visiblement que la chimère d'un esprit excessif, et, ce qui est un peu plus grave, une altération des lois essentielles du monde moral et intellectuel. Sa critique, dans ce qu'elle a de juste et d'exact, n'est point

du tout une aussi grande nouveauté qu'il le pense ou qu'on le dit, et je ne sais par quelle illusion d'optique l'auteur de l'*Essai sur Tite-Live* a pu être considéré comme un novateur parce qu'il suivait avec talent un chemin où bien d'autres l'ont précédé.

Lorsque M. Taine s'efforce d'expliquer ce qu'il appelle la *race*, les *milieux*, les *circonstances*, le caractère d'une littérature ou le génie d'un homme; il est assurément dans la voie qui peut le conduire à la vérité; mais en définitive ce qu'il met dans une formule, c'est ce qui se fait tous les jours depuis longtemps. La critique, même dans le sens moderne et plus large du mot, n'est pas née d'hier. Il y a plus d'un demi-siècle que les esprits les plus divers sont à l'œuvre, explorant toutes les sources de la pensée, étudiant les phases de la vie intellectuelle, et ce qu'ils font justement, c'est cela : rechercher le lien entre la littérature et la société aux différentes époques de l'histoire, replacer un homme, poète, penseur ou philosophe, dans le pays qui l'a vu naître, au sein des circonstances qui l'ont produit, au milieu de ses contemporains. Et c'est ainsi que la critique, s'armant de tous les instruments de vérification, interrogeant tour à tour le temps, les mœurs, les caractères, les révolutions, les faits les plus intimes aussi bien que les événements publics, est devenue une vraie science progressivement élargie.

Lorsque M. Villemain, autrefois, décrivait la marche de la civilisation littéraire, il traçait déjà de véritables tableaux d'histoire. Et M. Sainte-Beuve, qu'a-t-il fait, si ce n'est analyser, observer,

tombe dans l'illusion des novateurs qui s'enivrent de leur propre ouvrage sans se demander si ce qui peut être vrai dans leur découverte est une nouveauté, et si ce qui est nouveau est une vérité. Je ne parle pas de la philosophie générale de M. Taine, qui n'est à tout prendre, on l'a montré plus d'une fois, qu'une résurrection du sensualisme du dernier siècle se combinant avec certaines idées venues d'Allemagne; mais c'est dans l'application de ces théories à la littérature, aux arts, à tout ce qui relève de la pensée et de l'imagination, c'est là qu'on peut voir comment un esprit intrépide, enivré de logique, peut se laisser entraîner sans remarquer que ses explications n'expliquent rien, qu'elles ne sont qu'une poussière nouvelle ajoutée à la poussière des systèmes, une obscurité de plus dans le domaine des interprétations littéraires et philosophiques.

III

En réalité, que M. Taine s'en doute ou qu'il ne s'en doute pas, ce qu'il y a de vrai dans ses vues de philosophie littéraire, dans toutes ses théories des *milieux*, des *circonstances*, de la *faculté maîtresse*, est découvert depuis longtemps et n'a rien de nouveau; ce qui peut passer pour nouveau au contraire n'est visiblement que la chimère d'un esprit excessif, et, ce qui est un peu plus grave, une altération des lois essentielles du monde moral et intellectuel. Sa critique, dans ce qu'elle a de juste et d'exact, n'est point

du tout une aussi grande nouveauté qu'il le pense ou qu'on le dit, et je ne sais par quelle illusion d'optique l'auteur de l'*Essai sur Tite-Live* a pu être considéré comme un novateur parce qu'il suivait avec talent un chemin où bien d'autres l'ont précédé.

Lorsque M. Taine s'efforce d'expliquer ce qu'il appelle la *race*, les *milieux*, les *circonstances*, le caractère d'une littérature ou le génie d'un homme; il est assurément dans la voie qui peut le conduire à la vérité; mais en définitive ce qu'il met dans une formule, c'est ce qui se fait tous les jours depuis longtemps. La critique, même dans le sens moderne et plus large du mot, n'est pas née d'hier. Il y a plus d'un demi-siècle que les esprits les plus divers sont à l'œuvre, explorant toutes les sources de la pensée, étudiant les phases de la vie intellectuelle, et ce qu'ils font justement, c'est cela : rechercher le lien entre la littérature et la société aux différentes époques de l'histoire, replacer un homme, poète, penseur ou philosophe, dans le pays qui l'a vu naître, au sein des circonstances qui l'ont produit, au milieu de ses contemporains. Et c'est ainsi que la critique, s'armant de tous les instruments de vérification, interrogeant tour à tour le temps, les mœurs, les caractères, les révolutions, les faits les plus intimes aussi bien que les événements publics, est devenue une vraie science progressivement élargie.

Lorsque M. Villemain, autrefois, décrivait la marche de la civilisation littéraire, il traçait déjà de véritables tableaux d'histoire. Et M. Sainte-Beuve, qu'a-t-il fait, si ce n'est analyser, observer,

étudier les hommes dans tout ce qui peut déterminer le caractère moral ou la nature de leur esprit ? Bien d'autres ont suivi la même carrière en obéissant à la même inspiration.

Je pourrais presque dire que ce procédé d'étude plus large et plus compréhensive est devenu à peu près universel, si bien qu'il est impossible aujourd'hui de séparer la critique de l'histoire, de l'analyse morale, d'une certaine philosophie. Et voilà comment ce qui est vrai dans la critique de l'auteur de *Graindorge* n'est point précisément nouveau ; mais voici où commence chez M. Taine la nouveauté qui est le cachet de son système, et qui n'est point du tout une vérité.

Le monde, pour M. Taine, n'est qu'un grand composé d'éléments premiers, qu'il s'agit uniquement de définir pour savoir ce qu'ils produiront nécessairement. Étudiez la race, le milieu, les circonstances, et vous aurez la clef de tout ; ce n'est pas plus difficile que cela. C'est « un problème de mécanique » comme un autre. « La seule différence qui sépare les problèmes moraux des problèmes physiques, vous dira l'auteur, c'est que les directions et les grandeurs ne se laissent pas évaluer ni préciser dans les premiers comme dans les seconds ; mais quoique les moyens de notation ne soient point les mêmes dans les sciences morales que dans les sciences physiques, néanmoins, comme dans les deux la matière est la même et se compose également de forces, de directions et de grandeurs, on peut dire que dans les unes et dans les autres l'effet final se

produit d'après la même règle... » Et vous voilà tout à fait en mesure d'étudier les littératures, mieux encore des civilisations tout entières, en évaluant des quantités, en précisant des forces. Le génie est un *effet total*, un produit, de même que « le vice et la vertu sont des produits comme le sucre et le vitriol. » L'œuvre la plus belle de l'esprit humain germera dans certaines circonstances, dans une certaine cervelle, comme la fleur pousse dans certaines conditions de terroir et de climat.

C'est la grande nouveauté de M. Taine, et après tout elle n'est guère nouvelle. Qu'est-ce donc que le monde ainsi fait, si ce n'est une grande proie livrée à une fatalité oppressive qui en dispose souverainement ? Qu'est-ce donc que le génie ainsi compris, si ce n'est une végétation improvisée par le hasard « des concordances et des contrariétés intérieures ? » Et M. Taine croit tout expliquer ! Il n'explique rien, parce que ses théories se fondent sur cette fausse analogie entre le monde moral et le monde physique, parce que, si la nature extérieure a ses lois qui règlent ses mouvements, ses évolutions et ses transformations, la nature morale a des lois différentes comme elle a sa destination, parce que, si loin que l'auteur pousse l'étude, la décomposition du milieu et des circonstances, il ne peut arriver à saisir cette chose impalpable qui s'appelle le génie, parce qu'enfin, en enfermant tout dans un cercle de nécessités et de forces, il supprime le premier élément du drame humain, l'élément actif et personnel, la liberté, cette grande motrice de la vie et aussi

cette grande perturbatrice de toutes les combinaisons de mécanique morale.

C'est la conséquence dernière du système de M. Taine : il supprime dans l'ordre moral la liberté. Je pourrais ajouter que par cela même, dans l'ordre littéraire, il supprime entre autres choses la critique, j'entends la vraie critique, qui ne peut être une simple constatation de forces, une dissection indifférente. Et dans le fait M. Taine en prend facilement son parti. Qu'est-ce que la critique pour lui ? il le dit dans ses *Essais*, il le dit dans son cours. — Le critique sait maintenant qu'il doit faire abstraction de son jugement et de son goût. Quand nous étudions un homme, nous ne voyons en lui qu'un objet de peinture ou de science ; nous ne le jugeons pas, nous contentons notre curiosité, rien de plus. « Que Pierre ou Paul soit un coquin, peu nous importe, c'était l'affaire des contemporains... Dans la perspective historique, je ne vois plus en lui qu'une machine spirituelle munie de ressorts donnés, lancée par une impulsion première, heurtée par diverses circonstances ; je calcule le jeu de ses moteurs, je ressens avec elle les coups des obstacles, je vois d'avance la courbe que son mouvement va décrire... » C'est là justement ce que j'appelais l'éclipse de la vraie critique, se perdant au sein du plus vaste développement de l'esprit critique appliqué à tout, aboutissant à une froide et impassible analyse de tous les éléments humains : de telle sorte, en fin de compte, que ce qui reste vrai du système de M. Taine, c'est ce que tout le monde sait ; ce qu'il

y ajoute, c'est un naturalisme géométrique qui, au lieu d'éclaircir et de simplifier le problème de la civilisation intellectuelle, ne fait que la compliquer, l'altérer et l'obscurcir.

Et ce que je dis de cette partie du système de M. Taine, je le dirai aussi de cette autre théorie qu'il a résumée dans un mot, la *faculté maîtresse*. Rien n'est plus simple en apparence. Quel sens a cette parole ? Signifie-t-elle qu'il y a dans toutes les civilisations un caractère prédominant, dans tous les hommes une faculté essentielle et prépondérante, l'imagination, la raison, l'éloquence, l'aptitude à l'action ? Jusque-là si je ne me trompe, c'est une vérité presque banale qui n'est plus à découvrir, dont se souviennent tous ceux qui ont à étudier les mystères de l'histoire, les secrets de la personnalité humaine. Ceux-là savent bien que le caractère varie suivant les époques, avec les civilisations, avec les races, que chaque grand siècle réalise un type différent, comme chaque génie a un trait distinctif qui fait son originalité ; mais l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise* ne se contente pas de cette donnée naturelle et simple : il va plus loin.

Ce qu'il veut, c'est mettre une civilisation ou un homme dans une formule sous prétexte que « l'homme est un théorème qui marche ; » ce qu'il prétend, c'est découvrir une force originelle et immuable, une propriété première telle qu'elle soit la clef de tout, que tout en découle et s'y coordonne par une sorte d'enchaînement nécessaire, invincible, — et alors ce terrible logicien tombe dans le

piège de son propre système. Il n'ignore pas les objections, il sait tout ce qu'on peut lui dire; mais il passe outre avec le dédain superbe de ceux qui vivent dans la solitude de leurs conceptions, et si on le presse trop, il répondra que philosopher n'est pas peindre. Il ne voit pas, il n'admet pas qu'un être humain ou une civilisation, qui est une œuvre humaine, est infiniment complexe, — que de la liberté, justement de cette liberté qu'il supprime, découlent mille nuances, mille combinaisons intimes, mystérieuses, — qu'on ne peut enfermer une époque ou un homme dans une formule sans s'exposer à négliger des côtés essentiels, caractéristiques, ou à être immédiatement contredit par la vérité des choses.

Cette faculté maîtresse, elle existe peut-être; mais elle n'explique pas tout, elle ne dit pas tout. Le mot des civilisations, de la destinée des hommes, c'est la lutte entre des éléments également vivaces qui se heurtent, se neutralisent et finissent le plus souvent par se résoudre dans un équilibre d'un jour que de nouvelles révolutions viennent troubler sans cesse. Ici encore l'auteur était parti d'un principe que nul ne conteste; il arrive à des conséquences où l'esprit de système a plus de part que le sentiment de la vraie nature du développement moral et intellectuel. Et, somme toute, que reste-t-il? Toujours ce que je disais, une théorie plus ambitieuse que profonde, sans nouveauté dans ce qu'elle a de vrai, sans fécondité et sans précision sous une apparence de philosophie.

IV

Je ne méconnais point assurément ce que de telles tentatives supposent de vigueur d'esprit, ni même ce qu'elles ont de salutairement excitant, ce qu'elles peuvent produire, ne fût-ce qu'en contraignant ceux qui se sentent surpris et choqués à se replacer en face des mêmes questions, à les interroger avec des connaissances plus étendues, avec une réflexion plus aiguisée; mais il est très-vrai aussi qu'elles épaississent sur les idées d'étranges obscurités, et elles laissent dans l'esprit qui les conçoit des empreintes particulières, un pli indélébile.

Le talent de M. Taine tombe du côté où il penche, et même il s'y précipite quelquefois. L'habitude de tout condenser en systèmes et en formules laisse en lui une certaine lourdeur, je ne sais quelle apparence de tension et d'effort. Le talent de M. Taine se ressent d'une double façon de ses habitudes systématiques. D'abord, par le genre de ses idées et de ses études, il est porté à tout ce qui est image matérielle et sensible, et, une fois sur ce chemin, il va jusqu'au bout, il arrive à la crudité. Est-ce un critique qui parle? — Je ne sais trop; c'est bien plutôt un mathématicien, un géologue, un anatomiste, un naturaliste, se déployant à l'aise, vous décrivant les fonctions et les organes, vous préparant à l'étude des choses morales par l'analyse minutieuse de l'appareil de l'estomac et de tout ce qui sert à la digestion. Les images matérielles affluent sous sa plume.

Veut-il expliquer la hiérarchie des caractères dans l'homme, il vous dira : « ... Le temps gratte et creuse sur nous comme un piocheur sur le sol et manifeste ainsi notre géologie morale. Sous son effort, nos terrains superposés s'en vont tour à tour, les uns plus vite et les autres plus lentement. Les premiers coups de bêche raclent aisément un terrain meuble, une sorte d'alluvion molle et tout extérieure ; viennent ensuite des gravois mieux collés, des sables plus épais, qui, pour disparaître, exigent un travail plus long. Plus bas s'étendent des calcaires, des marbres, des schistes étagés, tous résistants et compacts : il faut des âges entiers de labeur continu, de tranchées profondes, d'explosions multipliées, pour en venir à bout. Plus bas encore s'enfonce en des lointains indéfinis le granit primitif, support du reste, et, si puissante que soit l'attaque des siècles, elle ne parvient pas à l'enlever tout entier.... » Et tout cela à propos de *l'idéal dans l'art*, pour dire qu'il y a dans l'homme des choses qui passent et se renouvellent incessamment comme les usages, les mœurs ou les caprices de la mode, d'autres choses plus durables comme les caractères, les inclinations de la race, d'autres choses enfin indélébiles, immuables, parce qu'elles sont dans l'essence de la nature humaine. Les gravois, les calcaires, le schiste, le granit, prodigieux entassement devant lequel on reste plus émerveillé qu'éclairé, — sans compter qu'au bout de la période on a presque perdu le fil.

Une autre conséquence qui résulte pour le talent de M. Taine de ces habitudes systématiques, c'est

une évidente monotonie. Quelque fécond que soit l'esprit, il est sous la tyrannie du système, et il tombe dans ce que j'appelais une sorte de rhétorique nouvelle, moins étroite sans doute que l'ancienne, moins réduite à une phraséologie vaine, mais aussi monotone. Le procédé est invariable, comme la théorie est absolue. La race, le milieu, les circonstances, la faculté maîtresse, tout se meut dans ce cercle. Dès que M. Taine aborde une époque ou un homme, on est certain d'avance du chemin qu'il va suivre, du procédé qu'il va employer, des idées qu'il va mettre en ligne, presque des couleurs et des images qu'il va déployer. On voit défiler le cortège, et ce qui a pu paraître nouveau, original dans les premiers *Essais* de M. Taine finit à la longue par manquer de variété, non sans doute par une défaillance de talent, mais par suite d'un système qui conduit au parti-pris, à une monotonie d'autant plus sensible que, le nombre des facultés et des caractères essentiels étant restreint, on se trouve inévitablement amené à enfermer dans la même formule les hommes les plus divers.

De là une multitude d'interprétations à la fois très-absolues et très-incomplètes, uniformes et bizarres, qui présentent un homme ou une époque avec une précision trompeuse. Qu'a donc expliqué l'auteur quand il a découvert que la faculté maîtresse en Shakespeare est l'imagination ? Voici d'un autre côté le défilé de ceux chez qui le caractère prédominant est le don oratoire. Tite-Live est un orateur, Macaulay est un orateur, M. Cousin est un orateur ;

par contre M. Guizot n'est pas un orateur, ou du moins il n'est pas rangé dans cette catégorie. Il y a mieux, M. Taine, emporté dans sa théorie de la faculté maîtresse, vous prouvera que M. Cousin a *forcé son talent* en racontant la vie de madame de Longueville et de madame de Sablé, en traçant tous ces tableaux du dix-septième siècle où s'est jouée sa plume, il trouve que le biographe de madame de Chevreuse n'a rien fait autre chose que « verser sur notre tête toute une bibliothèque ! » Et c'est M. Taine qui écrit sur M. Cousin cette phrase singulière : « M. Cousin ressemble à un homme qui, après avoir manié des morceaux de plomb de trois cents livres, trouverait une petite masse de deux cents et dirait avec satisfaction : Celle-ci est légère ! » C'est pousser bien loin, on en conviendra, la passion de ne voir dans un homme qu'un seul don, une faculté prédominante.

Suivez l'auteur dans son anatomie des civilisations et des époques : comment s'explique la destinée de Rome ? Par une circonstance bien simple, par le développement d'une faculté première égoïste et politique, par ce fait que « Rome dès sa naissance fut un asile ennemi de ses voisins, composé de corps ennemis, où chacun était absorbé par la pensée de son intérêt et obligé d'agir en corps. » De là tout découle. Et le dix-septième siècle ! le dix-septième siècle, « c'est le développement d'une faculté unique, la raison oratoire, et par conséquent c'est le sommeil des autres. » La renaissance, c'est le développement musculaire et l'exaltation sanguine passant

de la société et des mœurs dans l'art et l'imagination. Ce qui frappe cet étrange esprit dans un César Borgia, c'est ce que dit un contemporain assurant que le fils d'Alexandre VI « a tué six taureaux sauvages en combattant à cheval avec la pique, et à l'un de ces taureaux il a fendu la tête du premier coup. » C'est très-caractéristique, je n'en disconviens pas ; mais si M. Taine s'était arrêté avec un peu moins de préoccupation devant le saisissant portrait de César Borgia, que Raphaël a laissé, et qui est, si je me souviens, au palais Borghèse, s'il s'était arrêté devant bien d'autres portraits qui sont à Rome ou à Florence, ceux de Jean de Médicis, de Machiavel, de Vésale, laissés par Titien, il eût découvert peut-être sur ces physionomies autre chose que la fureur sanguine et la tension musculaire.

Quand on lit certains jugements de M. Taine, on se réjouit de n'avoir point de système, d'être tout simplement un être sentant et pensant, se laissant aller à ses impressions naturelles, étudiant les hommes tels qu'ils sont, dans leur ondoyante diversité, non comme des théorèmes qui marchent, goûtant la beauté partout où elle se rencontre, dans un tableau ou dans un livre, au lieu de se faire laborieusement des opinions absolues et arbitraires ; on prend son parti, dût-on passer pour ignorant, de ne pas trouver que M. Cousin ait *forcé son talent* en écrivant la biographie de madame de Longueville, et de n'être pas frappé tout d'abord de la séparation des orteils du Christ ou de la ressemblance de Moïse et d'Élie avec « des nageurs qui

déplioient leurs jambes » dans la *Transfiguration* au Vatican.

V.

L'esprit de système éclipse souvent le goût chez M. Taine; la passion de raisonner étouffe le sentiment vrai et mesuré de la vie; l'idée sommaire et violente qu'il se fait des choses déprime l'intelligence ou l'instinct des nuances. Il a plus de penchant à frapper fort qu'à frapper juste. Il n'a pas assez de ce tact que lui demandait un jour M. Sainte-Beuve en lui disant : « J'aimerais en littérature à proportionner toujours notre méthode à notre sujet... » Au fond, dans ce talent touffu et massif qui procède à coups de bontoir ou de formules, il y a une certaine sécheresse, et même dans ses paysages des Pyrénées ou d'Italie, même dans ses profusions d'images, on sent un homme qui regarde, qui voit, qui note des particularités ou des combinaisons, qui décompose un spectacle, sans éprouver une de ces émotions qui entraînent et font jaillir l'éloquence.

Le monde pour lui est trop un laboratoire immense ou une clinique pour qu'il se laisse vivement toucher, et de là vient aussi que dans son ironie, dans les parties ingénieuses de son talent, il y a plus de subtilité froide que de finesse réelle. M. Taine pourrait bien s'être peint un peu lui-même en traçant le portrait d'un philosophe de sa connaissance qu'il place à la pointe de l'île Saint-Louis, et qui passe sa vie à noter des faits sur lesquels il élève

l'architecture de ses théories. « Quoique fort bon, dit-il, il n'est point philosophe humanitaire;... il n'a pas envie de sauver le genre humain;... il est gourmet en matière de science et ne raisonne que pour lui seul. Il prend son plaisir où il le trouve et prétend que les autres font comme lui. Il ne croit guère au dévouement et n'aime que médiocrement les gens à principes... Il n'est point du tout poète; très-froid et très-lucide, ses nerfs s'animent sans que son sang s'échauffe... Son grand besoin est de voir clair, il veut toujours se rendre compte... Un peu sceptique, parfois moqueur, destructeur par occasion, surtout en matière d'illusions poétiques et métaphysiques, il a des habitudes d'alébriste... »

Ce qui manque au fond, c'est la chaleur intérieure, c'est le don de la vive et puissante émotion. Cela, M. Taine ne l'a pas plus que son philosophe; comme son hôte de l'île Saint-Louis, si je ne me trompe, il ne songe nullement à sauver le genre humain, qu'il laisse à ses luttes, à ses passions et à ses vaines poursuites. C'est encore une conséquence de son système : la critique est indifférente, elle n'est faite ni pour prouver, ni pour dire ce qu'on doit croire, ni pour peser les actions au point de vue de la morale, ni pour se jeter à la suite d'un drapeau représentant le droit. Actions, sentiments et croyances sont autant d'éléments en fusion au-dessus desquels plane majestueusement la critique sans se demander de quel côté il faut marcher. De là ce que j'appellerai le caractère tout négatif de cette vive organisation intellectuelle à laquelle manque le don suprême des

déplioient leurs jambes » dans la *Transfiguration* au Vatican.

V.

L'esprit de système éclipse souvent le goût chez M. Taine; la passion de raisonner étouffe le sentiment vrai et mesuré de la vie; l'idée sommaire et violente qu'il se fait des choses déprime l'intelligence ou l'instinct des nuances. Il a plus de penchant à frapper fort qu'à frapper juste. Il n'a pas assez de ce tact que lui demandait un jour M. Sainte-Beuve en lui disant : « J'aimerais en littérature à proportionner toujours notre méthode à notre sujet... » Au fond, dans ce talent touffu et massif qui procède à coups de bontoir ou de formules, il y a une certaine sécheresse, et même dans ses paysages des Pyrénées ou d'Italie, même dans ses profusions d'images, on sent un homme qui regarde, qui voit, qui note des particularités ou des combinaisons, qui décompose un spectacle, sans éprouver une de ces émotions qui entraînent et font jaillir l'éloquence.

Le monde pour lui est trop un laboratoire immense ou une clinique pour qu'il se laisse vivement toucher, et de là vient aussi que dans son ironie, dans les parties ingénieuses de son talent, il y a plus de subtilité froide que de finesse réelle. M. Taine pourrait bien s'être peint un peu lui-même en traçant le portrait d'un philosophe de sa connaissance qu'il place à la pointe de l'île Saint-Louis, et qui passe sa vie à noter des faits sur lesquels il élève

l'architecture de ses théories. « Quoique fort bon, dit-il, il n'est point philosophe humanitaire;... il n'a pas envie de sauver le genre humain;... il est gourmet en matière de science et ne raisonne que pour lui seul. Il prend son plaisir où il le trouve et prétend que les autres font comme lui. Il ne croit guère au dévouement et n'aime que médiocrement les gens à principes... Il n'est point du tout poète; très-froid et très-lucide, ses nerfs s'animent sans que son sang s'échauffe... Son grand besoin est de voir clair, il veut toujours se rendre compte... Un peu sceptique, parfois moqueur, destructeur par occasion, surtout en matière d'illusions poétiques et métaphysiques, il a des habitudes d'alébriste... »

Ce qui manque au fond, c'est la chaleur intérieure, c'est le don de la vive et puissante émotion. Cela, M. Taine ne l'a pas plus que son philosophe; comme son hôte de l'île Saint-Louis, si je ne me trompe, il ne songe nullement à sauver le genre humain, qu'il laisse à ses luttes, à ses passions et à ses vaines poursuites. C'est encore une conséquence de son système : la critique est indifférente, elle n'est faite ni pour prouver, ni pour dire ce qu'on doit croire, ni pour peser les actions au point de vue de la morale, ni pour se jeter à la suite d'un drapeau représentant le droit. Actions, sentiments et croyances sont autant d'éléments en fusion au-dessus desquels plane majestueusement la critique sans se demander de quel côté il faut marcher. De là ce que j'appellerai le caractère tout négatif de cette vive organisation intellectuelle à laquelle manque le don suprême des

hautes aspirations au nom desquelles on peut agir sur les âmes et sur les esprits.

Il y a des talents merveilleusement doués, féconds en ressources, nourris des plus savantes études, rompus à l'escrime de la dialectique : ils sont froids et n'ont aucun lien de sympathie intérieure avec les autres hommes. Il y a d'autres talents, moins savants, si l'on veut, moins logiques peut-être, mais ayant ce don supérieur de l'action sur leurs semblables, sur leurs contemporains, parce qu'ils s'inspirent des hautes notions, parce qu'ils ont je ne sais quoi de cordial qui les rend sensibles aux émotions, aux misères ou aux espérances de leur pays et de leur temps. Ce sont les spiritualistes de la vie intellectuelle et de l'action. M. Taine n'est point évidemment de ces derniers, il n'y aspire même pas ; c'est un anatomiste, dis-je, un analyste tout plein de la fascination de ses théories géométriques sur les forces et les nécessités, et à y regarder d'un peu près, avec des qualités certainement supérieures, c'est le penseur d'une époque que les vivacités de l'exaltation morale n'embarrassent pas ; c'est le critique d'un mouvement dont le réalisme est l'expression ; c'est le philosophe de ce réalisme qui, dans l'art et dans l'imagination, répond à tous ces instincts positifs, matériels, devenus la maladie de notre temps dans ses prospérités apparentes.

Il y a une page où M. Taine défendant son système s'écrie : « Quelle sécheresse, dira-t-on, et quelle laide figure ferait l'histoire réduite à une géométrie de forces ! — Peu importe, elle n'a pas pour objet

de divertir. D'ailleurs si j'écris froidement, ce sera ma faute ; n'accusez pas la méthode, mais l'écrivain. » C'est le mot d'un esprit enivré de ses propres idées. L'erreur n'est pas moins étrange. C'est au contraire le système qui est la faiblesse des livres de M. Taine, c'est l'écrivain qui répare souvent les fautes du théoricien, et on peut dire que ce qu'il y a de vues ingénieuses, de pages vives et fortes, tient à une inconséquence heureuse de l'écrivain oubliant parfois ses doctrines pour n'être plus que lui-même. C'est par le talent que M. Taine se relève, et nulle part ce talent ne se déploie avec plus d'ampleur, avec plus de virilité que dans l'*Histoire de la littérature anglaise*, une de ses principales œuvres, la plus fortement conçue, la mieux écrite, et qui reste après tout jusqu'ici son œuvre essentielle.

Ce n'est point un esprit vulgaire qui, au milieu des excitations et des dispersions de notre temps, a pu se consacrer à une telle étude et composer un tel travail qu'on pourrait appeler une histoire de la civilisation anglaise, du caractère anglais, du génie anglais par toutes les œuvres de la pensée et de l'imagination. Je sais bien que M. Taine n'oublie point ses théories, et qu'il les reproduit plus que jamais dans une introduction placée au frontispice de son livre ; mais dans ce vaste cadre de l'histoire intellectuelle d'un peuple qui a connu toutes les révolutions, qui a une civilisation complète, le talent a mille occasions de s'échapper et de se déployer dans son indépendance. « J'ai choisi l'Angleterre, dit l'auteur expliquant son dessein, parce qu'étant

vivante encore et soumise à l'observation directe elle peut être mieux étudiée qu'une civilisation détruite dont nous n'avons plus que les lambeaux, et parce qu'étant différente elle présente mieux que la France des caractères tranchés aux yeux d'un Français...»

Époque saxonne, époque normande, moyen âge, renaissance, époque puritaine, restauration des Stuarts, dix-huitième siècle, commencements de ce siècle, tout se déroule; chaque époque a ses personifications, Spenser, Shakspeare, Milton, Dryden, Addison, Swift, Robert Burns, Byron, les uns et les autres se détachant sur un fond continu et animé. J'ajouterai que ce qui fait la nouveauté réelle et l'intérêt sérieux d'un tel livre, c'est que l'auteur, écartant les données d'une érudition banale, va droit aux sources, saisissant par lui-même la pensée anglaise dans sa formation, dans ses métamorphoses, dans ses manifestations spontanées et originales.

Il s'est livré à une étude directe sur le vif de cette civilisation étrange et puissante. Il en résulte une série de chapitres quelquefois inégaux et confus, d'autres fois pleins de mouvement et de richesse comme les chapitres sur Spenser, sur Shakspeare et ses contemporains, sur Robert Burns. Il y a seulement une lacune dans ce livre, et elle serait moins sensible, si l'auteur était vraiment l'historien d'une littérature au lieu d'avoir l'ambition d'être l'historien d'une race, d'une civilisation. M. Taine oublie ce mot un peu bizarre, que « l'Anglais est un animal politique, » ou du moins tout ce qui est politique se noie dans la profusion des analyses. La politique

a un plus grand rôle en Angleterre, et un Chatam est certes un personnage qui fait une figure dans la civilisation britannique. En fin de compte, c'est là le vrai cadre où le talent de M. Taine se déploie à l'aise, et l'*Histoire de la littérature anglaise* reste une des œuvres les plus sérieuses du moment présent.

VI

Pourquoi donc M. Taine, qui semble fait pour ce genre d'études historiques et littéraires, qui s'y complait et y apporte du moins une certaine ampleur, pourquoi M. Taine a-t-il eu l'idée singulière de faire des excursions dans le domaine léger? Ce n'est pas que la légèreté, la vraie légèreté de l'esprit et de l'imagination, n'ait son prix; elle est même un des dons les plus rares. M. Taine avait tout près de lui un petit modèle de cette légèreté fine et gracieuse: c'est tout simplement ce petit livre qu'on appelle *Monsieur, Madame et Bébé*, de M. Gustave Droz. Avec rien, avec une scène d'intérieur ou de société, avec un ridicule de mœurs, avec deux jeunes mariés ou une blonde tête d'enfant, il a fait une série d'esquisses où l'observation court sans appuyer, légère, pénétrante, humaine, railleuse sans amertume, précise sans vulgarité, enfin une œuvre aimable et fine. M. Taine, lui, ne donne pas des ailes à la fantaisie; il appuie, et il fait ce livre de la *Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*, qui est un modèle de gaieté lourde et de frivolité laborieuse.

C'est bien la peine d'être un homme de talent et d'esprit pour se livrer à ces amusements à bras tendu; en lisant ces pages, je songeais involontairement aux plaisanteries de M. Taine sur M. Cousin, qui, au dire du goguenard critique, *forçait son talent* en écrivant la biographie de madame de Longueville, qui paraissait heureux de n'avoir à soulever que des poids de deux cents livres. C'est une méprise étrange, qu'on ne s'expliquerait guère, si on ne se souvenait que l'auteur de *Graindorge* a un goût très-vif pour Stendhal, qu'il admire pour ses *divinations*, ses *mots profonds*, pour ses *notations* et sa *logique*, car il n'y a rien moins que tout cela dans Stendhal, et son enthousiaste admirateur n'y va pas de main légère. M. Taine se considère quelque peu comme le descendant de cet autre homme d'esprit, qui avec les plus vives qualités du conteur avait gardé les idées les plus crues du dix-huitième siècle, et il a voulu sans doute, lui aussi, avoir son roman, son petit livre d'observations sur les mœurs.

En vérité, avec ses petites notes et ses longues tirades semi-philosophiques, ce M. Graindorge, qui a passé par l'université d'Iéna et par le commerce du porc salé à Cincinnati avant de venir faire figure dans le grand monde parisien, ce M. Graindorge est un personnage bizarre qui ne vit guère, qui ne se tient guère debout, qui marche par un ressort, et qui n'a pas même le mérite d'être un excentrique amusant. C'est un philosophe réaliste assez dépaycé dans le monde, faisant de petits cours de morale pratique à l'usage des gens positifs, décrivant les

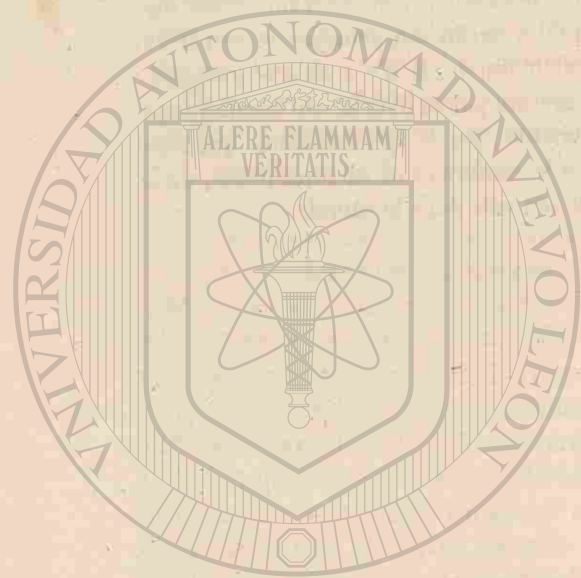
mœurs qu'il ne connaît pas, et arrivant au bout de son rouleau, qui est long, après avoir semé sur son chemin des notes comme celles-ci : « Hier, aux Italiens, *Così fan tutte* avec Frezzolini. J'étais au balcon; sur sept femmes autour de moi, il y avait six lorettes... — Onze heures du soir, j'aurai une soirée agréable. On ne peut s'amuser qu'à Paris... » Et le fait est qu'il ne s'amuse guère.

Je ne dis pas que le monde parisien, avec ses mobilités et ses nuances, soit facile à déchiffrer; mais à coup sûr ce n'est pas M. Graindorge qui vous le fera connaître, qui arrachera son secret à ce terrible sphinx. Je ne dis pas qu'il soit aisé de saisir les mœurs et les caractères d'un temps; mais M. Taine ne s'est pas cru sans doute le La Bruyère du siècle après avoir mis bout à bout tous ces chapitres sur les jeunes filles, les jeunes gens, le bal de l'ambassade, le dîner, et surtout après avoir ciselé son observation en pensées détachées de ce genre : « De vingt à trente ans, l'homme avec beaucoup de peine étrangle son idéal, puis il vit ou croit vivre tranquille; mais c'est la tranquillité d'une fille-mère qui a assassiné son premier enfant. — Le propre d'un esprit de femme, c'est que, sauf les moments vifs, toutes les idées y sont vagues et en train de se fondre l'une dans l'autre; vous y poignez comme une lueur dans un brouillard mouvant et rose. » Ou bien encore : « Quand vous voyez à votre future des joues roses et des yeux candides, ne concluez pas qu'elle est un ange, mais qu'on la couche à neuf heures et qu'elle a mangé beaucoup de côtelettes... » En

général M. Taine n'est pas tendre pour les femmes; il les traite un peu comme des poupées qui parlent trop et qui mentent toujours. C'est d'un philosophe sans illusion; mais il ne faudrait pas abuser de cette supériorité. Ce qui est certain, c'est que M. Graindorge est mort, il y a deux ans, « des suites d'une maladie de foie, » et M. Taine fera bien de ne pas le ressusciter pour continuer ses mémoires sur notre pauvre monde, qui a déjà bien assez d'ennuis sans cela.

M. Taine n'est pas fait pour ces fantaisies; il n'a ni le goût, ni la finesse de l'observation, ni la sagacité juste, ni cet instinct de sympathie humaine qui adoucit et épure l'ironie du moraliste. Au fond, ce que représente M. Taine, c'est l'invasion de l'esprit critique et scientifique, ou, pour mieux dire, du réalisme dans la philosophie littéraire, comme d'autres représentent l'invasion du réalisme dans l'art, au théâtre ou dans le roman, et cette invasion elle-même, je le disais, se rattache par un lien étroit à cet autre mouvement matériel, positif, qui n'a pas gagné sans doute la société tout entière, mais qui la presse, qui l'enveloppe, et dans lequel on voit la plus éclatante manifestation du génie humain. C'est l'œuvre du génie humain, je le sais bien, mais du génie humain dans sa force, dans son intégrité, dans sa dignité et même dans sa grâce. Toutes ces inventions qui sont l'orgueil de notre temps, c'est l'esprit qui les a créées et qui les soutient. Le jour où l'esprit s'abaisse et s'énervé dans des conceptions rétrécies, il y a une sorte d'équilibre qui se rompt.

La sève morale, l'énergie créatrice s'épuise, les forces matérielles se déchainent seules; le progrès n'est plus qu'une dissémination vulgaire du bien-être et de toutes les jouissances, et il est lui-même menacé parce qu'il a perdu son principe et son frein. Contre ce déchainement, il n'y a qu'une garantie: c'est la force morale par la liberté, qui communique aux âmes la virilité, par le spiritualisme, qui rend à l'intelligence le sentiment de sa supériorité, de sa position et de son rôle dans le monde.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

X

PAGES DE JEUNESSE

D'UN RÊVEUR INCONNU

ALFRED TONNELLÉ

I

Vous avez vu récemment ces grands combats d'Italie où la fleur d'une génération était emportée dans un ouragan de feu et de gloire¹. Pour quelques victimes hors ligne qui ont un nom lié désormais à ces événements et à ces splendeurs guerrières, que de morts inconnus, tombés à rangs pressés, dont on ne saura jamais rien, qui n'ont laissé une trace distincte et aimée que dans le foyer de famille où ils ne reparaitront plus ! Et pourtant, parmi ces morts inconnus, beaucoup avaient sans doute des dons heureux, sans compter la jeunesse et la bonne volonté de vivre. Quelques-uns avaient peut-être le génie pour se dégager de la foule, et avec un peu plus de temps, mieux servis par la

¹ 1860.

fortune, ils auraient pu atteindre ce point où, en périssant à leur tour, ils eussent laissé un nom. Ce n'était pas leur destin. Ils ont fait nombre; ce sont les héros sans nom, et comme les épis obscurs de la sanglante moisson de la guerre.

Il en est ainsi de toutes les batailles de la vie, et surtout de ces luttes de la pensée, où souvent l'activité n'est pas moins dévorante et moins meurtrière. Le monde finit par retenir le nom de quelques-uns, de ceux qui, plus heureux ou plus forts, échappent malgré leurs blessures aux obscures épreuves. Ceux-là sont les privilégiés, les renommés; mais en même temps combien en est-il, de ces laborieux soldats de l'esprit, qui s'arrêtent brusquement en chemin et passent inconnus, sans laisser une trace, sans qu'on soupçonne ce qu'ils ont été, ce qu'ils auraient pu être! Et cependant, là aussi, parmi ces inconnus, parmi ces intelligences prématurément éteintes dans l'obscurité, n'est-il pas vrai qu'il y a souvent des facultés sérieuses toutes prêtes à se déployer, l'ardeur du travail, le zèle de l'esprit, le dévouement à la science et aux lettres? La vie de la pensée a donc, elle aussi, pour quelques privilégiés, ses blessés et ses morts inconnus, atteints dans la mêlée avant d'avoir rempli leur destin.

Autrefois, il y a tout près d'un demi-siècle, on avait une sorte de curiosité sympathique et ardente pour ces destinées prématurément interrompues, pour ces jeunes esprits qui n'ont pas le temps de se révéler tout entiers. Peut-être même poussait-on un peu loin cette recherche du talent ignoré et disparu

avant l'heure, si bien que là où il n'existait pas, on le supposait. Quelquefois on invoquait la fiction, on prenait le nom d'un jeune mort inconnu, comme pour ajouter à l'attrait de l'imagination l'intérêt émouvant d'une réalité mélancolique. On n'en est plus là aujourd'hui; les fictions ont disparu. On ne meurt plus de mélancolie, même dans les romans, et d'ailleurs le siècle, avec ses mœurs nouvelles et ses goûts du moment, ne s'intéresserait plus guère à ces spectacles importuns. Le génie ignoré et malheureux n'excite que des défiances ironiques, et dans cette vie affairée de tous les jours où tout se pèse, où tout se calcule, où rien ne vaut que ce qui est positif et saisissable, c'est à peine si la réalité elle-même, la réalité nue et triste, suffit de temps à autre pour arracher un regard distrait et surpris à un monde trop occupé pour rappeler à ce monde qu'il y a d'autres intérêts que les intérêts matériels, qu'il peut y avoir d'autres morts et d'autres blessés que ceux de la guerre ou de l'industrie, que la pensée, en un mot, est une des grandes choses de la vie, et qu'elle a ses champs de bataille mystérieux où il faut quelquefois autant d'abnégation et de fermeté de cœur que dans les combats de l'épée.

Lorsque disparaissait soudainement ce jeune écrivain, Hippolyte Rigault, surpris pour ainsi dire dans sa croissance et dans son épanouissement, à l'heure où il avait surmonté les difficultés premières, qu'était-ce autre chose qu'un de ces blessés de l'intelligence? Il y a si longtemps déjà que Rigault est mort,

— un an peut-être, — qu'on n'en parle plus. Sa mémoire a été ensevelie dans quelques volumes où l'on a rassemblé ce qu'il a laissé, ses thèses de professeur et ses essais d'écrivain, ses pages de tous les jours, tout ce qui a usé rapidement son existence, tout ce qui montre aussi une nature de talent aimable et habile, car c'était assurément un esprit ingénieux et fin, armé d'instruction en même temps que capable de ne point hésiter le jour où il était placé entre la dignité indépendante des lettres et les avantages paisibles d'une carrière tout ouverte. Rigault est mort à la peine : c'est comme le type le plus récent de l'écrivain arrêté dans son essor.

II

Je ne pouvais m'empêcher de songer à ces destinées moissonnées dans leur fleur en ouvrant ces pages nouvelles, ces *Fragments sur l'Art et la Philosophie*, d'un jeune homme complètement inconnu quant à lui, d'un esprit qui s'est éteint dans l'obscurité, et dont les pensées apparaissent maintenant pour la première fois sous le reflet de la mort.

Qui a entendu parler de M. Alfred Tonnellé, ce jeune inconnu dont un professeur de Lyon, M. Heinrich, s'est fait, en fidèle et pieux ami, le divulgateur ? Qui a distingué son nom au milieu des bruits littéraires de tous les jours en ces dernières années ? Il n'a fait, ce me semble, ni une tragédie, ni un livre d'esthétique, ni un système de philosophie sociale,

ni un poème, ni un roman, ni même un feuilleton. Si la fortune eût été moins bonne mère pour lui, c'est-à-dire si elle ne lui eût point épargné le cruel aiguillon du besoin, peut-être, comme bien d'autres, eût-il connu les redoutables tentations ; peut-être, sans y songer, eût-il été conduit à prodiguer des facultés heureuses en œuvres éphémères. Bien loin d'être entraîné dans cette voie où tout s'use et s'épuise, il se plaisait pendant ce temps au silence de la vie recueillie ; il continuait à étudier, il formait son intelligence par la méditation et par l'observation ; il s'exerçait à tous les arts pour les comprendre et les interpréter ; il demandait à des voyages dirigés avec tact, accomplis avec fruit, des lumières nouvelles, et tous les jours il notait ce qu'il avait vu, ce qu'il avait pensé et senti.

Ce sont là les fragments que M. Heinrich a trouvés dans ses papiers le jour où il est mort, et qu'il a rassemblés en les coordonnant¹. Pages interrompues, ébauches incomplètes, pensées éparses, c'est tout, et c'est justement ce qui donne à ces fragments le touchant et douloureux attrait de tout ce qui reste inachevé. On y surprend dans son jet premier, dans la vivante spontanéité de la jeunesse, une nature féconde et droite à qui il n'a manqué qu'une maturité complète. M. Alfred Tonnellé était évidemment un talent inconnu plein de promesses, et sommes-nous donc assez riches pour ne point tenir compte de ces promesses, de ces commence-

¹ *Fragments sur l'art et la philosophie*, par Alfred Tonnellé.

ments d'un esprit généreux tout prêt à devenir avec aisance un esprit supérieur ?

M. Alfred Tonnellé, je me hâte de le dire, n'avait nullement à se plaindre de la vie, et il ne laisse voir dans ses *Fragments* aucune prétention semblable, comme l'eussent fait peut-être ses frères aînés d'une autre génération. Rien qu'en le lisant, on sent que tout a changé dans l'atmosphère morale depuis un quart de siècle. Ce jeune adolescent ne le prend pas de haut avec le monde, il ne se querelle pas avec la destinée; il n'a ni les ardeurs effrénées des gloires précoces, ni les surexcitations factices de tous ceux dont une tension perpétuelle fausse les facultés. Il est simple et naturel. C'est qu'en effet tout lui avait souri jusqu'à l'heure où la vie lui manquait. Il avait vingt-sept ans à peine quand il est mort; il était né en 1831, en pleine Touraine, dans une famille où l'étude était une tradition. Son grand-père était un médecin distingué de Tours, son père était lui-même membre correspondant de l'Académie de médecine, directeur de l'école secondaire de sa ville natale. Enfin, Alfred Tonnellé trouvait en naissant la fortune assise à son foyer.

Ce jeune homme reçut le double et tout-puissant bienfait de l'éducation de famille alliée à l'éducation publique, tantôt à Tours, tantôt à Paris. Je ne dirai pas que M. Alfred Tonnellé ait été un enfant prodige, je ne tirerai même aucun augure de cette circonstance que sur les bancs du collège il faisait passer un jour une phrase de *Paul et Virginie* à un de ses compagnons d'étude pour le consoler de la

perte de son frère; mais il est très-vrai qu'il entraînait dans la vie avec une nature primitive heureusement douée et dirigée avec un art mêlé de tendresse maternelle, avec un vif instinct de tout ce qui est beau, avec un goût de l'étude stimulé et développé par l'instruction elle-même, avec la connaissance familière de la langue anglaise et de la langue allemande, deux instruments merveilleux pour ouvrir à l'esprit des mondes nouveaux. Quelquefois il achève sa pensée en allemand ou en anglais, il emploie l'une de ces langues pour suppléer à une expression française. Dès lors ce n'est plus l'enfant, c'est le jeune homme des *Fragments* qui se dévoile, se raconte et se peint lui-même à son insu, sans soupçonner que ces notes tout intimes deviendront un jour un testament de jeunesse dérobé à l'obscurité, car en lui il n'y a rien de l'homme de lettres se costumant pour le public, se préoccupant du lecteur, cet *ami inconnu* qui est souvent un ennemi inconnu.

Un des traits essentiels et caractéristiques d'Alfred Tonnellé dans ses premiers moments, c'est l'ardeur avec laquelle il saisit tout ce qui offre un aliment à son esprit; c'est une sorte de fraîcheur naturelle d'intelligence et d'imagination. Il sent ses facultés s'éveiller une à une; il se prend de passion pour la philosophie comme pour la peinture, pour les langues comme pour la musique ou pour la nature elle-même, et partout il porte cette virginité d'impressions qui est le charme de la jeunesse. Il est réellement ému du beau sous toutes les formes,

et il se sent pour ainsi dire grandi à chaque émotion nouvelle. Rien ne révèle mieux une riche organisation. « Avant-hier, écrit-il à sa mère en 1851 après une visite au Louvre, avant-hier j'ai ressenti devant les tableaux s'éveiller soudainement et vivement en moi le sentiment du beau de la peinture, qui jusque-là ne m'avait rien fait éprouver que de superficiel. J'ai vu et compris, comme par une révélation subite, la beauté dans ce qui était resté pour moi une lettre close. J'avais toujours mis la musique bien au-dessus de la peinture, parce qu'elle exprimait bien plus pour moi. Pour la première fois, j'ai eu à la vue d'un tableau la même impression, le même plaisir qu'à une belle symphonie... C'est surtout celui de tous les peintres que j'avais le moins compris, qui m'avait le moins parlé, en qui je n'avais rien trouvé de beau, c'est Poussin qui m'a fait le mieux sentir de prime-abord cette impression de beauté. Son *Assomption*, entre autres, est une des plus magnifiques choses que j'aie vues; je l'ai admirée plus que je ne saurais dire. »

Ce que M. Alfred Tonnellé ressentait passionnément à la vue d'un tableau de Raphaël ou de Poussin, comme à l'étude d'un morceau de Mozart, de Beethoven ou de Bach, il l'éprouvait avec la même vivacité ingénue en présence d'un spectacle de la nature. Un jour, parcourant les Pyrénées catalanes, il apercevait tout à coup pour la première fois du haut d'un petit col la ligne azurée et brillante de la Méditerranée, et il s'arrêtait saisi devant ce prodigieux ensemble qui s'offrait à ses yeux : belle soirée

et azur délicat, pics escarpés, montagnes s'évidant avec une grâce infinie, comme les bords d'une belle coupe, puis au fond l'horizon s'élargissant, se reculant et s'éclairant. « Halte, dit-il, et salut à la mer, à la Méditerranée! Pour la première fois, je la vois d'ici et sans m'y attendre... Je ne me suis pas lassé de contempler cette bande bleue noyée dans l'horizon vermeil du soir. Ce sont les premiers flots de la mer qui baigne les plus beaux rivages de la terre, qui a vu naître, se développer, passer, se croiser, s'échanger sur ses rives toutes les civilisations grandes, délicates, précieuses de l'humanité, cette mer qui est vraiment le cœur et le charme du monde! Sur cet horizon bleuâtre, l'imagination enchantée vole vers l'Italie et la Grèce, vers l'Égypte, la Judée et l'antique Orient, vers Jérusalem, vers les Pyramides, vers le Parthénon, vers Homère, Raphaël, tous les doux noms, tous les grands souvenirs. Je suis heureux d'avoir aperçu ce soir pour la première fois cette belle mer, ces ondes charmées, dans une heure calme et recueillie, par-dessus l'ombre et la fraîcheur de ces belles montagnes, plutôt que de l'avoir vue d'abord au delà des cloaques et des fabriques de Marseille, comme c'est le cas de presque tous les Français. »

Et ne croyez pas que ce jeune esprit ne fût qu'imagination, qu'il fût tout entier aux spectacles extérieurs, à ce qui charme et ravit. Il étudiait, il étudiait profondément; il se rendait maître de Hegel et de la philosophie allemande en les interprétant, en les rectifiant, en s'assimilant ce qu'il y avait de juste

et de neuf. Il recherchait le génie des peuples dans l'histoire des langues. Il avait eu un jour l'idée de se faire recevoir docteur de l'université, et il devait traiter dans ses thèses de la philosophie du langage en Allemagne et des personnages de la comédie antique qui ont passé dans notre théâtre. En quittant un livre sur la peinture ou une vie de Mozart, Alfred Tonnellé faisait des ouvrages de Guillaume de Humboldt sa forte nourriture. « Ces Mémoires ou essais détachés sont très-beaux, écrit-il un jour en venant de lire les opuscules philologiques de Humboldt. Ce sont des modèles de composition, d'enchaînement serré, mais toujours clair, net et satisfaisant dans les idées. L'esprit est conduit avec une sûreté et une suite parfaites à travers des deductions si fines et si justes. La forme, le style a beaucoup de simplicité et d'ampleur. Je trouve que cela rappelle la fermeté et la justesse avec le contexte serré et nourri de nos auteurs du dix-septième siècle, par exemple de la *Logique* de Port-Royal, mais avec quelque chose de plus abstrait et de moins accessible qui tient au génie allemand et avec une forme bien plus large, bien plus synthétique qui tient à la langue. » Je ne parle pas de l'étude de l'italien, qui n'avait été évidemment qu'une distraction pour un tel esprit.

Ces goûts si divers s'allient intimement et ont une marche simultanée chez Alfred Tonnellé; ils se règlent l'un l'autre, ils se fécondent, se fortifient ou se tempèrent, et dans leur ensemble ils forment une nature à la fois vigoureuse et délicate dont le carac-

tère dominant est le goût de l'universalité, l'instinct généralisateur. Chose rare et précieuse dans un temps où, de peur de passer pour idéologue, on fini quelquefois par ne pas penser, et où tout semble se combiner pour former une multitude d'esprits médiocres qui ont la suprême consolation de se considérer comme des esprits spéciaux !

III

Ce n'est point un philosophe suivant l'acception rigoureuse du mot qui apparaît dans les *Fragments*, bien qu'il y ait des pages toutes philosophiques et que M. Alfred Tonnellé se laisse aller volontiers à la passion de la philosophie. C'est plutôt ce que de nos jours on appelle un penseur, un esprit ouvert et sympathique, alliant la sève de l'enthousiasme à une pénétration réfléchie, comprenant tout et cherchant à tout éclairer d'une lumière supérieure. Un tel esprit, quand il ne cède pas à l'enivrement du paradoxe ou au caprice d'une imagination bizarre, est merveilleusement propre à saisir la poésie et la philosophie des choses; il fait tout revivre, il colore même l'abstraction, même la philologie. C'est ainsi que le jeune auteur des *Fragments* hasardait sur l'histoire, sur l'origine et les évolutions des langues, des aperçus qui n'ont point reçu leur dernière forme et qui ne sont pas moins ingénieux, délicats, quelquefois profonds.

Ce jeune homme, dans le mouvement de sa pen-

sée et de son imagination, gardait évidemment les instincts d'un enfant du Midi, et il le laissait bien voir lorsque dans un voyage en Angleterre il disait : « C'est triste, un pays habituellement privé des nuits étoilées, où le regard, en s'élevant le soir, ne trouve pas d'infini où se plonger... » Par un certain goût de la clarté et de la netteté, M. Alfred Tonnellé était tout Français; mais c'était un esprit français éveillé, excité au contact du génie allemand. C'est principalement sur l'art, sur ses conditions, son essence et son but, que le jeune penseur s'était fait des idées où l'on sent le fier élan d'une âme émue de l'idéal. Faire œuvre d'artiste pour lui, ce n'est pas traduire servilement, minutieusement, par la parole, par le pinceau ou par les sons, un fait, un caractère, une situation ou un paysage, et l'erreur de ce qu'on a nommé le réalisme est dans cette prédominance de la partie matérielle de l'art. La poésie, la peinture, la musique, sont pour ainsi dire les dialectes différents d'une même langue, des signes visibles destinés à exprimer une idée, le sens moral des choses, en ramenant l'esprit au type suprême et toujours insaisissable de la beauté.

L'essence de l'art n'est point l'imitation; sous des formes diverses, c'est une vivante et permanente interprétation. « Pour le vulgaire, dit-il, *idéaler*, c'est embellir. Ainsi un portrait idéalisé veut dire un portrait flatté, embelli, un portrait menteur, et voilà pourquoi on ne peut se figurer que l'idéal soit compatible avec la ressemblance; mais il en est tout

autrement. Idéaliser, c'est tout simplement mettre une idée dans la forme, faire de l'objet matière de l'art un signe d'idées... Idéaliser l'objet, ce n'est donc pas l'embellir, mais le transformer : auparavant il ne représentait que lui-même, à présent il représente une idée que vous le chargez d'exprimer, et à ce compte il n'est pas de portrait véritable, s'il n'est idéalisé, car jamais on ne regarde un visage sans l'animer, sans l'interpréter. Un portrait doit donner l'idée du personnage, une vue l'idée du paysage... La ressemblance véritable, c'est-à-dire l'identité, l'artiste ne l'obtiendra jamais, puisqu'il lui faudrait des moyens dont il ne disposera jamais : le soleil, l'air, la lumière, de la chair et du sang véritables. Ce à quoi il arrivera dans ce sens ne sera jamais qu'illusion d'invention, et même, s'il pouvait y arriver, à quoi bon une seconde édition, une copie identique de la nature? Le but de l'art est donc tout autre. »

Ce n'est pas que le jeune théoricien méconnaisse la valeur des procédés matériels dans les arts, le rôle de la couleur dans la peinture; mais la couleur, aussi bien que les sons dans la musique, doit être un signe visible servant à l'expression d'une idée. D'où vient le charme suprême de la *Belle Jardinière* de Raphaël? C'est que « tout est esprit, tout concourt à l'idée de pureté, de naïveté : le sein, la forme du front, jusqu'au moindre brin de cheveu... » Où est le secret de la beauté de la *Diane chasseresse*? Il est dans le mouvement fier et majestueux, dans ce *vera incessu patuit dea*, de même que dans la

Pouymnie « tout est harmonieux et concourt à exprimer l'idée de méditation calme, intérieure, un peu rêveuse. » Rien n'est indifférent. Si Rubens, dans sa *Kermesse*, veut représenter une fête populaire, il ne se bornera pas à exprimer le mouvement par les poses; il le mettra partout, dans les vêtements, dans l'exubérance de la couleur et de la lumière. « Si l'artiste veut nous montrer un visage ou une scène qui inspire la pitié, la terreur, il se gardera de nous placer dans un milieu qui conserve pour ainsi dire son air indifférent, calme... Le vêtement, les plis, les ustensiles, la couleur, la lumière même, tout sera en harmonie et exprimera à sa manière la même idée. » Il faut donc que la pensée se laisse voir à travers tout, *transluceat*, selon le mot de l'auteur. C'est ainsi que l'art sous ses formes diverses, qu'il s'appelle la peinture, la poésie ou la musique, procède de la même source, tend au même but, et devient une création incessante, dont l'élément générateur est l'idée morale de la personnalité humaine, observée dans tous ses mobiles, ses passions, ses sentiments et ses aspirations.

Je ne veux pas dire que ces idées soient d'une nouveauté absolue; elles résument le spiritualisme dans l'art; elles voyagent dans le monde depuis Platon; elles se lient à la splendeur des grands siècles; elles sont les conseillères secrètes des artistes de génie, qui s'en inspirent et les confirment souvent à leur insu. Qu'on songe cependant que bientôt il faudra quelque force d'esprit pour reconstituer en soi-même ces pures et supérieures notions. M. Alfred

Tonnellé en avait lui-même l'instinct naturel, et il les fécondait par l'étude. Il ressentait vivement toutes les choses de l'art, au point de s'en faire une exquise et délicate souffrance. « Je ne connais qu'un bien ici-bas, dit-il, c'est le beau, et encore n'est-ce un bien que parce qu'il excite et avive nos désirs, non parce qu'il les comble et les satisfait. Ce n'est pas une pure distraction, une récréation facile que je cherche dans les arts et dans la nature. Dans tout ce qui me touche, je sens que l'amour que j'ai pour le beau est un amour sérieux, car c'est un amour qui fait souffrir. Où chacun trouve des jouissances ou du moins les adoucissements et les consolations de la vie, je sens comme une nouvelle et délicieuse source de tourments. La splendeur d'une soirée, le calme d'un paysage, un souffle de vent tiède de printemps qui me passe sur le visage, la divine pureté d'un front de madone, une tête grecque, un vers, un chant, que tout cela m'emplit de souffrance! Plus la beauté entrevue est grande, plus elle laisse l'âme inassouvie et pleine d'une image insaisissable. »

IV

C'est avec cet esprit, c'est à la lumière de ces idées du spiritualisme dans l'art que le jeune penseur étudie Rembrandt et Titien, Van-Dyck et Giorgione, Albert Dürer et Rubens, Bach et Mozart, Racine et Shakspeare, et il fait de ces idées de neuves et ingénieuses applications. Pour lui, tout

Pouymnie « tout est harmonieux et concourt à exprimer l'idée de méditation calme, intérieure, un peu rêveuse. » Rien n'est indifférent. Si Rubens, dans sa *Kermesse*, veut représenter une fête populaire, il ne se bornera pas à exprimer le mouvement par les poses; il le mettra partout, dans les vêtements, dans l'exubérance de la couleur et de la lumière. « Si l'artiste veut nous montrer un visage ou une scène qui inspire la pitié, la terreur, il se gardera de nous placer dans un milieu qui conserve pour ainsi dire son air indifférent, calme... Le vêtement, les plis, les ustensiles, la couleur, la lumière même, tout sera en harmonie et exprimera à sa manière la même idée. » Il faut donc que la pensée se laisse voir à travers tout, *transluceat*, selon le mot de l'auteur. C'est ainsi que l'art sous ses formes diverses, qu'il s'appelle la peinture, la poésie ou la musique, procède de la même source, tend au même but, et devient une création incessante, dont l'élément générateur est l'idée morale de la personnalité humaine, observée dans tous ses mobiles, ses passions, ses sentiments et ses aspirations.

Je ne veux pas dire que ces idées soient d'une nouveauté absolue; elles résument le spiritualisme dans l'art; elles voyagent dans le monde depuis Platon; elles se lient à la splendeur des grands siècles; elles sont les conseillères secrètes des artistes de génie, qui s'en inspirent et les confirment souvent à leur insu. Qu'on songe cependant que bientôt il faudra quelque force d'esprit pour reconstituer en soi-même ces pures et supérieures notions. M. Alfred

Tonnellé en avait lui-même l'instinct naturel, et il les fécondait par l'étude. Il ressentait vivement toutes les choses de l'art, au point de s'en faire une exquise et délicate souffrance. « Je ne connais qu'un bien ici-bas, dit-il, c'est le beau, et encore n'est-ce un bien que parce qu'il excite et avive nos désirs, non parce qu'il les comble et les satisfait. Ce n'est pas une pure distraction, une récréation facile que je cherche dans les arts et dans la nature. Dans tout ce qui me touche, je sens que l'amour que j'ai pour le beau est un amour sérieux, car c'est un amour qui fait souffrir. Où chacun trouve des jouissances ou du moins les adoucissements et les consolations de la vie, je sens comme une nouvelle et délicieuse source de tourments. La splendeur d'une soirée, le calme d'un paysage, un souffle de vent tiède de printemps qui me passe sur le visage, la divine pureté d'un front de madone, une tête grecque, un vers, un chant, que tout cela m'emplit de souffrance! Plus la beauté entrevue est grande, plus elle laisse l'âme inassouvie et pleine d'une image insaisissable. »

IV

C'est avec cet esprit, c'est à la lumière de ces idées du spiritualisme dans l'art que le jeune penseur étudie Rembrandt et Titien, Van-Dyck et Giorgione, Albert Dürer et Rubens, Bach et Mozart, Racine et Shakspeare, et il fait de ces idées de neuves et ingénieuses applications. Pour lui, tout

vit, tout a un caractère moral, un sens intime qui se dégage et apparaît comme la lumière à travers un vase d'albâtre. Ses *Fragments* ne procèdent pas d'une critique didactique; ce sont des médaillons vivants et parlants, pleins de sentiment et de couleur, tracés en courant le soir au retour d'une visite à la Pinacothèque de Munich ou à l'exposition de peinture de Manchester, à la *National Gallery* de Londres ou au château de Belvoir-Castle, qui garde les *Sept Sacrements* de Poussin, au musée de Dusseldorf ou au Louvre. Et voyez quelques traits de ce philosophe, de ce poète de la critique!

« VAN-DYCK. — *Wallenstein*. — Au musée de Lichtenstein, à Vienne. — Le portrait de Wallenstein efface tout. Rien en fait de portrait n'est aussi vivant, aussi présent et parlant, en même temps aussi idéal. C'est un homme et c'est une idée. Rien n'est plus la représentation matérielle d'un caractère, d'une âme, d'un type moral, et rien n'est plus parfait comme exécution et comme effet. Tout est réuni. Si ceci n'est pas vraiment le portrait de Wallenstein, c'est bien le type idéal qu'on aimerait à s'en créer. La pose a quelque chose d'inquiet et d'agissant. Une main tombe négligemment sur la garde de son épée, une main splendide, tout en lumière; l'autre, les doigts à demi ouverts, comme quelqu'un qui calcule, à demi dans l'ombre. La tête a quelque chose d'étrange et d'un peu égaré. Dans cet œil bleu si vif semblent se refléter de bizarres et hardies imaginations; le teint est jaune, mat, sans couleur; les narines gonflées, les moustaches

blondes, relevées très-haut en crochet; le front admirablement éclairé d'en haut.

« Toute la poésie de l'aventure est dans cette tête-là. C'est un homme hardi, pas précisément chevaleresque; il manque d'élévation morale, d'enthousiasme, de grandeur et de calme, mais il a de l'imagination, et au besoin de la témérité. Air d'officier de fortune très-accusé, type autrichien, tête qui fascine. On comprend l'enthousiasme des soldats pour un pareil homme. Pas de noblesse, mais on sent dans cette âme des côtés mystérieux, singuliers, poétiques. Tête à visions. La passion peut l'agiter, mais non une passion tendre. Il est là comme regardant d'un air brillant et vif ses propres pensées; on respecte sa méditation, on craint de le troubler dans ses calculs. »

« ALBERT DURER. — *Les Deux Chevaliers armés*. — Pinacothèque de Munich. — Ils se tiennent tous deux debout devant leur cheval: ils ont l'air de bourgeois sous l'armure de chevaliers. Rien de hardi, de chevaleresque et d'aventureux dans ces deux hommes; ils semblent soucieux et tristes; leurs têtes pensives ne sont déjà plus du moyen âge. On dirait qu'ils sont une image de ce quinzième siècle où ils vivent, siècle troublé, souffrant, où commence un monde nouveau et où finit douloureusement l'ancien état de choses. Dans beaucoup de tableaux d'Albert Dürer, on sent comme la fin du moyen âge et la transition à une époque moderne. Expression de malaise. Ces têtes magnifiques sont pleines de la poésie sérieuse, triste, qu'Albert Dürer

sait tirer de la nature, de la réalité prise telle qu'elle est, et fortement exprimée... Ces deux chevaliers sont déjà sur le déclin de l'âge viril; ils sont comme la dernière expression de la chevalerie détronée et dépouillée de la fierté et de l'ardeur de sa brillante jeunesse, soucieuse sous le casque; quelque chose de populaire. »

« RUBENS. — *L'Arc-en-ciel*. — Exposition de Manchester, 1857. — Immense tableau. C'est la vie de la nature tout entière embrassée dans une toile. En avant, des troupeaux, des granges, les travaux de la campagne; une lisière de bois, des prairies, des arbres; des collines au loin, où tous les effets de la mouvante lumière se jouent dans le ciel et dans l'air. C'est le sein de la fertile nature, avec tous ses plis et ses dons, étalé largement devant nous. Ici comme partout c'est le mouvement, c'est l'aspect vivant et multiple des choses que le peintre a en vue et rend avec une richesse merveilleuse. Les effets changeants, fugitifs des nuages, des coups de soleil après la pluie, caractérisés par la présence de l'arc-en-ciel, sont saisis et fixés avec puissance et sans rien perdre de leur mobilité. L'arc-en-ciel n'est que le signe d'un moment particulier de la vie de la nature, de cette fraîcheur, de cet éclat de lumière et de cette légèreté d'ombre qui se répandent entre le soleil clair et les vives ondées. Les groupes de paysans sur le devant sont des chefs-d'œuvre de mouvement et de caractère dignes de la *Kermesse*. Un champ de blé et des charrettes qu'on charge. Rubens ne se perd pas dans les détails, ils disparaissent

sent dans le tableau, comme ils le feraient dans la nature.

« Quel espace! quelle vérité vivante dans ce grand bois sombre avec ses ombres allongées sur le gazon humide, dans cette lumière légère et dorée de la plaine!... Ce n'est pas la mélancolie, ce n'est pas le sourire connu, le loisir aimable de la nature que peint Rubens, ni sa tranquille majesté; c'est tout le mouvement qui s'y fait sans cesse, les nuées qui passent, les mobiles lumières et les ombres qui courent, changeantes, sur le dos des plaines. »

« POUSSIN. — *Les Sept Sacrements*. — *L'Extrême-Onction*. — Il y a peu de tableaux qui réunissent à autant de noblesse une aussi profonde émotion. Clarté des groupes de Poussin... Le mourant, pâle, la poitrine découverte, étendu droit sur son lit, d'une langueur et en même temps d'une sérénité, d'une douceur ineffables; les lèvres pâles, les yeux à demi fermés sous le pouce du prêtre. Le prêtre penché, d'une grandeur, d'une indulgence et d'une bonté extrêmes: vraiment la personnification de la toute-puissante et toute compatissante miséricorde. A la tête, trois femmes, dont l'une porte un enfant; une autre se penche, *watching anxiously the dying man's face*, dans l'ombre, superbe. Intensité d'expression et de sentiment. L'assistant de profil, tenant le cierge, pénétré de la solennité et de la tristesse de l'instant; en avant, un enfant en blanc, agenouillé. Derrière le pied du lit, deux femmes, et un homme entre elles, se penchent en avant, pénétrés de douleur, mais priant: une douleur qui se tourne en

prière. L'une d'elles, joignant les mains et levant les yeux, admirable de pose et de ferveur dans l'imploration. Au pied du lit, une femme accoudée, et cachant son visage dans sa main; un jeune garçon près d'une table, tendant un vase, le visage imprégné de chagrin et d'émotion contenue, tête merveilleuse, et une jeune fille, une servante ouvrant la porte, d'une grâce, d'une légèreté incomparables dans le mouvement et dans le visage. La chambre, grise et terne, va admirablement au sujet. Pour le sentiment profond, simple, touchant et saint, cela n'est pas surpassé. Raphaël aurait mis dans les formes plus de beauté et d'inspiration, pas plus de pathétique religieux, vrai, noble. Tous les sentiments qui peuvent se presser autour du lit d'un mourant sont rendus ici, et avec quelle justesse, avec quelle grandeur! Caractère du dix-septième siècle : la grandeur et le sentiment dans la raison, la mesure et la justesse. »

« RUYSDAEL. — *Le Bois* (musée du Belvédère à Vienne). — Cette mélancolie silencieuse, cette solitude profonde dans la nature, cette nature sans lumière et sans montagnes, où Ruysdaël est-il allé les prendre pour les faire pénétrer dans l'âme? Il représente toujours des temps couverts, tout au plus des coups de soleil pâles, des ciels gris, bas, de gros nuages d'une teinte uniforme qui laissent passer une lumière blafarde. — Un ruisseau noir traverse le premier plan; à gauche, un taillis; au delà, un chemin entre sous un bouquet de grands hêtres épais. De quel effet est ce chemin qui se perd peu à

peu dans l'ombre! Et au fond, à travers les troncs, sous le feuillage, on voit luire le jour gris et triste de la plaine. Comme ces arbres se détachent, et quel fond immense derrière eux! A gauche, un hêtre étend sur le ciel ses grands rameaux jaunissés par l'automne. Deux petits personnages marchent dans l'ombre la plus épaisse du chemin. A droite, les troncs serrés des hêtres à l'opposé du jour. Tout cela est enveloppé d'une teinte triste et douce, et en même temps quel sentiment de grandeur! »

« TITIEN. — *Les Trois Âges*. — Londres, Bridgewater-Gallery. — Un chef-d'œuvre de poésie et de grâce. A droite, un groupe de trois petits enfants, deux endormis l'un sur l'autre, le troisième montant sur eux et s'accrochant à un tronc dépouillé. Charmante tranquillité de leur sommeil et de leurs jeux, exprimant admirablement l'insouciance et le caractère de rêve de l'enfance! Plus loin, un jeune homme assis sur l'herbe, au corps robuste, jeune et bruni, le visage et le front ombragés d'une épaisse chevelure, et entourant de son bras une jeune fille à genoux devant lui. Celle-ci, au visage jeune, gracieux, heureux, pleine de vie, mais délicate, ses beaux cheveux blonds ceints de verdure et de fleurs, regarde dans les yeux de son amant, accoudée sur son genou, et tient un pipeau qu'elle porte à sa bouche. Délicieux nonchaloir de la jeunesse dans ce groupe! On sent comme ils laissent doucement couler le temps. Le jeune homme a quelque chose de cette profonde et calme expression de Giorgione et de sa vigueur. Il considère la jeune

filles d'un regard tendre, où se peint en même temps un sentiment de mélancolie, comme un instinct de la fuite du temps que la jeune fille ignore : nuance très-délicate, indiquant que l'homme sait plus que sa jeune compagne et exerce sur elle une certaine protection. Quant à la couleur, elle est d'un grand éclat. Ce groupe a un relief puissant sur le fond sombre du paysage, il est entouré d'un air et d'un espace surprenants, et pourtant il n'y a rien de tranché. Le milieu du tableau laisse voir l'azur du ciel, et au second plan un vieillard assis qui tient deux crânes, peut-être ceux de deux amants qui jadis ont joué les mêmes jeux et laissé couler les heures dans le même passe-temps. — Grande impression de mélancolie et de philosophie dans l'ensemble de la composition. Le groupe est sous une touffe de sombre feuillage. Au delà est une pente herbée et boisée, la campagne d'un vert profond, puis l'azur immense du ciel. C'est la richesse, la splendeur du Midi transportée sur la toile, et ce fond si chaud, si vigoureux de ton, ajoute à la poésie de la scène qui se passe au premier plan. »

Ainsi va ce jeune esprit, et il commente avec le même mélange d'imagination vivifiante et de sagacité réfléchie la musique et l'art littéraire, la *Symphonie Pastorale* et *Don Juan*, la *Tempête* et *Othello*. En analysant, il peint, il recompose, il ajoute peut-être; il donne l'exemple tout à la fois de la critique et de l'art, ou plutôt sa critique est elle-même un art, une libre et vive interprétation.

V

Cette sévère et charmante étude, M. Alfred Tonnellé la poursuivait tantôt dans les voyages, tantôt au milieu de sa famille, en Touraine, loin du monde et du tourbillon de Paris. Assurément, dans sa position, dans sa fortune, dans sa vie, tout concourait à exprimer l'idée de la sécurité et de la confiance, si ce n'est du bonheur. Et pourtant il avait, lui aussi, sa tristesse, non cette tristesse malade et vulgaire qui se nourrit de vanité, qui se consume dans la plainte stérile et qui fut autrefois une contagion, mais cette mélancolie plus saine qui est le tourment des âmes délicates, et dont le fond est, comme il le dit lui-même, « la fuite du temps, le regret du passé, les aspirations vers un avenir meilleur, l'amour et la jeunesse. » Ce jeune homme, aimé des siens, entouré de tous les biens, convié à l'avenir, a parfois, comme dans un éclair, les visions de la mort.

On dirait qu'il se sent pour peu de temps en ce monde. « On passe toute la vie à se préparer à vivre, dit-il; on veut se faire un établissement parfait, on s'arrange une demeure : encore ceci, et il n'y manquera plus rien. Il semble que chaque jour les apprêts en vont être terminés, que c'est demain qu'on y entrera, et la mort arrive avant qu'on se soit installé dans la vie. » Un jour, répondant à un de ses amis qui vient de lui annoncer la naissance d'un premier enfant, il lui écrit : « Hier encore

filles d'un regard tendre, où se peint en même temps un sentiment de mélancolie, comme un instinct de la fuite du temps que la jeune fille ignore : nuance très-délicate, indiquant que l'homme sait plus que sa jeune compagne et exerce sur elle une certaine protection. Quant à la couleur, elle est d'un grand éclat. Ce groupe a un relief puissant sur le fond sombre du paysage, il est entouré d'un air et d'un espace surprenants, et pourtant il n'y a rien de tranché. Le milieu du tableau laisse voir l'azur du ciel, et au second plan un vieillard assis qui tient deux crânes, peut-être ceux de deux amants qui jadis ont joué les mêmes jeux et laissé couler les heures dans le même passe-temps. — Grande impression de mélancolie et de philosophie dans l'ensemble de la composition. Le groupe est sous une touffe de sombre feuillage. Au delà est une pente herbée et boisée, la campagne d'un vert profond, puis l'azur immense du ciel. C'est la richesse, la splendeur du Midi transportée sur la toile, et ce fond si chaud, si vigoureux de ton, ajoute à la poésie de la scène qui se passe au premier plan. »

Ainsi va ce jeune esprit, et il commente avec le même mélange d'imagination vivifiante et de sagacité réfléchie la musique et l'art littéraire, la *Symphonie Pastorale* et *Don Juan*, la *Tempête* et *Othello*. En analysant, il peint, il recompose, il ajoute peut-être; il donne l'exemple tout à la fois de la critique et de l'art, ou plutôt sa critique est elle-même un art, une libre et vive interprétation.

V

Cette sévère et charmante étude, M. Alfred Tonnellé la poursuivait tantôt dans les voyages, tantôt au milieu de sa famille, en Touraine, loin du monde et du tourbillon de Paris. Assurément, dans sa position, dans sa fortune, dans sa vie, tout concourait à exprimer l'idée de la sécurité et de la confiance, si ce n'est du bonheur. Et pourtant il avait, lui aussi, sa tristesse, non cette tristesse malade et vulgaire qui se nourrit de vanité, qui se consume dans la plainte stérile et qui fut autrefois une contagion, mais cette mélancolie plus saine qui est le tourment des âmes délicates, et dont le fond est, comme il le dit lui-même, « la fuite du temps, le regret du passé, les aspirations vers un avenir meilleur, l'amour et la jeunesse. » Ce jeune homme, aimé des siens, entouré de tous les biens, convié à l'avenir, a parfois, comme dans un éclair, les visions de la mort.

On dirait qu'il se sent pour peu de temps en ce monde. « On passe toute la vie à se préparer à vivre, dit-il; on veut se faire un établissement parfait, on s'arrange une demeure : encore ceci, et il n'y manquera plus rien. Il semble que chaque jour les apprêts en vont être terminés, que c'est demain qu'on y entrera, et la mort arrive avant qu'on se soit installé dans la vie. » Un jour, répondant à un de ses amis qui vient de lui annoncer la naissance d'un premier enfant, il lui écrit : « Hier encore

nous voyions tout au-dessus de nous, et déjà voici poindre une génération nouvelle qui va nous regarder à notre tour comme nous regardions autrui.... Singulier moment ! ne trouves-tu pas ? Peut-être moins que moi qui ne suis presque que spectateur ; mais je t'assure que cela me surprend de penser que c'est bien à toi que je parle de ton fils, que nous commençons à prendre la place où nous avions coutume de regarder et de rencontrer nos pères, et que d'autres viennent se placer à ce premier rang où il semblait que nous dussions rester toujours. Sérieux moment aussi, et qui nous fait voir les bornes de cette vie si près de nous des deux côtés ! Ces petits seront bien vite ce que nous sommes à présent, et nous, que serons-nous alors ? Vraiment c'est bien peu de chose que ce passage... »

Les pensées de M. Alfred Tonnellé sur la nature ont de même je ne sais quelle grâce mélancolique et mystérieuse. « O tranquillité ! dit-il dans un fragment ; ô douceur insinuante et triste, ô calme de la lumière, du ciel, de l'atmosphère d'automne ! A chaque instant, sans vent, sans bruit, des feuilles se détachent et tombent légères sur le flot qui les emporte. Le soleil descend et baigne les touffes d'arbres d'une lumière de plus en plus dorée et riche. Pas un mouvement dans l'eau ni un bruit sur la terre ! L'homme est le seul être animé, bruyant, dans la nature mourante ; quand il se tait, tout se tait recueilli autour de lui. Il n'y a pas de saison, il n'y a pas de printemps tout gonflé de séve et d'espérances nouvelles, tout tiède, tout fleuri et

tout embaumé, qui ait pour moi un charme comparable à celui de l'automne. »

Ce sentiment de la nature, qui ressemble à l'effusion méditative d'une âme dans la solitude, prend une forme plus animée dans quelques fragments où M. Alfred Tonnellé fixe ses impressions de voyage. Lorsqu'il visite l'Allemagne ou l'Angleterre, lorsque, dans la dernière année de sa vie, il va voir les Pyrénées et nouer avec elles une intime connaissance, il se raconte à lui-même ce qu'il ressent ; il peint en voyageur ces spectacles divers qui passent sous ses yeux : Belvoir-Castle et la cathédrale de Peterborough, les cimes pyrénéennes de la Maladetta et de la Forcanade, les villages espagnols d'Urgel et de Rosas.

« Belvoir-Castle, octobre 1857.

« Au delà d'une vaste pelouse, se dresse de loin, sur une éminence sortant d'un bois épais qui enveloppe son pied, la masse imposante du château, avec ses tourelles, ses donjons, ses créneaux, se détachant sur le ciel. C'est de l'effet le plus grandiose. Cette construction féodale commande au loin une verte et riche campagne qui tout entière forme son domaine. Il faut voir la fierté de ce château fort, l'étendue des plaines qui l'entourent, la position sûre, bien assise, de ces masses puissantes, pour se faire une idée de la hauteur où est placée l'aristocratie anglaise et de la puissance territoriale qu'elle conserve. Ces grands *estates*, ces parcs immenses étendus au loin sous la protection de ces

manoirs, auxquels ils tiennent, donnent une grande idée du rang que tient encore cette noblesse. La nation libre voit s'élever au-dessus d'elle et reconnaît des existences aussi riches, aussi dominatrices, qui dépassent autant le niveau commun que ce château s'élève au-dessus de cette grande campagne, et les maîtres de ces châteaux laissent s'agiter autour d'eux, respectent et entretiennent la liberté de la foule, à laquelle leur position et leurs richesses les rendent si supérieurs. Ce château devient à mes yeux comme le symbole de la puissance de cette grande aristocratie anglaise. Il faut voir cela pour comprendre ce pays. Nulle part l'intégrité de ces grandes existences seigneuriales n'a été conservée, du moyen âge jusqu'à nos jours, comme dans ce pays, qui marche en avant de tous dans les voies modernes. C'est qu'avec le temps ces puissances ont dû changer la nature et les moyens de leur influence, et sont toujours restées à la tête du mouvement de leur siècle. Aussi les signes de leur influence sont-ils toujours restés debout, sont-ils vivants et vrais encore aujourd'hui, et non un symbole vide et un souvenir; aussi nous surprennent-ils par leur imposante majesté. »

« Peterborough, octobre 1857.

« Rien de plus charmant que l'entourage de la cathédrale de Peterborough. Ces cathédrales anglaises sont entourées d'un pittoresque mélange de verdure, de ruines, de petites maisons. C'est ici qu'on en trouve l'ensemble le plus complet. A droite

de l'église, quelques débris de cloître, de beaux arceaux d'ogive primitive; plus loin, dans tout l'espace gazonné et ombragé qui entoure l'église et qu'occupaient les anciennes dépendances, circulent des *lanes* irréguliers parmi des pans de murs, des jardins, de charmants petits cottages. Des arbres colorés des teintes de l'automne étendent leurs grands rameaux; le lierre, d'un vert vif, d'une feuille vigoureuse, tapisse les murs, grimpe dans les ruines et les voile à demi. Les oiseaux chantent sous ces bosquets comme si c'était le printemps. De charmantes petites maisons, reluisantes de l'éclat de leurs vitres, de leurs portes peintes, de leurs stores, à moitié cachées dans ces débris, sont rangées le long des *lanes*. Quelques-unes sont tapissées de houx, des buissons croissent devant la porte; parfois quelques fleurs coquettes décorent le seuil...

« Le portique de la cathédrale est magnifique; la hauteur de la voûte, la beauté et la hardiesse de ces faisceaux de colonnettes qui y montent, frappent et satisfont. Un élan et un repos de l'esprit tout à la fois : un élan dans la poursuite de ces légères colonnes, un repos dans leur beauté; exactement ce qu'est l'idée ou l'amour de Dieu, un élan vers lui, et un repos en lui! C'est ce que traduisent ces pierres. Voilà ce qu'elles disent dans leur langage. C'est la même impression éveillée dans l'âme. Les oiseaux nichent et chantent sous les voûtes de ces cathédrales comme s'ils y trouvaient aussi l'image des grands bois. Ils volent dans l'ombre religieuse et effleurent de l'aile les feuillages de pierre comme

sous une autre forêt sacrée et symbolique. A l'entrée du chœur, d'un côté, on voit la tombe de Catherine d'Aragon; de l'autre, une plaque de marbre noir à l'endroit où le corps et la tête de Marie Stuart furent inhumés venant de Fotheringay. On montre encore, accroché au mur, le portrait du vieux *sexton*. En effet les traits de celui qui avait eu dans la vie le soin de deux si tragiques funérailles méritaient d'être conservés. Il tient son trousseau de clés; il a de longs cheveux et une longue barbe blanche, l'air triste et saturé d'expérience, branlant sa vieille tête aux choses de ce monde comme un homme du destin, et comme si son lugubre office avait laissé une empreinte sur son visage. »

Et à côté qu'on place ces descriptions de contrées toutes méridionales!

« Urgel, août 1850.

« Maisons hautes et étroites avec balcons et toits très-saillants. Des ruelles où des toiles tendues de chaque côté se rejoignent et forment une espèce de voûte irrégulière au-dessus de la rue. Murs blancs, peu d'ouvertures; sous les maisons, grandes galeries d'arcades profondes et sombres. Là dans l'obscurité, sans apparence, se cachent les boutiques ou échoppes, qui semblent vouloir fuir les regards plutôt que de les attirer. Les hommes coiffés de leurs grands bonnets rouges, les femmes en jupes bleues, tabliers éclatants rayés, corsages de velours, la tête couverte d'un mouchoir blanc noué sous le menton et enveloppant tout le cou, presque des béguines.—

Un beau grand jeune gars sautant avec une jeune fille devant l'église. Expression de sérieux presque sévère, réserve et air contenu, d'autant plus frappant qu'en dessous on sent la force et l'ardeur. Les prêtres en grand nombre; coiffés de leur grand chapeau, enveloppés dans leur manteau noir; ils ont quelque chose de très-sévère. La cathédrale, vaste bâtiment sombre et massif, roman, du onzième siècle, retouché, rapiécé, altéré et mutilé de mille manières. L'intérieur est un vaisseau très-élevé et imposant... Dans ce sombre intérieur ne glissent que quelques rayons de jour égarés, étranges, perçants, d'une lueur et d'une couleur singulières. C'est du Rembrandt méridional.

Cela me rappelle la synagogue de Prague, un culte jaloux et sombre. Sur les pupitres d'énormes missels, devant le sanctuaire de grandes lampes en cuivre, quelque chose de gigantesque, de sombre et de terrible qui a un cachet particulier et fait une profonde impression. Tout cela porte bien le caractère de la dévotion espagnole, sombre, ardente, exaltée, sans charme. Ils ont saisi et conçu puissamment la *réalité* des doctrines religieuses et du culte, mais jusqu'à un rude matérialisme. Alliance étrange d'imagination exaltée et de caractère décidé avec l'absence d'idéal! Je ne m'attendais à rien de si frappant... Un peu derrière la cathédrale, sur une place, palais épiscopal. Petit jardin où poussent quelques tiges de maïs, quelques arbres à peine agités par un souffle sous le soleil brûlant. Il y a un sentiment de mélancolie profonde dans ce silence,

ce calme recueilli et cette solitude au sein de cette vive et chaude lumière. Un cadran grossier sur le mur. *Sicut umbra transit homo*. Monté le grand escalier désert et entré jusque dans la galerie qui s'ouvre d'un côté dans les appartements, de l'autre donne sur le petit jardin. On a d'une fenêtre la vue de cette belle vallée de la Segre inondée de lumière entre les pentes douces des montagnes. Délicieux horizon et charmant ensemble que ce pauvre palais épiscopal ! On aimerait à y vivre mélancolique, isolé, détaché. C'est la première fois que je comprends la mélancolie dans le Midi. »

« Rosas, août 1858.

« Rosas. — Une pauvre petite ville insignifiante de six cents maisons basses, éclatantes de blancheur, couvertes de toits rouges, rangées en file le long de la mer, au fond du golfe. Un fort en ruine à l'entrée, et sur le rocher du cap quelques pans de mur du fort de la *Trinidad*, détruit par les Français. Déjeuné dans un petit pavillon, sur le bord de la mer, le plus près possible de cet éblouissant tableau... Ciel parfaitement clair, mer très-légèrement *asperata* par la brise. Autour de cette admirable mer, la belle baie de Rosas décrivant sa vaste et gracieuse courbe; à gauche, le cap que forme la pointe extrême de l'Albere dans la mer; tout l'autre côté bordé de montagnes lointaines qui apparaissent à l'horizon; ces montagnes, et surtout la chaîne des Pyrénées, d'un ton vaporeux, délicat, lumineux, exquis, se rapprochant de la teinte du ciel... Monté

sur une petite jetée en bois et avancé au-dessus de l'eau bleue; assis, contemplé, aspiré par tous les pores la lumière, l'air, la mer, la beauté, la caresse de toute la nature. C'est comme l'apparition du Midi qui se lève devant moi, le sens de cette nature qui s'éveille, l'entraînement invincible qui opère...

Quelle différence avec la nature allemande, avec les fraîcheurs touffues et mystérieuses, les brouillards, le *Waldleben*, la profonde vallée de la Forêt-Noire, les retraites, la vague rêverie, l'impression plus intérieure ! Ici tout est ouvert, tout est lumineux, tout enivre et pénètre l'homme d'une caresse si douce, qu'elle lui fait oublier toute autre chose que de la sentir. La terre n'est rien ici; elle peut être sèche, aride; il y a la lumière, l'eau, le ciel et la forme; une fleur de beauté sur toutes choses. Volupté physique et esthétique de ces climats. Demeuré là une heure couché. Cela semble si naturel aux gens du pays et aux matelots catalans qui vont et viennent, ils comprennent si bien le repos, qu'ils passent sans me déranger et me disent : *No se mueva*. Deux vaisseaux en rade chargés de blé et qu'on décharge; va-et-vient de barques des navires à la terre. Tout devient beau dans cette lumière et sur ces ondes foncées. Forme charmante des barques avec les sacs de blé entassés au milieu. Le soleil frappe leurs bords; c'est un plaisir de les voir voguer moitié dans cette eau, moitié dans cette lumière limpide. Les hommes qui déchargent les sacs, coiffés de grands bonnets rouges, les pantalons relevés jusqu'au haut des cuisses, entrent dans l'eau jusqu'au-dessus

du genou. Beaux jarrets tendus, brunis. — Encore un commentaire des tableaux de Claude ! Comme il avait admirablement senti la beauté de ces scènes, de ce mouvement des ports du Midi, au milieu de cette atmosphère pure, l'éclat, la poésie ineffable répandue sur toute cette activité, le charme de ce mouvement qui met en jeu et fait valoir encore l'eau et la lumière, et comme il a fixé tout cela ! »

Je n'ajouterai plus qu'une note de ce dernier voyage dans les Pyrénées françaises et espagnoles.

« Je m'attarde, écrit-il un jour, et m'assieds seul un quart d'heure au bas du sommet, au-dessus du val d'Aran, que couronnent encore les monts de Catalogne. Lumière chaude et vaporeuse du Midi ! Il faut un peu de solitude et de recueillement pour se pénétrer du sentiment d'élévation et de paix sublime qu'inspirent ces hauteurs. On ne voit plus que des sommets purs nageant dans l'éther et tendant en haut pour s'y perdre dans la sérénité et la tranquillité ; les bas lieux de la terre ont disparu et sont oubliés. Puissent toutes les basses pensées, tous les soins vulgaires, tout ce qui rattache et rabat notre vol vers l'*udam humum* disparaître avec eux ! Mais combien, et des meilleurs, les font monter avec eux jusqu'à ces hautes régions ? Combien de souillures, de vils désirs ou de mesquines préoccupations d'âmes émoussées ont été promenées sans respect sur ces temples sereins ! Ils n'en gardent pas la trace. Les souillures des hommes s'y fondent et s'y effacent plus vite que leur neige au soleil, et ils demeurent éternellement purs et frais, source éter-

nelle de fraîcheur et de pureté à l'âme qui sait s'y isoler et s'y asseoir. »

VI

Lorsque le jeune voyageur s'enivrait ainsi de la sérénité des hautes montagnes et de la lumière du Midi, lorsqu'il gravissait les cimes neigeuses de la Maladetta et de la Forcadada, il n'avait plus que peu de temps à vivre ; ses jours étaient comptés. Dans cette excursion même, M. Alfred Tonnellé se sentit pris du premier accès de la fièvre qui allait l'emporter. Pressé de voir encore, il résistait, il prolongeait son voyage dans le midi de la France. Plein de jeunesse, confiant dans sa force, il voulut vaincre le mal, il fut lui-même vaincu. La maladie lui laissa à peine le temps de rentrer dans sa famille, à Tours, et au premier moment de repos elle éclata dans sa foudroyante intensité. Le 14 septembre 1858, M. Alfred Tonnellé était encore à Vaucluse, évoquant la mémoire de Pétrarque, et le 14 octobre il était mort ; ce qui reste de lui, c'est ce volume inachevé comme sa carrière, plein de choses diverses comme son esprit.

Ce n'est pas un livre, ce n'est pas un ouvrage, c'est un ensemble de pages éclairées de cette lumière triste que laisse une âme en s'envolant. Si je ne me trompe, ces pages révèlent un penseur sévère et doux, entraîné vers toutes les choses élevées, doué d'un instinct religieux de la beauté, unissant une intelligence exquise de l'art à un sentiment réfléchi

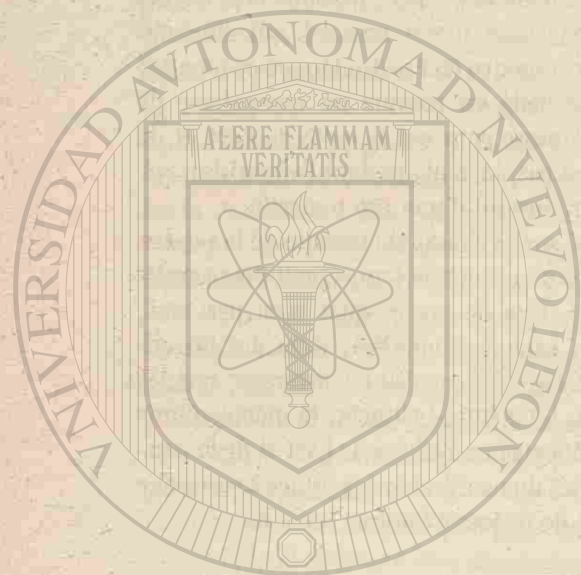
de la nature. C'est évidemment une pensée qui n'est point arrivée encore à la précision, à la pleine possession d'elle-même; souvent elle est à peine formulée. Une philosophie, encore une fois, je ne la chercherai pas dans ces fragments; elle n'y est pas, ou elle n'y est qu'à l'état d'ébauche, de sentiment, de lueur; elle se manifeste par intervalles, par élans, dans une page sur le *devenir*, selon le langage de Hegel, sur le mouvement permanent et mystérieux des choses, dans un hymne final à la résurrection, inspiré du *Faust* de Goethe, lorsque les chants de l'*Alleluia* pénètrent dans le laboratoire du docteur. Dans ces pages néanmoins, dans ces descriptions de la nature et de l'art, il y a, ce me semble, un esprit, une imagination, une âme, et pour tout dire, ce qui attache dans ces *Fragments*, c'est peut-être moins ce que l'auteur a fait que ce qu'il aurait pu faire.

Encore un mot. Depuis quelques années, on parle souvent de la jeunesse avec sévérité, presque avec dédain; on la représente quelquefois comme livrée tout entière aux distractions vulgaires, à la poursuite des jouissances matérielles, et trop facilement oublieuse de ces cultes plus élevés qui sont le charme, la noblesse et la force de la jeunesse de tous les temps. Il se peut en effet qu'il y ait dans les lettres, comme dans la vie, une jeunesse hardie, peu scrupuleuse, prête à tout tenter pour le bruit, cédant trop aisément à l'ardeur de jouir et de parvenir, et redoutant trop peu le métier et les labeurs faciles. Une vie comme celle de M. Alfred Tonnellé ne

prouve-t-elle pas cependant qu'il peut y avoir aussi quelque part des natures sérieuses, des intelligences choisies, qui se hâtent moins, qui font moins de bruit, et qui, dans le silence, gardent intactes ces chères et précieuses forces morales qui finissent toujours par reprendre leur ascendant en ce monde? M. Alfred Tonnellé est comme un exemplaire de cette autre jeunesse pour qui le culte de l'art et de la beauté n'est pas un mot, et dont l'apparition serait le signe rassurant d'une ère nouvelle.

Il est tombé sur le champ de bataille de la pensée et de la vie; mais en même temps peut-être serait-il simplement juste de croire qu'il n'est pas seul, que d'autres, sans se connaître, sous des formes différentes et dans des conditions diverses, ont les mêmes goûts, les mêmes instincts, le même amour des choses délicates ou élevées de l'art et de la pensée. Et ce serait une suffisante espérance à recueillir dans la mort de ce jeune homme inconnu.

FIN.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	I
I. LA JEUNESSE DE LA RESTAURATION.	1
VICTOR JACQUEMONT.	
II. LES ÉPREUVES DU RÉGIME CONSTITUTIONNEL.	35
M. GUIZOT.	
III. LE LIBÉRALISME CATHOLIQUE.	103
M. DE MONTALEMBERT.	
IV. LES CONFESSIONS D'UN DOMINICAIN.	143
LE P. LACORDAIRE.	
V. LES MÉDITATIONS D'UN PRÊTRE LIBÉRAL.	177
LE P. GRATRY.	
VI. LES RÉVERIES BIBLIQUES.	207
M. MICHELET.	
VII. UN HUMORISTE PROTESTANT.	243
MADAME DE GASPARIN.	
VIII. LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ ET DANS LA LITTÉRATURE.	277
MADAME SWETCHINE.	
IX. LE RÉALISME DANS LA CRITIQUE.	303
M. TAINÉ.	
X. LES PAGES DE JEUNESSE D'UN RÉVEUR INCONNU.	355
ALFRED TONNELLÉ.	

En vente à la même Librairie

- La Guerre de France (1870-1871)**, par M. Ch. DE MAZADE.
Deux beaux volumes in-8°, avec carte. Prix. 16 fr.
- Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande**, par
Albert SOREL. Deux beaux volumes in-8° cavalier. Prix. 16 fr.
- Histoire des Débats politiques du Parlement anglais**, depuis
la révolution de 1688, par H. FORNERON. Un vol. in-8°. 5 fr.
- La France, l'Étranger et les Partis**, par M. G. A. HEINRICH,
doyen de la Faculté des lettres de Lyon. Un vol. in-18. 4 fr.
- Voyage aux Pays rouges**, par un Conservateur, rédacteur du
Français. Un volume in-18 jésus. Prix. 2 fr. 50
- Mémoires de Malouet**, publiés par son petit-fils, le baron
MALOUEY. *Deuxième édition*, augmentée de lettres inédites.
Deux beaux vol. in-8° cavalier, avec portrait. Prix. . 16 fr.
- Royalistes et Républicains**, essais historiques sur des ques-
tions de politique contemporaine : — I. La question de Mo-
narchie ou de République, du 9 thermidor au 18 brumaire;
II. L'extrême droite et les royalistes sous la Restauration;
III. Paris capitale sous la Révolution française; — par Paul
THUREAU-DANGIN. Un beau vol. in-8° cavalier glacé. . . 6 fr.
- Souvenirs de l'Hôtel de ville de Paris (1848-1852)**, par Ch. MER-
REAU, ancien secrétaire de la préfecture de la Seine, ancien
membre du conseil municipal de Paris, ancien conseiller d'État.
Un volume in-8°. Prix. 8 fr.
- Les Anglais et l'Inde (Nouvelles études)**, par M. DE VALBEZEN.
Deux beaux vol. in-8°, accompagnés de quatre cartes. 15 fr.
- Histoire du Dépôt des Archives des affaires étrangères**, à
Paris, au Louvre, en 1710; à Versailles en 1763, et de
nouveau à Paris, en divers endroits, depuis 1796; par A. M.
BASCHET. Un magnifique volume in-8° cavalier de près de
pages, enrichi de deux portraits gravés à l'eau-forte. 10
- Le Département des Estampes à la Bibliothèque nationale**.
Notice historique suivie d'un Catalogue des estampes expos-
dans les salles de ce département, par le vicomte H.
DELABORDE, conservateur, secrétaire perpétuel de l'Académie
des beaux-arts. Un beau volume petit in-8° anglais. Prix. 5